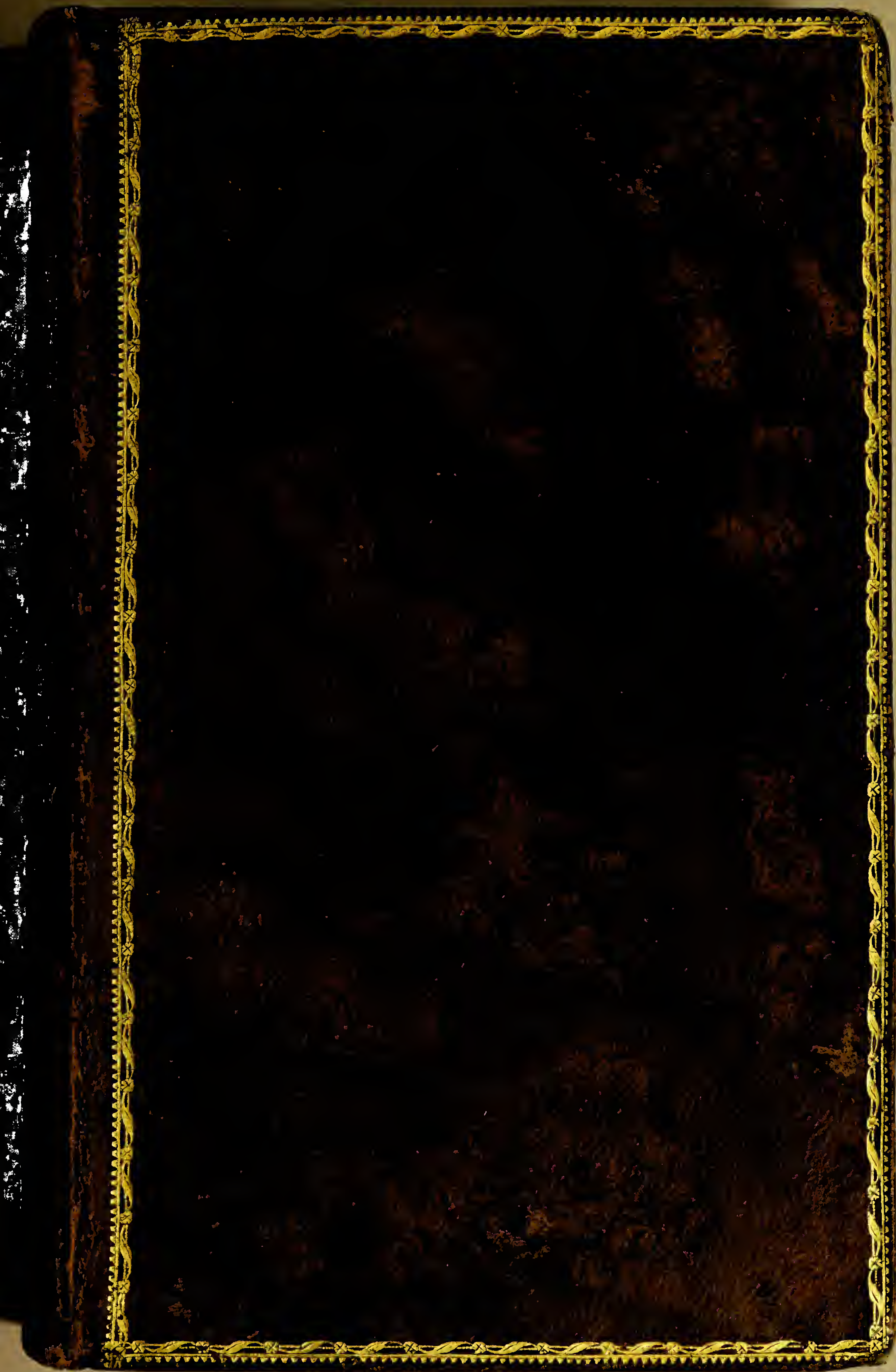
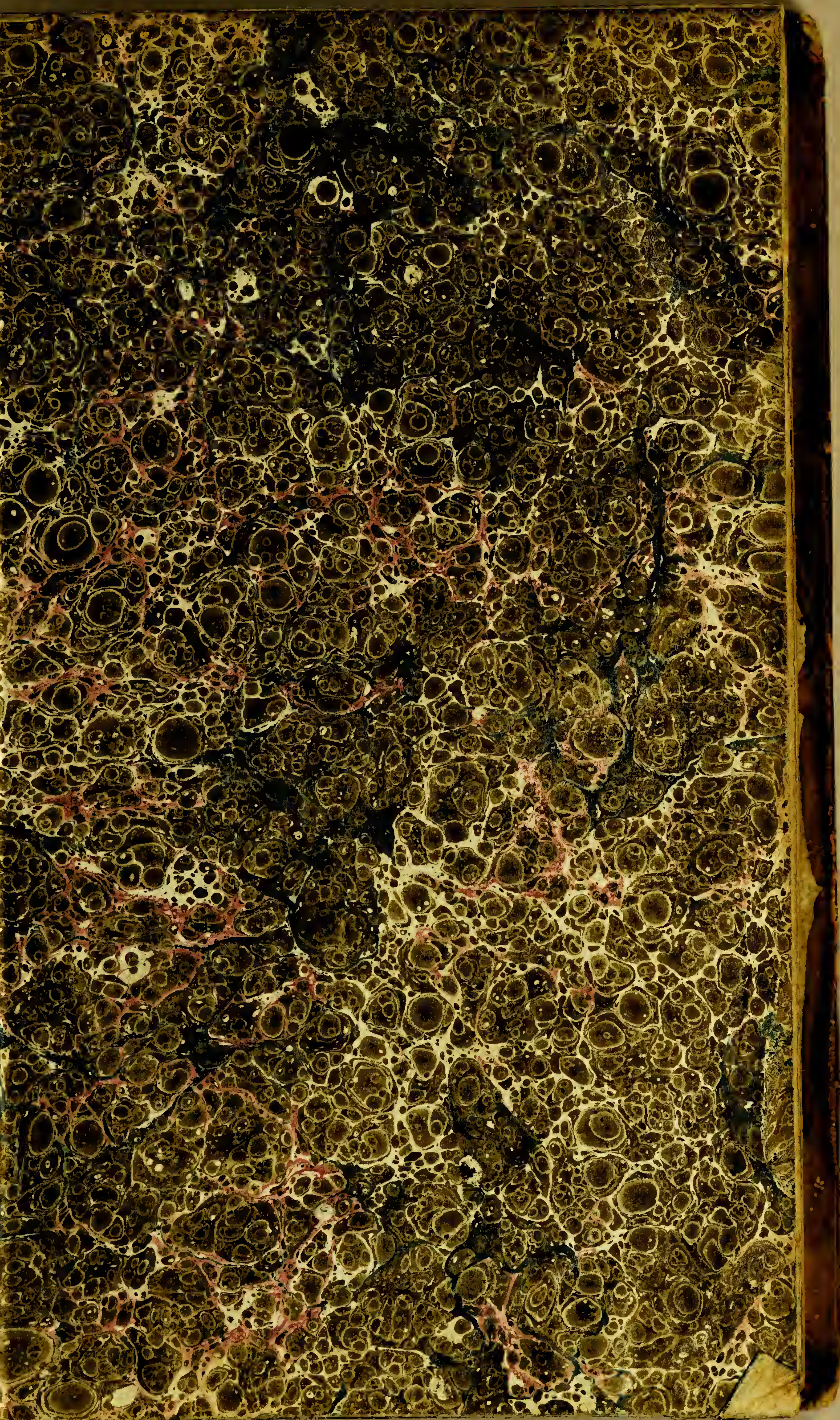






COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins-St.-Jacques*. Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, le 4e. le 1er. novembre 1808, et le 5e. le 1er. janvier 1809, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.
Idem,	Renault.
Caen,	Mannoury.
Lyon,	Maire.
Idem,	Yvernault et Cabin.
Idem,	Cartoux.
Bordeaux,	Melon.
Idem,	Bergeret.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.
Agen,	Noubel.
Bayonne,	Bonzom.
Idem,	Gosse.
Nismes,	Melquiond.
Lille,	Wanakere.
Dunkerque,	Frémaux.
Montargis,	Gille.
Genève,	Manget.
Saint-Malo,	Hovius.
Limoges,	Bargeas.
à *Angers*,	Fourrier-Mame.
Clermont,	Rousset.
Tours,	Pescherard et Mame.
Bruxelles,	De Mat.
Idem,	Le Charlier.
Liège,	Colardin.
Idem,	Desoer.
Cologne,	Keil.
Mons,	Hoyois.
Douai,	Tarlier.
Mayence,	Simon Müller.
Cambray,	Hurez.
Strasbourg,	Levrault.
Idem,	Treutel et Wurtz.
Perpignan,	Alzine.
Toulon,	Curet (Alex.)
Brest,	Egasse frères.
Amiens,	Wallois.
Idem,	Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.
Idem,	Hoffmann.
Londres,	De Boffe.
Idem,	Deconchy.
Idem,	Dulau et Compag.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.
Moscou,	Bouvat.
Leipsick,	Besson.
Idem,	Grieshammer.
Turin,	Bocca.
Madrid,	ve. Ramos de Agullera.
Idem,	De Sancha.
Valence,	Mallen.
Breslau,	Korn.
à *Berlin*,	Umlang.
Stockolm,	Ulrich.
Copenhague,	Brummer.
Milan,	Margaillan.
Idem,	Giegler.
Gênes,	Gravier.
Naples,	Romilly.
Florence,	Faure frères.
Lisbonne,	Borel frères.
Idem,	Angelotty.
Barcelone,	au Bur. du Jour.
Idem,	Girard.
Vienne,	Schalbaker.
Francfort-sur-Mein,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

Avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; contenant des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR Mr. BANCAREL.

TOME DIXIÈME.



PARIS.

Fr. DUFART, père, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



1809.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

TROISIÈME VOYAGE

DE JACQUES COOK.

On cherchoit depuis long-tems un passage pour pénétrer en Asie par les mers du Nord ; et dernièrement on avoit fait de nouveaux, mais inutiles efforts pour y parvenir par la baie de Hudson. Jean Phipps (1) tentoit de déterminer

(1) En 1773, l'amirauté de Londres avoit donné au capitaine Phipps, connu aussi sous le nom de *lord Mulgrave*, deux vaisseaux pour chercher un passage en Asie par le nord-est du globe, objet très-important pour un peuple maritime aussi commerçant que celui de Londres. Phipps s'avança au mois d'août de cette année jusqu'au 80e degré, sans trouver des glaces ; mais parvenu à 31 minutes de plus vers le pôle nord,

jusqu'où la navigation est praticable vers le pôle du nord; Richard Pickersgill (1) et Young reconnoissoient les côtes de la baie de Baffin, et l'on résolut de tenter encore de parvenir au même but, par le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Dès qu'on en eut formé le plan, on ne

---

la scène changea; ses vaisseaux furent surpris par des plaines de glaces, dont ils eurent beaucoup de peine à se dégager. Il trouva des glaçons énormes qui avoient douze pieds d'épaisseur, et plusieurs arpens de surface: ils s'accumuloient les uns sur les autres; ceux-ci se joignoient encore à d'autres dès que le vent souffloit, et ils formoient peu à peu des montagnes. Après s'être arrêté au Spitzberg, il s'en retourna dans sa patrie, auprès du chevalier Banks dont il étoit l'ami.

(1) Richard Pickersgill avoit fait trois voyages autour du Monde; un avec le capitaine Wallis en 1766-67-68, et deux avec Cook, depuis 1769 jusqu'en 1775. Il étoit un marin fort instruit, capable même de lever des cartes avec beaucoup d'exactitude; mais, selon Jean Reinhold Forster, son caractère un peu aigre et le penchant qu'il avoit pour noyer son chagrin dans le vin, le rendoient moins zélé et moins attentif à son service. Ces défauts lui avoient attiré souvent de cruels reproches du capitaine Cook.

En 1776, l'amirauté envoya le lieutenant Pickersgill au détroit de Davis, pour voir s'il étoit possible d'y découvrir un passage. Ce navigateur partit le 10 juin suivant, et il passa près des Sorlingues. Le 7 juillet il

pensa plus qu'à le préparer, et le capitaine Cook s'offrit pour l'exécuter. Cook jouissoit alors d'un poste honorable dans l'hôpital de Greenwich; il voyoit sa famille protégée s'élever sous ses yeux, et ces motifs devoient le retenir dans sa patrie; mais dès qu'on lui parloit d'un moyen de contribuer à sa gloire et à sa prospérité, il ne pensoit plus alors au repos: il ne vit qu'avec les yeux séduisans de l'espérance les fatigues et les dangers de ce nouveau voyage plus long, plus hasardeux que ceux qui avoient précédé. Il devoit se rendre de nouveau dans l'océan Pacifique, et là y cingler vers le nord, y visiter les côtes de la Nouvelle-Albion, situées au nord du Mexique; pénétrer, en suivant les côtes, jusqu'au 65[me] degré de latitude-nord, pour y chercher, y examiner avec soin les rivières et les entrées qui y paroîtroient considérables, et tâcher d'arriver dans les baies de Baffin et de Hudson, ou avec

rangea la côte du Groenland; le 18 août il poussa jusqu'au 65[e] degré 3 minutes de latitude-nord, où il prit beaucoup de plies: il partit du Groenland le 26 septembre, et arriva sans accident en Angleterre.

Se voyant négligé entièrement par l'amirauté, il accepta le commandement d'un vaisseau d'armateur; et en allant à bord de son navire pendant la nuit, le pied lui glissa, il tomba dans la Tamise, et y périt.

ses vaisseaux, ou avec de plus petits dont on lui donnoit la charpente : si ses efforts étoient inutiles pour y parvenir, si leur seul fruit étoit de le convaincre qu'il n'y avoit pas de passage pour l'y conduire, il devoit hiverner dans le Kamtschatka, pour tenter au printems de pénétrer dans la mer Glaciale, et de revenir dans sa patrie par le nord de l'Europe.

Ce voyage fut fait sur deux vaisseaux, dont l'un, la Résolution, avoit déjà fait le second voyage qu'on vient de lire, et l'autre, nommé *la Découverte*, étoit du port de trois cents tonneaux, et sous les ordres du capitaine Clerke : le célèbre naturaliste Anderson étoit de ce voyage. On y embarqua quelques animaux utiles pour les descendre dans l'île d'O-Taïti, diverses graines de plantes légumineuses, et une foule de choses propres à augmenter l'industrie, et à améliorer le sort des pays où on relâcheroit; ils portoient encore une cargaison considérable d'outils et d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, etc., et de tout ce qui pouvoit être utile aux équipages : ils eurent des instrumens d'astronomie, deux garde-tems ou montres marines, et des jeunes gens capables de faire des cartes, des plans et des vues. Nous laisserons parler Jacques Cook, en l'abrégeant; les récits en sont plus intéressans et souvent plus fidèles.

Nous mîmes à la voile le 11 juillet 1776, avant la Découverte, et craignant de manquer de provisions fraîches, je résolus d'aborder à l'île Ténériffe, une des Canaries: nous la découvrîmes le 31 du même mois, et y jetâmes l'ancre le lendemain dans la rade de Sainte-Croix. J'achetai des graines, des bestiaux, et des provisions pour les nourrir : tout y est moins cher qu'à Madère, et il est facile d'y charger et décharger par le moyen d'un môle. Le pic peut servir de méridien commun aux nations de l'Europe : il est fort escarpé et sous le 28°, 18′ de latitude septentrionale, et sous le 16°, 30′ 20″ à l'ouest du méridien de Greenwich. Ce pic n'a pas un aspect imposant, parce qu'il n'est que la plus haute des montagnes qui l'entourent. Sa hauteur est encore incertaine; Herberdeen la fixe à 15,396 milles anglais, et M. de Borda à 12,340 de ces mêmes pieds. Le sol descend de son sommet au bord de la mer, vers Sainte-Croix, par des gradations qui ne sont point interrompues, par des coupures ou des précipices; au levant de Sainte-Croix, l'île paroît stérile; son sol brûlé produit beaucoup d'euphorbes succulens; les collines voisines de la mer y offrent l'aspect d'une rangée de cônes; la base du sol y semble être une pierre compacte, pesante et bleuâtre, mêlée de quelques particules

brillantes ; le soleil brûle sa surface dans les parties élevées et découvertes, la pluie en entraîne les parties calcinées, et les ajoute à la terre cultivable.

Sainte-Croix est une petite ville assez bien bâtie ; ses églises sont modestes au dehors, décentes au dedans ; les maisons en sont commodes ; une belle colonne de marbre s'élève en face du môle ; le gouverneur des îles Canaries y réside, mais les riches habitent Laguna, où les principaux tribunaux sont établis : cette dernière est grande, mais irrégulière ; elle est semée d'assez jolies maisons, et bâtie comme un village étendu ; elle se dépeuple, et Sainte-Croix s'augmente à ses dépens.

L'île nourrit peu de chevaux, mais plus de mules, et diverses espèces d'oiseaux et d'insectes connus en Europe : on y voit un arbrisseau qu'on croit être le même que celui qui donne le thé au Japon et à la Chine ; une espèce de limon qui en renferme un autre, et une sorte de raisin excellent pour la phthisie : son commerce consiste principalement en vins, dont on exporte annuellement de quatre à quinze mille pipes (1). On y fait de l'eau de vie estimée, et un peu de soie ; elle ne

(1) M. de la Billardière, qui étoit à Sainte-Croix au mois d'octobre 1791, prétend que Ténériffe fournit

produit pas assez de blé pour nourrir ses habitans, qui paroissent y être au nombre de cent mille ames. Les Guanches, ou les habitans originaires de l'île, se sont presque tous mêlés aux Espagnols; les hommes y sont de haute taille et d'une charpente solide; leur teint est basané, celui des femmes l'est moins, mais elles sont pâles (1). Cette île n'a point éprouvé de tremble-

communément trente mille pipes de vin par an : il passe chez l'étranger pour du Madère, dont il diffère d'ailleurs fort peu. Quand la fermentation de ces vins est avancée, on est dans l'usage d'y mêler beaucoup d'eau de vie afin de pouvoir les conserver. Aussi sont-ils très-capiteux. Selon le même navigateur, la plus grande élévation du thermomètre de Réaumur n'a été dans cette île, au mois d'octobre, que de 20 degrés.

(1) M. Péron, qui étoit dans cette île en 1800, attribue la source de cette pâleur aux mauvais alimens dont on fait usage dans le pays. Il a vu en effet que la classe du peuple ne composoit sa nourriture que du *gofio*, espèce de pâte faite avec la farine d'orge ou de blé torréfiés et moulus, puis détrempée avec de l'eau, du lait et du miel. Cet aliment remplace chez ces insulaires presque absolument le pain; il étoit même adopté, dit-on, par les anciens Guanches. Le reste de cette nourriture consiste ordinairement dans du poisson salé, séché au soleil, décomposé souvent par la chaleur ou par le défaut de soin dans les

ment de terre, ni d'éruption de volcan depuis celle de 1304, qui combla le port de Garrachia de laves, sur lesquelles on voit aujourd'hui des maisons.

Nous partîmes de Ténériffe le 4 août, et six jours après nous vîmes l'île de Bonavista, près de laquelle nous eûmes à craindre de donner contre un écueil; le 12, nous vîmes celle de Mayo, qui n'offre que des vallons, des collines d'une couleur brune et inanimée, où rien n'annonce de la végétation.

La chaleur étoit étouffante lorsque nous traversâmes ces parages; le ciel avoit toujours cette blancheur terne qui semble tenir le milieu entre la brume et le nuage : en général, rarement jouit-on d'un ciel serein entre le Tropique; le

---

magasins, dont l'odeur infecte est insupportable pour les étrangers, et les poursuit désagréablement dans toute la ville. On y fait un grand commerce du thon salé ou bonite. Il n'en faut pas davantage pour altérer la santé des habitans de cette île ; et il n'est pas étonnant de leur voir des éruptions cutanées, la gale, et même l'éléphantiasis. Aucune de ces îles ne possède de rivière proprement dite. Les sources durant l'été sont si généralement à sec, que les habitans se trouvent réduits à l'usage des citernes. *Voyez* ce que nous avons dit sur ces îles, tome IV, page 4.

soleil y est d'un aspect plus pâle que dans nos climats, effet d'une vapeur salutaire qui tempère l'ardeur de ses rayons : cette chaleur ouvre les vaisseaux et propage les fièvres, si l'on n'est pas actif pour les prévenir.

Nous vîmes Saint-Yago le lendemain, et ne nous y arrêtâmes pas. Je fis une expérience avec le thermomètre qui, à la surface de la mer, se tenoit à soixante-dix-neuf degrés (1), et descendit au soixante-six, à la profondeur de soixante-dix brasses; elle sembla aussi prouver que l'eau est plus salée à cette profondeur qu'à la surface. Nous approchâmes des côtes du Brésil, dont la longitude est mal déterminée encore; nous apercevions divers oiseaux de mer, des frégates de la grosseur d'une poule, mais dont les ailes étendues avoient huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure : la frégate a la figure du milan (2). Nous prîmes aussi un noddi : cet oiseau est un peu plus gros que le merle; il est noir, à l'exception du haut de sa tête qui est blanc : il semble avoir une chevelure poudrée; les plumes blanches commencent à la

(1) Ou vingt et un et demi au dessus de zéro du thermomètre de Réaumur.

(2) *Voyez*, sur les frégates, le tome IX, pages 465 et 328.

racine du bec supérieur, se prolongent, et prennent une teinte brunâtre vers le milieu de la partie supérieure du cou, où paroît la couleur noire qui le recouvre par-tout ailleurs : il a les pieds palmés, les cuisses noires, un long bec de la même couleur, et semblable à celui du courlis.

Un vent frais nous fit jeter l'ancre au cap de Bonne-Espérance le 17 octobre, où j'attendis la Découverte qui ne nous avoit pas joints encore, et qui n'arriva que le 20 novembre 1776. Nous calfatâmes nos vaisseaux, nous fîmes provision de biscuit, de moutons dont la queue est si grasse qu'elle se vend autant que le corps entier d'un mouton d'une autre espèce : j'y pris aussi deux jeunes taureaux, deux génisses, deux chevaux entiers, deux jumens, des brebis, des chèvres, des lapins, et de la volaille. Nous fîmes peu d'observations nouvelles dans ce lieu : la laine qu'on y recueille est mauvaise; on y manque de bras pour les manufactures, et la population ne s'y entretient guères que par des esclaves : la police y est moins bonne que les Hollandais ne le disent. Le Stellenbosh (1), qui est le meilleur établissement du Cap, n'est qu'un village d'une trentaine de maisons, situé au pied d'une

(1) *Voyez* la carte de l'Afrique.

chaîne de hautes montagnes; de gros chênes y donnent de l'ombre, et embellissent les déserts qui l'entourent : près de lui sont des vignes et des vergers; l'air y est très-serein. Drackenstein, autre établissement, est situé à peu près de même; on y voit plus de petits arbres et d'arbrisseaux. Près de là est un roc de granit différent de celui des montagnes voisines, ayant demi-mille de tour et trois cents pieds de haut. On l'y appelle *la Tour de Babylone*, ou *le Diamant de la Perle*.

Après avoir donné mes instructions au capitaine Clerke, nous partîmes du cap de Bonne-Espérance le 1er décembre, et je cherchai encore les îles vues par Mrs Marion et Crozet : en chemin j'observai des flots d'une couleur rougeâtre; j'y fis puiser, et trouvai l'eau remplie de petits animaux rouges qui avoient la forme des écrevisses : des vagues très-hautes, un froid assez vif fatiguèrent nos bestiaux, et en firent périr plusieurs, surtout des mâles. Ce fut le 12, que je découvris au sud-est du Cap, les îles que je cherchois : les navigateurs français n'en avoient vu que quatre, elles sont au nombre de six; la plus septentrionale, qui a neuf lieues de tour, est sous le 46°, 40′ de latitude méridionale, sous le 38°, 8′ est de Greenwich : ce qui revient au 55°, 36′, 5″ du méridien de l'île de Fer. La plus

grande de ces îles a quinze lieues de circonférence, c'est la plus méridionale. Je laissai aux quatre îles qui avoient été découvertes par Mrs Marion et Crozet, les noms de ces navigateurs, et donnai aux deux autres le nom du *prince Edouard.*

Les montagnes de ces îles sont élevées, stériles, couvertes de neige; au bas, il y a des arbres et des arbrisseaux : ailleurs le sol paroît couvert d'une espèce de mousse et d'une herbe grossière, semblable à celle des îles Falkland.

Je traversai un détroit formé par ces îles, et cherchai la terre découverte par Kerguelen, située sur une ligne tirée du cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle-Hollande.

Je découvris, le 24, une terre; c'étoit une île fort haute et d'environ trois lieues de tour; bientôt nous en vîmes plusieurs autres : je voulus descendre dans l'une d'elles, mais un ciel obscur, enveloppé de brouillards, rendoit cette entreprise dangereuse; nous pouvions heurter des écueils, et les vagues agitées, le vent qui nous poussoit sur le bord, ne nous auroient plus permis d'en sortir; la prudence m'obligea de m'éloigner.

A peu de distance, j'en vis une nouvelle encore; c'étoit un rocher élevé et circulaire qui paroît être l'île appelée *Rendez-vous*, par

M. de

M. de Kerguelen-Tremarec (1), et ne mérite ce nom que pour les oiseaux. Plus loin, je découvris une terre plus étendue ; c'étoit celle que je cherchois : nous cinglâmes vers un golfe qui sembloit s'ouvrir devant nous; mais bientôt je m'aperçus que je m'étois trompé, et je doublai un cap auquel ceux qui avoient déjà vu cette terre, donnèrent le nom de *cap Français*, et derrière lequel je découvris un havre : le calme me força de jeter l'ancre à son entrée ; la sonde nous apprit qu'il étoit sûr et commode, et la chaloupe qui se rendit au bord, m'annonça qu'on y trouvoit de l'eau douce, des veaux marins, des pingoins et d'autres oiseaux ; mais qu'on n'y trouvoit pas de bois. J'entrai donc dans le havre, et descendis pour visiter le pays.

Le rivage étoit couvert de pingoins, de veaux marins si peu sauvages, que nous en tuâmes sans peine autant que nous le voulûmes; leur graisse nous servit comme l'huile à divers usages : il fut facile encore d'y faire notre provision d'eau ; mais nous n'y trouvâmes pas un arbre, pas même un arbrisseau, et il y avoit

(1) Ce capitaine Breton avoit découvert aussi les îles précédentes ; il a fait encore un voyage en 1767, en Islande et au Groenland.

peu de gramens. De là mer, les collines paroissoient d'une verdure riante : on espéroit y faire une riche collection de plantes, et l'on n'y en trouva que d'une seule espèce. On découvrit une bouteille dans laquelle étoit une inscription latine, qui m'apprit que ce port étoit bien celui où étoit descendu M. de Kerguelen. J'y en mis une à mon tour, pour constater la visite que je venois d'y faire.

Le havre où nous étions entrés est facile à reconnoître, par le rocher élevé et percé de part en part qui est à sa pointe méridionale, et par un roc énorme qui repose sur une colline près du fond, qui s'élève insensiblement, et forme un monticule sur lequel est un grand lac d'eau douce; la plus grande largeur du havre est d'environ mille toises, sa moindre de quatre cents; sa profondeur varie, mais par-tout il offre un fond de sable noir, par-tout un vaisseau peut y être en sûreté.

Je résolus de visiter cette terre avec exactitude; j'en sortis par un tems serein, et nous avançant la sonde à la main, je trouvai un autre cap que je nommai *Cumberland*, devant lequel est une petite île élevée, au sommet de laquelle étoit un rocher que sa figure me fit nommer *la Guérite :* je passai entr'elle, d'autres îles et la terre, et je vis une baie que j'appelai du

nom du Cap. Plus au midi, il en est une autre qui, décorée de rochers blancs dans sa profondeur, fut appelée *baie Blanche* : par-tout le pays nous parut nu et stérile, et le rivage couvert d'oiseaux. Nous continuâmes notre route; mais bientôt nous aperçûmes que la mer étoit devant nous couverte de vastes lits d'algues; ces plantes croissent sur les rochers au fond de la mer, et il est toujours dangereux de passer dessus l'espace qu'elles remplissent, surtout quand la tranquillité de l'eau ne fait point découvrir au loin les écueils; j'enfilai les canaux tortueux que ces lits d'algues laissoient découverts, toujours précédé de la sonde qui ne cessa point de nous donner une profondeur de soixante brasses : cette circonstance qui peut rassurer en d'autres cas, augmentoit mes alarmes, parce qu'il étoit impossible d'éviter le danger en jetant l'ancre. Enfin un grand rocher caché sous l'eau suspendit notre course. La terre étoit bordée d'îles basses, de rochers et de bancs de plantes marines; nous essayâmes d'y pénétrer, mais ils augmentèrent encore notre embarras : je voulus m'en délivrer en m'éloignant de la terre, et j'accrus encore le danger qui nous environnoit. La nuit s'approchoit, le ciel se couvroit d'épais brouillards, et je ne vis de ressource que dans quelque baie à couvert des vents. Heureusement

nous en trouvâmes une, je me hâtai d'y entrer, et bientôt nous eûmes lieu de nous en féliciter. Un vent impétueux s'éleva, il agita la mer, et nous eût brisés sur des écueils, si nous y eussions été encore; mais nous n'avions point à le craindre dans le port où nous étions à l'ancre, et il chassa les brouillards qui nous y auroient dérobé la vue du pays que nous voulions visiter, et de la mer par laquelle nous voulions nous échapper.

Nous parcourûmes le pays; il étoit stérile et désolé, et rien n'arrêta notre marche que les précipices formés par les cavernes des rochers : je vis que je ne pouvois y laisser de quadrupèdes sans les y faire périr de faim. Ce lieu ne peut être habité que par les animaux qu'on y trouve, c'est à dire, par les veaux marins, les canards, les nigauds, les pingoins : je donnai à l'anse où nous étions, le nom de ces derniers.

Nous partîmes le lendemain, et franchîmes plusieurs lits d'algues, où l'on trouva souvent vingt-quatre brasses de profondeur : à trois ou quatre lieues du rivage, nous trouvâmes la mer libre et profonde. Nous reprîmes là notre route; nous vîmes une terre élevée et unie, dominée par une colline en pain de sucre, que je nommai *mont Campbell*, derrière lequel on découvroit de hautes montagnes dont les rocs stériles sont

surchargés de neige, et séparés par des vallées, dont la pente n'est formée que par les débris des monts. Plus au levant, la terre basse se prolonge, et forme une pente que je nommai *Digby*; c'est la pointe la plus orientale de la Terre de Kerguelen : je m'en approchai, mais je ne pus y jeter l'ancre; le vent nous portoit au delà, le long de la côte qui tourne ici entre le couchant et le midi. A cinq lieues de la pointe Digby, j'en découvris une seconde, c'est la plus méridionale de cette terre basse, et je lui donnai le nom de *Charlotte*.

Plus loin, le terrain devient montueux; il nous offrit un canal profond, dont l'ouverture est embarrassée de petites îles, et qui en sépare une grande de la terre que nous venions de visiter. Je n'allai pas bien loin encore pour me persuader que la Terre de Kerguelen ne fait point partie d'un continent, qu'elle n'est qu'une île qui du sud au nord ne peut guères avoir plus de trente lieues, et environ deux cents lieues de tour.

Cette île est la plus stérile de celles qu'on a découvertes dans les mêmes latitudes; une espèce de saxifrage qui croît en larges touffes sur les flancs des collines, en fait presque seule toute la verdure; on n'y trouve à brûler qu'une espèce de tourbe qu'on n'a point essayée; dans de certaines fondrières, on voit çà et là une plante

qui ressemble à un petit chou en fleur : ce végétal forme de longues têtes cylindriques, a le goût âcre des antiscorbutiques, et me parut une plante nouvelle ; j'en aurois apporté de la graine, si elle eût été mûre : au bord des ruisseaux on voit deux autres plantes, l'une semblable au cresson de jardin, l'autre est petite, et a un goût doux ; mêlée à l'autre, nous en fîmes de la salade : çà et là on trouve quelques autres plantes ; mais en général, on peut croire que *la flora* de cette île ne renferme pas au delà de dix-huit plantes.

Le seul quadrupède que nous y vîmes, est le veau marin, si on peut lui donner ce nom ; mais on y trouve plus d'oiseaux de mer : le canard y a la grosseur d'une sarcelle, et fournit un bon mets ; il se montre sur le flanc des collines : le petrel damier, le bleu, le noir n'y sont pas en grand nombre ; le second semble se creuser des terriers : celui qu'on y voit plus communément est le grand petrel, qui a le plumage brun, le bec et les pieds verdâtres ; on y voit des phoques et des oiseaux morts : l'albatros gris, le grand albatros qui est le plus commun, et un plus petit qui a la tête noire, se voyent aussi dans cette triste contrée, mais moins fréquemment que les pingoins, dont le plus grand a la tête noire, la partie supérieure du corps d'un

gris de plomb, l'inférieure d'un beau blanc, et les pieds noirs ; deux larges bandes jaunes descendent des deux côtés de la tête, le long du cou, et se rencontrent sur la poitrine ; son bec est long et rougeâtre : il en est deux autres espèces bien moins grandes ; l'une a sur le haut de la tête une tache blanche, le dessus du corps est d'un gris noirâtre, le bec et les pieds sont d'un jaune pâle ; l'autre longue de deux pieds, large de vingt pouces, a le cou et le dessus du corps noir, le reste est blanc ; sa tête est ornée d'un arc jaune qui finit de chaque côté par des plumes molles que l'oiseau redresse. Ce dernier ne se mêle point avec les autres. On y a vu encore deux espèces de nigauds, la corbine d'eau, ou petit cormoran, et un autre, blanc sous le ventre, noir sur le dos, qui se retrouve à la Nouvelle-Zélande, à la Terre de Feu, et à l'île de Géorgie, ou île Saint-Pierre.

Ces îles fournissent aussi des hirondelles de mer, des poules du port Egmont, et un oiseau de la grosseur du pigeon, qui forme des volées nombreuses ; il est blanc ; son bec noir a la base recouverte d'un bourrelet de corne, ses pieds sont blancs, et semblables à ceux du courlis. Le poisson n'est pas abondant sur ces rivages, nous n'y vîmes qu'une espèce inconnue de poisson de la taille d'une petite merluche ; il a le museau

alongé, la tête armée de fortes épines, les rayons des nageoires de derrière longs et très-forts, le ventre gros; son corps n'est pas couvert d'écailles. Nous y vîmes quelques moules, quelques lépas, quelques étoiles et anémones de mer.

Cette terre, par les éboulemens dont elle offre les traces, paroît avoir essuyé des commotions violentes : les débris des rocs y sont entassés çà et là, et les collines sont fendues et crevassées; de gros torrens qui murmurent toujours, semblent annoncer que la pluie y est continuelle, et tout ce qui n'y est pas roc, y est marécageux : on n'y voit point d'indices de métaux; une pierre dure, d'un bleu foncé, mêlée de quartz et de mica, fait le fond des collines : elle est mêlée d'une pierre cassante et brune, d'une autre qui est noire, d'un gris-jaune ou couleur de pourpre, et de gros morceaux de quartz demi-transparens, formant des cristaux poliædres de forme pyramidale.

Je partis de la Terre de Kerguelen, ou de la Désolation, pour me rendre à la Nouvelle-Zélande, où je devois faire provision d'eau, de bois, et de foin pour les bestiaux que j'avois; mais l'espace à parcourir étoit immense, et nos besoins commençoient à devenir pressans : je résolus donc de descendre à la terre de Diémen, au sud de la Nouvelle-Hollande. Nous y vînmes

au travers d'un air toujours obscur et chargé de brouillards ; le 24 décembre 1776, nous la découvrîmes, j'en suivis deux jours les rivages qui paroissoient y former de bons havres; puis nous jetâmes l'ancre : l'eau, le bois s'y offroient de toutes parts à nos yeux; mais l'herbe y étoit rare et grossière. Tandis que nous faisions nos provisions, nous vîmes arriver huit naturels du pays, qui montrèrent la plus grande confiance ; ils étoient sans armes, absolument nus, mais ils avoient le corps piqueté et paré de lignes droites ou courbes : leur stature est moyenne, leur corps mince, leur peau est noire, leur chevelure noire et laineuse; mais ils n'ont pas les lèvres grosses et le nez plat des nègres; leur physionomie n'étoit pas désagréable, leurs yeux étoient beaux, leurs dents belles, mais sales; leur barbe et leurs cheveux étoient barbouillés d'une espèce d'onguent rouge : ils reçurent nos présens avec indifférence, refusèrent de manger du pain, du poisson, mais acceptèrent des oiseaux. L'un d'eux avoit un bâton court à la main ; c'est une arme de trait qu'ils lancent avec assez de maladresse : l'indien O-Maï que nous ramenions dans son île, voulut leur montrer que nos fusils portoient des coups plus sûrs, mais l'explosion leur causa tant d'effroi qu'ils s'enfuirent dans leurs forêts, et ne reparurent que quelques jours

après. Ils revinrent ensuite en plus grand nombre, et sans témoigner de crainte; l'un d'eux étoit une espèce de bouffon défiguré par une bosse énorme : le cou de la plupart étoit décoré de trois ou quatre cordes tirées de la fourrure de quelque animal ; une bande étroite de peau de kanguroo environnoit la cheville du pied de quelques autres : ils mettoient peu de prix aux outils de fer, mais un collier de grains de verre parut leur faire plaisir. Ils semblent n'avoir aucune idée de la pêche; ils n'ont ni canots, ni pirogues : il y a lieu de croire qu'ils vivent des coquillages dont les bords de la mer sont remplis. Leurs maisons sont ou des huttes formées avec des perches et couvertes d'écorce, ou des troncs d'arbres creusés par le tems, les insectes et le feu. Une peau de kanguroo flotte sur les épaules et autour de la ceinture des femmes ; elle est utile peut-être pour porter leurs enfans, car elle ne s'étendoit pas assez pour servir la pudeur : leur peau noire étoit piquetée comme celle des hommes; plusieurs avoient la tête rasée, d'autres conservoient leurs cheveux d'un côté, et quelques-unes avoient une tonsure comme les prêtres catholiques. Les enfans nous parurent jolis, les vieilles femmes très-laides. Les galanteries de nos officiers déplurent aux maris, et furent rejetées avec dédain par les femmes; les

maris leur ordonnèrent de se retirer, et elles obéirent, quoiqu'avec répugnance. Je blâmai ces messieurs, parce qu'une telle conduite en nuisant à l'équipage, donne aux Indiens une jalousie qui peut exposer la sûreté de tous.

Cette terre reçut son nom de *Tasman*, qui la découvrit en 1642. C'est la partie méridionale de la Nouvelle-Hollande qui est la plus grande île du Monde connu : le sol en est assez élevé, bien boisé; il paroît avoir des rivières et beaucoup de ruisseaux ; sa fertilité s'annonce par la verdure dont il est couvert. La baie où nous nous trouvions est vaste et sûre, elle est poissonneuse; derrière elle est une plaine d'un sol jaunâtre où est un lac d'eau salée, qui nourrit des truites et des brèmes blanches; par-tout ailleurs on ne voit qu'une vaste forêt d'arbres élevés, que les arbrisseaux et les débris d'arbres rendent presque impénétrable. En général le pays est sec et fort chaud; il paroît n'avoir point de minéraux, point de végétaux comestibles. L'espèce d'arbre qui peuple les forêts est fort haute, très-droite, n'ayant de branches qu'au sommet (1); l'écorce en est épaisse et blanche, le

(1) C'est l'*eucalyptus*, qui n'a pas moins de cent quatre-vingts pieds de haut sur trente à trente-six pieds de circonférence. *Voyez* le tome VIII, page 297.

bois dur et pesant; il en suinte une résine transparente et rougeâtre; ses feuilles longues, étroites, pointues, portent des grappes de petites fleurs blanches; des calices différens semblent devoir faire admettre deux espèces de cet arbre: ses feuilles et son fruit ont un goût piquant et agréable; ils répandent une odeur aromatique.

Il y a une autre espèce d'arbre, haut de dix pieds, très-branchu, qui a des feuilles étroites et une large fleur jaune et cylindrique, composée d'une multitude de filamens: son fruit ressemble à la pomme de pin, ou ananas.

Un arbrisseau qui a des rapports avec le myrte, le glaieul, le jonc, la campanelle, le fenouil marin, l'oseille sauvage, la larme de Job, quelques espèces de fougères, des mousses, et quelques autres plantes particulières au pays, sont tout ce qu'on y trouve de végétaux. Le seul quadrupède qu'on y ait vu, est l'opossum; il a deux fois la grosseur d'un rat, est noirâtre dans la partie supérieure du corps, blanc dans l'inférieure; l'extrémité de sa queue est blanche et sans poils; il vit de baies qu'il cueille en s'accrochant aux branches des arbres: le kanguroo l'habite aussi; il paroît n'y être pas rare, mais nous ne pûmes en voir.

Il y a un grand nombre d'oiseaux, tels que des aigles bruns, des corneilles, des perroquets

jaunes, de gros pigeons, une espèce de grive, un oiseau plus petit, qui a une longue queue, le cou et une partie de la tête couleur d'un bel azur; des goélands, des pies noires, un joli pluvier à huppe noire, des canards, des nigauds.

On trouve dans les bois, des serpens noirâtres, un gros lézard, long de quinze pouces et de six de tour, nuancé de noir et de jaune; et un plus petit, couleur de rouille au dessous, brun et doré au dessus.

Mais la mer y est plus riche que la terre; là se trouve le poisson éléphant, des raies, des nourrices, des brèmes blanches, des soles, des carrelets, des trigles, des mulets tachetés, l'*athererina hepsetus*, qui a une bande d'argent sur le côté, et d'autres encore qui offrent la plupart une nourriture saine et abondante.

Les rochers y sont enrichis de coquillages, tels que l'étoile de mer, les lépas, l'éponge, la tête-de-méduse, le lièvre marin, etc. On y voit aussi un grand nombre d'insectes, des sauterelles, des papillons, des teignes nuancées de couleurs agréables; il y a diverses espèces d'araignées : la mouche-scorpion y est rare; les moustiques et la grosse fourmi noire y sont très-incommodes.

Les habitans ressemblent à ceux des îles

Tanna et Mallicollo (1), et paroissent être d'une même race avec eux ; leur prononciation est un peu rapide. Peut-être qu'avec des recherches plus approfondies, et une plus grande connoissance des langues, on pourra prouver que toutes les peuplades répandues au levant, de la Nouvelle-Hollande à l'île de Pâques, ont une souche commune.

Le 30 janvier 1777, à huit heures du matin, nous partîmes de la Terre de Diémen, après y avoir mis dans les forêts un verrat et une truie : un bon vent du couchant enfloit nos voiles, mais bientôt il vint du midi, et amena une chaleur insupportable, bientôt il devint un ouragan ; nous le soutînmes en continuant notre route, et le 10 février, nous vîmes les côtes de la Nouvelle-Zélande : le lendemain, nous jetâmes l'ancre dans le canal de la Reine-Charlotte ; nous y descendîmes, élevâmes nos observatoires, dressâmes nos tentes, et fîmes les provisions que cette terre peut fournir.

Les habitans ne tardèrent pas à se montrer ; quelques-uns montèrent à bord, et nous connoissoient tous : d'autres se refusèrent à nos invitations ; les présens, les démonstrations d'amitié ne purent les déterminer à venir sur les

---

(1) *Voyez* leur figure, tome IV, pages 274 et 276.

vaisseaux : je pensois, et j'eus raison de le croire, qu'ils craignoient que je ne vinsse venger ceux qu'ils avoient tués dans mon dernier voyage. O-Maï, qu'ils connoissoient, leur avoit parlé de ces meurtres; ils me connoissoient et sentirent que je ne devois pas les ignorer, ni en avoir perdu la mémoire : je fis mes efforts pour les convaincre que je ne venois point pour les punir, et j'y réussis; bientôt ils ne montrèrent ni crainte ni défiance.

Je me bornai à ne pas exposer mes gens à leurs attaques, et à les défendre de leur perfidie. Des gardes veillèrent sur ceux qui coupoient le bois, qui remplissoient les futailles, qui réparoient les vaisseaux, qui faisoient des provisions pour le bétail, comme sur ceux qui faisoient des observations astronomiques. Les familles zélandaises étoient accourues, et s'établissoient autour de nous; elles y construisirent des huttes avec une promptitude singulière : au moment que leurs pirogues atteignent le rivage, les hommes s'élancent sur la terre, arrachent les plantes et les arbrisseaux du champ qu'ils ont choisi pour y élever leur village, et tiennent leurs armes toujours près d'eux et sous leurs mains; une partie des femmes veillent sur les pirogues, d'autres sur leurs provisions et leurs meubles; quelques-unes préparent les alimens : les huttes s'élèvent,

et suffisent pour les mettre à couvert du vent et de la pluie ; elles sont séparées par des palissades et des barrières, et distinguent ainsi les tribus ou familles qui travaillent et vivent en commun. Ils pêchoient, et nous vendoient une partie de leurs poissons. Ces alimens frais, les végétaux et la bierre de pin dissipèrent les symptômes du scorbut qui avoient commencé de se manifester.

D'autres insulaires de l'intérieur du pays vinrent nous rendre visite, et apportèrent à notre marché, des outils, divers instrumens, du poisson, et amenèrent des femmes : ces dernières ne furent pas recherchées, et ce fut un bonheur pour nous; car cette sorte de commerce peut être utile à une colonie qui s'établit et qui veut s'étendre, mais elle est toujours dangereuse et souvent funeste aux navigateurs. Parmi ces insulaires, je distinguai un chef nommé *Kahoora;* c'étoit celui qui avoit dirigé la troupe de guerriers qui avoient massacré le détachement du capitaine Furneaux, et tué lui-même M. Rowe : ses compatriotes le craignoient, mais ne l'aimoient pas, plusieurs vouloient m'engager à lui donner la mort; mais si j'avois suivi les conseils de ces hommes toujours divisés, j'aurois exterminé leur race entière : chaque peuplade me prioit d'exterminer sa voisine.

Je trouvai des choux, des oignons, du pourpier,

pier, des radis, des patates et d'autres plantes que nous avions cultivées durant notre dernier voyage; les patates étoient un peu soignées par les naturels du pays qui les aimoient, mais ils n'en ont point planté, et ils négligent toutes les autres plantes. Dans une de mes excursions, je voulus voir le lieu où nos malheureux compatriotes avoient été massacrés; j'y rencontrai mon vieil ami Pedro, qui montra d'abord quelque crainte, mais mes présens la firent bientôt dissiper. Je voulus savoir des particularités de cet événement malheureux; O-Maï nous servit d'interprète : Pedro et ses compagnons répondirent avec franchise, comme des hommes qui ne craignoient pas d'être punis d'un crime dont ils étoient innocens; car aucun d'eux n'avoit eu part au combat. Ils nous dirent que des Zélandais avoient enlevé du pain et du poisson à nos gens, tandis que les Anglais dînoient assis sur l'herbe, à deux cents pas de leur canot; qu'alors ils frappèrent les voleurs, que la querelle s'animant, deux Zélandais furent tués : avant que les Anglais eussent repris leurs armes, les Zélandais s'étoient précipités sur eux, et les avoient accablés par le nombre; ce massacre ne fut point prémédité, et l'on convient unanimement que Kahoora n'avoit formé ce projet qu'après avoir vu nos gens venger leurs pertes en frappant ses compatriotes :

Pedro vint s'établir auprès de nous ; le vrai nom de ce chef est *Matahouah.*

Deux ouragans vinrent nous tourmenter ; nous leur échappâmes avec peine, car ils sont ici très-violens et assez communs : les vapeurs qui surchargent toujours les montagnes élevées qui dominent la plaine, augmentent l'impétuosité du vent, et le rendent aussi plus variable.

Toutes nos provisions étant faites, nous quittâmes ces lieux ; mais je ne pus encore sortir du détroit. Pedro et un chef d'une tribu que je n'avois point vu encore, vinrent nous dire adieu, ou plutôt demander des présens. Je donnai au premier une chèvre et un bouc, au second un verrat et une truie : ils me promirent de ne pas les tuer, mais je doute de leur promesse ; ils avoient tué tous les animaux que nous y avions laissés dans notre dernier voyage, et il ne restoit plus qu'une truie que Tiratou, un de leurs chefs, avoit conservée avec des coqs et des poules : on me dit cependant qu'il y avoit encore de ces derniers dans les bois.

J'avois d'abord eu le dessein de laisser à la Nouvelle-Zélande, des chèvres, des cochons, un taureau et deux génisses ; mais cette disposition insouciante des habitans, pour tout ce qui pouvoit leur être avantageux, rendoit nécessaire de mettre ces animaux sous la protection d'un

chef puissant, qui sentit lui-même l'utilité dont ces animaux pouvoient être au pays : je n'en trouvai pas, et tout ce que je pus faire, c'est de disperser dix ou douze cochons dans les bois, comme je l'ai fait à différentes époques, afin que ceux qui suivront mes traces en puissent trouver au moins dans l'état sauvage.

Nous vînmes jeter l'ancre près de Motuara; là, Kahoora vint me visiter avec toute sa famille : O-Maï vouloit que je le fisse tuer. « On pend, chez vous, disoit-il, celui qui en tue un autre; ce barbare en a tué dix, et vous ne voulez pas lui donner la mort, quoique ses compatriotes le désirent, et qu'elle soit juste ». Kakoora fut effrayé, il étendit les bras et baissa la tête, il sembloit attendre la mort; mais je le rassurai, et il me fit le récit de cette funeste aventure : il ne différa de celui de Pedro, qu'en ce qu'il accusa un des matelots anglais d'avoir nécessité les vols des Zélandais en refusant de payer le prix d'une hache de pierre vendue par un des siens.

Kakoora étoit sans défense au milieu de nous; il savoit n'être pas aimé des siens; il savoit peut-être qu'ils nous excitoient à lui donner la mort. Cependant, dès que je lui eus dit que je ne voulois pas venger la mort des Anglais par la sienne, il montra une confiance qui l'honoroit à mes yeux et qui me flatta; il désira qu'on fît son

portrait, et se tint assis et tranquille jusqu'à ce que M. Weber l'eut achevé.

O-Maï désiroit emmener un Zélandais aux îles de la Société ; il inspira ce désir au jeune Taweiharooa, dont la mère respectée vint le voir pour la dernière fois : elle le quitta en lui témoignant la plus grande tendresse, et lui promit qu'elle ne verseroit plus de larmes ; elle tint parole, et parut gaie le lendemain. Taweiharooa emmena un petit garçon de neuf à dix ans pour lui servir de domestique : ses parens le lui offrirent d'eux-mêmes, et le quittèrent avec indifférence après lui avoir ôté ses habits. En vain je leur fis comprendre qu'ils ne reverroient plus leur enfant ; leur insouciance sur ce point me fit consentir au projet d'O-Maï, car ces deux Zélandais n'avoient rien à perdre en s'établissant dans les îles où nous allions.

Ces Zélandais sont malheureux avec la faculté de ne pas l'être ; la crainte d'être massacrés, le désir de la vengeance les agitent sans cesse : leurs ressentimens sont implacables, leur triomphe est horrible ; l'ennemi vaincu est toujours tué et mangé ! Aussi sont-ils toujours inquiets, toujours sur leur garde, pour n'être point surpris, et ce qui est plus singulier encore, pour n'être pas damnés ; car, selon eux, l'homme dont le corps est mangé par ses ennemis, doit être condamné

à des feux éternels, tandis que son barbare vainqueur doit habiter avec les dieux. Il est vrai qu'ils ne mangent que leurs ennemis.

Ils n'ont point de moraïs, les pratiques de religion ne les rassemblent jamais; mais ils ont des prêtres qui prient les dieux pour eux dans les affaires qu'ils entreprennent. Je conjecture qu'ils ont quelques idées superstitieuses sur les cheveux ; souvent j'en ai vu de suspendus à des branches d'arbres. Ceux qui voyagent chez eux, et ce sont ordinairement les marchands de talc vert, y sont reçus avec hospitalité ; les Zélandais prétendent que cette pierre fut d'abord un poisson, qui, ayant été pris et traîné sur le rivage, prend la dureté et la couleur du talc : le fait est qu'ils le retirent d'une grande mare ou lac.

Un homme y prend deux ou trois femmes, s'il lui convient ou lui plaît de le faire; elles sont plus malheureuses que les hommes dont elles partagent le sort : les filles qui ne se marient pas sont abandonnées à elles-mêmes. Les hommes sont contens de leur ignorance, et ne désirent point d'en sortir; ils écoutent sans comprendre et sans se soucier de comprendre.

Taweiharooa nous raconta dans la route, qu'avant l'arrivée de l'Endeavour, et par conséquent avant celle de Mrs de Surville et Marion,

un vaisseau avoit abordé dans un port de la côte nord-ouest de Terra-Vitte, dont le capitaine leur donna un quadrupède, et y eut un fils qui vivoit encore; que ce vaisseau leur laissa une maladie que je reconnus être la vénérienne, qu'ils guérissent ou tempèrent aujourd'hui avec des bains de vapeur. Ce jeune homme nous dit encore qu'on trouvoit dans le pays, des lézards de huit pieds de long, aussi gros que le corps d'un homme, et qu'ils se forment des terriers où on les étouffe.

Les montagnes de la Nouvelle-Zélande reposent sur des lits horizontaux ou obliques d'un grès jaunâtre et cassant, mêlé de quartz; le sol est aussi jaunâtre, il ressemble à de la marne, et n'a guères que deux pieds de profondeur : il est très-fertile; la végétation y montre toute sa force par les grands arbres et la multitude d'arbrisseaux qu'on y trouve : les orages, les pluies y durent peu; l'été, l'hiver y sont modérés ; les arbres n'y perdent leurs feuilles que lorsqu'au printems les nouvelles qui poussent détachent les anciennes. La culture y seroit pénible, parce que la pente rapide des collines n'y permettroit pas l'usage de la charrue.

Il y a deux espèces de grands arbres sur les collines : l'un a le port du sapin, mais ses baies et ses feuilles ressemblent davantage à celles de

l'if; c'est de celui-là que nous faisions de la bierre; l'autre diffère peu de l'érable. Dans les petites plaines, on en trouve des espèces plus variées : deux portent un fruit de la grosseur de nos pommes; l'un est jaune, l'autre noir : ni l'un ni l'autre ne sont agréables au goût; mais les Zélandais les mangent. On y trouve une espèce de philadelphus, dont les feuilles nous servoient de thé; et un arbre qui, par ses feuilles rondes et tachetées, exhale une odeur désagréable, et dont les fleurs ressemblent au myrte. Le céleri y est abondant; la plante que nous appelions *cochléaria* en diffère, et pour l'usage, il est bien préférable au nôtre : le liseron, la morelle, l'ortie, une vingtaine d'espèces de fougères, une véronique buissonneuse, les chardons, l'euphorbe, le lin, la panacée, une multitude d'autres plantes revêtent les plaines et les collines. Il en est une qui produit un lin soyeux plus beau que celui d'Angleterre; elle croît sur les bords de la mer; elle forme des touffes, ses feuilles ressemblent à celles du jonc, sa tige porte des fleurs jaunâtres remplacées par une longue cosse remplie de petites graines noires et lustrées (1) : on y trouve une espèce de poivre long.

Voyez ce que nous avons dit sur le lin de la Nouvelle-Zélande, tome VIII, page 222.

Les oiseaux semblent aussi être particuliers au pays, quoiqu'on les range sous des dénominations connues; tels sont de gros perroquets à tête blanche; des perroquets verts au front rouge; de gros pigeons ramiers, bruns sur le dos, blancs sous le ventre, verts par tout le reste du corps, ayant le bec et les pieds rouges; deux espèces de coucous, dont l'une est brune et tachetée de noir; l'autre aussi petite qu'un moineau, est d'un vert éclatant dessus, ondoyé de vert, de brun et de blanc dessous; le poy qui est noir, avec des teintes verdâtres, se fait distinguer par une touffe de plumes blanches et bouclées qu'il porte sous la gorge; une espèce plus petite qui a le dos et les ailes brunes, deux ouïes au dessous de la racine du bec, et que nous appelâmes *petit oiseau à cordon*, pour le distinguer d'une autre espèce qui, ayant la grandeur du pigeon ordinaire, a deux larges membranes jaunes et pourpres à la racine du bec, est d'un noir bleuâtre, et a un bec court, d'une forme singulière; les gros-becs y ont le plumage brun, mais rouge sur la queue; des pies de mer noires, à bec rouge; des nigauds huppés, couleur de plomb, mais tachetés de noir sur les ailes et les épaules, et d'un noir velouté, nuancé de vert sur le derrière du corps; des goélands, des hérons, des râles, des alouettes, un petit

oiseau verdâtre, qui est presque le seul qui anime les forêts par ses chants, mais qui fait entendre le concert d'une centaine d'oiseaux, et que nous appelions *le moqueur;* et beaucoup d'autres espèces.

La mer y nourrit des mulets, des poissons éléphans, des carrelets, des brèmes couleur d'argent qui ont une tache noire sous le cou, des congres, un poisson noirâtre qui ressemble à la brème, un autre de même couleur que nous appelions *le charbonnier;* un autre, qui est rougeâtre, paroît avoir un peu de barbe, et on ne le prend que la nuit; des saumons, des raies; une espèce inconnue encore, qui a la forme du dauphin, est de couleur noire, a des mandibules fortes et osseuses, et des nageoires de derrière qui s'alongent beaucoup.

On y voit un grand nombre de différens coquillages, peu d'insectes, quelques papillons, de petites sauterelles, diverses araignées, de petites fourmis noires, beaucoup de mouches; celle de sable, aussi incommode que la moustique, y est le seul animal malfaisant.

Cette île si étendue n'a de quadrupèdes qu'un petit nombre de rats, et une espèce de chiens-renards élevés dans la domesticité. Le règne minéral y est aussi pauvre.

Les Zélandais n'ont pas les traits des nègres,

ils n'en ont pas la chevelure, mais leur nez est épaté vers la pointe; leurs yeux sont grands et d'une extrême mobilité; leur physionomie est ouverte et assurée, mais sérieuse dans l'âge mûr. Nous avons parlé de leurs habillemens, de leur parure, de leurs huttes, de leurs pirogues, de leurs armes, de leurs usages. Ils ont peu de cette sensibilité forte et délicate qui nous attache à nos enfans et à nos amis; cependant, quand ils les voient mourir, ils poussent des cris douloureux, se découpent le front et les joues avec des coquilles ou des pierres aiguës; ils mêlent leur sang à leurs larmes, et en font une espèce de simulacre qu'ils portent à leur cou : s'ils les revoient après une longue absence, ils se découpent aussi le visage, et poussent des cris frénétiques; mais ces marques d'un attachement tendre deviennent une espèce de pratique habituelle que les enfans imitent de leurs parens, peut-être sans sentir bien vivement, ni la tendresse, ni la joie ou la douleur qu'il inspire.

Nous nous éloignâmes de la Nouvelle-Zélande le 25 février 1777 : dès que nous l'eûmes perdue de vue, le mal de mer inspira des idées tristes à nos deux jeunes Zélandais; ils se repentirent d'être partis, ils versèrent des larmes, ils déplorèrent leur résolution en faisant l'éloge de leur

pays : les consolations que je leur donnai furent inutiles aussi long-tems que le mal de mer les tourmenta ; mais quand il les eut quittés, leurs lamentations devinrent moins fréquentes, et enfin ils n'en firent plus, parurent oublier la Nouvelle-Zélande, et ne pensèrent qu'à nous qu'ils aimèrent comme leurs compatriotes.

J'avois pris la route la plus courte pour me rendre à O-Taïti ; durant cette navigation nous n'aperçûmes que quelques oiseaux du Tropique, et un gros tronc d'arbre garni de bernacles, espèce de coquillage : le 29, la Découverte m'avertit par un signal qu'elle voyoit une terre; nous la vîmes aussi du haut des mâts, et nous l'approchâmes. Après avoir doublé une pointe de cette île, je vis des hommes qui vinrent s'asseoir tranquillement sur la chaîne de rocs qui l'entoure; quelques-uns nous suivirent le long du rivage en chantant en chœur : nous étions assez près de la côte pour distinguer tous leurs mouvemens; on en voyoit sur la grève, armés de longues piques et de massues qu'ils brandissoient d'une manière menaçante disoient les uns, ou d'une manière amicale disoient les autres. La plupart n'avoient de vêtement qu'une ceinture qui passoit entre leurs cuisses; quelques-uns portoient sur leurs épaules un manteau bariolé de couleurs différentes : leur tête étoit

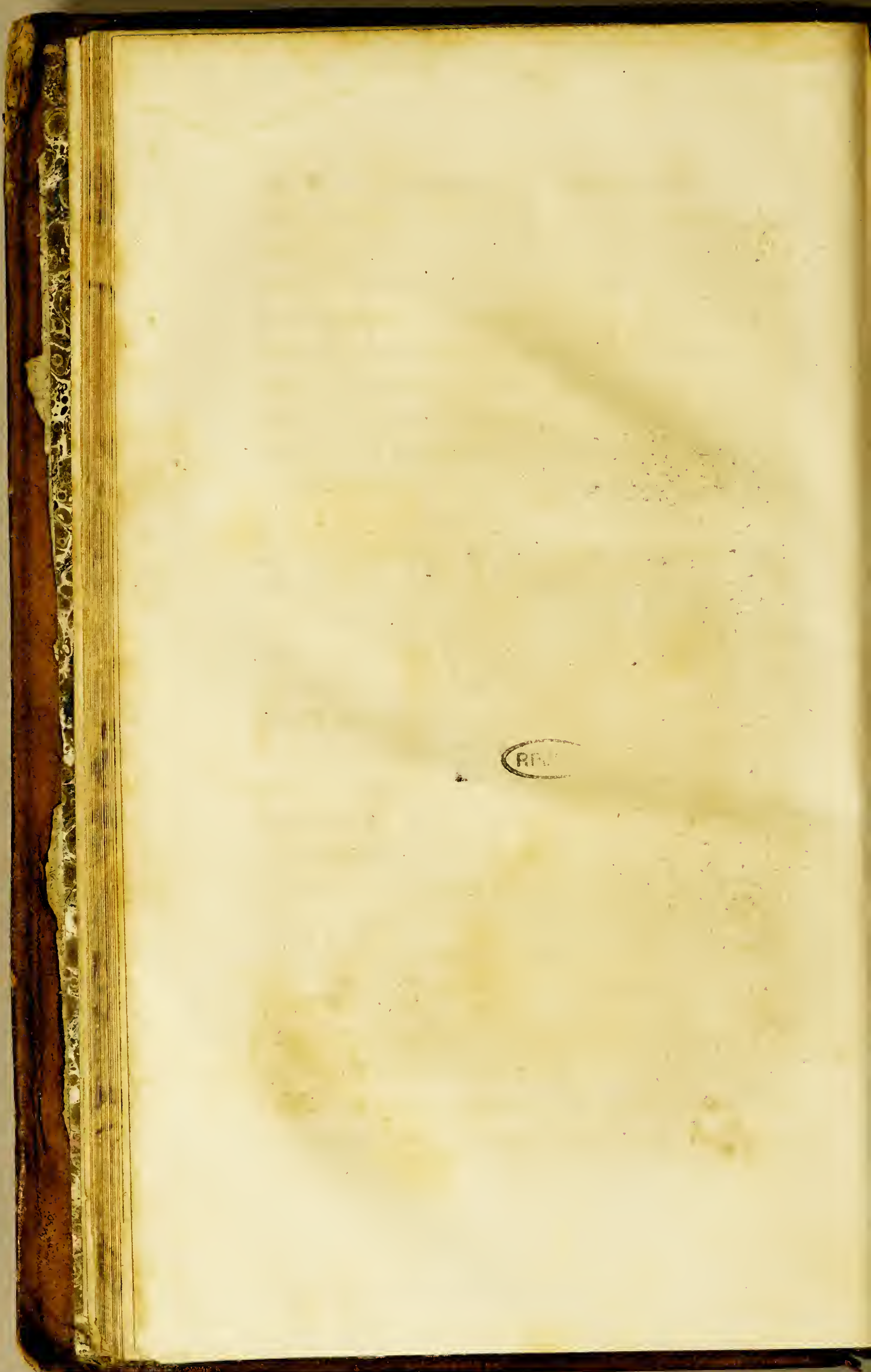
enveloppée, ou d'une espèce de turban blanc, ou d'un chapeau de figure conique; leur teint étoit basané, leur stature moyenne : ils paroissoient avoir de l'embonpoint et être robustes. Deux d'entr'eux s'approchèrent de nous dans une pirogue; mais ils sembloient nous craindre. O-Maï leur parla, et ils prirent de la confiance : nous leur jetâmes des clous et des grains de verre liés à un morceau de bois; mais ils parurent respecter notre présent et ne le délièrent point, peut-être parce qu'ils l'avoient désiré pour leur Eatooa ou dieu. O-Maï leur demanda s'ils mangeoient leurs ennemis, et ils répondirent que non, en montrant de l'indignation et de l'horreur. L'un d'eux se nommoit *Mourooa*, et avoit une cicatrice au front, qu'il nous dit avoir reçue dans un combat contre les habitans d'une île située au nord-est. Leur chef leur avoit recommandé la prudence, et ils balancèrent de monter sur le vaisseau, dont ils avoient ordre de s'informer du nom du capitaine. On leur demanda le nom de l'île; elle s'appeloit *Mangua*, ou *Mangéa*.

Mourooa étoit bien proportionné; sa physionomie étoit agréable, son caractère gai, son teint semblable à celui d'un Portugais; sa chevelure étoit longue, noire, nouée au sommet de la tête avec un morceau d'étoffe; cette étoffe qui





Homme de Mangéa.



sert à leur ceinture est tirée du mûrier : un gramen entrelacé lui formoit une espèce de sandale; sa barbe étoit longue; il étoit tatoué comme ses compatriotes; tous ont les lobes des oreilles percés, l'ouverture en est fort grande : deux nacres de perles polies et une tresse de cheveux pendoient au cou de Mourooa : nous ne vîmes qu'une pirogue dans cette île; elle étoit étroite, bien faite, longue de dix pieds : l'avant en étoit couvert d'un bordage plat, l'arrière s'élevoit de cinq pieds et finissoit en fourche.

Je descendis dans un canot pour arriver dans l'île, et Mourooa vint m'y joindre sans crainte; il nous indiqua les deux endroits où nous pouvions aborder; mais dans l'un et l'autre, je vis qu'on ne le pouvoit sans danger, et je ne pus trouver de lieu pour y jeter l'ancre. Je renonçai donc à y débarquer, et je retournai au vaisseau, après avoir été un peu volé par quelques-uns de ces insulaires qui étoient venus vers nous à la nage. Mourooa revint avec nous à bord, sans témoigner aucune appréhension.

Il témoigna peu de surprise en voyant nos qnadrupèdes; peut-être il étoit trop inquiet sur lui-même pour s'étonner des objets qui frappoient pour la première fois ses regards : il

marqua même de l'effroi lorsqu'il vit le vaisseau s'éloigner de son île ; il fut un peu rassuré lorsqu'il me vit mettre le canot en mer pour l'y reconduire : en sortant de ma chambre, il faillit tomber sur une de nos chèvres, mais il surmonta son effroi pour regarder l'animal, et demander à O-Maï quel oiseau c'étoit. Il descendit dans le canot, et quand il fut près des rochers, il gagna le rivage en nageant : ses compagnons l'entouroient encore, sans doute pour satisfaire leur curiosité, lorsque nous nous éloignâmes vers le nord.

Ce fut avec regret que je renonçai à visiter cette île : elle a cinq lieues de tour, son élévation est médiocre, le sol en est uni ; au centre, elle a de petites collines ; la pente, de leur sommet à la mer, est couverte de petits arbres épais et d'un vert foncé, qu'on crut être des *rimas*. Près du rivage, on voit des *dracaenas ;* la côte est bordée d'arbres qui ressemblent à de grands saules ; toute l'île est d'un aspect agréable, et la culture pourroit en faire un charmant asile : elle doit être fertile, car ses habitans sont nombreux et bien nourris ; ils paroissent n'avoir aucun quadrupède ; mais la banane, le fruit à pain, le taro ne leur en laissent pas sentir le besoin : nous vîmes divers oiseaux marins errer sur les côtes. Ses habitans sont d'une belle figure ; leur

peau est douce; ils sont gais et paroissent voluptueux; leurs mœurs sont semblables à celles des O-Taïtiens : leurs maisons, situées dans des bocages, ressemblent à celles de ce peuple. Ils saluent en touchant le nez de l'étranger avec le leur, et lui prennent la main qu'ils frottent sur leur nez et leur bouche. Elle est située sous le 21° 57′ de latitude méridionale, et le 201 de longitude à l'orient de Greenwich, ou 218° 28′ de l'île de Fer : elle est entre les îles des Amis et les îles de la Société.

Le lendemain, nous découvrîmes une nouvelle terre vers le nord; cette île nouvelle avoit l'apparence de celle que nous venions de quitter : près d'elle en étoit une plus petite que je laissai pour tenter d'aborder l'autre; nos canots y allèrent chercher un mouillage. Des pirogues s'approchèrent de nous : elles étoient longues, étroites, munies d'un balancier; l'arrière en étoit élevé, l'avant se prolongeoit sous la forme d'un manche de violon. Nous jetâmes aux insulaires, des couteaux, des grains de verre et d'autres bagatelles, et ils nous donnèrent des cocos. Ils montèrent hardiment sur nos vaisseaux. Une autre pirogue vint, après que ceux-ci se furent retirés, m'apporter un présent de bananes; je donnai à son conducteur une hache et un morceau d'étoffe rouge qui le rendirent

fort content : c'étoit le chef de l'île qui me faisoit ce présent.

Une double pirogue montée de douze hommes, nous aborda ensuite ; ils chantoient en chœur, et quand ils eurent fini, ils montèrent sur le vaisseau, me demandèrent, et m'offrirent un petit cochon, des cocos et une natte : on leur fit voir le vaisseau, mais rien n'y attira leur attention; ils eurent peur des chevaux et des vaches; les moutons et les chèvres excédoient encore la mesure de leurs idées; ils les croyoient des oiseaux, quoiqu'ils eussent des quadrupèdes ; mais les leurs ne ressembloient pas à ceux que nous avions. Ils auroient désiré des chiens, animaux qu'ils connoissent et ne possèdent pas; nous ne pouvions les satisfaire.

Ces insulaires ressemblent à ceux que nous venions de quitter, et s'habillent de même ; leur teint étoit plus noir, mais leurs femmes étoient assez blanches : les oreilles de ces Indiens étoient percées, et non fendues; leurs jambes sont piquetées, leurs pieds couverts de sandales faites de gramens. On ne put trouver de mouillage : l'île est environnée d'un rocher de corail. Ces habitans paroissant être de bonnes gens, nous espérâmes qu'ils pourroient nous apporter de l'herbe et des fruits de bananes pour nos bestiaux, et je résolus d'essayer de les y

engager.

engager. De nouvelles pirogues nous apportèrent de nouveaux présens, car ils ignoroient l'usage des échanges; ils me donnèrent un cochon, des bananes, des cocos, pour obtenir un chien; ils ne vouloient que cela. O-Maï eut la générosité de leur céder celui qu'il amenoit de Londres, et les insulaires se retirèrent très-satisfaits.

J'envoyai deux canots pour tenter d'exécuter ce que nous avions projeté; O-Maï accompagna mon lieutenant Gore, pour lui servir d'interprète. Je les suivis avec les vaisseaux; je vis nos canots attachés, et vis à vis un nombre prodigieux d'insulaires; j'en conclus que nos gens avoient débarqué dans l'île, et m'approchai de la côte autant que les écueils me le permettoient, afin de pouvoir les secourir s'ils en avoient besoin; mais la ceinture de roc étoit un obstacle que nous ne pouvions franchir : les insulaires me rassurèrent en venant sur mon vaisseau; car s'ils avoient eu des desseins sinistres, ils ne seroient pas venus se livrer dans nos mains. En effet, je vis arriver nos canots un peu avant le coucher du soleil. Ils nous racontèrent leurs aventures : en voici le précis.

Dès que nous eûmes fixé nos canots, dirent nos gens, les insulaires se jetèrent à la nage, et nous apportèrent des noix de cocos; dès qu'ils surent que nous voulions débarquer, ils nous

envoyèrent deux pirogues, où nous entrâmes sans armes pour leur inspirer plus de confiance : les Indiens rassemblés sur le rivage, nous reçurent, tenant à la main des rameaux verts, et nous saluèrent en frottant leur nez contre le nôtre ; on nous conduisit au travers de la foule, à une avenue de palmiers, au delà de laquelle nous trouvâmes une troupe de guerriers rangés sur deux lignes, et tenant leur massue sur l'épaule : nous marchâmes avec eux, et trouvâmes bientôt un chef assis par terre, les jambes croisées, s'éventant avec une feuille de palmier emmanchée et coupée en triangle ; de ses oreilles sortoient en avant deux touffes de plumes rouges, qui paroissoient seules le distinguer des autres insulaires : il étoit grave ; on lui obéissoit promptement, et on nous avertit que nous devions le saluer. Plus loin, nous trouvâmes un second chef, plus jeune que l'autre, orné, occupé comme lui ; il étoit d'un embonpoint extraordinaire. Un troisième nous attendoit à quelque distance, aussi fort, aussi gras que les deux autres et plus vieux : il nous invita à nous asseoir, et nous nous hâtâmes de le faire, parce que nous étions las. Peu de tems après, la foule s'écarta pour faire place à vingt jeunes femmes ornées de plumes rouges, qui dansèrent avec gravité, chantèrent en chœur, et ne firent point

attention à nous, même lorsque nous les approchâmes : tous leurs mouvemens étoient dirigés par un homme et par la musique; elles ne changeoient point de place, remuoient les pieds, et agitoient les doigts avec une extrême légéreté; elles frappoient de tems en tems des mains; elles avoient assez d'embonpoint; leurs cheveux flottoient en boucles sur leur cou, leur teint étoit olivâtre, leurs traits étoient mâles et leurs yeux noirs; dans tout ce qu'elles faisoient, on voyoit beaucoup de douceur et de modestie; leur taille étoit élégante, et une étoffe lustrée les ceignoit et descendoit jusqu'aux genoux. Elles dansoient encore, lorsque nous entendîmes un bruit semblable à celui d'une troupe de chevaux qui galopent; c'étoit un combat simulé que les guerriers nous préparoient.

Fatigués de la multitude qui nous pressoit, nous fîmes des présens aux chefs rassemblés; nous voulûmes dire pourquoi nous étions descendus dans l'île, mais on nous fit entendre que nous devions attendre au lendemain, et qu'on nous fourniroit des provisions.

Cependant ils nous entourèrent chacun en particulier et vidèrent nos poches; le chef les approuva : cette cérémonie ne nous fit pas craindre pour nos jours, mais nous persuada qu'on vouloit nous arrêter. Ils satisfirent

nos besoins, et nous offrirent des cocos, du fruit à pain, et une espèce de pudding acide, sorte de farce ou de pâtisserie. Un des chefs nous éventa, nous fit un présent d'étoffes; mais, quand nous voulûmes nous approcher du rivage, nous fûmes arrêtés et ramenés au lieu que nous avions quitté. O-Maï étoit plus effrayé que nous, parce qu'il avoit vû creuser et chauffer un four, qui lui faisoit soupçonner qu'on vouloit nous rôtir et nous manger. Il leur en fit la question, et surpris, ils demandèrent à leur tour si telle étoit notre coutume. Nous passâmes ainsi la plus grande partie du jour, quelquefois réunis, quelquefois séparés, toujours au milieu d'une foule nombreuse. Ils nous firent déshabiller, nous examinèrent, voulurent calmer nos inquiétudes en plantant des rameaux en terre devant nous; en nous faisant entendre que nous devions passer quelque tems avec eux, et manger un cochon qu'ils nous montrèrent près du four: cette vue dissipa la frayeur d'O-Maï, en lui montrant pourquoi on avoit préparé ce four qui l'avoit si vivement inquiété. Le chef promit d'envoyer chercher du fourrage pour notre bétail, mais ses émissaires ne rapportèrent que quelques tiges de bananiers.

L'un de nous vint sur le rivage, et voulut gagner l'enceinte de rocher; mais on l'y retint:

on lui fit quitter des morceaux de corail et des plantes qu'il avoit ramassé, et O-Maï lui en apprit la raison ; c'est que dans ces îles un étranger ne peut se permettre ces libertés, que lorsqu'il a été fêté pendant deux ou trois jours.

Il nous fallut donc attendre la réception des honnêtetés pour avoir le droit de nous retirer. Le second chef s'assit sur une escabelle noirâtre et polie, fit faire un cercle à la multitude, et nous fit asseoir auprès de lui ; on apporta d'abord des noix de cocos, des bananes cuites, puis on plaça auprès de chacun de nous un morceau de cochon cuit au four : nous mangeâmes peu et sans appétit ; mais la nuit s'approchant, on nous permit de nous retirer, et on voulut que nous emportassions les restes du repas. On fit boire à O-Maï d'une liqueur faite avec la racine d'une espèce de poivre, qu'on mâche et qu'on jette dans un vase. Une pirogue nous conduisit à nos canots ; et l'un des principaux nous vola un sac dans lequel étoit un pistolet : nos cris le lui firent rapporter à la nage. Ils déposèrent dans nos canots, des noix de cocos, des bananes et d'autres provisions.

Nous ne pûmes voir le pays ; mais il est sûrement bien peuplé, car les insulaires qui nous entouroient étoient bien au nombre de deux mille : les principaux d'entr'eux ont l'air plus

noble et le teint plus blanc. Leur taille est élégante et leur peau fine ; ils paroissent d'un caractère doux : quelques-uns portent des nattes entrelacées de noir et de blanc, taillées en jaquettes sans manches ; quelques-uns ont des chapeaux de forme conique, faits de bourre de cocos, tissus adroitement avec de petits grains de coquillage ; leurs oreilles percées étoient ornées d'une fleur odoriférante ; le cou des chefs est orné de deux os ronds suspendus à deux cordelettes : ils quittèrent leurs plumes rouges après la cérémonie de notre présentation.

Quelques hommes étoient tatoués sur les côtés et sur le dos ; les femmes portoient la même parure sur les jambes : cet ornement paroît réservé aux principaux. Les femmes nous observoient avec curiosité, mais sans manquer à la bienséance ; les enfans, les hommes montoient sur les arbres pour nous mieux voir : il y avoit là peu de vieillards, peut-être parce qu'ils sont moins curieux. Ils étoient armés de massues et de piques ; celles-là, longues de six pieds, étoient faites d'un bois dur et noir ; celles-ci avoient douze pieds de long, et étoient faites du même bois.

Ils ont des doubles pirogues, longues de vingt pieds, larges de quatre, dont les parties étoient fortement attachées avec de l'osier ; elles sont

peintes en noir, et ils y tracent différentes figures : les arbres qui nous environnoient étoient des cocotiers, des hybiscus, des euphorbias, et de cette espèce de cyprès qui orne les plaines de l'île Mangéa ou Mangua : il y a sans doute d'autres arbres fruitiers, d'autres plantes utiles, puisqu'on nous présenta des bananes, des racines de taro, du fruit à pain, des noix grillées qui avoient la saveur de la châtaigne.

Le corail qui entoure cette île, est noirci par le tems à sa surface ; à quelques pouces de profondeur, il a sa couleur naturelle : les habitans firent beaucoup de questions à O-Maï sur nous, sur nos vaisseaux, sur nos armes; il exagéra un peu ses récits, et, pour leur donner une idée des effets de la poudre, il rassembla celle de quelques vieilles cartouches qu'il avoit dans sa poche, et y mit le feu avec un tison; la rapidité de l'explosion, le bruit, la flamme, la fumée remplirent d'étonnement les spectateurs, et firent croire tout ce qu'O-Maï racontoit.

O-Maï trouva dans cette île trois originaires des îles de la Société; ils y avoient été conduits par une de ces aventures qui font entrevoir comment les îles nombreuses et dispersées dans la vaste mer du Sud ont pu se peupler. Ils

s'étoient embarqués à O-Taïti au nombre de vingt personnes, pour se rendre à Ulietea; un vent impétueux qui leur étoit contraire, les jeta bien loin de leur route : errans au milieu de l'Océan, ils manquèrent bientôt de vivres; seize moururent de faim, un coup de vent renversa la pirogue, et les quatre qui restoient demeurèrent suspendus à ses bordages pendant quelques jours encore. Les habitans de l'île que nous quittions les virent, coururent à leur secours, en prirent les plus grands soins, et ils y étoient établis depuis une douzaine d'années; ils refusèrent de quitter leur nouvelle patrie pour l'ancienne, et cette préférence ne nous étonna pas.

Cette île a le nom de *Wateeo*; elle est située sous le 20°, 1′ de latitude méridionale, sous le 219°, 13′ 3″ de longitude; elle a environ six lieues de tour : la perspective en est très-agréable; ses collines, ses plaines sont couvertes d'un vert nuancé. Sa fertilité ne peut être utile aux navigateurs, qui ne peuvent y pénétrer; on n'y découvrit point de rivières. Il paroît que cette peuplade sort originairement des îles de la Société; elle pratique les mêmes mœurs, les mêmes idées religieuses, et presque les mêmes usages : la langue y a subi des altérations; mais O-Maï et les deux Zélandais la comprenoient fort bien.

La nuit nous éloigna de cette île; je cinglai vers l'île la plus petite que nous avions découverte, et nous y arrivâmes bientôt. J'envoyai sans crainte y chercher des provisions pour notre bétail, car il n'y paroissoit aucun habitant; malgré la ceinture de rochers, nos canots y pénétrèrent : on y cueillit des cocos, de l'herbe, des feuilles et des branches de palmier ou de *pendanus* ; ces branches sont molles, spongieuses et pleines de suc; le bétail s'en nourrit sans répugnance.

Ses voisins appellent *Otakootaia*, ou *Watooa-ette*, la petite île; elle n'a environ qu'une lieue de tour, et n'est qu'à trois ou quatre lieues de Wateeo : le sol en est léger et rougeâtre; il n'y est élevé que de six à sept pieds : elle est sans eau douce, mais a des groupes de cocotiers, et plusieurs autres plantes. Un joli coucou, couleur châtain, tacheté de blanc, parut parmi les arbres : la côte est habitée par divers oiseaux marins. On y remarqua deux espèces de lézards, des papillons, des teignes : quelques cabanes, des espèces de monumens de pierre prouvent qu'elle est fréquentée : on laissa dans une des cabanes, une hache et des clous, prix des végétaux que nous emportions.

Un vent léger nous porta lentement vers l'île que j'avois nommée *Hervey* dans mon précédent

voyage, et qui n'est qu'à quinze lieues de celle-ci. Lorsque nous en fûmes près, de doubles pirogues partirent de la côte pour s'approcher de nous : j'en fus étonné, car elle m'avoit paru déserte quand je la découvris. Bientôt les pirogues nous joignirent; mais on ne put engager ceux qui les montoient à venir sur le vaisseau : leur air avoit quelque chose de farouche; leurs propos bruyans, leur audace à voler tout ce qui pendoit autour du vaisseau, tout ce qu'ils pouvoient atteindre avec de longs crochets, ne nous prévinrent pas en leur faveur. Ils nous vendirent du poisson, et entr'autres des carrelets tachetés comme le porphyre, des anguilles d'un blanc de lait tacheté de noir, contre de petits clous. Ils ne ressemblent aux habitans de Wateeo, ni par la figure, ni par le caractère; leur teint est plus foncé; une natte longue, étroite, roulée autour de leur ceinture, étoit leur seul vêtement; une nacre de perle polie suspendue à leur cou, étoit leur seul ornement : on découvrit un joli chapeau de plumes rouges dans l'une des pirogues. Aucun d'eux n'étoit tatoué. Leur idiome avoit plus de ressemblance avec celui d'O-Taïti, qu'avec celui des îles dont nous venons de parler. Ils nomment leur île *Terouggemou-Atooa*, et sont sujets du roi de Wateeo : ils nous dirent qu'on ne trouvoit ni bananes ni fruits à

pain, ni cochons, ni chiens dans leur île; qu'ils se nourrissoient de cocos, de poissons et de tortues. Je vis jusqu'à trente pirogues à la fois sortir de cette île : dès que j'eus mis mes canots à la mer, elles disparurent et ne se montrèrent plus.

Les canots ne trouvèrent point de mouillage autour de l'île, et les écueils en éloignoient les canots mêmes; les habitans paroissoient vouloir s'opposer à une descente : j'avois besoin d'eau, et il ne paroissoit pas qu'on pût y en trouver beaucoup; la saison étoit avancée, toutes ces raisons me déterminèrent à m'en éloigner. Ce besoin d'eau me fit renoncer à cingler vers le sud, comme j'en avois le dessein, et je cherchai à gagner l'île des Amis.

Des vents très-foibles nous retardèrent, et la nécessité me fit tendre vers l'île Palmerston, découverte dans mon second voyage; et en attendant, je faisois distiller de l'eau; je recueillis aussi celle de la pluie. Des vents contraires s'opposoient sans cesse à notre course, et ce ne fut que le 13 avril, que nous découvrîmes l'île Palmerston : il en étoit tems, car notre bétail alloit périr de faim; j'envoyai tout de suite quatre canots pour chercher à y débarquer : ils réussirent, et bientôt nous eûmes du cochléaria, du wharra, des noix de cocos, et des jeunes

pousses de cet arbre, que nos bestiaux dévorèrent avec avidité.

Je descendis moi-même dans cette île : elle est composée de neuf à dix îlots rangés circulairement dans un espace d'un mille; elle ne s'élève pas à plus de trois pieds au dessus de la mer, et paroît formée de débris de corail et d'un terreau noirâtre, formé par les débris des végétaux; elle est couverte d'arbres et d'arbrisseaux, habitée par des frégates, des oiseaux du Tropique et des boubies. Les oiseaux du Tropique y avoient déposé leurs œufs à terre, sous les arbres : leur plumage est d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge; leurs deux longues plumes de la queue sont d'un cramoisi foncé. Nous chassâmes, pêchâmes des crabes rouges, et cueillîmes des herbes : ces alimens nous furent d'une grande utilité.

Il y a un lac dans cette île, et en face un lit de corail qui offre une vue charmante; il paroît suspendu sur l'eau : la mer étoit calme, le soleil brilloit de tout son éclat; des stalactites, des boules, d'autres concrétions sous des formes diverses, s'offroient à nos yeux; des coquillages de différentes couleurs varioient le spectacle, et des poissons jaunes, bleus, rouges, noirs, etc., l'animoient en se promenant tranquillement sur la surface paisible de l'eau. Rien n'annonça que

des hommes y eussent jamais abordé; nous y vîmes les débris de pirogues que le vent pouvoit y avoir jetés, et des petits rats bruns qu'elles y avoient apportés peut-être.

Pendant trois jours nous fûmes occupés à recueillir des provisions pour nous et nos bestiaux; un des plus grands îlots étoit couvert de cocotiers, et la plupart nous donnèrent d'excellentes noix : on y trouva divers insectes; entre les rocs on voit des anguilles tachetées, qui, lorsque nous les suivions, élevoient leur tête au dessus de l'eau, ouvroient leur bouche, et cherchoient à nous mordre : le poisson perroquet y vit aussi, de même qu'un poisson de rocher, qui est brun, tacheté, qui, au lieu de s'enfuir, s'arrêtoit pour nous considérer.

O-Maï se rendit utile par son activité; il pêchoit, il faisoit des fours, et cuisoit les alimens à la mode de son pays; sa gaieté nous en inspiroit. Nous cueillîmes douze cents cocos dans ce lieu, provision excellente pour le goût et la santé.

La base de cette île ou des îlots qui la composent, c'est le corail : ils paroissent n'être pas anciens; le sable des flots de la mer se sera insensiblement accumulé sur ces rochers; des plantes venues de graines apportées par l'air, les oiseaux et les vagues, y ont végété et

bientôt étendu leur empire, en accroissant le sol de leurs débris. Ces îlots se joindront avec le tems.

Je mis à la voile pour nous rendre aux îles des Amis; la chaleur étoit excessive, le tems pluvieux : une pluie d'une heure nous donnoit plus d'eau que la distillation pendant un mois, et je renonçai à celle-ci. Ce fut le 28 avril que nous découvrîmes les îles situées au levant d'Ana-Mocka; le tems étant orageux, je jetai l'ancre à deux lieues de l'île Komango.

Des pirogues en partirent, et nous apportèrent des cocos, des fruits à pain, des bananes, des cannes à sucre; nous donnâmes des clous en échange; j'envoyai mes canots pour y en acheter encore : tandis que je cinglai vers Ana-Mocka, sept ou huit pirogues me suivirent pour nous vendre des fruits, des racines, des cochons, de la volaille, des pigeons ramiers, de petits râles, de grosses poules violettes, des étoffes du pays, des flûtes, des petits paniers et des armes; mais je défendis d'acheter ce qui n'étoit point utile, jusqu'à ce que nos provisions fussent complètes; et pour éviter des querelles, je nommai quelques personnes pour faire seules les échanges.

Mes canots revinrent; ils avoient été bien reçus à Komango, et en rapportèrent des provi-

sions; ils n'y virent point de ruisseaux, mais un étang d'eau douce. Deux des chefs m'apportèrent un présent, ils me promirent des provisions, et en effet m'en amenèrent. J'envoyai chercher un port sur l'île Ana-Mocka; on y en trouva un, mais il étoit trop éloigné de l'eau douce. Je vins sur le côté septentrional où j'avois trouvé une aiguade commode dans mon second voyage.

Une multitude de pirogues environnèrent nos navires; il y en avoit de doubles, munies d'une grande voile, et portant quarante à cinquante hommes chacune, parmi lesquels on voyoit des femmes aussi actives que les hommes à manier la pagaie et à faire des échanges. Je jetai l'ancre dans le lieu que j'avois déjà occupé, et je descendis à terre; on nous reçut comme amis, on nous donna un emplacement pour y élever nos tentes, et le chef de l'île me conduisit dans sa maison située au milieu de sa plantation, entourée d'un joli gazon arrangé, pour qu'il essuyât les pieds des visitans. Le plancher de la maison étoit couvert de nattes très-propres; partout on nous offrit, on nous apporta des rafraîchissemens et des provisions : on put cueillir en toute sûreté de l'herbe pour le bétail, remplir les futailles d'eau, et couper le bois. Ceux qui étoient chargés de la dernière partie de notre

ouvrage, portèrent la hache sur une espèce de poivrier, d'où sortoit un suc corrosif qui les couvrit d'ampoules et blessa leurs yeux ; il fallut chercher ailleurs un bois moins dangereux : les insulaires nous aidoient eux-mêmes.

Je reçus la visite d'un chef nommé *Feenou*, roi de toutes les îles des Amis, siégeant dans Tongataboo; on se prosternoit devant lui, on lui touchoit la plante des pieds avec la main, et ce grand personnage m'envoya un présent de deux poissons. J'allai le voir : il ressembloit à un européen; il étoit âgé de trente ans, d'une taille haute, mais mince. Je doutois de sa royauté, mais ne lui en fis pas moins des présens convenables : il vint au vaisseau, je le reconduisis à terre; il revint dîner avec nous le lendemain, et un seul chef eut la permission de manger en sa présence. On m'avoit volé une grande hache, et sur ses ordres, elle fut cherchée, trouvée et rapportée bientôt après.

Un des chefs inférieurs ne dédaigna pas de nous voler une manivelle; je le fis punir de douze coups de fouet, et le forçai de racheter sa liberté avec un cochon : depuis ce tems, aucun chef ne se montra voleur; mais leurs domestiques ou leurs esclaves l'étoient pour eux, parce qu'on pouvoit les punir sans qu'il en

rejaillît

rejaillît ni honte pour l'esclave, ni perte pour le maître.

Feenou étoit mon convive fidèle; il m'apprit à apprêter du poisson à leur manière, et je le trouvai excellent : mon cuisinier l'imita, mais ne put atteindre à la même perfection. Après avoir épuisé l'île de provisions, nous nous rembarquâmes, et je voulus cingler vers Tongataboo; Feenou me pressa vivement de changer de projet : je vis qu'un intérêt pressant le guidoit; il voulut me persuader de préférer un groupe d'îles nommé *Happaee*, situées au nord-est, où nous trouverions d'abondantes provisions, et il promit même de nous y accompagner. Je cédai à ses prières, et quittai Ana-Mocka, dont le sol argileux et rougeâtre est peu élevé, et où l'on ne trouve pas un courant d'eau douce. Un lac salé est ombragé sur ses bords par une multitude de paletuviers : tous les rochers y sont de corail, excepté un seul qui a près de trente pieds de haut; il est jaunâtre, d'un tissu très-serré et calcaire. Par-tout où nous avions porté nos pas, nous n'avions trouvé que des amis; les maisons étoient ouvertes et abandonnées, on ne craignoit ni nos armes, ni nos intentions : peut-être la population de cette île s'élève à deux mille hommes.

Dans notre route vers Happaee, nous rencon-

trâmes un grand nombre de petites îles, et la crainte de donner sur des écueils me fit détourner vers les îles Kao et Toofoa, qui étoient au couchant des autres : ces îlots répandus çà et là sont aussi élevés qu'Ana-Mocka; mais les plus grands n'ont pas une lieue de long : ils sont ceints de rochers escarpés ou de dunes rougeâtres, quelques-uns ont des rivages graveleux ; presque tous sont couverts d'arbres, la plupart de cocotiers, et offrent un aspect charmant.

Le lendemain, nous approchâmes de Toofoa qui renferme un volcan que les habitans croient une divinité; il vomit quelquefois des pierres : le cratère en est fort étendu, sans cesse il bouillonne, et l'on voit de dix lieues la fumée qui s'en élève toujours. Toofoa a peu d'habitans, mais on y trouve de l'eau excellente.

Le 15 mai, nous étions voisins de Koa, vaste rocher qui a la forme d'un cône. Feenou qui nous avoit quittés, revint ce jour-là, et nous apporta deux cochons et beaucoup de fruits : d'autres pirogues nous en apportèrent encore. Nous nous approchâmes de Footooha, petite île d'une hauteur moyenne, bordée de rochers escarpés, au delà de laquelle est une longue bande de rochers dont nous nous dégageâmes avec peine; entourés d'îles, la sonde ne donnoit

cependant point de fond : de là, nous voyions pendant la nuit les flammes du volcan de Toofoa. Le lendemain à l'aurore, nous vîmes Happáee; ses arbres sembloient sortir du sein de la mer, car c'est une île basse : quatre îlots, égaux par la hauteur et l'étendue, la forment; chacun peut avoir un peu plus de deux lieues de tour, et a son nom particulier. Nous n'y découvrîmes aucun havre, et Feenou qui y descendit, alluma un feu pour nous servir de fanal pendant la nuit. Enfin au matin, nous en trouvâmes un, et y jetâmes l'ancre.

Bientôt une multitude de pirogues accoururent, chargées de volailles, de cochons, de fruits et de racines, qui furent échangés contre des haches, des clous, des étoffes, des grains de verre. Feenou vint pour me présenter aux habitans de l'île, et me conduisit à sa cabane qu'il avoit fait apporter près du rivage. Nous nous y assîmes avec lui; les autres chefs et la multitude firent un cercle, et s'assirent aussi.

On annonça au peuple que je devois demeurer cinq jours, que j'étois un ami qu'on ne devoit ni inquiéter ni voler, mais auquel on devoit apporter des provisions. Je fis un présent à Earoupa, chef de l'île, et d'autres vinrent aussi m'en demander.

Ces cérémonies terminées, j'allai voir le lieu

où je pourrois remplir nos futailles, et à mon retour, je vis qu'on se préparoit à m'apporter à bord un grand dîner; mais je désirai le manger à terre avec les chefs. Feenou s'assit seul à table : après le dîner, Earoupa me donna une tortue et des ignames. Les provisions ne nous manquèrent pas, et le lendemain je descendis encore sur l'île, où l'on me reçut avec plus de solennité. Je fus à peine assis, qu'à gauche je vis paroître cent insulaires, chargés d'ignames, de bananes, de fruits à pain et de cannes à sucre, qu'ils déposèrent, et en firent deux pyramides; à droite on fit la même cérémonie et les mêmes pyramides : sur les unes ils déposèrent deux cochons et six pièces de volailles; sur les autres, six cochons et deux tortues. Deux chefs s'assirent auprès. Tous obéissoient à l'ordre de Feenou, qui paroissoit avoir tout ordonné.

Des guerriers percèrent la multitude rangée en cercle, et défilèrent devant nous; ils firent diverses évolutions, et se retirèrent; puis rentrèrent en lice pour nous donner le spectacle d'un combat singulier. Un champion s'avançoit et défioit du geste ceux qui étoient assis; si l'on acceptoit le défi, deux champions combattoient jusqu'à ce que les armes de l'un fussent brisées : le vainqueur venoit s'accroupir devant le chef, et s'éloignoit ensuite; deux ou trois cris de joie

célébroient sa victoire : entre ces combats singuliers, il y en avoit de lutte et de pugilat. Deux grosses femmes entrèrent en lice, et se chargèrent à coups de poings avec autant d'adresse que les hommes. Deux jeunes filles voulurent les imiter, mais deux femmes âgées vinrent les séparer : il se donna des coups violens dans ces jeux, mais rien n'altéra la gaieté.

Après qu'ils furent terminés, on m'apprit que les petites pyramides étoient pour O-Maï, et les plus grandes pour moi; que je pouvois les laisser ou les conduire à bord sans crainte, et sans les faire garder : il avoit raison; car, après avoir emmené le chef au vaisseau pour y dîner, je redescendis avec lui, et personne n'avoit touché à nos présens; quatre canots en furent chargés : je récompensai Feenou, qui fut si satisfait, qu'il m'envoya encore deux cochons, des racines et beaucoup d'étoffes.

Il désiroit voir faire l'exercice à nos soldats, et je les fis descendre. Ils firent différentes évolutions et tirèrent plusieurs coups; l'assemblée qui étoit d'environ trois mille ames, en parut enchantée. Les Indiens nous offrirent un spectacle à leur tour : ce fut une danse où ils développèrent une adresse et une précision extrêmes; elle fut exécutée par cent cinq hommes, chacun tenant en main un instrument semblable à

une petite pagaie : ils l'agitoient de différentes manières, qui toutes répondoient à de certains mouvemens du corps; ils se rangèrent sur trois lignes, et par leurs évolutions, ceux qui s'étoient trouvés sur les derrières se trouvèrent en front : on les vit, par des mouvemens très-vifs, se former en lignes, en demi-cercle, en deux colonnes; la danse grotesque de l'un d'eux termina l'exercice. Deux troncs d'arbres creusés, sur lesquels on frappoit, se firent toujours entendre, un concert de musique vocale dirigeoit les mouvemens; tout se fit avec tant de justesse et de promptitude, que ce spectacle seroit applaudi même en Europe : les Indiens n'écoutèrent que notre tambour; tous les autres instrumens, et surtout le cor, n'excitèrent que leur mépris.

Je voulus à mon tour les étonner; je fis préparer des feux d'artifice, et ils réussirent assez bien : les fusées volantes et plongeantes les surprirent, et leur donnèrent le plaisir le plus vif. Ils sentirent leur infériorité, et cherchèrent à nous surpasser par des danses; dix-huit musiciens vinrent s'asseoir devant nous, au milieu d'une foule immense de spectateurs : des morceaux de bambous ouverts dans le haut, rendoient un son différent selon leurs diverses longueurs, tous ces tons étoient graves; mais un

homme frappoit très-vîte sur un bambou couché et fendu, et en tiroit des sons aigus; d'autres musiciens chantoient un air doux et lent : la réunion de cette harmonie faisoit un effet agréable.

Après ce concert parurent vingt femmes, dont la plupart étoient ornées de guirlandes de roses de Chine ; leur corps étoit couvert de guirlandes de feuilles d'arbres découpées : elles formèrent un cercle autour des musiciens, et chantèrent des airs tendres, auxquels on répondoit en chœur ; les mouvemens de leurs mains accompagnoient leur voix avec grace ; elles jetoient un de leurs pieds en avant, et le retiroient mollement. Elles se tournèrent ensuite vers les spectateurs, chantèrent encore, puis s'avancèrent en cadence vers la cabane où le chef étoit assis avec nous. Là, elles firent de nouveaux mouvemens; les danses devinrent plus animées, et la musique plus rapide : elles déployèrent dans leurs gestes et leurs attitudes une force, une dextérité et une souplesse merveilleuses.

Ce grand ballet de femmes fut suivi de celui des hommes : leurs chants, leurs gestes, leurs mouvemens variés excitèrent notre étonnement; ils furent suivis d'un entr'acte; puis de nouveaux jeux, de nouveaux chants le remplacèrent, et ils furent terminés par une harangue et par des

danses bouffonnes exécutées en chœur : la justesse des pas et de la voix nous prouvèrent qu'ils ont une longue habitude de ces exercices.

Après ces spectacles, je pus examiner le pays : la partie du groupe d'Happaee où nous étions s'appeloit *Lafooga ;* les plantations m'y parurent plus étendues et plus nombreuses que dans Ana-Mocka : il y avoit encore des districts en friche vers la mer, peut-être parce que ce sol y est plus sablonneux; mais au centre tout annonçoit une population florissante, et une culture soignée : des haies y ferment des plantations parallèles, et forment des chemins beaux et spacieux; de vastes cantons y étoient couverts de ce mûrier dont on fait des étoffes. Pour augmenter leurs richesses naturelles, j'y semai du blé d'Inde, des melons, des citrouilles et d'autres plantes de ce genre. Une grande maison décorée d'un large tapis de gazon, y servoit sans-doute aux assemblées publiques. Sur un mondrain peu élevé, on voyoit quatre ou cinq petites huttes; c'étoit la sépulture de quelques-uns des chefs du pays.

Lafooga a sept milles de long, sur deux ou trois de large; une chaîne de rocs la garantit des vagues qu'élève le vent alisé, et cette chaîne est en partie à sec dans les marées basses : on peut

aller à pied de cette île à celle de Foa, qui en est éloignée de demi-mille. La côte est un rocher de corail élevé de cinq à six pieds, ou une grève sablonneuse.

Lorsque j'arrivai au vaisseau, j'y trouvai une pirogue dans laquelle un chef de Tongataboo étoit assis avec la gravité stupide qu'on lui a vue dans mon second voyage; car c'étoit le même homme qu'on m'avoit annoncé comme le roi de l'île. Nous ne pûmes le déterminer à monter sur le vaisseau : on lui donnoit le nom d'*areeke* ou *roi ;* il demeura dans sa pirogue jusqu'au soir, puis il s'éloigna. Feenou et lui, ne se regardèrent, ni ne se saluèrent.

On me vola une tente goudronnée et d'autres choses; Feenou ne voulut pas, ou ne put me les faire rendre, et partit pour Vavaoo, où il ne vouloit pas que je le suivisse : cette île est située au nord d'Happaee. Il y alloit, disoit-il, chercher des cochons pour moi, et des plumes rouges pour O-Maï. Je consentis à l'attendre; mais les habitans ne nous apportant plus rien, je quittai ce lieu, pour me rendre dans une baie plus au midi, entre l'île que je venois de quitter et celle d'Hoolaiva, séparées par un canal qu'on peut franchir à pied. Je cherchai de l'eau qu'on m'avoit vantée, et qui se trouva très-mauvaise; je vis là un mondrain élevé de mains d'hommes,

et sans doute antique, puisqu'il portoit de gros arbres : il avoit quarante pieds de haut et trente de diamètre au sommet; au centre étoit un grand rocher de corail; c'étoit, disoit-on, un monument élevé en l'honneur de leurs rois. On ne vit aucune culture dans Hoolaiva, ni d'autres habitations qu'une hutte de pêcheur : le sol en est sablonneux, cependant il produit tous les arbres, toutes les plantes que la nature seule donne aux autres îles.

Le lendemain, nous vîmes arriver une grande pirogue à voiles; elle portoit un homme nommé *Poulaho*, qu'on m'assura être roi de Tongataboo et des îles voisines : ils me dirent alors que Feenou n'étoit pas roi; qu'il étoit un chef respecté, et conduisoit les guerriers. J'invitai Poulaho à monter sur mon vaisseau; il y vint, et me fit présent de deux cochons gras. Si le rang dans ces îles est proportionné à la grosseur du corps, Poulaho devoit en être le roi : il étoit petit, et ressembloit à un tonneau; son âge étoit de quarante ans; ses cheveux étoient lisses, ses traits nobles : je le trouvai intelligent, grave et posé. Il examina attentivement les diverses parties du vaisseau, fit des questions judicieuses, et se montra plus sage que ses courtisans qui ne vouloient pas qu'il entrât dans ma chambre, parce qu'il y auroit des hommes qui marche-

roient au dessus de sa tête. Il dîna avec nous, mangea peu, et but moins encore. Je lui fis des présens qui lui furent si agréables qu'il m'envoya encore deux cochons gras. Je l'accompagnai à terre où on vint le prendre sur une planche qui ressembloit à une civière, et on l'assit dans une maison qu'on lui avoit préparée près de la côte : il me plaça près de lui; sa suite forma un cercle au dehors de la cabane; une vieille femme chargée d'écarter les mouches d'auprès de sa majesté, se tenoit près de sa personne, armée d'une espèce d'éventail.

On lui présenta tous les objets de nos échanges avec les insulaires; il en fut content, et les rendit aux propriétaires, à l'exception d'un verre à boire qui lui plut et qu'il garda : on ne lui parloit qu'à genoux, Ses courtisans, avant de le quitter, mirent la plante de ses pieds sur leur tête, et la frottèrent avec leurs mains : ils ne firent rien devant lui qui pût blesser la décence. Il vint au vaisseau de bon matin, et m'apporta un chapeau de plumes rouges dont nous faisions cas, parce qu'ils sont d'un grand prix à O-Taïti; mais on ne voulut nous en vendre pour aucun prix. Les bonnets de ces insulaires sont faits avec les plumes de la queue des oiseaux du Tropique, et tissus avec les plumes rouges du perroquet; ils ont la forme d'un demi-cercle, et s'attachent

sur le front comme un diadême. Il me quitta le soir, et je mis à la voile le lendemain pour retourner à Ana-Mocka, parce que cette route étoit la plus sûre pour me rendre à Tongataboo. Plusieurs pirogues me suivirent, et l'une étoit montée par le roi; son frère et plusieurs chefs passèrent la nuit avec nous : c'étoit une incommodité, mais je la supportai avec plaisir, parce qu'elle nous procuroit des provisions.

Le vent m'obligea de m'engager entre les îles que je voulois éviter, et pendant la nuit je courus le risque d'échouer contre un îlot bas : la justesse de la manœuvre nous sauva; mais nos insulaires furent effrayés du danger que nous avions couru, et voulurent nous quitter. Nous fûmes obligés de jeter l'ancre à une grande profondeur, et nous y demeurâmes jusqu'au 4 juin; dans cet intervalle nous fûmes visités par les insulaires qui avoient pris beaucoup de goût pour nos marchandises, et je descendis sur l'île Kostoo.

Elle est ceinte de rochers de corail, n'a pas deux milles de longueur, et sa largeur est moindre encore; élevée au centre, basse à sa circonférence, elle est cependant terminée au sud-est par des collines argileuses qui ont trente pieds de hauteur : le sol y est en général friable et noir, il est assez bien cultivé, mais les habi-

tans sont peu nombreux; j'y coupai de l'herbe pour mon bétail, et y semai des graines de melon.

Nous vînmes jeter l'ancre vers Ana-Mocka, où nous trouvâmes plus de richesses pour les échanges que lorsque nous l'avions quittée, sans doute parce que les végétaux s'y succèdent dans les diverses saisons; nous eûmes des ignames et des bananes dont ils manquoient alors : il n'y avoit pas de chef ici, et cependant tout s'y passa dans le plus grand ordre; je visitai ma plantation de melons, et j'eus le chagrin de voir qu'un essaim de fourmis l'avoit ravagée; mais mes pommes de pin ou ananas avoient réussi.

Feenou revint auprès de nous, sans rien apporter des provisions qu'il avoit dit vouloir nous procurer; il prétendit qu'une tempête avoit coulé bas les pirogues qui les apportoient : je ne l'en crus pas, parce qu'il m'avoit trompé trop souvent. Poulaho et les chefs arrivèrent avec lui; Feenou avoua qu'il étoit le seul roi de ces îles, et que lui n'étoit qu'un de ses courtisans, jouissant d'une portion de sa puissance : en effet, cela nous parut vrai; il se plaça au centre de ceux qui étoient assis devant Poulaho; mais à dîner il ne se mit point à table avec lui, et se retira comme les autres. Il nous accompagna dans Tongataboo, et nous donna même deux

guides pour nous conduire au port le plus sûr.

Nous vîmes en chemin les petites îles de Hoonga-Happaee et de Hoonga-Tanga, dont la première a seule des habitans réunis dans cinq cabanes; toutes deux sont remplies d'oiseaux de mer : d'autres petites îles bordoient le canal qui nous conduisoit à Tongataboo, et malgré notre vigilance, nous heurtâmes contre les nombreux écueils de corail dont il est semé. Le choc ne fut pas violent, mais il nous donna des craintes; le vent ne nous permettoit pas de rebrousser, nous ne pouvions jeter l'ancre; il nous fallut donc aller en avant : cette nécessité fut heureuse, et nous arrivâmes sans de nouveaux dangers dans le havre où nous tendions.

Descendus à Tongataboo, le roi nous y donna une maison dans une situation charmante : les habitans s'assemblèrent autour de nous, mâchèrent la kava, et firent leur liqueur favorite. On mit en pièces un cochon rôti, on distribua des ignames grillés, et ceux qui ne voulurent pas manger leur portion l'emportèrent; c'étoit une sorte de collation donnée à la suite du roi.

Je cherchai de l'eau douce; j'en trouvai dans une mare; mais elle étoit éloignée du bord : un étang dans l'îlot de Pangimodoo m'en offrit, et

il étoit facile de s'en procurer; ce fut là que nous fîmes notre provision; et comme je voulois séjourner à Tongataboo, je fis élever une tente près de notre maison, descendre les animaux que nous nourrissions, établir un observatoire et placer une garde. On s'y pourvut de bois, on répara les voiles, on fit des échanges; nos vaisseaux ressembloient à une foire perpétuelle. Feenou ne se présentoit plus comme un maître, mais toujours comme un homme opulent et généreux; Poulaho nous fit aussi des présens chaque jour.

Parmi les chefs, nous reconnûmes Attago et Toobou, que nous avions vu dans notre second voyage; ils me dirent qu'il y avoit encore un homme supérieur en dignité à Poulaho, qu'il se nommoit *Mareewagée*, mais que sa vieillesse ne lui permettoit pas de se montrer, ou sa grandeur, de visiter les étrangers. Je voulus l'aller voir, et Poulaho me dit qu'il m'y accompagneroit. Il le fit en effet; mais, quand nous arrivâmes chez le vieux chef, il étoit parti pour nous visiter nous-mêmes. Après avoir visité une maison d'assemblée, nous demandâmes encore si nous pourrions voir le vieillard; on nous répondit d'une manière ambiguë, et nous revînmes à nos vaisseaux où ce personnage n'avoit point paru; peut-être vouloit-on nous le cacher,

ou qu'O-Maï notre interprète entendit mal ce qu'on lui en disoit.

Ce voyage inutile nous procura l'occasion de voir un beau village habité par les chefs : chaque cabane avoit autour d'elle sa plantation entourée de palissades ; les principaux y cultivent des choses plus agréables qu'utiles : les gens du peuple ont dans les leurs toutes les productions végétales de l'île. Près des chemins publics sont de grandes maisons entourées de gazons très-propres ; c'est là sans doute que le roi tient ses assemblées publiques, car ces maisons lui appartiennent.

Le lendemain, on m'apprit que Mareewagée étoit dans notre voisinage ; je revins dans l'île, et Feenou me conduisit vers le grave vieillard. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre, ayant une longue pièce d'étoffe étendue devant lui, et accompagné d'une suite nombreuse des deux sexes ; je crus voir celui que nous cherchions, et je me trompois. Feenou me le montra ; c'étoit un vieillard assis sur une natte ; sa figure étoit vénérable, il étoit maigre et n'avoit qu'environ soixante ans : il nous reçut d'une manière amicale. L'autre vieillard étoit un chef aussi, et comme je ne croyois en trouver qu'un, il me fallut partager entr'eux ce que je n'avois destiné qu'à Mareewagée ; cependant

tous

tous les deux furent contens. Nous les amusâmes avec nos cors de chasse et un tambour, et quand nous les quittâmes, le vieillard me fit présent de l'étoffe étendue devant lui, et de noix de cocos.

Nous reçûmes leur visite le lendemain : l'un d'eux vint sur mon vaisseau, l'autre vers notre détachement. Poulaho vint aussi avec son fils, jeune homme de douze ans. Le roi étoit habitué à notre cuisine, et avoit pris du goût pour le vin; il dînoit presque toujours avec nous, et j'en étois bien aise, parce que sa présence dissipoit l'essaim incommode des autres chefs qui nous assiégeoit sans discrétion. Les deux vieillards montèrent aussi sur nos vaisseaux, et nous firent des présens; je les invitai à dîner avec le fils de Poulaho, qui me parut alors être le roi de l'île, car les vieillards même lui rendoient hommage. Ils étoient frères, et avoient de vastes possessions; Mareewagée étoit beau-père du roi, et ce titre avoit ajouté encore à la considération dont il jouissoit, mais il n'étoit pas roi : on l'appeloit *le père de son pays*. J'appris aussi que Feenou étoit son fils, et beau-frère de Poulaho. Tout s'expliqua alors dans notre esprit, et nous pûmes concilier tout ce qui nous avoit paru presque inconciliable.

Nous remarquâmes des endroits incultes, des

lieux nouvellement cultivés, et une espèce de cirque antique, ombragé d'arbres, et où conduit une chaussée d'abord étroite, mais qui s'élargit en s'élevant à la hauteur du cirque. Nous vîmes fabriquer les étoffes des fibres du murier : c'est toujours en les macérant, en les frappant avec un maillet à rainure qu'on les fait; puis on en colle les différentes pièces bout à bout : quand l'étoffe a la longueur désirée, on la frotte avec une guenille trempée dans le suc d'un arbre nommé *kokka ;* elle prend alors son lustre et une couleur brune : on la teint de différentes couleurs tirées des végétaux (1).

Nous fûmes invités à une grande fête que donnoit Mareewagée. Les insulaires arrivèrent en foule dès le matin devant sa cabane; chacun portoit une perche sur son épaule, avec un igname à ses deux extrémités. Ces perches et ces ignames furent déposés dans le cirque, et

(1) Selon M. de la Billardière qui étoit en 1793 aux îles des Amis, l'art du potier n'est pas inconnu à ces peuples; ils ont des vases de terre très-poreux auxquels ils donnent un foible degré de cuisson : ils y conservent de l'eau douce qui se filtreroit bien vîte au travers, s'ils ne prenoient la précaution de les enduire d'une couche de résine. Ils se servent aussi de ces vases pour boire, mais ils ne peuvent les employer pour cuire leurs alimens.

formèrent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons, arrangés d'une manière pittoresque; on exécuta ensuite plusieurs espèces de danses; soixante-dix musiciens formoient des chœurs, ou frappoient sur une espèce de tambour fait avec des troncs d'arbres creux, fermés aux deux bouts, excepté dans une fente par laquelle ils ont vidé l'intérieur : ils frappent dessus avec d'épaisses baguettes, et leur font rendre un son rude, mais éclatant, qu'ils font varier en ralentissant ou affoiblissant les coups qu'ils lui donnent. On forma des groupes de vingt-quatre danseurs qui tenoient en main un bâton léger, long de deux pieds, qu'ils agitent en tout sens, pointent à droite, à gauche, vers la terre, passent brusquement d'une main à l'autre, en variant leurs positions suivant leurs attitudes; ils firent différens mouvemens, diverses marches figurées, d'abord lentes, ensuite très-animées, séparées par des entr'actes, et des combats singuliers dans lesquels ils montrent la plus grande dextérité. Tout s'exécute sous les yeux d'environ quatre mille spectateurs qui applaudissent avec transport à l'adresse et à la force des acteurs. Il seroit difficile d'exprimer la variété de leurs gestes et de leurs attitudes, ainsi que l'aisance et la grace qu'ils y répandent.

La nuit vint, et les danses continuèrent devant

la maison de Feenou; lui-même parut sur la scène, magnifiquement habillé, portant de petites figures à son cou : il étoit à la tête de cinquante insulaires. Enfin les jeux finirent, et les spectateurs passèrent la nuit sous des buissons, ou au pied d'un arbre. Quelques-uns se servirent de l'occasion pour nous voler, et il sembla que leur réunion et la fête les eût rendus plus insolens.

Le lendemain, je leur fis à mon tour voir nos exercices militaires, et le soir nous tirâmes des feux d'artifice; les fusées d'eau furent ce qui les étonna le plus : notre musique les amusa foiblement. L'intervalle entre nos exercices et les feux fut rempli par les combats des insulaires à la lutte et au pugilat : le défi dans la lutte est un coup sec que le premier qui s'avance dans l'arène frappe sur son coude; s'il se présente un combattant, ils s'approchent, se sourient, se prennent ensuite par la ceinture, s'efforcent de s'entraîner, de se soulever, de se balancer dans l'air, de se jeter sur le dos (1). Quand leurs forces sont égales, ils se serrent de plus près; ils entrelacent leurs jambes, et cherchent à se renverser. Ils déployent dans ces assauts une

(1) On trouve de semblables combats parmi les bergers des Alpes Suisses.

force prodigieuse; leurs muscles sont si tendus, qu'on les croiroit prêts à se rompre. Le vaincu se retire, le vainqueur s'assied, et l'on annonce son triomphe par des chants. Quelquefois cinq ou six font ces défis à la fois; tout se termine amicalement. Dans le pugilat, les champions changent de position à chaque pas; un de leurs bras est étendu en avant, l'autre par derrière. D'une main ils tiennent une corde dont ils se serrent le poignet; ils visent à la tête, se portent des coups sur les flancs, se battent des deux mains et avec ardeur, tournent sur le talon quand ils ont frappé leur adversaire, et lui donnent un second coup de l'autre main par derrière; c'est le coup où ils mettent le plus d'adresse. Ces combats durent peu : les insulaires semblent préférer ceux de la lutte. Quelques Anglais voulurent combattre, et furent toujours battus.

Le 19, je crus devoir faire les présens de bestiaux; je me proposois de les faire, dans la crainte qu'on ne me les volât. J'assemblai les chefs, et donnai au roi un jeune taureau d'Angleterre et une vache; à Mareewagée, un bélier du Cap et deux brebis; à Feenou, un cheval et une jument. Je leur expliquai par O-Maï, en présence du peuple, d'où venoient ces animaux, les soins que j'en avois pris pour les leur

amener, et l'usage qu'on en pouvoit faire; j'ajoutai au présent du roi, des chèvres et un bouc; je tâchai de leur en faire sentir les avantages. Malgré mes attentions, je sus que mon partage avoit mécontenté tout le monde; et l'on me vola un chevreau et deux coqs d'Inde. Pour me les faire restituer, je mis aux arrêts le roi, son frère, Feenou et d'autres chefs; je les menai sur mon vaisseau où je les traitai avec honnêteté. Bientôt on me rapporta une partie de ce qu'on m'avoit volé, et on me promit le reste le lendemain. Alors je relâchai les chefs.

Je descendis ensuite à terre pour observer encore les habitudes de ces insulaires : les étrangers que les fêtes, ou la curiosité de nous voir, ou le désir de commercer avoient rassemblés, vivoient sous des hangars faits à la hâte, ou sous des arbres et des buissons. Nous rencontrâmes une demi-douzaine de femmes qui soupoient; deux d'entr'elles recevoient les morceaux que les autres leur mettoient dans la bouche, et j'en demandai la raison : c'étoit parce qu'elles avoient lavé chacune un cadavre, et que cette opération ne leur permettoit pas de toucher aucun aliment pendant un certain nombre de mois.

Le roi vint sur nos vaisseaux, nous inviter à un spectacle qu'il vouloit donner : déjà sa

toilette étoit faite, déjà il s'étoit barbouillé la tête d'un fard rouge. Je descendis, et vis ses gens occupés à planter des poteaux en carré à des places différentes : on remplit ces espaces d'ignames, et quand ils atteignirent le haut des poteaux, ils placèrent de nouveaux poteaux sur les anciens, et formèrent ainsi des pyramides à la hauteur de trente pieds. Au sommet de l'une on mit un cochon vivant, à celui de l'autre deux cochons cuits au four. Nous fûmes étonnés de la facilité et de la promptitude avec lesquelles ils élevèrent ces pyramides. Ils firent ailleurs des tas d'ignames et de fruits à pain, apportèrent une tortue, du poisson, une pièce d'étoffe, une natte, quelques plumes rouges : c'étoit un présent que le roi vouloit me faire pour surpasser celui que j'avois reçu de Feenou à Happaee.

On fit diverses danses, et les femmes y parurent; on les entre-mêla de combats : Poulaho même dansa, vêtu d'étoffes d'Angleterre; mais cette fête fut moins animée que les précédentes. Je dînai dans l'île; Poulaho s'assit à ma table, mais ne voulut ni manger ni boire; une femme que j'avois invitée à sa sollicitation, ne le lui permettoit pas : elle parut être d'un rang supérieur au sien. Il mit les mains sous ses pieds, et c'est la seule personne à laquelle nous

lui avons vu donner des marques de respect. Étoit-elle ou reine, ou prêtresse, ou sa mère? nous l'ignorons.

Après cette fête, les insulaires se retirèrent chez eux, les voleurs seuls restèrent pour roder autour de nous : un jour ils dépouillèrent deux de mes officiers qui avoient leurs fusils et des marchandises du pays. Ils se plaignirent au roi par O-Maï; mais Poulaho, craignant d'être arrêté comme il l'avoit été, s'enfuit, et tous les chefs firent comme lui. O-Maï qui avoit inspiré mal à propos cette terreur, répara cette faute; il ramena Feenou, et les autres suivirent bientôt son exemple. Ce chef, ainsi que Poulaho, me dirent que, lorsque nous voudrions pénétrer dans le pays, il falloit les en avertir, qu'ils nous donneroient des gardes, et répondroient de notre sûreté. Ils avoient raison, et avec cette précaution on n'a rien à craindre. Feenou fit tout rendre, excepté un fusil qu'il ne put retrouver.

Je préparois mon départ, et faisois chercher un canal sûr pour regagner la haute mer; on le trouva vers le levant, mais on ne pouvoit s'en servir qu'avec un vent favorable : nos vaisseaux étoient réparés, pourvus de tout ce qui étoit nécessaire, et je n'étois plus retenu que par le désir d'observer une éclipse le 5 du mois de

juillet. J'employai le tems qui me restoit encore à visiter le pays. J'allai voir le village de Mooa, où le roi réside; je vis des pêcheurs qui, avec un filet triangulaire, prenoient beaucoup de poissons; deux côtés du triangle étoient étendus sur des bâtons, et la pointe étoit un sac où le poisson se jetoit : ils le plongent à diverses reprises dans un bas-fond qu'ils ont entouré d'un long filet, et ils ont bientôt épuisé cet espace; ils en cherchent alors un autre. Poulaho me conduisit dans une de ses maisons, située au milieu d'une plantation; il y fit préparer des ignames et la kava, tandis que j'allois visiter un cimetière ou fiatooka; c'étoit celui du roi : on y voyoit quatre maisons assez grandes, situées sur une espèce de colline; l'une d'elles étoit placée sur une esplanade de trois pieds de hauteur, longue de vingt-huit pas, large de vingt-quatre; les autres étoient aussi sur de petits mondrains couverts de jolis cailloux mobiles; le tout étoit ceint de larges plaques de corail taillées proprement : l'un de ces édifices, ouvert à l'un des bouts, renfermoit deux bustes grossièrement façonnés; c'étoit un moyen de rappeler le souvenir de deux chefs qui s'y trouvoient ensevelis : les habitans n'osèrent s'avancer au delà du seuil de la porte. Ces monumens paroissent servir à plusieurs générations. J'y vis l'éperon sculpté

d'une pirogue d'O-Taïti, que sans doute la mer y avoit jeté. Le pied de la colline étoit entouré d'une large enceinte de gazon, et parsemé des arbres appelés *étoas*, qui ressemblent au cyprès. Après le dîner, je parcourus le pays avec le roi; il défendit qu'on nous suivît, et ordonnoit de s'asseoir, à ceux que nous rencontrions, jusqu'à ce que nous eussions passé : c'étoit une marque de respect réservée à lui-même. Par-tout le pays étoit cultivé, par-tout on y voyoit des fruits. Il n'y avoit que des bois qui fussent incultes, mais non inutiles; la campagne y est unie, et s'élève insensiblement en s'éloignant de la mer : du point le plus élevé, je vis la ceinture de l'île formée par des rochers de corail, dont la partie découverte, trouée, hachée, se recouvroit de terreau, de plantes et d'arbres vigoureux : nous vîmes des étangs et de petits ruisseaux, mais l'eau en est puante.

Nous revînmes à la nuit; nous soupâmes avec du cochon, des poissons et des ignames, le tout très-bien apprêté; et nous nous couchâmes sur le plancher couvert de nattes : le roi, plusieurs habitans couchèrent dans la même maison, se levèrent avant le jour, causèrent au clair de la lune, sortirent un moment au soleil levant, et revinrent préparer leur liqueur; ils en boivent tous les matins. Ensuite nous accompagnâmes le

roi à une cérémonie funèbre d'un de ses fils mort. Il avoit une nouvelle pièce d'étoffe sur laquelle il mit une natte déguenillée, qui avoit servi à ses pères dans une occasion semblable. Son cortége étoit sous le même accoutrement; mais leurs nattes paroissoient moins vieilles. La marche s'ouvroit par dix personnes qui avoient un rameau vert autour du cou; Poulaho le tint à la main jusqu'au lieu du rendez-vous. On entra dans un petits enclos où étoit une jolie maison; un homme assis en gardoit la porte : là, chacun ôta son rameau et le jeta. Le roi s'assit, ses sujets l'imitèrent; cent vieillards, affublés comme le roi, se joignirent à la troupe: on fit gravement la kava, on la buvoit dans des feuilles de bananier qu'on jetoit à terre lorsqu'elles étoient vides, que les domestiques relevoient pour les faire remplir de nouveau; tous gardoient le silence : enfin on se leva, on se dispersa, et la cérémonie fut terminée.

La kava est une espèce de poivre cultivé avec soin autour des maisons; la plante s'élève à six ou sept pieds, se hérisse de branches chargées de larges feuilles cordiformes : on ne se sert que de la racine qu'on brise et qu'on mâche; on la rejette dans un vase de bois où l'on verse de l'eau, on mêle le tout avec les mains; on en ôte la partie fibreuse, et on la distribue aux

assistans : cette liqueur enivre ou produit l'engourdissement de l'opium : les habitans en boivent souvent, et cependant elle a un goût si désagréable qu'ils ne la boivent pas sans grimacer et frissonner.

Nous revînmes au vaisseau avec le roi, qui fouilla et pilla sans besoin les pirogues des pêcheurs qu'il trouva sur sa route; il semble ainsi que les chefs disposent en maîtres des propriétés. Il m'avoit dit qu'on trouvoit de la bonne eau dans la petite île d'Onewy, située à une lieue de nous, et j'y descendis; mais l'eau étoit saumâtre : l'île est inculte, et n'est fréquentée que par des pêcheurs; elle a des cocos, des étoas, d'autres plantes encore, et près d'elle un large rocher de corail, qui repose sur une base qui n'est pas le tiers de sa circonférence déjà ombragée par des arbres.

Tout avoit été tranquille pendant mon absence; mais après mon retour nous fûmes inquiétés : huit insulaires attaquèrent quelques-uns de nos gens qui scioient des planches; ceux-ci tirèrent, en blessèrent un, firent les autres prisonniers, et je les fis punir : ma sévérité et l'effet du fusil sembloient les contenir davantage. Deux de mes officiers firent une promenade avec le frère du roi; ils virent qu'on tuoit les cochons en leur portant des coups multipliés sur la tête, qu'on

leur enlevoit les soies avec des morceaux de bambous fendus qui leur servent aussi de couteaux ; que les districts qui dépendent des cimetières demeurent en friche : ils observèrent des étoas couverts d'une multitude de chauves-souris qui avoient trois pieds d'envergure, et faisoient un bruit désagréable. Ils assistèrent à une cérémonie funéraire semblable à celle que nous avons décrite, à l'exception qu'ici les insulaires se donnèrent de petits coups de poing sur les joues ; ils couchèrent avec eux, et observèrent que les chefs se faisoient donner des coups légers avant et pendant leur sommeil : ce sont des femmes qui font cette opération, qu'ils nomment *tooge - tooge*. Elles les frappent vivement sur les jambes avec les poings, jusqu'à ce qu'ils s'endorment; elles affoiblissent et ralentissent ensuite leurs coups en laissant quelques intervalles; elles les renforcent et les multiplient dès qu'ils paroissent se réveiller : c'est un soporifique pour eux; il ne le seroit pour nous qu'après une longue habitude. Je ne pus laisser dans cette île une poule d'Inde, parce qu'il en périt, et que j'en réservois une, peut-être mal à propos, pour O-Taïti, où l'on me parut la voir avec indifférence. Avant mon départ, je vis que le roi qui dînoit avec moi, fixoit les assiettes avec attention; je lui offris le choix d'en emporter

une, ou d'étain ou de faïence : il préféra la première. Il m'indiqua deux des usages auxquels il la destinoit : l'un étoit de la représenter à Tongataboo, et de s'en servir aussi quand il iroit dans les autres îles, à la place du vase dans lequel il lavoit ses mains, et qui avoit reçu jusqu'alors le tribut d'hommages qu'ils rendent à sa personne ; l'autre étoit d'en faire usage pour découvrir les voleurs. Il soutint qu'après qu'il s'y seroit lavé les mains, le voleur qui oseroit le toucher tomberoit mort dans l'instant ; et qu'en refusant de s'approcher, il se déceloit.

Nous ne pûmes observer qu'imparfaitement l'éclipse ; mais, après l'avoir suivie, nous embarquâmes tout ce qui étoit encore sur l'île, et nous nous préparâmes à mettre à la voile.

L'île Tongataboo ou Amsterdam, a vingt lieues de tour : au midi elle offre des rochers de corail hauts de huit à dix pieds ; au nord elle est ceinte de bas-fonds et d'îles : la côte est basse et sablonneuse, elle est unie et fort peu élevée. Son paysage n'a pas les charmes variés d'un mélange de collines, de vallées, de plaines, de ruisseaux et de cascades ; mais par-tout il offre l'image de la fertilité : la verdure y est perpétuelle ; elle est ornée de divers arbres, tels que le cocotier, le boogo, espèce de grand figuier à feuilles étroites et épointées ; le pandanus, l'hy-

biscus, et quelques autres qui se rapprochent des arbrisseaux : il y a une foule de jolis points de vue. Le climat y paroît assez variable; le vent plus commun souffle entre le levant et le midi : s'il est modéré, le ciel est serein; s'il est fort, le ciel se couvre et il pleut : les végétaux s'y succèdent avec rapidité, et la végétation n'y est jamais arrêtée.

L'île repose sur un roc de corail; il n'y a point d'autres pierres, si l'on en excepte le caillou bleu qui orne les cimetières, et une pierre noire et luisante dont les habitans font leurs haches, qui encore paroissent venir d'ailleurs. Le corail perce encore en quelques endroits la terre; par-tout la terre est noire et friable, et assez profonde : les parties basses sont sablonneuses, mais produisent des arbrisseaux vigoureux. On y cultive la banane dont on compte quinze variétés, le fruit à pain, *le jambu-l'ecevee* qui est une espèce de prune, une multitude de *shaddeeks*, deux espèces d'ignames, l'un noir, l'autre blanc, celui-ci assez petit, celui-là très-gros; *la kappe*, *la mawhaba* qui ressemble à nos patates, *le talo*, et *le jeege*. On y voit trois espèces de palmiers, l'un est fort élevé, a de larges feuilles disposées en éventail, et produit des grappes de petites noix rondes, dont l'amande est très-dure; le

second a les feuilles découpées, et produit des choux de trois à quatre pieds de long, garnis de feuilles au sommet, et un fruit à la base long de deux pouces, renfermant une amande insipide et tenace; la troisième, qui est la plus commune, est un arbre long de cinq à huit pieds, qui produit une multitude de noix ovales de la grosseur d'une pomme de rainette, lesquelles croissent immédiatement sur le tronc parmi les feuilles.

Tongataboo est riche en cannes à sucre, en gourdes, en bambous, en souchets des Indes, en petites figues. Ses quadrupèdes sont des cochons, des rats, quelques chiens nés de ceux que nous y avions laissés quatre ans auparavant, et d'autres qu'on a tiré de Feejée, île à quelque distance de celle-ci : la volaille y est fort grosse, et y est domestique.

On y voit des perroquets dont le dos et les ailes sont d'un vert assez foible, la queue blanchâtre, et le reste du corps couleur de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert-jaunâtre, ayant le sommet de la tête d'un azur brillant, le cou et le ventre rouges : une autre semblable à la colombe, qui a le haut de la tête et les cuisses bleues, le cou, la partie inférieure de la tête et une partie du ventre cramoisis, et le reste d'un joli vert; des chouettes,

chouettes, des coucous, de petits martins-pêcheurs d'un bleu verdâtre, ayant un collier blanc; une espèce de grive qui a deux cordons jaunes à la racine du bec, et qui est le seul oiseau chantant de l'île; il remplit les bois de son ramage mélodieux au lever de l'aurore, le soir, et à l'approche du mauvais tems.

On y trouve aussi des râles d'un gris tacheté, ayant le cou brun, de la grandeur du pigeon; une autre espèce au plumage noir, aux yeux rouges, de la grosseur d'une alouette; une espèce de gobe-mouches; une très-petite hirondelle; trois espèces de pigeons, dont l'une est le ramier cuivre; le second, d'un vert pâle au dos et aux ailes, a le front rouge et est la moitié plus petit; le troisième, plus petit encore, est d'un brun pourpre au dessus, blanchâtre au dessous.

Ses oiseaux marins sont les canards, les hérons bleus et blancs, les oiseaux du Tropique, les noddis communs, les hirondelles de mer blanches; une autre espèce nouvelle couleur de plomb, qui a la tête noire; un petit courlis bleuâtre, un grand pluvier tacheté de jaune. On y trouve des serpens de mer longs de trois pieds, variés d'anneaux blancs et noirs; des scorpions, des centipèdes, des lézards, de belles teignes, des papillons, de grosses araignées : on y a

compté cinquante espèces d'insectes. La mer y nourrit des mulets, des poissons perroquets, le poisson d'argent, des soles, et d'autres espèces; parmi les coquillages sont le marteau, la grosse huître dentelée, des cônes, des panames, des huîtres perlières, des étoiles de mer, des crabes, des écrevisses, des coraux variés, dont deux sont rouges, l'un tubuleux, l'autre en plusieurs branches.

Le vent nous força de rester encore à Tongataboo, et ce délai nous permit d'assister à une fête qui devoit se donner à Mooa. Nous nous y rendîmes, le roi s'y trouvoit déjà; on devoit, dans cette solennité, revêtir son fils de priviléges particuliers, et surtout de celui de manger avec son père.

A dix heures, les insulaires se rassemblèrent au milieu d'une prairie qui est en face de l'édifice dont j'ai parlé; à l'extrémité d'un des chemins qui y conduisent, nous vîmes des hommes armés de piques et de massues, qui chantoient constamment une petite phrase avec le ton de la détresse, et sembloient demander quelque chose: ces chants durèrent une heure, pendant laquelle une multitude d'Indiens vinrent déposer un igname placé au milieu d'une perche, aux pieds de ceux qui spalmodioient si tristement. Puis le roi et le prince étant arrivés dans la

prairie, chaque perche fut relevée, mise sur les épaules de deux hommes, et on forma de ces couples des compagnies; un guerrier se mit à la tête de chacune, d'autres se placèrent sur les côtés, et tous traversèrent le lieu de la scène d'un pas pressé : la procession étoit terminée par un Indien portant sur une perche un pigeon vivant; elle s'arrêta au cimetière placé sur la petite montagne, et on forma deux tas des ignames.

Comme il nous sembla que notre présence les gênoit, nous nous retirâmes, et revînmes bientôt rejoindre le roi qui nous recommanda de ne pas laisser sortir nos marins de leur canot, de peur qu'ils ne fussent tués, qu'il falloit nous retirer nous-mêmes; mais qu'il nous placeroit dans un lieu d'où nous pourrions tout voir. J'essayai de m'approcher et de pénétrer au travers de la foule, mais les cris des Indiens; leurs prières, des espions qui me suivoient par-tout, me firent rétrograder, et je me rendis à la plantation du roi. Nous y vîmes défiler les couples d'Indiens, chargés d'un bâton auquel étoit suspendues trois ou quatre baguettes : elles représentoient les ignames, et les couples qui les portoient sembloient affaissés sous le poids.

Le roi nous plaça derrière une palissade voisine de la prairie, où tous les mouvemens

s'exécutoient ; plusieurs autres insulaires s'y trouvoient avec nous, mais j'aperçus qu'on avoit pris toutes les précautions possibles pour nous masquer la vue ; les palissades étoient nouvelles et si hautes que le plus grand homme n'auroit pas vu par dessus : nous trouvâmes le moyen d'éluder leurs efforts en y faisant des ouvertures avec nos couteaux. De là nous vîmes bien du mouvement : on fit des discours ; des femmes parurent sur la scène, portant des pièces d'étoffes blanches étendues ; le roi, le prince, alloient, venoient, s'asseyoient ; deux hommes avec des rameaux verts firent diverses cérémonies, et la grande procession défila encore, tandis que trois hommes prononçoient quelques phrases d'un ton languissant ; puis l'assemblée se dispersa. Nous soupâmes avec le roi, qui s'enivra de notre vin et de notre eau de vie : tout le monde se coucha. A deux heures du matin, les Indiens se levèrent, et se répandirent dans la campagne ; Poulaho demeura, et une femme vint le macérer ; il dormit jusqu'à onze heures entre les mains des femmes. Je fis au prince le présent d'un habit complet, dont il parut fier ; nous dînâmes, et la cérémonie du jour précédent recommença bientôt.

Résolu de chercher à découvrir le sens de ces cérémonies qui me sembloient figurées, je

n'écoutai plus ceux qui vouloient m'arrêter; malgré les insulaires, je m'avançai vers le lieu où tout s'exécutoit; je me donnai de la peine en vain : des discours graves ou plaisans, beaucoup de mouvemens, d'agitations, de longues processions où les couples étoient fréquemment chargés d'une feuille de coco, des hommes qui s'arrachent des poissons, des espèces de chants et de combats, c'est tout ce que je pus voir; mais c'étoit une énigme pour moi, dont je ne pus saisir le mot, et peut-être n'en a-t-elle point. Je ne pus parvenir même à observer tout sans les imiter, sans me dépouiller jusqu'à la ceinture, et répandre mes cheveux flottans sur mes épaules.

On appelle cette cérémonie *natche :* il paroît que les ignames qu'on y porte sont consacrés à *l'otooa*, ou à la divinité. On en devoit célébrer une plus solennelle trois mois après, où devoient être étalés tous les tributs des îles qui reconnoissoient Poulaho pour leur roi : on y devoit sacrifier des victimes humaines, choisies dans le bas peuple! Sacrifice barbare, qui contraste avec les mœurs de ce peuple humain. Je voulus leur en faire sentir l'atrocité, ils se bornèrent à me dire que tel étoit l'usage, et que l'otooa extermineroit le roi, si l'on ne s'y conformoit pas.

Le tems étoit devenu favorable, et je voulus partir; c'étoit le 10 juillet. Poulaho désiroit que je demeurasse pour assister encore à une cérémonie funéraire ; il promettoit de m'accompagner à Middelbourg, nommé *Eooa* par les habitans ; mais je craignis de laisser échapper des momens précieux, et je mis à la voile, après avoir déposé dans l'île les quadrupèdes dont j'ai parlé, auxquels j'ajoutai un verrat et trois jeunes truies de race anglaise : je donnai aussi à Feenou deux lapins, l'un mâle et l'autre femelle ; je crois leur avoir fait un présent utile.

La marée nous favorisa jusqu'au lieu où les flots opposés, réprimés d'abord dans des canaux étroits, libres dans une espèce de lagune, viennent s'y réunir ; la profondeur de cette lagune, les bas-fonds, les rochers qui en sont voisins, rendent ce passage dangereux; et après nous en être tirés, je vins jeter l'ancre sous la côte de Tongataboo : le lendemain nous vînmes à Eooa; j'y descendis pour chercher de l'eau douce, qui étoit la seule provision dont nous avions besoin : j'eus même assez de peine à en trouver, mais elle étoit dans l'intérieur de l'île; et plutôt que d'entreprendre un travail long et fatigant, je me contentai de celle que j'avois. J'y déposai un bélier et deux brebis que je confiai à Toofa, mon ami depuis 1773 : il n'y a pas

de chiens dans cette île, et les moutons s'y reproduiront en paix. On nous y vendit des ignames, mais peu de cochons.

Eooa présente un aspect différent des îles que nous venions de parcourir : leur surface aplanie n'offre que des arbres à ceux qui les contemplent de la mer; mais ici la terre s'élève, elle présente un coup d'œil étendu où l'on distingue des bocages à des distances irrégulières et séparées par de vertes prairies : la côte est bordée de cabanes et d'arbres qui donnent de l'ombrage; et les cocotiers y sont superbes.

Nous allâmes dans un après-midi sur la partie la plus élevée de l'île, au travers de vallées, de collines semées de rocs de corail caverneux, et d'une argile rougeâtre. Sur la hauteur est une plate-forme ronde, soutenue par un mur de corail qu'on y a porté à force de bras. Les insulaires s'y rassemblent pour boire la kava; près de là est une source excellente, et plus bas un ruisseau qui parvient à la mer dans le tems des pluies. De là on jouit d'une perspective charmante; les plaines, les prairies ornées de touffes d'arbres, entre-mêlées de plantations, présentent un riche tableau; et j'espère qu'il sera un jour plus animé par les troupeaux d'animaux que j'y aurai répandu; je me flatte de n'avoir pas été inutile au bonheur de ses habitans : on trouve

ici une espèce d'acrosticum, la melostoma, et la fougère arbre, qui ne se trouve point plus près de la mer.

Lorsque je fus de retour, j'appris que des insulaires avoient donné des coups de massue à l'un d'entr'eux, qu'ils lui avoient ouvert le crâne et cassé une cuisse : ce traitement barbare étoit la punition infligée à l'homme surpris en flagrant délit avec une femme d'une classe supérieure à la sienne; la femme en est quitte pour de légers coups de bâton.

Je semai dans cette île, des pommes de pin ou ananas, des graines de melons et d'autres végétaux : ces soins ne seront pas sans fruit, si le passé est un gage de l'avenir ; car on m'y donna des turneps à dîner, plante que j'y avois semée il y avoit quatre ans.

Toofa me fit un présent de fruits et d'ignames, et me donna le spectacle de divers combats au bâton, à la lutte, au pugilat; et voulut m'offrir celui d'une danse de nuit; mais elle fut troublée par les vols qu'on fit à un Anglais qu'on dépouilla. Je m'emparai de deux pirogues et d'un gros cochon pour les forcer à la restitution, et je réussis; mais les danseurs furent dispersés. Je pardonnai au coupable, je donnai des présens au chef, et je partis.

A peine avions-nous déployé les voiles,

qu'une pirogue à voile aborda dans Eooa, et qu'on m'envoya dire qu'elle apportoit un ordre de Poulaho, pour qu'on me fournît des cochons; mais je croyois avoir assez de provisions, et j'étois en mer : ce furent les raisons qui me déterminèrent à ne pas retourner sur mes pas. Je continuai donc ma route, et les insulaires, après avoir fait durer les échanges aussi long-tems qu'ils le purent, s'en retournèrent dans leur île.

Nous nous éloignâmes avec regret; car ces îles nous avoient été utiles, et leur bon peuple nous avoit intéressé : nous y avions accru nos provisions, nos bestiaux avoient repris de la vigueur dans leurs pâturages, et nous avions jeté des semences de nouvelles richesses. Peut-être le philosophe ne considérera pas sans plaisir et sans utilité les mœurs de ces hommes doux et bienfaisans. On peut y faire un commerce avantageux de denrées pour des clous, des haches, des limes, des étoffes rouges, des toiles blanches, des miroirs, des grains de verre bleus. Leurs ignames sont excellens et se gardent bien sur la mer; les autres denrées ne sont pas mauvaises. L'eau pure et douce y est rare; mais on dit qu'il y a un beau ruisseau dans Kao.

Tongataboo est comme le chef de cet archipel

assez vaste, car les habitans nous firent entendre qu'il renfermoit cent cinquante îles, dont quinze étoient élevées, et trente-cinq d'une étendue assez considérable. Très-probablement les îles Williams de Tasman, les îles Keppel et Boscawen de Wallis, sont de ce nombre : Poulaho me dit qu'un vaisseau avoit envoyé un canot vers l'île Neeooataboolaboo, voisine de celle de Kooatahée, et qu'il y avoit échangé une massue pour cinq clous; ce vaisseau pouvoit être le Dauphin, et ces îles celles que nous avons nommées plus haut : l'île Boscawen doit être Kooatahée.

Hamoa, Vavaoo et Feejée ou Fidgi, sont les plus considérables dont on nous ait parlé : on les dit plus grandes que Tongataboo ; la seconde a de hautes montagnes, un ruisseau d'eau douce et un havre commode. Poulaho vouloit m'y conduire; mais je n'avois plus de tems à perdre. Hamoa est la plus grande de toutes; elle a des havres, de l'eau douce, des productions variées : c'est de ses habitans que Tongataboo a pris ses chants et ses danses; on les y imite encore dans la construction des maisons. Feejée ou Fidgi est une terre élevée et fertile, riche en porcs, en chiens, en volailles, en racines et en fruits (1).

(1) Cette île Feejée ou Fidgi, qu'on dit remplie

Elle ne dépend pas de Poulaho qui les craint dans les guerres qu'il soutient souvent avec elle; ses habitans manient avec dextérité l'arc et la fronde : ils mangent leurs ennemis vaincus, et ont plus de pénétration et d'activité qu'eux; ils font des massues et des piques sculptées avec adresse, des étoffes à compartimens, des nattes dont les couleurs sont mêlées avec goût, des pots de terre et d'autres meubles. On nous dit qu'une pirogue met trois jours à se rendre de Tongataboo à Feejée ou Fidgi, et ces pirogues, par un vent modéré, font sept milles dans une heure, et ne comptent par jour qu'un espace de tems de dix à douze heures : on voit par là que la distance entre ces deux îles est d'environ soixante-dix lieues.

Tongataboo a le meilleur havre de toutes les îles que je connois; Ana-Mocka a la meilleure eau : la situation de cette dernière, au centre du groupe, est la plus favorable au commerce. O-Maï sembloit devoir nous aider à mieux

---

d'anthropophages toujours en guerre avec les habitans de Tongataboo, île principale de l'archipel des Amis, a été reconnue au mois de mai 1789 par le capitaine Bligh, au début de cette inconcevable navigation de douze cents lieues marines qu'il entreprit, et acheva lui dix-neuvième dans une chaloupe non pontée. *Voyez* le tome VIII, page 115.

connoître les mœurs, la religion, la politique du peuple qui les habite; mais nous nous trompions dans nos questions, et il faisoit lui-même cent méprises : ses idées étoient trop bornées, si différentes des nôtres, et ses explications si confuses, qu'il nous embrouilla plus souvent qu'il ne nous instruisit. Les habitans eux-mêmes, ou ne faisoient pas attention à nos demandes, ou ne jugeoient pas à propos d'y répondre, et ce n'est qu'à force de persévérance que nous sommes parvenus à étendre nos idées au delà de celles que nous avions acquises.

Les habitans sont d'une stature moyenne, forts et bien faits; ils ont les épaules larges, ils sont musculeux; plusieurs ont une belle figure, leurs traits sont variés : on y voit des nez épatés et des nez aquilins; peu ont les lèvres épaisses, presque tous ont les yeux beaux. La physionomie des femmes les fait quelquefois reconnoître, mais c'est surtout à la forme arrondie de leurs membres qu'on les distingue; leur corps est si bien proportionné qu'il pourroit servir de modèle aux artistes; elles ont les doigts petits : celles qui ne s'exposent pas au soleil n'ont que le teint olivâtre. Les dartres paroissent être la maladie la plus commune de ce peuple; elles y dégénèrent en ulcères, et quelques-uns en perdent le nez; mais rarement les maladies

les empêchent de sortir de chez eux, et ils ne connoissent point celles de l'indolence, et d'une manière de vivre contraire à la Nature.

Leur contenance est gracieuse et calme, leur démarche ferme, leur accueil ouvert; leur physionomie annonce la douceur et la bonté, unies à de la franchise et de la gaieté : ils mettent la plus grande honnêteté, la plus grande confiance dans leur commerce. Ils voloient, mais ne voloient que nous; et c'est un peu notre faute, puisque nous avons excité vivement leur cupidité : c'étoit la curiosité, souvent un désir enfantin qui cherchoit à se satisfaire, et qui se satisfaisoit avec la plus grande dextérité. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur leurs mœurs, j'en ai parlé ailleurs. Ajoutons seulement un mot sur leurs femmes, sur leur religion et leur gouvernement.

Leurs occupations ne sont pas pénibles, et sont renfermées dans l'intérieur de leurs maisons; c'est là qu'elles fabriquent leurs étoffes, qu'elles font des peignes, des petits paniers, qu'elles entrelacent de grains de verre. Tous les autres travaux sont du ressort des hommes; les deux sexes aiment l'oisiveté et à se réunir : les femmes y font des concerts de voix, les hommes en font avec une espèce de flûte; elles sont très-fidèles à

leurs époux, qui ne les estiment pas autant qu'elles devroient l'être.

Nous ne pouvons dire s'ils ont des idées de religion; la durée et l'universalité de leurs deuils pourroient faire penser qu'ils regardent la mort comme un grand mal, et ce qu'ils font pour l'éloigner, semble le prouver mieux encore: j'appris dans mon dernier voyage, qu'ils se coupent les petits doigts lorsqu'ils ont une maladie grave, et lorsqu'ils se croient en danger de mourir (1) : ils supposent que leur dieu, touché de ce sacrifice, leur rendra la santé; ils se les coupent avec une hache de pierre; la dixième partie des habitans est mutilée pour ce motif : quelquefois même des gens du bas peuple se coupent une des jointures du petit doigt, lorsque le chef dont ils dépendent est malade. Est-ce par superstition? est-ce affection, ou l'effet de la tyrannie qu'exercent les chefs?

Leurs cérémonies funèbres ou religieuses feroient croire qu'ils cherchent à capter la faveur de la divinité, et à mériter d'être heureux, même après leur mort. Ils m'ont paru avoir peu d'idée des peines d'une autre vie, et cependant ils n'oublient rien de ce qui peut mériter

(1) *Voyez* les gravures qui représentent les habitans des îles des Amis, tome IX, pages 177 et 190.

la faveur de leur dieu. Ils donnent le nom de *Kallafootonga* à l'Etre suprême ; ils croient qu'il est une femme, qu'elle réside au ciel et dirige le tonnerre, les vents et la pluie ; que les récoltes sont mauvaises, parce qu'elle est fâchée ; qu'alors les hommes, les animaux souffrent et meurent ; que l'ordre naturel ne se rétablit que lorsque sa colère est dissipée, et ils font tout pour l'apaiser. Ils admettent des divinités inférieures ; un *Toofooa-boolootoo*, qui est dieu des nuages et des brouillards ; un *Talleteboo*, qui habite dans les cieux ; un *Footafooa* et une *Fykaoa-Kajeea*, mari et femme, qui sont les visirs du grand dieu.

Toutes les îles ne paroissent pas avoir le même système religieux ; elles ne donnent pas même un nom semblable à leur divinité : ainsi le dieu suprême pour les habitans d'Happaee est *Alo-alo* ; et il y a des îles qui adorent des divinités particulières : toutes se font des idées absurdes sur la puissance et les attributs de ces dieux.

Les habitans de ces îles se font cependant des idées assez justes de la spiritualité et de l'immortalité de l'ame ; ils lui donnent le nom de vie ou de principe vivant, ils l'appellent *otooa* ou *être invisible*. Ils disent qu'à la mort, les ames de leurs chefs vont dans un endroit nommé *Boo-lootoo*, où elles rencontrent le dieu *Gooleho* ;

que le pays de ce dieu est le rendez-vous général des morts; qu'il est situé au couchant de Feejée, qu'alors on n'est plus soumis à la mort, et qu'on y trouve tous les alimens qu'on aima autrefois : les ames des gens du peuple sont mangées par l'oiseau *loata*, qui voltige autour des cimetières.

Ils n'adorent aucun objet visible, et n'offrent à leurs dieux, des cochons, des chiens et des fruits que d'une manière figurée; cependant ils font à ces dieux des sacrifices humains. Leurs moraïs ou fiatookas, sont en même tems des temples et des cimetières.

La subordination qui règne entr'eux, ressemble au régime féodal de nos ancêtres. Le roi est le maître de la propriété de ses sujets, et cependant son pouvoir est limité : les chefs traversent souvent les desseins de leur roi, ils en paroissent indépendans; mais les biens et la vie du menu peuple sont à la merci de ces chefs.

Tongataboo est divisée en un grand nombre de districts; un chef préside sur chacun d'eux, et y rend la justice; il en tire des subsides : le peuple les nomme *seigneurs du soleil et du firmament*. La famille du roi prend le titre d'un de leurs dieux qui est son protecteur, et fut peut-être un de ses ancêtres. Le roi n'a point d'autre titre que celui de *tooee-tonga*. Tout,

devant les chefs, prend l'air de la plus grande décence; quand ils s'asseyent, leur suite s'asseoit aussi, en formant un cercle qui laisse un espace libre entr'eux et lui : si un sujet veut lui parler, il s'assied à ses pieds, fait sa demande en peu de mots, et disparoît quand il a reçu la réponse. Mais si le roi parle à un de ses sujets, celui-ci répond du lieu où il se trouve, mais toujours assis : être debout devant lui seroit une grossièreté. Si un chef harangue, on l'écoute en silence; s'il commande, on obéit avec joie.

Le roi n'est pas le plus puissant par ses domaines, mais il l'emporte sur tous les chefs par sa dignité; il n'a point le corps piqueté, il n'est pas circoncis comme le peuple : quand il se montre, tout s'asseoit, tout doit être au niveau de ses pieds. S'il marche, il est souvent contraint de s'arrêter pour se laisser toucher les pieds; et il est des lieux où l'on ne se sert pas de quelque tems de la main qui a touché le pied royal; on ne le peut guères qu'après s'être lavé. Une femme impure cesse de l'être quand le roi lui a baisé les deux épaules. Si ce souverain entre dans la maison d'un de ses sujets, celui-ci ne peut plus l'habiter.

Mais ces marques de respect ne sont pas toujours celles du pouvoir; Feenou qui étoit généralissime, et en même tems chargé de punir les

délits envers l'état, avoit quelqu'inspection sur le roi; Poulaho disoit que s'il devenoit un méchant homme, Feenou le tueroit. Peut-être que s'il s'écartoit des lois et des coutumes du pays, les chefs le jugeroient, et que Feenou feroit exécuter la sentence.

Quoique les îles soumises à Poulaho soient répandues au loin, il ne paroît pas qu'il s'y élève jamais de révoltes, peut-être parce que tous les chefs résident à Tongataboo. Il y a diverses classes de chefs; les plus puissans en ont sous eux qui sont, pour ainsi dire, leurs vassaux. On dit qu'à la mort d'un insulaire, ses biens appartiennent au roi, mais il les abandonne ordinairement au fils aîné du défunt. Le fils du roi hérite de son père; il ne devient pas roi en naissant comme à O-Taïti.

La famille du roi s'appelle *Futtafaihes;* elle occupe le trône en ligne directe depuis fort long-tems; elle régnoit déjà quand Tasman aborda dans ces îles vers l'an 1642 : on se souvient encore de son apparition avec ses deux vaisseaux.

Il y a des femmes qui paroissent supérieures en dignité à Poulaho; on leur donne le nom de *tammaha :* la femme devant laquelle ce roi ne voulut point manger et dont il toucha les pieds, étoit une de ces tammahas. Elles étoient,

nous dit-on, filles de la sœur aînée du père de Poulaho : l'âge ou le droit d'aînesse donneroient-ils seuls à ces femmes le rang qu'elles tiennent ?

La langue du peuple de ces îles ressemble beaucoup à celle des peuples de la Nouvelle-Zélande, de Wateeoo, de Mangéa ou Mangua, et d'O-Taïti. Elle en diffère par la prononciation ; elle est assez harmonieuse pour être agréable dans la conversation, assez riche pour rendre toutes les idées de ceux qui la parlent : ses élémens sont peu nombreux ; les noms ne s'y déclinent pas, les verbes n'y ont pas de conjugaisons ; mais on y trouve les degrés de comparaisons dont se sert la langue latine.

Nous quittâmes Eooa le 17 juillet, et nous nous dirigeâmes vers le levant : nous essuyâmes une tempête douze jours après notre départ, qui déchira nos voiles ; c'étoit durant la nuit, et plusieurs lumières qui passoient d'un lieu à l'autre sur la Découverte, me firent soupçonner qu'elle étoit plus endommagée encore que nous : je sus le lendemain qu'elle avoit perdu un de ses grands mâts ; peu après on découvrit que son plus grand mât étoit fendu ; je la secourus, et la mis en état de me suivre.

Le 8 août 1777, nous découvrîmes la terre qui s'offrit d'abord comme des collines détachées ;

nous nous en approchâmes; mais nous la trouvâmes environnée de rochers de corail : on en aperçut une autre que je négligeai. Je voyois des insulaires courir en différentes parties de la côte; ils lancèrent deux pirogues à la mer, et je résolus de les attendre. On voulut en vain persuader à ceux qu'elles renfermoient, de monter sur le vaisseau; ils nous montrèrent la côte où leurs compatriotes agitoient quelque chose de blanc, et je crus qu'ils m'invitoient à m'y rendre; mais cette île paroissoit peu considérable, je n'avois rien à leur demander, et je craignis de perdre un vent favorable. Je m'en éloignai en cinglant vers le nord.

Ses habitans la nomment *Toobouai* : sa plus grande étendue n'excède pas cinq ou six milles, mais elle a des hautes collines, dont le pied forme une bordure étroite et plate; elles sont couvertes de verdure, excepté des rochers escarpés dont le sommet est couvert d'arbres. Les plantations sont plus nombreuses dans les vallées, et la bordure est par-tout revêtue d'arbres vigoureux et hauts, parmi lesquels on distingue les cocotiers et les étoas. Cette île nourrit des cochons, de la volaille, produit des fruits et des racines. Les habitans parlent la langue d'O-Taïti; ceux que nous vîmes étoient forts et robustes, leur teint est couleur de cuivre,

et leur chevelure noire et lisse; quelques-uns la portent nouée en touffes au dessus de la tête, d'autres la laissent flotter sur leurs épaules; leur visage est rond et plein, peu aplati; leur physionomie annonce une sorte de férocité naturelle; une pagne étroite qui enveloppoit leurs reins et passoit entre les cuisses, étoit tout leur vêtement; plusieurs de ceux qui étoient sur la grève avoient un habit blanc qui leur couvroit tout le corps; des coquilles de perles, suspendues sur leur poitrine, étoient leur seul ornement. L'un d'eux souffla constamment dans une conque à laquelle étoit fixé un roseau long de deux pieds; d'abord il n'en tira qu'un son, ensuite deux ou trois, et toujours avec la même force. Jamais je n'ai observé que cette conque annonçât la paix; cependant ils n'étoient point armés. Leurs pirogues formoient une saillie en avant, et se relevoient sur l'arrière qui étoit sculpté par-tout, les côtés étoient sculptés dans le haut, incrustés de coquilles par-tout ailleurs; chacune avoit un balancier.

Le lendemain du jour que je quittai cette île, nous découvrîmes *Maitea*, qui est la Dezana de Quiros, et l'île Osnabrug de Wallis, et peu après O-Taïti. Je cherchai à entrer dans la baie d'Oaïti-Peha, qui est au sud-ouest d'O-Taïti; mais le calme et les vents ne nous permirent pas d'y

pénétrer. Des pirogues arrivèrent, mais ceux qui les montoient étant de la classe inférieure, O-Maï y fit peu d'attention, et eux à leur tour ne parurent pas voir en lui un compatriote. *Ootée* son beau-frère, vint après eux, et leur entrevue fut indifférente jusqu'au moment où il montra ses plumes rouges. Alors tout changea de face; le beau-frère voulut changer de nom avec lui; O-Maï lui donna de ses plumes, et celui-ci reconnut ce don par celui d'un cochon: on vit trop évidemment que ce n'étoit pas O-Maï, mais ses richesses qu'on aimoit; et sans ses plumes, on n'auroit pas daigné lui offrir une noix de coco: je m'étois attendu que son importance ne naîtroit que de ses trésors, et par eux il auroit pu se faire respecter, s'il eût consulté la prudence dans sa conduite. Il n'y eut d'autre entrevue sentimentale que celle qu'il eut avec sa sœur, et ensuite avec sa tante.

J'appris là que deux vaisseaux avoient abordé dans cette île, et y avoient débarqué des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau; que ces vaisseaux venoient du port Ruma (Lima, sans doute); que ceux qui les montoient avoient construit une maison, et avoient laissé quatre personnes dans l'île, deux prêtres, un domestique, et un autre qu'ils nommoient *Mateema*, et avoient emmené quatre de leurs

compatriotes; qu'ils étoient revenus dix mois après, avoient repris leurs compatriotes, et débarqué deux O-Taïtiens qui seuls étoient encore vivans.

Nos plumes rouges rendirent les échanges extrêmement actifs; on n'estimoit qu'elles et les haches. Pendant que chacun s'occupoit ainsi, je descendis à terre pour y voir la maison des Espagnols, et un homme qu'on disoit être le dieu de *Bolabola :* ce dieu étoit un vieillard qui avoit perdu l'usage de ses membres, et qu'on portoit sur une civière; on l'appeloit *Olla* ou *Orra :* de jeunes bananiers étoient placés devant lui, mais je ne m'aperçus pas qu'on le respectât plus que les autres chefs. La maison espagnole étoit de bois, qui paroissoit avoir été apporté tout préparé : elle étoit divisée en deux chambres, et près de sa façade étoit une croix de bois, où ils avoient gravé le nom de Jésus et celui de leur roi; j'y gravai aussi celui de Georges III, et la date des voyages que nous y avions faits. Près de là étoit la tombe du commandant espagnol, mort dans l'île; ils l'appeloient *Oreede.* Quels qu'aient été les motifs des Espagnols pour visiter cette île, on doit dire qu'ils s'y sont fait estimer et respecter. J'appris qu'Oberea avoit cessé de vivre.

Je revins à bord où je voulois persuader

à mon équipage de se priver de liqueurs fortes pendant le tems que nous serions dans l'île; je leur parlai du but de notre voyage, des récompenses qui attendoient nos succès, des travaux qui nous restoient à faire, du tems qu'ils exigeoient, de la nécessité d'économiser dans un climat chaud où l'on avoit l'excellente liqueur du coco, des liqueurs qui nous seroient nécessaires dans les climats froids où nous devions pénétrer : on ne délibéra pas un instant, et on approuva unanimement mon projet; je ne leur en donnai plus que le samedi au soir, pour boire à la santé de leurs amis d'Angleterre. J'allai ensuite visiter Waheiadooa, prince de la péninsule d'O-Taïti : on harangua; un orateur et O-Maï firent aussi des discours, dont la partie la plus intéressante pour nous, fut celle qui nous apprit que les Espagnols avoient voulu le solliciter à ne plus nous recevoir ; mais que bien loin d'y souscrire, il m'offroit et sa province et tout ce qu'elle renfermoit. Waheiadooa vint ensuite m'embrasser, et changea de nom avec moi. Je le menai dîner sur le vaisseau avec ses amis : il me donna dix ou douze cochons, des fruits et des étoffes; et je tirai des feux d'artifice qui les amusèrent et les étonnèrent.

Quelques-uns de nos gens virent dans leurs promenades un édifice qu'ils appelèrent *une chapelle catholique :* ce nom éveilla ma curiosité, et j'allai la voir; c'étoit un toopapaoo, où l'on tenoit solennellement exposé le corps du prédécesseur du prince, mort depuis vingt mois; il étoit très-propre, semblable à un pavillon, couvert de nattes et d'étoffes de couleurs différentes : on y apportoit chaque jour des offrandes de fruits et de racines, déposées sur un autel placé en dehors de quelques palissades qu'on ne franchit pas; deux gardes veilloient nuit et jour sur cette espèce de temple, et le décoroient dans les solennités.

Lorsque je pris congé de Waheiadooa, un des enthousiastes fanatiques, nommés *eatooas*, vint se placer devant nous, enveloppé de feuilles de bananier; il parloit au prince d'une voix basse et criarde, et lui déconseilloit de me suivre à Matavai, où il prédisoit que je n'arriverois pas ce jour-là; prédiction fondée sans doute sur le calme qui régnoit alors, et qui fut cependant démentie par l'événement : on méprisoit cet homme, et cependant on le croyoit inspiré. On dit que dans leurs accès, ces prophètes fous ne connoissent personne, ils donnent alors tout ce qu'ils possèdent; que leur accès passé, ils redemandent ce qu'ils ont donné,

comme ne se souvenant plus de ce qu'ils ont fait.

J'arrivai à Matavai, et le roi Otoo m'y fit dire qu'il désiroit beaucoup de me voir; je m'y rendis avec O-Maï qui lui fit des présens, comme je lui en fis à mon tour : il me donna beaucoup de provisions à son tour. O-Maï ne fut recherché que pour ses richesses, et l'imprudence de sa conduite lui en fit même perdre le prix : il ne fréquenta que des vagabonds et des étrangers qui le dupoient, et il perdit l'amitié d'Otoo et des autres chefs; il eut bientôt été réduit à la misère et au mépris, si je n'étois intervenu à propos pour l'arrêter dans ses folles prodigalités.

Je descendis à terre, avec un paon et sa femelle, un coq et une poule d'Inde, trois oies et un jars, un canard et quatre cannes; je les donnai à Otoo : elles couvoient déjà lorsque je quittai l'île. Le taureau espagnol étoit superbe; je lui envoyai nos trois vaches : j'y fis conduire aussi le taureau, le cheval, la jument et les moutons que j'avois amenés; j'eus du plaisir à leur faire ces dons : ils m'avoient donné beaucoup de peine et d'embarras pour les conserver, et mon but rempli, je fus délivré d'un soin bien incommode.

Je fis défricher aussi une pièce de terre

où je plantai des légumes et des arbres fruitiers, dont je crains avec raison que les habitans ne prennent peu de soin. Les Espagnols avoient planté un cep de vigne qu'ils ont déjà coupé, parce qu'ayant cueilli du raisin mal mûr, ils en avoient conclu que c'étoit du poison : nous le trouvâmes, le cultivâmes, et les instructions d'O-Maï leur persuaderont peut-être de le conserver. Quand nous partîmes, les melons, les patates, les pommiers de pin ou ananas, donnoient déjà des espérances.

Tous nos amis accoururent bientôt nous voir, et nous fîmes des échanges, sous le nom de *présens mutuels :* j'y vis un de ceux que les Espagnols avoient conduit au Pérou ; il ne se distinguoit de ses compatriotes que par quelques mots espagnols qu'il avoit conservés ; et Edidée, dont le véritable nom étoit *Heete-Heete*, accourut aussi vers nous, et nous fit entendre les mots anglais qu'il savoit encore : né à Bolabola, il étoit à O-Taïti, amené par la curiosité ou par l'amour, qui leur fait souvent entreprendre des voyages. Il préféroit la mode et la parure de ses compatriotes, et ne mit pas un grand prix à l'habit complet que je lui remis.

J'assistai à un conseil de guerre qui se tint pour décider s'il falloit faire la guerre ou la paix avec Eimeo, cette île de laquelle les O-Taïtiens

étoient les ennemis déjà dans mon second voyage; chacun y présenta son opinion avec décence, et parla selon son rang sans s'interrompre : le conseil devint ensuite orageux, mais il se calma. Ceux qui vouloient la guerre l'emportèrent, et me demandèrent mon secours; mais je leur fis entendre que ne connoissant point leurs motifs pour porter la guerre à Eimeo, et les habitans de cette île ne m'ayant jamais offensé, je ne croyois pas être en droit de les traiter en ennemis. Ils parurent se rendre à mes raisons. Towha, amiral des O-Taïtiens, n'assista point à ce conseil; mais parut cependant en avoir dicté les délibérations : il vouloit la guerre, et venoit de tuer un homme pour l'offrir en sacrifice au dieu Eatooa, et mériter d'en être protégé contre Eimeo. Je voulus assister à cette cérémonie barbare, et j'accompagnai Otoo qui devoit y présider.

Nous nous rendîmes au moraï, où quatre prêtres et leurs assistans nous attendoient; le corps de la victime étoit dans une pirogue sur le rivage, et deux prêtres étoient assis auprès. Otoo se plaça à quelque distance des prêtres; nous nous tînmes près de lui, et le reste du peuple se tint plus éloigné. Alors commencèrent les cérémonies : un des assistans des prêtres mit un jeune bananier devant le roi, un autre vint

toucher le pied du prince avec une touffe de plumes rouges, montées sur des fibres de cocos; puis l'un des prêtres du moraï fit une longue prière, et envoya de tems en tems des tiges de bananier qu'on déposoit sur la victime. Près de lui étoit un homme qui tenoit *le maro* royal, l'autre l'arche de l'Eatooa; la prière finit, et les prêtres suivis de leurs acolytes, vinrent sur le rivage, recommencèrent leurs prières, tandis qu'on ôtoit un à un les tiges de bananier de dessus l'homme mort, et on étendit ensuite celui-ci sur le sable, les pieds vers la mer : les prêtres se placèrent autour, répétant quelques phrases; on le découvrit, on le mit dans une direction parallèle à la côte : les prêtres ayant à la main des plumes rouges, recommencèrent une prière, pendant laquelle on enleva quelques cheveux de la victime, et on lui arracha l'œil gauche; on enveloppa le tout dans une feuille verte qu'on présenta à Otoo, qui la renvoya au prêtre avec d'autres plumes rouges. Dans ce moment un martin-pêcheur voltigea sur les arbres voisins, et l'on fut enchanté de ce bon présage. Le corps fut porté quelques pas plus loin, et on le déposa sous un arbre, la tête tournée vers le moraï, où l'on plaça les paquets d'étoffes, tandis qu'on mettoit les touffes de plumes rouges aux pieds

de la victime. Les prêtres se rangèrent autour du corps, celui qui paroissoit être leur chef parla un quart-d'heure, en variant ses gestes et les inflexions de sa voix; s'adressant à la victime, il sembloit lui faire des reproches, lui proposer des questions, et lui demander si l'on n'avoit pas eu raison de la sacrifier : il la prioit ensuite, comme pour l'engager à obtenir du dieu la faveur qu'on désiroit, de livrer Eimeo, son chef, ses cochons, ses femmes, tout ce qu'elle renfermoit, dans les mains des O-Taïtiens : c'étoit le but du sacrifice. Il chanta d'un ton plaintif pendant une demi-heure, accompagné de quelques autres; puis l'un des prêtres arracha encore des cheveux de la victime, qu'il mit sur les étoffes : le chef des prêtres chanta seul, tenant en main des plumes qu'il donna à un second prêtre qui pria aussi, et posa les plumes sur les étoffes. On porta ensuite le corps dans la partie la plus voisine du moraï, ainsi que les étoffes et les plumes; celles-ci sur les murs du moraï, celui-ci au dessous; les prêtres l'entourèrent, s'assirent, prièrent, tandis que leurs acolytes creusèrent un trou où ils jetèrent la victime, qu'ils recouvrirent de terre et de pierres. Dans ce moment, un enfant jeta des cris; c'étoit, disoit-on, les cris du dieu. On avoit préparé un feu, on y passa par la

flamme un chien auquel on venoit de tordre le cou, ensuite on lui arracha les entrailles qu'on y jeta; on en rôtit encore le cœur, le foie et les rognons; on en barbouilla le corps avec son sang, et le tout fut placé devant les prêtres qui prioient autour du tombeau : deux hommes alors frappoient du tambour avec force, et un petit garçon fit entendre trois fois des cris perçans; c'étoit pour inviter le dieu à se régaler du mets qu'on lui offroit, et le tout fut déposé sur un échafaud ou *whatta*, haut de six pieds, où étoient les restes empestés de quatre cochons déjà offerts précédemment à la divinité; puis on se retira.

Le lendemain les mêmes cérémonies recommencèrent; on immola un cochon de lait : on fit usage des bananiers, des plumes rouges; on pria, on développa le maro, longue ceinture ornée de plumes jaunes et rouges, symbole de la royauté : on apporta l'arche du dieu Ooro, tabernacle fait en pain du sucre, composé de fibres de cocos entrelacées; on sacrifia encore un cochon, on en remarqua les entrailles pour y chercher quelque indice heureux, et on les jeta dans le feu. Devant le moraï sur terre, il y avoit aussi des moraïs de mer, élevés sur des pirogues, où l'on avoit étalé des cocos, des bananes, des fruits à pain, du poisson.

La victime m'avoit paru un homme entre deux âges, de la classe inférieure : je ne pus savoir s'il avoit commis quelque crime qui méritât la mort; mais en général, on dit que le choix tombe sur des criminels ou des vagabonds, et qu'ils ne sont avertis du choix qu'au moment où le coup fatal tombe sur eux. Lorsqu'un des principaux chefs juge qu'un sacrifice est nécessaire, il désigne l'infortuné, et détache quelques-uns de ses serviteurs qui l'assomment avec la massue ou des pierres : le roi doit toujours être présent au sacrifice. Le moraï où l'on fait le sacrifice est bien sûrement un temple et un cimetière ; c'est celui où l'on doit ensevelir le chef de l'île entière, sa famille et les premiers chefs du pays. Il ne diffère guères des autres que par sa grandeur.

La coutume barbare d'immoler des hommes est probablement répandue sur les îles de la mer Pacifique ; dans les îles des Amis, on devoit immoler dix victimes humaines dans la Natche solennelle qu'on se proposoit d'y célébrer. Les O-Taïtiens paroissent n'immoler qu'un homme à la fois; mais il semble que ces sacrifices ont souvent lieu ; car je comptai quarante-neuf crânes exposés dans le moraï, qui faisoient partie d'autant de victimes; et comme ils étoient fort peu altérés, il paroît qu'ils avoient

été

été immolés dans des années peu éloignées. Cette cérémonie n'attire point l'attention des insulaires : les prêtres même causoient entr'eux de choses indifférentes. Lorsque je leur demandai le but de cette institution, ils me dirent que c'étoit l'usage de leurs pères, qu'il étoit agréable à leur dieu qui, pendant la nuit, se nourrissoit de l'ame ou de la partie immatérielle qui demeure autour du moraï, jusqu'à ce que le corps soit détruit.

Il y a quelque apparence que ce peuple étoit cannibale, et que de là vient la cérémonie d'arracher l'œil de la victime, et de le présenter au roi qui ouvre la bouche comme pour le manger; ils appellent cette espèce d'emblême, *manger l'homme*. Ces hommes si humains ont cependant encore des coutumes bien barbares; telle est celle de couper la mâchoire de leurs ennemis vaincus, et d'offrir les corps à leurs dieux; et ce n'est pas seulement pour obtenir la victoire qu'ils immolent des hommes : on en sacrifia deux peu de tems après pour solenniser la restitution des biens, faite aux partisans du roi détrôné, qui avoit été l'époux d'Oberea.

A mon retour de cette horrible cérémonie, je vis Towha qui me pressa de joindre mes forces aux siennes contre Eimeo; je le refusai, et lui déplus. Je l'indignai même lorsque je lui

parlai avec horreur du sacrifice qu'on venoit de faire, et que je lui prédis que loin de gagner la faveur des dieux, il attireroit sur lui leur haine et des malheurs. Ma prédiction n'étoit pas si hasardée qu'elle le semble : j'avois lieu de douter du succès d'une guerre que plusieurs condamnoient, qu'un plus grand nombre voyoit avec indifférence; et lorsqu'O-Maï lui dit qu'en Angleterre on puniroit d'une mort violente celui qui l'auroit donnée au moindre de ses domestiques, Towha ne voulut plus rien écouter; mais ses serviteurs prêtoient à ce discours une attention qui prouvoit qu'ils étoient d'une opinion différente de leur maître.

Revenus dans la maison d'Otoo, il nous donna des *heavas* ou spectacles, dans lesquels on frappe le tambour, tandis que des femmes font entendre les chants les plus doux; les hommes y exécutent aussi des farces. O-Maï nous donna un dîner somptueux où étoit un pudding préparé à la manière des insulaires, composé de morceaux rapés, cuits et pilés de fruits à pain, de bananes mûres, du taro, de noix du palmier et du pandanus; ils y mêlèrent le jus des cocos, et le firent cuire : il étoit excellent. Edidée nous donna aussi un repas, et Otoo, des présens considérables portés par de jeunes filles enveloppées et grossies

dans plusieurs pièces d'étoffes, et qui avoient peine à respirer sous l'amas de ces habits : ce qu'elles portoient sur leur tête et les étoffes qui les entouroient, furent déposées sur les vaisseaux. Je fis voir aux chefs, des feux d'artifice qui d'abord les étonnèrent, puis mirent en fuite les plus courageux.

Je vis un chef mort depuis quatre mois, dont le corps n'étoit point défiguré encore, et je m'informai de la méthode qu'on suivoit pour conserver ces cadavres : je sus qu'on leur ôtoit les entrailles, et qu'on remplissoit le ventre et l'estomac d'étoffes, qu'on frottoit le corps d'huile de cocos et du suc d'une plante qui ne croît que dans les montagnes ; qu'on le lavoit encore souvent avec l'eau de la mer. On laisse long-tems les corps des chefs exposés aux yeux de tous, et j'appris que le tems de les voir est d'autant moins fréquent, que l'époque de leur mort s'éloigne, et qu'ensuite on les voit fort rarement.

Un jour nous montâmes à cheval devant le roi, pour lui faire connoître l'usage de ces animaux. Les O-Taïtiens, qui n'avoient jamais vu un tel spectacle, s'en émerveilloient comme s'ils eussent vu des centaures ; ils estimèrent beaucoup cet animal, et les nations chez lesquelles on s'en sert : chaque jour quelques-uns de

nos gens montoient le cheval et la jument, et l'admiration des insulaires se soutint toujours. Il est à croire qu'ils prendront soin de ces animaux.

Nous devions de la reconnoissance à Otoo; il prenoit grand soin qu'on ne nous volât point : il nous fournissoit abondamment des provisions; il nous procuroit tous les plaisirs qui dépendoient de lui : je crus devoir la lui témoigner en le protégeant contre les menaces de Towha, qui l'accusoit de ne l'avoir pas soutenu dans la guerre qu'il faisoit à Eimeo, et de l'avoir forcé par là à faire une trève honteuse. J'annonçai que je le défendrois de toutes mes forces; et que je prendrois une vengeance éclatante de ceux qui oseroient l'attaquer; et Towha parut en effet avoir renoncé à ses projets.

Je retirai de cette guerre d'Eimeo l'avantage de connoître leurs combats sur mer. Les pirogues avancent et reculent avec vivacité, et les guerriers placés sur la plate-forme brandissent leurs armes, font mille contorsions; enfin, après s'être évitées avec dextérité, les pirogues s'abordent de l'avant; les guerriers combattent, les vaincus fuient ou se jettent à la mer : quelquefois, lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir, ils attachent leurs pirogues, et com-

battent jusqu'à ce que tous les guerriers de l'une ou l'autre pirogue soient tués ; jamais ils ne font de quartier, et s'ils font des prisonniers, c'est pour les immoler le lendemain.

Je fus invité à une nouvelle cérémonie religieuse ; mais une sciatique ne me permit pas d'y aller. Otoo fut instruit de ma maladie; et la mère, les trois sœurs de ce bon prince, huit autres femmes, voulurent entreprendre de me guérir : elles se rangèrent autour de moi, et se mirent à me presser avec les deux mains de la tête aux pieds, mais surtout dans la partie où je souffrois ; elles me pétrirent jusqu'à me faire craquer les os, et me faire assez souffrir pour désirer qu'on suspendît. Cependant je me trouvai mieux ; elles recommencèrent le soir, et je passai une bonne nuit. Deux fois encore elles firent ce remède, et je fus guéri. Ils l'appellent *la romée* (1) : ils le pratiquent dès qu'ils sont languissans et accablés, et les effets en sont toujours salutaires.

J'avois envoyé deux de mes officiers à la cérémonie dont je ne pouvois être spectateur ; ce fut près d'un moraï qu'elle s'exécuta : des branches d'arbres différens furent apportées, les prêtres chantèrent d'un ton mélancolique ; on découvrit

---

(1) Selon Vancouver, *roum-roum*.

le maro, et on le ceignit à Otoo; on prononça le nom d'*Heiva*, et trois fois l'assemblée répondit *Earee*; on répéta la même cérémonie devant le moraï du roi, puis on se plaça avec ordre dans une vaste cabane, où l'on fit différens discours dans lesquels on promettoit de ne plus combattre, et de vivre en amis. Un insulaire ayant une fronde autour de ses reins, et une grosse pierre sur ses épaules, se promena dans le cercle que les autres formoient; il répéta quelques mots d'un ton chantant, et jeta sa pierre qui fut placée avec le bananier, mis aux pieds du roi dans le moraï. C'étoit probablement une confirmation du traité.

Le bananier est d'un grand usage dans les cérémonies : les messagers que Towha envoyoit au roi lorsqu'il faisoit la guerre à Eimeo, tenoient toujours un bananier à la main, qu'ils déposoient aux pieds d'Otoo. Dans une querelle violente, un bananier offert ramène le calme; il semble être le rameau d'olivier pour les habitans des îles de la Société.

Avant de partir, je visitai la volaille et le bétail que j'avois déposés dans l'île; tous étoient en bon état; deux des oies et des canards couvoient, la femelle du paon, la poule d'Inde n'avoient point encore pondu. Je repris quatre chèvres, parce que j'en voulois

laisser deux à Ulietea, et deux autres dans quelqu'une des îles que je pourrois rencontrer. J'emmenai aussi O-Maï à Huaheine où il devoit s'établir ; il se seroit ruiné si je l'avois laissé à la merci de son beau-frère et de sa sœur ; mais je pris son trésor sous ma garde, et je ne permis point à ses parens fripons de le suivre.

Les vents me retinrent encore quelques jours à O-Taïti, toujours environné de pirogues. Otoo voulut m'en donner une qu'il avoit fait construire exprès : elle étoit décorée de sculptures, et eût été un don agréable pour mon roi ; mais je ne savois où la placer dans mon vaisseau, et je fus obligé de refuser un présent qu'il faisoit avec plaisir. Nos amis nous virent partir avec douleur, et moi-même je ne m'en éloignois pas sans regret. Je n'espérois pas trouver ailleurs autant d'abondance ni de cordialité ; notre correspondance amicale ne fut pas troublée un seul instant. Les chefs trouvoient leur compte à réprimer les vols, mais ils ne le peuvent pas toujours, et quelquefois ils sont volés eux-mêmes. Un avantage dont nous jouissions, et que n'avoient pas eu les navigateurs précédens, c'est que nous savions un peu la langue du pays, et qu'O-Maï nous servoit encore d'interprète. Cependant nous ne pûmes savoir l'époque

précise de l'arrivée des Espagnols : les O-Taïtiens ne peuvent se rappeler au juste tout ce qui s'est passé au delà d'un an. J'avois vu, par l'inscription gravée sur la croix, que les Espagnols y avoient abordé en 1774; les cochons qu'ils y laissèrent avoient déjà perfectionné la race de ceux du pays, et ils étoient déjà nombreux lorsque nous arrivâmes : leurs chiens ont été plutôt un présent funeste qu'utile; mais les chèvres peuvent ajouter aux richesses des insulaires. Le prêtre qui y demeura quelque tems, avoit tâché de gagner leur amitié; il avoit étudié leur langue, et cherché à leur donner la plus haute idée de sa nation au détriment de la nôtre : il leur dit que nous habitions une petite île que ses compatriotes avoient soumise, et qu'ils avoient détruit mon vaisseau. Je ne sais s'ils avoient eu dessein de s'y établir, et d'y faire adopter leur religion; mais ils n'y ont pas fait un seul prosélyte, et le prêtre, avec deux de ses compatriotes, profitèrent d'une occasion favorable pour s'en retourner, en annonçant qu'ils viendroient bientôt avec des maisons, des animaux, des hommes, des femmes, pour s'y fixer près d'eux. Ce projet faisoit plaisir à Otoo qui n'en prévoyoit pas les suites; mais heureusement O-Taïti n'offre pas des richesses bien tentatives, et sa situation ne la met pas sur la

route du commerce ; c'est ce qui me fait espérer qu'on ne troublera pas un jour la douce tranquillité de ses habitans.

Nous cinglâmes vers Eimeo ; j'allai chercher et visiter un havre dans sa partie septentrionale, qu'O-Maï qui nous avoit devancé dans sa pirogue, nous avoit indiqué, et j'y jetai l'ancre: on appelle ce havre *Taloo;* il se prolonge entre des collines dans un espace de deux milles ; il n'en est pas de plus sûr dans tout l'océan Pacifique, et l'entrée et la sortie en sont également faciles. Différens ruisseaux d'une eau pure s'y rendent ; ses bords sont hérissés de bois, et près de là est le havre Parowroah, plus étendu encore, mais dont l'entrée est plus étroite et plus difficile pour entrer ou sortir : j'avois ignoré ces havres, et je m'en étonnai un peu, puisque j'y avois envoyé un canot.

Dès que nous y fûmes, la curiosité, et ensuite le désir de faire des échanges, amenèrent un grand nombre d'insulaires sur nos vaisseaux. Le chef Maheine ou Mahou (1) vint aussi nous visiter, et balança de le faire, parce que nous étions amis des O-Taïtiens ; il me fit des présens, et je lui en fis à mon tour : c'étoit un homme de quarante à cinquante ans, déjà chauve, mais

(1) Vancouver le nomme *Matouara-Mahou.*

le cachant avec soin. On me vola une chèvre qui fut menée chez lui : j'exigeai qu'il me la rendît ; il parut ne pas s'y refuser ; et en effet, il me la renvoya avec le voleur ; mais dans le même moment on m'en escamotoit une autre. Pour échapper à ma vengeance, tous s'enfuirent, et Maheine avec eux. Il étoit facile de voir qu'ils s'entendoient pour garder cette chèvre qui étoit pleine ; par la même raison, je résolus de me la faire restituer, et j'envoyai chercher dans le lieu où l'on m'indiqua qu'on l'avoit cachée : mon détachement revint sans elle ; les Indiens surent l'amuser sans le satisfaire.

Je m'étois trop avancé pour pouvoir reculer, sans faire croire qu'on me voloit impunément. Je descendis à terre avec trente-cinq hommes, et envoyai trois canots qui devoient se réunir à nous vers la pointe occidentale de l'île. Tous les Indiens s'enfuirent de devant nous, jusqu'au moment où je déclarai que je ne voulois tuer ni blesser personne : alors ils ne laissèrent plus leurs maisons désertes, ils continuèrent leurs travaux ordinaires ; tous me dirent que la chèvre étoit à Watea. Nous nous y rendîmes, et on nous assura qu'on ne l'y avoit pas vue : je certifiai qu'elle y étoit, et que si on ne me la rendoit pas, je brûlerois leurs maisons et leurs pirogues. Ils persistèrent à dire qu'ils ne l'avoient pas. Alors

je fis mettre le feu à quelques maisons et à deux ou trois pirogues; je brûlai encore six de ces dernières, en me rapprochant de mes canots. Les Indiens se rassemblèrent; mais, au lieu de nous résister comme on nous l'annonçoit, ils vinrent en supplians déposer des bananiers à mes pieds, et me conjurer d'épargner une pirogue que j'allois trouver. Je l'épargnai, et nous revînmes dans nos vaisseaux; mais on ne m'envoya point la chèvre.

Je fis déclarer à Maheine que s'il persistoit à garder la chèvre, je ne laisserois aucune pirogue dans l'île, et porterois ma vengeance plus loin encore si l'on ne me la ramenoit. J'en fis détruire dix ou douze, pour lui prouver que mes menaces n'étoient pas sans effet; mais pendant cette dernière expédition on me ramena ma chèvre. C'étoit avec regret qu'après avoir refusé de me joindre aux ennemis de ce peuple, je me voyois forcé d'agir en ennemi moi-même: notre correspondance se rétablit; les Eimeens nous apportèrent encore des fruits, et il me fut doux de penser qu'ils sentoient leur tort, et que si je leur avois fait essuyer des pertes, c'étoit à eux qu'ils devoient s'en prendre.

Je pris ensuite le chemin d'Huaheine: j'avois trouvé à Eimeo du bois à brûler, des cochons,

des fruits; les productions y sont les mêmes que celles d'O-Taïti : les femmes y sont laides et petites. Son aspect offre des collines fort élevées, et des vallées étendues qui sur leurs flancs descendent en pente douce; elles sont couvertes d'arbres; dans le fond, on n'y voit prospérer que la fougère : la bordure plate dont l'île est environnée, est escarpée à peu de distance de la mer, et présente un aspect très-pittoresque. Au bas, le sol est compact et jaunâtre; dans le haut, il est plus friable, et les rocs des collines sont bleuâtres, cassans, et mêlés de particules de mica. Deux gros rochers qui se trouvoient près du lieu où nous avions jeté l'ancre, étoient aux yeux des habitans, des Eatooas, ou des dieux frère et sœur, arrivés d'Ulietea d'une manière surnaturelle.

A peine eûmes-nous atteint le havre d'Huaheine que les vaisseaux furent remplis d'insulaires; on leur raconta, on exagéra même la vengeance que nous avions prise du vol qu'on nous avoit fait, et ce récit inspira des craintes qui nous furent utiles : les fils d'Orée me visitèrent; mais leur père n'étoit plus roi, ou plutôt régent de l'île; il n'y étoit plus même, il s'étoit retiré à Ulietea : les autres chefs accoururent vers nous, et je résolus de profiter de cette circonstance pour établir O-Maï, qui

se conduisoit avec prudence depuis qu'il étoit délivré des fripons qui l'obsédoient. Je rendis visite au nouveau chef Tairee-tereea; c'étoit un enfant de dix ans, je lui fis un présent; O-Maï lui en fit un aussi, ainsi qu'à l'Eatooa. Le concours du peuple étoit très-nombreux : en général il nous parut plus robuste et moins basanné que le peuple d'O-Taïti; il paroissoit y avoir plus de riches ou de chefs, et presque tous avoient un embonpoint extraordinaire : nous réglâmes le commerce entre les habitans et nous, et je parlai de l'établissement d'O-Maï. Je dis tout ce qui pouvoit l'honorer aux yeux de ses compatriotes, et tout ce que j'avois fait d'avantageux pour les îles de la Société; et pour prix de ces services, je demandai un terrain où mon ami pût élever une maison, et cultiver les productions nécessaires à sa subsistance et à celle de ses domestiques. On me permit de lui donner ce que je voudrois; cette permission étoit trop vague pour signifier quelque chose, et je demandai une réponse précise : ils me cédèrent un terrain contigu à la maison où se tenoit le conseil, dont l'étendue étoit de cent toises sur le havre, et qui de là s'étendoit jusque sur la colline voisine. Tous furent contens; mes charpentiers y construisirent une petite maison où il pouvoit renfermer ses trésors : nous lui

fîmes un jardin où nous plantâmes des shaddeks, des ceps de vigne, des pommes de pin ou ananas, des melons, et des graines de plusieurs espèces de végétaux; ces plantations étoient en pleine végétation lorsque je quittai l'île.

O-Maï se repentoit de sa prodigalité; il trouva dans Huaheine, un frère et une sœur qui ne le pillèrent pas, mais peu considérés pour le protéger; et j'eus lieu de craindre qu'on ne le dépouillât de ses biens lorsque nous l'aurions quitté : il étoit le seul riche propriétaire de l'île, il alloit exciter l'envie dans un lieu où l'on se livre aux premiers mouvemens, sans être arrêté par des lois, par la religion, ou par des idées morales. Pour le mettre en sûreté, je lui conseillai de donner une partie de ses richesses à deux ou trois des principaux chefs; et de mon côté, j'annonçai que si on lui faisoit quelque injustice, et que je le trouvasse opprimé à mon retour, je prendrois une vengeance éclatante de ceux qui l'auroient maltraité.

Tandis que je veillois à la sûreté future d'O-Maï, je cherchois à délivrer mon vaisseau des blattes qui l'infestoient, et à me faire rendre un sextant qu'un des insulaires nous avoit pris; je me saisis du voleur, et quand j'eus recouvert l'objet du vol, je le punis en lui faisant raser les cheveux et la barbe, et couper

les oreilles. Cette punition rigoureuse ne fit que l'irriter; il voulut nous voler nos chèvres, il ravagea le jardin d'O-Maï, il menaçoit de brûler sa maison. Pour le mettre en sûreté, je l'emprisonnai encore, résolu de ne lui rendre la liberté que sur quelqu'île écartée, et les chefs de l'île m'applaudirent; mais il s'échappa de nos mains, et s'enfuit à Ulietea. Parmi les trésors d'O-Maï étoit une caisse de joujous que la multitude étonnée contemploit avec une sorte d'admiration; mais ses pots, ses assiettes, ses plats, ses chaudrons, ses bouteilles, ses verres, ses meubles en général attirèrent à peine ses regards : O-Maï même en sentit l'inutilité; un cochon cuit au four valoit mieux que bouilli; une feuille de bananier valoit un plat, et une noix de coco un verre; il troqua la plupart de ces objets contre des haches et des outils de fer. Il avoit aussi des feux d'artifice dont il fit usage pour exciter ou le plaisir ou la crainte de ses compatriotes. Je lui laissai le cheval, la jument, une chèvre pleine, une truie et deux cochons de race anglaise; sa maison avoit vingt-quatre pieds de long, dix-huit de large, et six de hauteur : il fut décidé encore qu'il en bâtiroit une plus grande à la mode du pays, qui s'étendroit sur celle que nous avions bâtie. Il avoit quatre ou cinq hommes de la classe

inférieure d'O-Taïti; il garda les deux Zélandais qui auroient préféré de demeurer avec nous : son frère s'établit, et O-Maï prit avec lui quelques-uns de ses parens; il avoit un mousquet, une baïonnette, une giberne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, deux ou trois sabres : il étoit en état de se défendre contre les voleurs; mais il me sembloit qu'il eût pu être plus heureux sans ces armes, qui devenoient dangereuses dans les mains d'un homme dont je connoissois l'imprudence.

Tout étant arrangé comme je le désirois, je sortis du havre : les habitans nous firent leurs adieux; mais O-Maï demeura encore avec nous : il ne nous quitta qu'après avoir embrassé tous les officiers avec assez de courage; mais, quand il s'approcha de moi, il ne put se contenir et versa un torrent de larmes : j'étois sensible à son attachement; je regrettois presque qu'on l'eût conduit en Angleterre, où les douceurs d'une vie civilisée pouvoient l'avoir rendu insensible aux plaisirs de ses compatriotes : il avoit acquis des connoissances, mais elles n'y donnent aucun crédit dans les lieux de sa naissance; il n'avoit pas su jusqu'alors faire un bon usage de ses richesses : il étoit entraîné par le désir de la vengeance contre les habitans de Bolabola, qui avoient dépouillé sa famille; et ces considérations me

me donnèrent de l'inquiétude sur son sort. Sans doute, les navigateurs qui suivront mes traces, s'informeront avec intérêt de ce qu'est devenu le pauvre O-Maï.

Ses défauts se trouvoient contre-balancés par son extrême bonté, par la docilité de son caractère, par les sentimens de reconnoissance qui l'animoient envers ceux qui l'avoient obligé; il avoit plus de pénétration que d'application, et ses connoissances étoient superficielles : il observoit peu, il n'avoit point cherché à rapporter quelques arts utiles à ses compatriotes. Je crois qu'il cultivera les arbres fruitiers, les végétaux que nous avons plantés, et qu'il prendra soin des animaux que nous lui avons laissé.

Nous continuâmes notre route pour Ulietea, où je voulois relâcher. Oreo nous vit approcher, et vint en pirogue avec son fils et son gendre; dès que nous fûmes dans le havre, les insulaires nous environnèrent pour échanger des cochons et des fruits, et par-tout nous nous trouvions dans l'abondance : nous descendîmes, dressâmes des tentes, un observatoire, visitâmes le vieux Oreo à qui je fis des présens; mais, tandis que nous étions occupés à ces paisibles observations, un de nos soldats déserta avec son fusil et son

équipage. J'engageai le chef à faire des recherches pour le retrouver; elles furent inutiles, et je me mis moi-même à ses trousses : après une marche rapide, je trouvai mon déserteur entre deux femmes qui me demandèrent sa grace en versant des larmes. Je leur parlai avec sévérité, ainsi qu'au chef du canton, et je retournai au vaisseau avec mon déserteur que je punis légérement, parce qu'il m'allégua des raisons qui allégeoient la gravité de sa faute.

J'appris ici qu'O-Maï vivoit en paix avec ses compatriotes; mais que sa chèvre étoit morte en mettant bas ses petits : il m'en demandoit une autre avec deux haches. Je lui envoyai deux chevreaux, l'un mâle, l'autre femelle, avec deux haches; et j'espérai qu'il continueroit d'être tranquille et heureux.

C'est à Ulietea que je donnai mes instructions au capitaine Clerke, parce que nous allions entreprendre un long voyage au travers de mers orageuses; je convins du lieu où nous aborderions, où nous nous attendrions. Nous réparâmes aussi nos vaisseaux; mais une affaire plus inquiétante nous occupa davantage : un pilotin et un matelot désertèrent, M. Clerke les poursuivit en vain, il revint sans eux. Cependant, comme un grand nombre de nos soldats et de nos matelots désiroient comme

eux de s'établir dans ces îles fortunées, il devenoit important de leur en ôter l'espérance en recouvrant ceux-ci; j'allai donc moi-même avec le chef de l'île à leur poursuite; mais on me dit qu'ils s'étoient sauvés à Bolabola. J'employai un moyen violent pour réussir : le capitaine Clerke invita le fils, la fille et le gendre d'Oreo, et quand ils furent dans sa chambre, il les y fit enfermer. Oreo voulut s'en plaindre à moi, et il apprit que je l'avois ordonné; il craignit pour lui-même : je lui dis qu'il étoit libre, et pouvoit agir pour me faire rendre mes gens; mais que s'ils ne revenoient pas, j'emmenois sa famille. Oreo et les insulaires déplorèrent la captivité de leurs compatriotes; les femmes, par tendresse pour la fille d'Oreo, se firent à la tête des blessures profondes. Le chef s'occupa des moyens de recouvrer les deux fugitifs : il écrivit à Opoony, roi de Bolabola, pour qu'il les fit arrêter s'ils y étoient encore, ou les poursuivre s'ils n'y étoient plus. Cependant les Indiens méditoient un projet hardi; ils vouloient s'emparer du capitaine Clerke et de moi : j'allois tous les soirs me baigner dans une petite rivière voisine, presque toujours seul et sans armes. Ils se préparoient à m'y saisir; mais depuis la détention des enfans d'Oreo, je m'étois abstenu de prendre des bains. On environna le

capitaine Clerke et le lieutenant Gore; le premier dissipa les insulaires avec son pistolet. Enfin on me ramena mes déserteurs; ils avoient été arrêtés dans la petite île de Toobaree, où le vent les avoit forcés de demeurer : je relâchai alors tout de suite les enfans d'Oreo, et le calme fut rétabli. Je n'aurois pas peut-être employé des moyens si rigoureux si l'un de ces fugitifs n'avoit pas été le neveu d'un de mes amis, officier, comme moi, dans la marine du roi.

Notre commerce fut fort actif dans les derniers jours que nous demeurâmes à Ulietea; les habitans avoient oublié nos querelles : en général ils sont plus petits, et ont le teint plus noir que ceux des îles voisines. Ils sont plus adonnés encore au désordre des passions; c'est qu'ils sont soumis à Bolabola, après avoir été le peuple le plus distingué de ces îles : il semble même que leur île étoit le centre de l'administration. Le vieil Orée, autrefois chef d'Huaheine, vivoit à Ulietea, et il me visita; il étoit plus sain de corps que lorsqu'il étoit roi : il étoit toujours riche, car il me fit des présens magnifiques, et avoit toujours une nombreuse suite.

Je résolus de me rendre à Bolabola, où je voulois acheter l'ancre perdue par M. de Bougainville, relevée par les O-Taïtiens qui

en avoient fait un présent à Opoony; je voulois m'en servir pour faire des outils de fer dont la provision avoit beaucoup diminué. Oreo nous suivit dans cette île avec plusieurs insulaires, et presque tous ces derniers nous auroient suivis, si nous l'avions voulu, jusqu'en Angleterre. Le vent ne permit pas aux vaisseaux d'entrer dans le havre, et je me rendis dans l'île avec des canots; je vis Opoony environné d'une suite nombreuse, et lui offris l'échange de l'ancre contre une robe de chambre de toile, des fichus de gaze, un miroir, six haches, des grains de verre et d'autres bagatelles; mais il ne voulut pas les recevoir que je n'eusse vu l'ancre qui étoit gâtée en partie, et moins grosse que je ne l'imaginois : la délicatesse de ce procédé fit que je ne retranchai rien de ce que je lui avois offert.

Le havre de cette île est un des plus étendus que j'aie jamais vu, et l'île n'a que huit lieues de tour; la montagne qui s'élève au centre forme deux pics : elle est stérile au levant, couverte d'arbres et d'arbrisseaux vers le couchant; la plaine qui l'environne est ombragée de cocotiers et d'arbres à pain : la petitesse de cette île, son roi, sa population n'annoncent point une puissance redoutable, et cependant elle a soumis Ulietea, île qui a au moins une étendue

double de celle-ci. Voici le procès de cette révolution.

Ulietea et Otaha vécurent long-tems amies; cependant Otaha eut la perfidie de se joindre à Bolabola pour attaquer Ulietea, qui appela à son secours les habitans de Huaheine. Les Bolaboliens avoient à leur tête une prophétesse qui leur annonçoit la victoire, et qui, pour appuyer ses oracles, assura que si l'on envoyoit un homme sur la mer, il verroit une pierre s'élever du fond. L'un d'eux s'y rendit, plongea pour voir la pierre, et fut rejeté brusquement à la surface avec une pierre à la main. La pierre fut consacrée à l'Eatooa, et l'escadre de Bolabola partit avec la certitude de la victoire; ils ne l'auroient pas remportée si, dans la chaleur du combat, l'escadre d'Otaha n'avoit pas paru pour se joindre à eux : ils mirent leurs ennemis en fuite, envahirent Huaheine, s'en rendirent maîtres, mais ne le furent pas long-tems; les fugitifs de cette île y revinrent pendant la nuit, et mirent en fuite leurs vainqueurs. Otaha se brouilla avec son alliée, et celle-ci la subjugua ainsi qu'Ulietea, après cinq combats où les Bolaboliens remportèrent encore la victoire. Depuis ce tems ils règnent sur ces deux îles : il y avoit environ douze ans que cette guerre étoit commencée, il y en avoit dix environ qu'elle avoit fini.

Je sus de mon pilotin fugitif, que l'animal que les O-Taïtiens avoient envoyé à Bolabola pour témoigner leur estime aux habitans de cette île, étoit un bélier, et j'y déposai une brebis pour qu'ils pussent avoir des petits. J'abandonnai aussi dans Ulietea aux soins d'Oreo, un verrat, une truie et deux chèvres pleines. Quand ces animaux y auront produit, les habitans de ces îles auront des moyens de subsistance de plus, et les navigateurs qui me suivront y trouveront plus de ressources que nous n'y en avons trouvé; mais il faudra qu'ils aient surtout des haches à donner en échange, et du sel pour conserver les animaux qu'ils recevront.

Peut-être ils auroient été plus heureux d'être ignorés de nous, s'ils doivent en être abandonnés : ils vivoient dans une médiocrité douce et tranquille, et nous sommes venus leur donner des idées nouvelles, et de nouveaux besoins qu'ils ne pourront plus satisfaire. Si les Européens consultent les devoirs de l'humanité, il me semble qu'ils ont contracté celui de les visiter quelquefois, pour suppléer à leur défaut de moyens; nos haches, nos instrumens leur auront fait abandonner une industrie moins perfectionnée, mais qui leur a long-tems suffi; une hache de pierre, un ciseau d'os ou de pierre y sont actuellement fort rares, et quand ils

souffriront la disette de ceux que nous leur avons fourni, ils auront perdu l'art de fabriquer les leurs. On doit donc craindre de leur avoir préparé de longs malheurs, en leur procurant des facilités momentanées; on doit chercher à les en délivrer.

Je corrigeai, ou fortifiai mes observations précédentes par de nouvelles, et je trouvai que la latitude de Matavai dans l'île d'O-Taïti étoit de dix-sept degrés vingt-neuf minutes quatre secondes, que la longitude étoit de deux cent dix degrés vingt-deux minutes vingt-huit secondes à l'orient de Greenwich, ou deux cent vingt-sept degrés cinquante minutes trente et une secondes de l'île de Fer; la marée s'y élève de douze à quatorze pieds.

C'est la fertilité du sol qui dispense les habitans des soins de la culture. Les O-Taïtiens ne plantent point l'arbre à pain; il pousse sur les racines des vieux; ils couvriroient la plaine si les habitans ne s'y préparoient des espaces ou pour leurs cabanes, ou pour d'autres productions : le cocotier n'exige point de soins, le bananier en demande un peu davantage.

Une des curiosités de l'île, est un lac au sommet de l'une de ses plus hautes montagnes : il est d'une extrême profondeur, et renferme des anguilles d'une grandeur extraordinaire. Les

insulaires y pêchent sur de petits radeaux formés par deux ou trois bananiers réunis.

Les habitans de l'île sont remarquables par la délicatesse de leurs proportions, par les agrémens de leur physionomie, et même par la blancheur relative de leur teint: ils prennent soin d'augmenter celle-ci en se tenant pendant un certain tems dans leurs maisons, en se couvrant d'étoffes, en ne mangeant que du fruit à pain auquel ils attribuent la qualité de blanchir la peau; ils doivent peut-être la santé dont ils jouissent, à ce qu'ils tirent les neuf dixièmes de leur nourriture des végétaux, et surtout au *mahée*, ou fruit à pain fermenté, qui est la base de leurs repas. La maladie vénérienne y est aujourd'hui la plus générale, et ils sont parvenus à l'affoiblir, non à la détruire. Ils ont les passions et la légèreté des enfans; quelquefois cruels, inhumains envers leurs ennemis: ils n'ont qu'une tristesse passagère; le chagrin ne sillonne point leur front, pas même au moment du combat, ni aux approches de la mort. Ils aiment passionnément les chansons, et le plaisir en est toujours l'objet. Quelquefois ils célèbrent leurs victoires, ou la paix dont ils jouissent: ils se plaisent à s'élancer à force de rames au devant d'une houle qui les soulève, et les porte rapidement sur le rivage. Leur langue est remplie de figures

énergiques; ainsi, pour exprimer l'idée de la mort, ils disent que *l'ame va dans la nuit:* ils ont l'expression qu'on trouve dans les livres saints; *les entrailles sont émues de douleur:* elle admet les inversions, et a beaucoup de synonymes. Ils ont aussi une sorte de langue qu'on pourroit appeller *plaintive*, et qui forme toujours des espèces de stances. Leurs connoissances en médecine sont plus bornées que celles qu'ils ont en chirurgie, parce qu'il leur arrive plus d'accidens qu'ils n'ont de maladies : ils environnent d'éclisses les os fracturés; et si une partie de l'os est détachée, ils insèrent un morceau de bois taillé comme la partie de l'os qui manque, et bientôt la chair le recouvre.

Malgré la fertilité de l'île, on y éprouve quelquefois la famine; est-elle la suite d'une saison dérangée, de la guerre, d'une population trop nombreuse? c'est ce qu'on n'a pu déterminer. Ce fléau leur a donné l'habitude d'économiser dans les tems d'abondance, pour suppléer au tems de la disette. Quand il arrive, ils se nourrissent de *la patarra*, espèce de patate, qui n'est bonne qu'avant sa maturité; de deux autres racines, dont l'une est vénéneuse quand on ne la laisse pas macérer dans l'eau. Rarement les hommes de la classe inférieure mangent du cochon, et le chef seul peut en

avoir tous les jours. Quelquefois le roi est obligé de défendre d'en tuer; mais quand leur multiplication est rétablie, la défense est levée. Il défend aussi quelquefois de tuer de la vòlaille. Les O-Taïtiens font cinq repas par jour, à deux, à huit, à onze heures le matin, à deux et à cinq le soir : les femmes y mangent seules, et jamais d'aucun mets délicat. Il y a un poisson de l'espèce du thon, une sorte de bananes qu'elles ne touchent jamais, et rarement les femmes des chefs mangent du porc : elles sont obligées de se découvrir, ou de faire un détour pour éviter les moraïs.

Les filles vivent avec leurs amans sous les yeux de leur père auquel on a fait des présens : si elles deviennent enceintes, l'amant peut les abandonner, et il peut tuer l'enfant; mais s'il ne lui ôte pas la vie, il est censé marié. Il est commun de leur voir changer de femmes, et de les leur voir battre sans pitié : ils pratiquent avec une sorte de solennité la circoncision, et semblent ne s'y soumettre que par des raisons de propreté.

Les prêtres seuls ont une connoissance un peu nette de leur système religieux; ils admettent plusieurs dieux : les îles voisines en ont toutes de différens, et chacune croit que le sien est le plus respectable; quelquefois cependant

ils en changent : ainsi les habitans de la péninsule Tierraboo ont substitué Oraa ou Olla dieu de Bolabola, aux dieux Opoona et Watooteeree qu'ils adoroient auparavant. Ils les servent avec assiduité, chargent leurs autels d'animaux et de fruits, et ne font jamais un repas sans mettre à part un morceau pour leur dieu. Ils leur font des sacrifices humains assez fréquens, les honorent par des prières, et par des chants souvent répétés. Dans leurs malheurs ils font des présens à l'être mal-faisant et invisible auquel ils les attribuent.

Ils croient que l'ame voltige autour des lèvres du mourant, qu'elle monte ensuite vers Dieu qui la mange, qui la rend ensuite dans un lieu où, toutes réunies, elles vivent dans une nuit éternelle. L'ame d'un homme qui s'abstient des femmes pendant quelques mois avant de mourir, n'a pas besoin d'être mangée par Dieu pour y arriver; elle s'y rend en droiture : là elles sont invulnérables, peu sujettes aux passions; cependant les ames ennemies s'y battent quelquefois : l'ame de l'époux s'y réunit à celle de son épouse, elles font des enfans semblables à elles.

Ils croient que leurs dieux ont formé des esprits, qui quelquefois les mangent; mais ils ont la faculté de se reproduire : c'est au

déclin de la lune que leur dieu est mangé, c'est lorsqu'elle est pleine qu'ils se reproduisent (1).

Les hommes qui se noient ont un paradis différent des autres; ils trouvent dans le sein

---

(1) Voici des détails plus récens sur les îles de la Société; ils sont du capitaine Georges Vancouver, mort en Angleterre au mois de mai 1798. Ce navigateur, qui avoit accompagné Cook dans sa troisième expédition, a voyagé encore dans les mers du Sud depuis 1790 jusqu'en 1795 : laissons-le parler lui-même.

Enfin le 24 décembre 1791, nous vîmes les îles basses du duc de Glocester, découvertes par Carteret. Le 30, à l'aide d'une brise nord-est, nous gouvernâmes sur la baie Matavai qui est au centre de l'île O-Taïti. On nous y fournit à très-bon compte toutes les provisions dont nous avions besoin. J'eus le chagrin d'apprendre que la plupart des amis que j'avois laissés avec Cook à O-Taïti en 1777 n'étoient plus. Poatatou et Otoo, ou Otou, étoient les seuls chefs de ma connoissance qui vécussent encore. Otoo n'étoit pas à Matavai. Après avoir donné à son fils aîné toute son autorité sur O-Taïti, il s'étoit retiré dans l'île d'Eimeo : le jeune roi avoit pris le nom d'*Otoo*, et mon ancien ami celui de *Pomourrey*. Ce dernier, en abandonnant la souveraineté à son fils qui n'avoit que neuf ou dix ans, s'étoit réservé l'autorité d'un régent. Otoo avoit demandé à voir M. Broughton, qui commandoit le Chatham, vaisseau de conserve. Je l'y accompagnai avec M. Whidbey. Nous l'aperçûmes, porté sur les

des flots un beau pays, des maisons et tout ce qui peut les rendre heureux : tout a une ame à leurs yeux, les plantes, les pierres même, et leur sort est comme celui des hommes. Ils

---

épaules d'un homme, et vêtu d'une pièce de drap anglais teint en rouge, avec des ornemens de plumes de pigeon qui tomboient autour de son cou. Quand nous fûmes à la distance de huit pas, on nous pria de nous arrêter, et après quelques formalités, nous lui offrîmes, à l'aide d'un interprète, notre présent. Il le regarda d'abord d'un œil indifférent et même sévère, mais bientôt changeant d'air et de maintien, il nous serra la main, et nous accueillit avec beaucoup d'enjouement et de cordialité. Il me pria d'envoyer chercher son père, mon ancien ami à Eimeo, et me dit que Pomourrey ne croiroit jamais que je fusse arrivé, à moins qu'il ne vît quelqu'un des nôtres. Je promis de satisfaire le jeune roi. La joie, le contentement se faisoient remarquer parmi tous les insulaires. Chacun de nous reçut une assez grande quantité d'étoffes du pays, un gros cochon, des végétaux, et nous revînmes à bord extrêmement satisfaits.

Le 2 janvier 1792, je fis débarquer les tentes et l'observatoire. Les naturels qui venoient en foule interrompoient tous nos travaux, et nous fûmes forcés de tracer à terre une ligne qu'ils n'osèrent franchir. Vers midi, mon ami Pomourrey vint à bord avec M. Mudge, un de mes officiers. Je le fis saluer de quatre coups de canon par les deux bâtimens ;

croient marcher sur une terre enchantée par leur dieu; ils ne peuvent se toucher le pied contre une porte qu'ils n'attribuent le coup à l'Eatooa; ils tremblent la nuit dans le voisinage d'un cimetière, croient aux songes,

---

ce qui lui fit un plaisir infini. Il étoit accompagné de Matouara-Mahou, qui régnoit à Morea ou Eimeo, sous la suzeraineté d'Otoo. Mahou étoit vieux et caduc, il n'étoit plus qu'un squelette qui ne pouvoit se soulever qu'avec beaucoup de peine. Il fut hissé sur le vaisseau dans un fauteuil, et n'ayant pu s'asseoir ni rester debout, on l'étendit sur un lit que je lui fis préparer.

Pomourrey se souvint parfaitement de moi; il me dit que j'avois engraissé beaucoup et vieilli depuis notre séparation en 1777. Dans l'après-midi, ses deux femmes et la plus jeune de ses sœurs arrivèrent; les deux premières étoient sœurs de Mahou, et la dernière étoit sa femme. Je reçus des présens en étoffes, des cochons et une immense quantité de fruits. J'y répondis de mon côté par des dons qui surpassèrent leurs plus grandes espérances. Il y avoit entr'autres deux haches pour Pomourrey. Poeno, chef de Matavai, vint aussi nous voir : il portoit avec lui un portrait de Cook fait en 1777 par M. Webber. Ce portrait, toujours déposé dans la maison du chef de ce district, sert dans l'île de registre public : on avoit écrit au revers que *la pendora* avoit quitté l'île le 8 mai 1791.

Les chefs et la famille royale nous honorèrent de

et que le rêveur est un prophète : l'aspect de la lune les dirige souvent dans leurs entreprises.

Ils disent qu'avant toutes choses, il existoit une déesse qui, ayant attaché une masse de

---

leur présence à dîner, les femmes même de Pomourrey, et celle de Mahou dînèrent avec nous, ce qui étoit inoui dans l'île; car je crois qu'aucune femme d'O-Taïti n'avoit jamais eu le privilége de dîner avec des étrangers. Pomourrey but à dîner une bouteille d'eau de vie : il fallut le faire tenir par quatre hommes qui calmèrent ses convulsions, en lui pressant toutes les parties du corps, et le pétrissant pour ainsi dire avec les mains, ce qu'ils appellent *roum roum*. Il dormit après une heure, et parut ensuite aussi frais qu'avant dîner. J'essayai vainement de lui faire comprendre que la boisson nuit à la santé, il m'accusa d'avarice, et me reprocha de n'être pas un *tio tio*, un joyeux compagnon. La chaleur étoit extrême, et l'affluence des étrangers que j'avois à bord l'augmentoit encore; le thermomètre de Réaumur se tenoit ordinairement entre vingt-deux et vingt-quatre degrés : je résolus de prendre mes repas sur le rivage. La soirée du 8 janvier 1792 fut fixée pour donner un feu d'artifice à Pomourrey qui en avoit grande envie : la famille royale devoit aussi y assister, et reconduire ensuite Mahou à Eimeo. Ce divertissement fut annoncé dans toutes les parties de l'île.

Le père de Pomourrey autrefois connu sous le nom d'*Happi*, et qui étoit alors appelé *Taou*, vint le 7

terre

terre à une corde, la lança autour d'elle, et que ses morceaux répandus formèrent O-Taïti et les îles voisines ; que leurs habitans viennent d'un homme et d'une femme qui s'établirent à

---

de Morea, nommé aussi *Eimeo*, et monta sur la Découverte pour me voir. J'allai rendre mes devoirs au vieillard avec Pomourrey, et avec ses deux frères cadets nommés *Ourripiah* et *Whytoua*. L'entrevue fut touchante ; je ne puis exprimer l'affection avec laquelle ces trois frères embrassèrent leur vénérable père : cette effusion réciproque de l'amour paternel et de la piété filiale arracha des larmes à tous les spectateurs, et eût fait honneur à la sensibilité des nations les plus policées. Tout à coup on annonce Otoo ; l'aïeul Taou devoit rendre hommage à son petit-fils. Le vieillard, dépouillé jusqu'à la ceinture, se mit à genoux, et, en gage de sa soumission, présenta à Otoo un cochon et une feuille de bananier. Nos feux d'artifice réussirent complétement ; nous les avions fait précéder de quelques salves d'artillerie. Les Indiens firent paroître autant de surprise que d'admiration : ce n'étoit pas cependant la première fois qu'ils jouissoient d'un pareil spectacle. J'engageai Pomourrey à nous aider : il saisit bien la mèche, mais le cœur lui manqua, et appelant Fierrete, la plus jeune de ses deux femmes, il me pria de lui montrer ce qu'il falloit faire. Avec mon secours, elle lança des fusées volantes, une roue, des pots à fleurs et des ballons, sans témoigner la moindre crainte. A l'exception de la fille d'Opoune qui régnoit sur Bolabola et sur les deux îles voisines,

O-Taïti; que sans doute ils venoient des pays plus éloignés dont ils supposent l'existence. Ils connoissent aussi une création universelle, mais par des moyens qui supposent que la matière

---

nous avions eu la visite de tous les souverains de cet Archipel. Jusqu'alors je n'avois reçu de Pomourrey que quelques provisions. Vers midi il entra dans mon camp avec une suite nombreuse : il étoit précédé par trois hommes qui portoient chacun un *parié*, ou habit de deuil, présent le plus riche qu'on puisse faire dans ce pays. Plusieurs autres étoient chargés d'étoffes, de volailles, de fruits, de très-beaux cochons. Pomourrey et ses femmes dînèrent à bord, puis ils prirent congé de nous pour se rendre à Oparre. La plupart des chefs nous quittèrent aussi, pour nous procurer, disoient-ils, avant notre départ ce qui nous seroit le plus agréable. Pomourrey me fit annoncer le lendemain la mort de Mahou. Ce vieillard, qui depuis long-tems menoit une vie languissante, aimoit le thé, et vouloit que ses alimens fussent préparés à l'anglaise. Je fis répondre à Pomourrey que j'assisterois à ces obsèques; je me rendis dans sa maison où de très-jeunes danseuses nous donnèrent le divertissement d'un *heeva* ou *heava*, qui me parut très-obscène. En sortant de chez Pomourrey, nous vîmes un singulier contraste. Les femmes du défunt étoient toutes en pleurs; leurs cheveux étoient ensanglantés par les coups réitérés qu'elles se donnoient à la tête avec des dents de requin. Nous avions aussi observé un grand nombre de feux dans tout le district d'Oparre, et un

existoit déjà : ils disent que Tatooma et Tapuppa, rochers mâle et femelle, formant le noyau du Globe, produisirent Totorro, dont le cadavre se décomposa en terre. Une autre déesse

---

grand nombre de signaux pour annoncer un *taboo* qui interdisoit aux habitans de ces contrées la moindre communication avec les autres parties de l'île. Je fis tirer quelques coups de canon pour augmenter la solennité de la cérémonie à laquelle tous les chefs des environs devoient assister. Le corps du défunt fut placé sur *le tapapaou*, à distance d'un quart de mille du grand moraï où, je crois, que les prêtres avoient déposé et embaumé les entrailles. Le corps étoit exposé au soleil; le voile qui le couvroit ayant été enlevé à notre approche, nous le trouvâmes dans un état de putréfaction fort avancée. La peau en étoit très-luisante, les bras et une des jambes que l'on fit mouvoir nous parurent très-flexibles; ce qui étoit dû au suc d'une plante, et à l'huile de noix de coco dont on avoit fortement imprégné le cadavre.

Pomourrey nous dit que le corps resteroit trente jours dans ce lieu, qu'on le porteroit à Tiarabou où on le garderoit le même tems, puis enfin à Eimeo, pour y être déposé au milieu de ses ancêtres, dans le moraï de sa famille. L'enterrement de Mahou étant fini, les dames de la famille royale nous firent visite, et partirent après dîner pour Oparre. On nous avoit volé pendant la cérémonie, des chemises dans les tentes de l'équipage : M. Broughton avoit perdu aussi tout son linge. J'augmentai le nombre des sentinelles,

épousa son fils Tierraa, à qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, des animaux, des plantes. Un accident ayant détruit une espèce d'arbres qu'il avoit créés, les graines en furent

---

et j'ordonnai de tirer sur celui qu'on prendroit en flagrant délit, mais cependant de ne faire feu qu'en présence d'un officier. Towererou né dans une des îles Sandwich, et que j'avois ramené de Londres, avoit pris également la fuite : il avoit été dans le district d'Oparre, et s'étoit attaché à la fille de Poeno, chef de Matavai. Il avoit donné à cette fille non seulement les présens qu'il avoit reçu du gouvernement anglais, mais encore les meilleurs effets du maître canonnier, auquel il les avoit dérobés en faisant chambrée avec lui. Pomourrey remit bientôt Towererou en mon pouvoir, mais nous ne revîmes plus le linge qu'on nous avoit pris, malgré tous nos efforts pour le recouvrer. La beauté des femmes de cette île a reçu des éloges très-mérités; mais c'est une fleur qui s'épanouit et se flétrit bien vîte. Semblables aux créoles de l'Amérique, leurs charmes acquièrent bientôt leurs degrés de perfection, mais ils n'ont qu'une courte durée : il paroît que les maladies vénériennes produisent ces funestes effets. Je ne pus ajouter à la masse des animaux que Cook avoit laissés, que trois oies, un mâle et deux femelles. Nous plantâmes quelques pieds de vignes, des citronniers, des orangers, et un assortiment de graines de jardinage. Le raifort, le blé de Turquie, le shaddek sont à peu près les seules plantes qui restassent de la quan-

portées dans la lune par des colombes; et ils y forment aujourd'hui des bocages qui nous semblent être des taches.

Ils prétendent qu'il y eut autrefois dans l'île deux taheeais, ou cannibales, venus on ne sait d'où; ils sortoient des montagnes qu'ils habitoient, pour aller à la chasse des hommes dont ils se nourrissoient. Deux frères résolurent d'en délivrer le pays; du haut d'un rocher voisin de leur cabane, ils invitèrent les taheeais à un festin, où ayant fait chauffer des pierres qu'ils leur firent

---

tité immense que Cook y avoit porté. Nous y avons trouvé en quadrupèdes, quatre vaches, un taureau blessé et incapable de reproduire, avec quelques chèvres dont les habitans aiment très-peu le lait. Parmi les marchandises d'Europe, ils préfèrent les haches, le drap rouge, nos toiles, les limes, les liqueurs : ils recherchent pour leurs femmes, les miroirs, les ciseaux, et on peut ajouter avec vérité que ces Indiens seront fort à plaindre, si jamais les Européens cessent de leur fournir ces nouveaux besoins qu'ils leur ont créés. A leurs guerres maritimes ont déjà succédé des combats sur terre bien plus meurtriers, et selon le même Vancouver, depuis l'arrivée d'un vaisseau espagnol dans cette île, les O-Taïtiens sont sujets à une enflure à la gorge, dont peu de gens guérissent, et dont on meurt promptement.

entrer dans la bouche avec de l'eau, le bouillonnement et la vapeur les étouffèrent. Les libérateurs devinrent la tige des rois o-taïtiens, et une femme qui habitoit avec les monstres et ne vivoit pas comme eux, devint une déesse; elle avoit deux dents d'une grosseur prodigieuse.

Ces contes incohérens semblent prouver qu'il y eut des anthropophages dans O-Taïti, et il n'est pas même prouvé qu'il n'y en ait plus. O-Maï nous a raconté qu'un homme de sa famille avoit coupé un morceau de la cuisse d'un habitant de Bolabola; et les victimes humaines qu'on y offre aux dieux semblent annoncer un reste de cette barbarie.

Le roi est très-respecté; il porte seul le maro, et seul possède une conque au son de laquelle tous les sujets lui apportent des comestibles de différente espèce. On punit de mort celui qui se sert de son nom avec légéreté; on confisque les terres de celui qui blâme son administration : il n'entre jamais dans les maisons de ses sujets, et si quelque accident l'y force, on brûle la maison, avec tout ce qu'elle renferme; on porte jusqu'à la superstition le respect qu'on lui rend.

Après lui viennent les chefs, puis les manohoones ou les vassaux, que suivent les toutous

ou esclaves : chacune de ces classes ne peut se marier que dans son sein. Le toutou qui est l'amant d'une femme d'un rang supérieur est mis à mort; s'il est résulté des enfans de ce commerce, ils sont mis à mort. Si au contraire, un vassal s'abaisse jusqu'à une femme toutoue, l'enfant prend le rang de son père qui est dégradé. Nous ne répéterons point ce qu'on a dit ailleurs du gouvernement.

Le possesseur peut tuer le voleur qu'il surprend; il n'est obligé qu'à en exposer les raisons. Cette sévérité n'est exercée que sur celui qui cherche à ravir des choses précieuses : pour d'autres objets, on ne le force qu'à la restitution. Un meurtre fait naître une guerre civile entre les familles, qui ne se termine que par la perte entière des possessions de la famille vaincue. La mort d'un toutou est rachetée par la cession de quelques cochons et de quelques plumes rouges : le meurtre même d'un de ses enfans n'est qu'un délit léger.

La petite île de Maitea ou Osnabrug dépend d'O-Taïti ; ses habitans parlent un dialecte différent de leur métropole : ils portent les cheveux longs, se parent de coquilles et de perles polies éblouissantes au soleil ; et dans les combats, ils se servent d'une grande coquille comme d'un bouclier, d'une substance

garnie de dents de requin pour se couvrir les bras, et d'une peau de poisson chagrinée pour défendre leur corps. On nous parla de diverses îles basses situées au nord-est d'O-Taïti; on nous en nomma huit : leurs habitans se rendent quelquefois à O-Taïti; ils ont le teint plus brun que les habitans de cette île, la physionomie moins douce, et le corps piqueté d'une manière différente. Ils ont des coutumes assez singulières.

En nous éloignant de Bolabola, nous cinglions vers le nord; notre voyage qui duroit déjà depuis dix-sept mois, ne faisoit en effet que commencer, et je fis faire l'inventaire de nos provisions pour en régler l'usage. Vers le huitième degré de latitude méridionale, nous commençâmes à voir différentes sortes d'oiseaux : c'est dans ces parages que Mendana découvrit en 1568 l'île de Jésus; nous ne la découvrîmes pas.

Nous coupâmes l'équateur sous le deux cent dixième degré quarante-trois minutes trois secondes de longitude, et deux jours après nous découvrîmes une terre; c'étoit une île basse, formée d'une enceinte qui renfermoit un lac d'eau de mer: la bordure stérile n'offroit que quelques touffes de cocotiers. Je résolus d'y jeter l'ancre pour m'y procurer des tortues; car cette terre

n'étoit point habitée, et sembloit devoir nous en fournir. Tandis que deux canots cherchoient un lieu de débarquement, deux autres pêchoient, et nous rapportèrent deux cents livres de poisson; je les y renvoyai, et je vins avec les vaisseaux devant une petite île où je pus jeter l'ancre, et aux côtes de laquelle il y avoit deux canaux pour pénétrer dans l'île : nous y entrâmes, nous y trouvâmes des tortues, mais en moindre nombre que je n'espérois; on en trouva davantage le lendemain et les jours qui suivirent.

J'avois débarqué dans l'île avec M. Bayly pour y observer une éclipse de soleil, tandis que mes matelots étoient à la chasse des tortues; et quoique je connusse l'ineptie des matelots quand ils se trouvent sur terre, je n'imaginois pas qu'il s'en pût égarer sur une bordure de terre assez étroite où de petits arbrisseaux épars ne pouvoient cacher la vue des vaisseaux. Cependant deux s'égarèrent, et nous inquiétèrent pendant près de deux jours : l'un revint, et l'autre fut retrouvé; mais ils avoient souffert une soif extrême, car il n'y a point d'eau douce dans cette île : l'un d'eux s'étoit soulagé en suçant le sang d'une tortue.

Je plantai sur cette terre déserte des noix de cocos et des ignames que j'avois sur le vaisseau, en pleine végétation; nous y semâmes aussi des

melons, et y laissâmes dans une bouteille nos noms, ceux de nos vaisseaux, et la date de notre séjour. Le sol de cette île est en quelques endroits léger et noir, composé de débris de végétaux, de sable et de fiente d'oiseaux; en d'autres lieux on ne voit que du corail et des coquilles brisées dont la mer est assez éloignée aujourd'hui, pour faire croire que cette terre s'accroît tous les jours : il y a des étangs remplis par l'eau de la mer qui filtre au travers du sable. Rien n'y indique des traces de l'homme, et l'on ne sait comment il pourroit y étancher sa soif; aucun végétal ne pourroit y servir de pain. Il n'y avoit qu'une trentaine de cocotiers peu fertiles, et le suc des noix y a le goût de sel : on y trouve quelques arbrisseaux, et deux ou trois plantes différentes; on y vit aussi un side, ou une mauve de l'Inde, une espèce de pourpier, deux de gramen, et une plante semblable au *mesembryamthemum*. Sous les arbres vivoient une multitude infinie d'hirondelles, ou d'oiseaux d'œufs d'une espèce qui nous étoit inconnue; elles sont noires dans la partie supérieure du corps, blanches dans l'inférieure, sur le front elles ont un arc blanc : les unes soignoient leurs petits, d'autres couvoient un œuf bleuâtre, tacheté de noir, et plus gros que celui d'un pigeon. Nous y vîmes d'autres oiseaux encore,

tels que le noddi, un autre semblable au goéland, un troisième couleur de chocolat, qui a le ventre blanc; la frégate, le courlis, la guignette, l'oiseau du Tropique, et un petit oiseau de terre qui ressemble à la fauvette d'hiver; de petits lézards, des crabes de terre, des rats sont encore les habitans de cette île.

Nous y célébrâmes la fête de Noël, et lui donnâmes ce nom; elle a quinze à vingt lieues de circonférence, et a la forme d'une lune décroissante, dont les extrémités sont, l'une au nord, l'autre au sud : elle est ceinte de rochers de corail, au dehors desquels est vers le couchant un banc de sable qui s'étend à un mille en mer. L'île Noël est entre les îles de la Société et les îles Sandwich. La latitude de cette île où nous observâmes l'éclipse du soleil, est d'un degré cinquante-neuf minutes, et sa longitude de deux cent dix-neuf degrés cinquante-huit minutes.

Nous nous en éloignâmes le 2 janvier 1778, toujours environnés de différens oiseaux : parvenus entre le dixième et le onzième parallèles, nous vîmes des tortues qui nous annoncèrent le voisinage d'une terre; mais ce n'est que quelques jours après, au lever de l'aurore, que nous découvrîmes deux îles élevées : en nous approchant de l'une d'elles nous en découvrîmes une troisième. Bientôt quelques pirogues se

détachèrent de celle vers laquelle nous tendions; nous les attendîmes, et fûmes agréablement surpris d'entendre parler aux insulaires la langue des îles de la Société. Nos invitations ne purent les déterminer à se rendre sur nos vaisseaux; ils acceptèrent le don de quelques médailles de cuivre, et m'envoyèrent en retour quelques maquereaux : je leur tendis encore de petits clous et des morceaux de fer qu'ils estimoient beaucoup, et ils m'envoyèrent des poissons et une patate douce. Je ne voyois dans leurs pirogues que de larges citrouilles, et une espèce de filet de pêche. Ils avoient la peau brune, leur taille étoit médiocre, ils paroissoient très-robustes; leur physionomie étoit très-variée, plusieurs ressembloient aux Européens; la plupart avoient les cheveux courts, d'autres les portoient flottans, quelques-uns les portoient en touffe au sommet de la tête : ils étoient noirs, mais chargés d'une graisse rousse; ils portoient leur barbe longue, n'avoient d'ornemens qu'une légère piqueture sur les mains et sur les aines, et des morceaux d'étoffe d'un dessin bien singulier qu'ils portoient autour des reins : ils paroissoient d'un caractère doux, et n'avoient d'armes que des pierres qu'ils jetèrent quand ils virent que nous ne les attaquions pas.

A mesure que nous avançâmes, d'autres

pirogues nous apportèrent un grand nombre de cochons de lait rôtis, et de très-belles patates; nous donnions pour les premiers un clou de six sous sterling, et comme nos tortues alloient finir, ce secours nous remit dans l'abondance. Nous voyions, en suivant la côte, diverses bourgades dont les habitans accouroient dans les lieux élevés, afin de mieux voir les vaisseaux, ou ils se réunissoient en foule sur le rivage : le centre de cette île est hérissé de montagnes chargées de bois; les arbres étoient répandus autour des villages, près desquels on voyoit des plantations de bananiers, de cannes à sucre, et d'autres productions.

Nous pûmes jeter l'ancre le lendemain, et les habitans enhardis vinrent sur le vaisseau. A sa vue, leur étonnement, leur admiration se peignoient sur tous leurs traits; ils ne connoissoient aucune de nos marchandises : ils paroissoient avoir une idée du fer, et lui donnoient tantôt le nom de *hamaite*, tantôt celui de *toë*; ils ne connoissoient point l'usage du couteau, ne firent aucun cas de nos grains de verre, ni même des miroirs, et admirèrent les assiettes de faïence, les tasses de porcelaine : ils étoient honnêtes, et nous demandoient où ils devoient s'asseoir, s'ils pouvoient cracher sur le pont; ils prioient ou chantoient avant de monter sur le

vaisseau, et dès qu'ils y étoient, ils s'emparoient sans façon de ce qui paroissoit leur convenir.

Je ne voulois point que les équipages descendissent sur la terre, pour empêcher qu'ils ne communiquassent la maladie vénérienne aux habitans ; par le même motif, je ne voulus point recevoir de femmes sur nos vaisseaux ; plusieurs s'étoient présentées, et sans avoir de la délicatessé dans les traits, leur physionomie annonçoit une franchise aimable : une pièce d'étoffe qui, du milieu des reins, leur descendoit jusqu'à mi-cuisse, les distinguoit seule des hommes. Mes soins n'avoient pas réussi toujours, et quoique je misse à leur exécution toute la vigilance dont j'étois capable, je n'ose me promettre de les avoir pris avec succès; tel que vous ne croyez pas infecté, l'est souvent assez pour répandre la maladie : il seroit difficile au plus habile médecin de décider si celui qu'il traite est absolument guéri ; et tel qui est attaqué, le cache avec soin, par honte, et ne craint pas de la communiquer à d'autres avec une insensibilité qui étonne.

J'avois jeté l'ancre près d'un lieu où on nous avoit assuré qu'il y avoit un étang d'eau douce ; je trouvai en effet un petit lac dans le fond d'une vallée basse. A mon débarquement, les Indiens se prosternèrent la face contre terre, et j'eus de

la peine à les faire relever : j'ignorois qu'ils traitoient ainsi leurs premiers chefs ; j'ignorois encore qu'un détachement que j'avois envoyé, pressé par des hommes qui vouloient enlever ses fusils, avoit été obligé de faire feu, qu'un des insulaires avoit été tué, et que tous avoient été frappés de terreur. J'excitois les échanges tandis que je m'occupois à notre provision d'eau; les habitans, loin de s'y opposer, nous aidèrent. Je voulus visiter le pays; je vins dans la partie orientale où, de nos vaisseaux, j'avois observé dans chaque village de certains obélisques blancs, dont un m'avoit paru haut de cinquante pieds : je vis que ces obélisques étoient placés dans des moraïs qui offroient un terrain étendu, ceint d'un mur de pierre de quatre pieds de hauteur, pavé de cailloux mobiles, ombragé d'arbres divers, ayant à une de ses extrémités l'obélisque formé d'une espèce de treillage de bois, recouvert d'une étoffe mince, légère et grise, dont on voyoit une grande quantité en divers endroits du moraï. L'obélisque, à la hauteur de cinq à six pieds, étoit chargé de bananiers et de fruits offerts à leur dieu; les autres parties du moraï ressembloient à celles des cimetières d'O-Taïti; il y avoit un hangar : en face de l'entrée étoient des figures de bois d'un seul morceau, hautes de trois pieds,

assez bien dessinées et sculptées; on les appeloit *Eatooa no Veheina*, ou *figures de déesses*: l'une portoit sur sa tête un casque assez semblable à celui des anciens guerriers, l'autre un bonnet cylindrique; elles étoient enveloppées d'étoffes; à peu de distance d'elles on avoit placé des offrandes de fougères.

Là se voyoient les tombeaux des différens chefs; là étoit aussi l'autel où l'on sacrifie des animaux et même des hommes aux dieux, car la ressemblance de leurs mœurs avec celles d'O-Taïti, s'étend encore jusqu'à cette cérémonie barbare : il paroît même qu'ils font de tels sacrifices à la mort de leurs chefs. Je fus frappé de douleur, en apprenant qu'un peuple si bon avoit des usages si cruels, et plus frappé encore en voyant que ces sacrifices inhumains y étoient communs : l'île paroît remplie de ces espèces de tombeaux. Le terrain des plantations est plat, entrecoupé de fossés pleins d'eau, et de chemins élevés. Là prospère *le taro* (1), racine qui a

(1) Le capitaine Dixon, qui étoit aux îles Sandwich en 1786, dit que ces insulaires lui donnoient communément cinq belles racines de taro ou tarow pour un clou de huit ou dix sous. Ils lui apportèrent aussi une grande quantité de peaux d'oiseaux merveilleusement bien conservées : elles étoient ordinairement réunies dix par dix, au moyen d'un petit bâton qui leur passoit par le bec.

besoin d'un sol humide; les plantations plus sèches, consistent en plants réguliers de beaux mûriers-étoffes, les cocotiers y ont moins belle apparence, les bananiers y promettent davantage; les arbres qui environnent les villages, sont des espèces de sébestes, ou de pruniers sauvages.

Nos marchés s'étoient faits avec succès et avec loyauté : nous achetâmes beaucoup de cochons de lait et de volailles, des racines, des bananes, avec des clous et des morceaux de fer. Les insulaires apportèrent aussi au marché une espèce particulière de manteaux et de bonnets qui étoient faits avec élégance : les premiers descendent jusqu'au milieu du dos, et s'attachent par devant; le fond est un réseau sur lequel étoient comme tissues des plumes jaunes et rouges, si bien unies qu'elles sembloient former un velours épais, moëlleux et lustré; ils sont de dessins variés, les uns en espaces triangulaires rouges et jaunes, d'autres en croissans; plusieurs étoient rouges bordés de jaune, et la couleur éclatante des plumes leur donnoit un grand prix : il paroît qu'ils s'en servent dans les cérémonies d'éclat. Les bonnets ressemblent à un casque; sur le milieu est une espèce de crête, et sur les côtés deux trous où l'on passe les oreilles : c'est un châssis de baguettes d'osier, couvert d'un

réseau, tissu de plumes plus serrées encore que sur les manteaux; le fond en est rouge, mais partagé par des raies vertes, jaunes ou noires. Ils tirent ces plumes d'un petit oiseau rouge, auquel ils coupent les jambes pour en mieux conserver les plumes; il paroît être une espèce de mérops, de la grosseur d'un moineau, d'un rouge écarlate sur tout le corps, mais il a les ailes et la queue noires; son bec est arqué, rougeâtre, de la longueur de deux fois sa tête.

Nous nous disposâmes à quitter ces îles; mais il nous fut difficile de nous en éloigner sans danger à cause des écueils : pendant que nous y travaillions, les habitans nous apportèrent encore des cochons et des racines. Nos canots se rendirent encore sur la côte; ils auroient pu en apporter de nouvelles provisions, mais nous manquions de sel pour les conserver, et nous avions suffisamment de viandes fraîches. Je dirigeai ma route vers une autre île que les habitans nommoient *Oneeheow;* mais le vent nous força de revenir vers l'île que nous venions de quitter : les courans nous en éloignèrent ensuite, et nous nous rapprochâmes d'Oneeheow, où nous jetâmes l'ancre le 19 janvier 1778.

Les habitans accoururent avec des cochons de lait, des patates, des ignames et des nattes : ils ressembloient à ceux de l'île que nous venions

de quitter, parloient la même langue, et faisoient leurs échanges avec la même loyauté. Ils avoient amené leurs femmes, qui dansèrent sur le pont d'une manière immodeste : avant de nous quitter, ces insulaires nous demandèrent la permission de déposer sur le pont des touffes de leurs cheveux. Ils mangent leurs ennemis comme les habitans de l'île que nous avions quittée, quoiqu'ils vivent dans la plus grande abondance : ils nous vendirent aussi du sel.

Les vagues obligèrent vingt de nos hommes à passer la nuit dans l'île, et ce contre-tems malheureux occasionna sans doute des liaisons avec des femmes du pays, que j'avois désiré prévenir. Les insulaires bravèrent ces vagues pour nous apporter des provisions; l'un d'eux avoit la figure d'un lézard piqueté sur la poitrine; d'autres y avoient des figures d'hommes grossièrement dessinées. Ils nous apprirent que leur île étoit soumise à celle d'Atooi, nom de l'île où nous avions abordé, et où régnoient plusieurs chefs.

Je résolus de descendre dans cette île, et j'y portai un bouc et deux chèvres, un verrat et une truie, des graines de melons, de citrouilles et d'oignons; je les donnai à l'un des insulaires qui me parut respecté des autres;

et tandis que quelques-uns des matelots remplissoient leurs futailles à un ruisseau voisin, je pénétrai dans le pays : il me parut agreste, pierreux, mais couvert d'arbrisseaux et de plantes qui parfumoient l'air ; nulle part je n'en avois respiré un aussi agréable. Nous y observâmes des marais salans peu abondans, et des puits d'eau. Les habitans se rassembloient autour de nous, et il me parut qu'il n'y en avoit pas plus de cinq cents dans l'île entière.

Nous eûmes occasion d'examiner l'intérieur des maisons, il nous parut décent et propre : les hommes n'y mangent point avec leurs femmes ; celles-ci se réunissent pour faire leurs repas en commun. La noix huileuse du dooedooe leur sert de flambeau durant la nuit : ils cuisent les cochons dans des fours ; mais auparavant ils leur coupent l'épine du dos dans toute sa longueur. Les femmes y sont aussi taboos, car nous en vîmes qui ne touchoient point aux alimens, et qui les recevoient de leurs compagnes dans la bouche. Nous y remarquâmes encore quelques cérémonies mystérieuses dont nous ne pûmes deviner l'objet ; par exemple une femme, après avoir noyé un cochon et avoir jeté un fagot sur son corps sans vie, frappa un homme avec un bâton sur les épaules :

cet homme s'étoit assis devant elle pour recevoir cette espèce de discipline. Ils paroissoient aussi avoir une sorte de vénération pour les chouettes qui nous y parurent fort apprivoisées : nous y remarquâmes encore que plusieurs s'étoient arraché une dent, et nous avons dit ailleurs qu'ils témoignent du respect et de l'amitié en donnant une touffe de leurs cheveux.

De petits accidens ne nous permirent pas de tirer de ces îles tous les avantages que nous avions lieu d'en attendre; et pressés de nous rendre en Amérique, nous les quittâmes pour cingler vers le nord. Avant de nous en éloigner, donnons-en ici une idée générale.

Elles sont disposées en groupes; c'est un des archipels nombreux dont l'océan Pacifique est semé : les îles solitaires qui les séparent sont clair-semées et en petit nombre. Cet archipel peut être plus étendu que nous ne le connoissons : nous y avons découvert cinq îles; Woaho, Atooi, Oneeheow, Oreehoua et Tahoora.

La première est la plus orientale; elle est habitée, ses terres sont hautes; c'est tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant pu la visiter. Nous avons parlé de celle d'Oneeheow; elle est située à sept lieues au couchant d'Atooi, et n'a que quinze lieues de tour : elle produit surtout des ignames; ses habitans tirent du sel de

ses marais, et s'en servent pour conserver leurs poissons : l'île en général est basse, mais ses rivages sont escarpés dans la partie qui regarde Atooi, et vers le sud-est elle se termine en colline ronde. Oreehoua est située au nord d'Oneeheow, elle est petite et peu élévée : Tahoora est petite comme cette dernière, mais le sol en est peu élevé; elle n'est habitée que par des oiseaux. Atooi est la plus considérable de toutes, elle peut avoir près de vingt-cinq lieues de tour : la rade où nous mouillâmes est assez sûre, le vent alisé y souffle obliquement; il est facile d'y débarquer : elle a de la bonne eau douce à peu de distance. L'aspect de l'île est différent de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors; tout y offre des pentes douces, le centre en est élevé sans y être chargé de montagnes; les nuages y reposent souvent, et doivent y fournir des sources : de la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'herbe d'une excellente qualité, qui croît à la hauteur de deux pieds et quelquefois par touffes; mais dans les lieux où on la trouve, on ne voit pas un arbrisseau.

Dans les vallées le sol paroît d'un noir brun, un peu friable; mais dans les lieux élevés, il est d'un brun rougeâtre assez compacte : dans les vallées le taro prospère; sur les monts on cultive

les patates douces, qui pèsent souvent de dix à quatorze livres. Le tems y fut variable durant notre séjour, et c'est cependant la saison où il devoit être le plus fixe. La chaleur y est modérée; les salaisons s'y conservent très-bien : les rosées n'y sont pas abondantes, mais peut-être le sont-elles davantage dans les lieux ombragés d'arbres.

Les rochers y sont d'une pierre pesante, d'un noir grisâtre, disposés comme les rayons d'un gâteau de miel, et parsemés de particules luisantes, et de quelques taches couleur de rouille; la profondeur de ces rochers est immense : ils offrent des couches qui ne sont point adhérentes, et cependant n'ont point de corps intermédiaires. Nous y trouvâmes aussi le lapis lydius, et une pierre à aiguiser, couleur de crême, coupée de veines plus blanches ou noires; une ardoise fine et une grossière. Nous y vîmes aussi des hématites, sorte de pierres précieuses.

On y recueille cinq ou six espèces de bananes, du fruit à pain, des noix de cocos, des ignames, et l'arum de Virginie : on y voit le toa, la gardenia parfumée, ou jasmin du Cap; des dooedooes qui donnent des noix huileuses, lesquelles, enfilées à des baguettes, y servent de chandelles; un sida ou mauve, *la morinda citrifolia*, une espèce de convolvulus, et une

multitude de citrouilles qui y deviennent très-grosses et ont des formes variées. Sur le sable aride, croît une plante inconnue de la forme du chardon, et comme lui armée de piquans, mais qui porte une belle fleur semblable au pavot blanc : celle-ci et une plus petite sont les seules plantes nouvelles qu'on y ait observées.

Nous y avons vu voltiger des oiseaux de la grosseur du serin, et dont le plumage étoit d'un cramoisi foncé; une grosse espèce de chouette, des faucons ou milans bruns, un canard sauvage, le héron bleu, une espèce de corlieu : la multitude de plumes de couleurs variées qu'ont les insulaires, y annonce un grand nombre d'oiseaux que nous n'avons point vus. Ses rivages ne nourrissent pas une grande diversité de poissons; mais on y trouve le petit maquereau, le mulet commun, et un autre de couleur de craie blanche, un petit poisson de rocher qui est brunâtre et tacheté de bleu, et trois ou quatre autres espèces : les coquillages n'y offrent rien d'intéressant.

Nous n'y avons vu d'animaux domestiques que des cochons, des chiens, de la volaille. On y remarque encore de petits lézards et des rats.

Les insulaires sont de taille moyenne; ils

ne sont remarquables ni par la beauté de leur forme, ni par la délicatesse de leurs traits; mais leur physionomie promet la bonté, la franchise : leurs yeux n'annoncent guères de vivacité ni d'intelligence; leur visage, et surtout celui des femmes, est rond, quelquefois alongé; leur teint est brun de noix : les deux sexes sont moins distingués ici par la taille, le teint et les traits que par-tout ailleurs; peu sont difformes : leur peau n'est ni douce ni luisante; ils ont les dents bonnes, les cheveux lissés, noirs et peints : il y avoit plus de femmes que d'hommes remarquables par leur embonpoint. Ils nagent avec une vigueur et une légéreté extraordinaires : des femmes chargées d'un nourrisson, y fendent les ondes agitées, et traversent un espace de mer effrayant.

Leur caractère est gai; ils n'ont pas la légéreté inconstante des O-Taïtiens, ni la tranquille gravité des Tongatabooens : ils vivent entr'eux d'une manière très-sociable; les mères y prennent grand soin de leurs enfans, et les hommes se plaisent à les aider en ce point : leur intelligence se développoit surtout en ce qu'ils paroissoient sentir toute la supériorité de nos arts sur les leurs. Peut-être cette île renferme-t-elle trente mille ames.

Les deux sexes portent peu d'ornemens : ils

ne mettent rien aux oreilles qu'ils ne percent pas; mais ils ont des colliers semblables à des cordons de chapeaux, auxquels ils suspendent un morceau de bois, de pierre ou de coquillage, long d'environ deux pouces, et un hameçon large et poli dont la pointe est en dehors : quelquefois ces colliers sont de coquillages, ou de guirlandes de fleurs de mauve qu'ils ont fait sécher. Les femmes ont des bracelets composés d'écailles, et de morceaux d'un bois noir incrusté d'ivoire, quelquefois orné de dents de cochon. Des plumes de coq ou de l'oiseau du Tropique ornent la tête des hommes; quelquefois ils y placent la queue d'un chien blanc, montée sur une baguette. Les hommes sont ordinairement piquetés sur les mains, ou sur les bras, et les aines; mais il en est un petit nombre dont tout le corps est bariolé de lignes et de figures diverses.

Ils paroissent vivre en bourgades dispersées sans ordre et sans fortifications : il y a des maisons vastes et commodes; d'autres sont de misérables chaumières : leur forme est celle d'une meule de foin oblongue; elles sont closes avec soin : une herbe longue posée sur des perches menues disposées avec régularité, leur sert de couverture; l'entrée en est si étroite qu'il faut se traîner à genoux pour y pénétrer : un

châssis de planche la cache ou la ferme; c'est leur porte et leur fenêtre : l'intérieur est propre; le sol y est jonché d'herbes sèches, recouvertes de nattes qui leur servent de siéges et de lits : sur une espèce de banc on trouve des vases d'eau faits avec de l'écorce de citrouille, des paniers remplis de fruits ou de racines, quelques plats et quelques assiettes de bois. Ils sont riches en cochons, en chiens et en poissons qu'ils savent conserver avec le sel; ce sel dont ils font une grande consommation, est rouge par son mélange avec la vase sur laquelle il se dépose.

Leurs amusemens paroissent assez variés; leurs danses ressemblent à celles des îles où nous avions passé, mais ils les exécutent avec moins d'adresse : leurs instrumens de musique sont grossiers; l'un est un cône renversé, creux en partie, composé d'une plante grossière qui ressemble au jonc, orné sur les bords et au sommet de belles plumes rouges : on y attache une petite citrouille vidée dans laquelle on met quelque chose qui fait du bruit, et l'on secoue cet instrument; on le fait mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre, et de différens côtés, en se frappant la poitrine de l'autre main. Un autre de ces instrumens est formé d'un vase de bois et de deux bâtons; le musicien qui s'en servoit tenoit le

plus long bâton comme nous tenons le violon, le plus court lui servoit d'archet, et son pied frappoit en même tems sur le vase creux renversé par terre; des femmes accompagnoient l'instrument d'un air assez agréable.

Ils ont une espèce de jeu de boules; ces boules ressemblent mieux à un petit fromage à bords arrondis qu'à un globe : elles sont de pierre ou d'une ardoise grossière, très-polies et luisantes. Ils ont encore des espèces de palets d'ardoise, et s'en servent comme nous.

Leurs ouvrages mécaniques annoncent beaucoup d'adresse : ils font leurs étoffes de mûriers par les mêmes procédés que les O-Taïtiens; mais ils l'emportent sur ceux-ci par les couleurs et la variété des dessins : on est étonné de la régularité de leurs figures. Ils ont aussi des étoffes blanches, ou d'une seule couleur; ils savent les joindre par des coutures. Ils fabriquent un grand nombre de nattes blanches très-fortes, qui offrent beaucoup de raies rouges ou de losanges entrelacées : il en est de fines, de grossières, d'unies et de fortes. Ils peignent l'écorce des citrouilles qui leur servent de vases, quelquefois ils les vernissent. *Le cordia* ou *toa*, leur fournit des vases et des jattes de bois, qui semblent être faits dans l'atelier d'un tourneur. Ils font encore des éventails de natte ou d'osier,

qui ont des manches, et des cordelettes de cheveux ou de bourre de cocos. Ils ont une multitude d'espèces d'hameçons; les uns sont d'os, d'autres de bois garnis d'os, beaucoup sont de nacre de perle, tous armés d'une ou de deux barbes. Nous en achetâmes un long de neuf pouces, fait sans doute d'un os de poisson : un ouvrier d'Europe, avec ses connoissances et le secours de ses instrumens, ne pourroit le faire plus poli, ni lui donner plus d'élégance; c'est avec la pierre ponce qu'ils polissent les pierres : leurs outils de pierre sont faits comme ceux d'O-Taïti. Ils avoient deux morceaux de fer, et en connoissoient l'usage; mais cette connoissance répandue sur une île où abordèrent les Européens, peut s'être propagée au loin; car ils paroissoient n'avoir jamais vu de vaisseaux : dans presque toutes les îles nouvelles que nous découvrîmes, ils avoient une idée au moins obscure de son usage; les voyages de leurs habitans dans des îles où on le connoissoit, ou ceux des insulaires qui avoient commercé immédiatement ou par des intermédiaires avec les îles fréquentées par les Européens, ont suffi pour en donner la connoissance et le désir. Les naufrages ont pu encore y porter des morceaux de fer.

Leurs pirogues sont longues de vingt-quatre

pieds, larges de dix-huit pouces; une pièce de bois, ou un tronc d'arbre un peu creusé en forme le fond; les flancs sont formés de planches d'un pouce d'épaisseur, ajustées et liées au fond d'une manière exacte; l'avant et l'arrière taillés en coins, sont un peu élevés : ils en lient deux ensemble, et leur donnent des balanciers d'une forme et d'une disposition très-bien imaginées. Quelques-unes ont une voile triangulaire, légère, enverguée à un mât.

Nous avons parlé des soins qu'ils prennent de la plantation du taro, et de leur disposition régulière; tels sont aussi leurs champs de bananes et de cannes à sucre : les terrains bas sont entourés de fossés, les autres sont sans clôture; les arbres à pain et les cocotiers n'y prospèrent pas, et les habitans, pour cette raison, s'occupent d'autres végétaux qui demandent cependant plus de soins. L'île pourroit être mieux cultivée, et nourrir une population trois fois plus nombreuse.

Plusieurs chefs résident à Atooi; mais nous n'en vîmes point; peut-être ils étoient absens ou craignirent de se montrer. L'un d'eux vint sur la Découverte, dans une double pirogue; les insulaires se prosternèrent dans celles qu'ils montoient; mais lui, sans faire attention à leurs

hommages, à leurs pirogues, au danger auquel il les exposoit, heurta, renversa celles qui se trouvèrent sur son passage, et sembla faire consister sa grandeur dans le mépris qu'il montroit pour ses sujets. On le hissa sur le vaisseau : ses courtisans se rangèrent autour de lui en se tenant par la main, et ne permirent qu'au capitaine Clerke de l'approcher. Il étoit jeune et couvert d'étoffes de la tête aux pieds ; Clerke lui fit des présens, et il en reçut une jatte de bois, soutenue par deux figures d'hommes assez bien sculptées. On ne put le déterminer à se mouvoir : on le reporta bientôt après dans sa pirogue, et il gagna la côte.

La multitude d'armes qu'ont ces insulaires, annonce qu'ils font ou soutiennent souvent la guerre, peut-être entre les divers districts de l'île, peut-être avec les habitans des îles voisines, et ces guerres fréquentes paroissent être la cause de la foiblesse de leur population. Ils ont des piques ou lances qui sont d'un beau bois couleur de châtaigne, bien poli, et dont l'une des extrémités est aplatie, et l'autre barbelée; ils ont une espèce de poignard long d'environ un pied et demi, pointu, assujetti à la main avec un cordon, et dont ils se servent pour combattre corps à corps; ces poignards sont quelquefois doubles, et ont le manche au milieu. Ils ont des

arcs et des traits, mais l'un et l'autre sont foibles : ils ont encore une espèce de couteau dont ils frappent d'estoc et de taille; il est de bois et long d'un pied, aplati, arrondi aux coins, par-tout environné de dents de requin pointant en dehors; un cordon passe au travers du manche troué, et s'entortille plusieurs fois autour du bras. Il nous parut qu'ils se servoient de la fronde.

Ils enterrent ceux qui meurent de mort naturelle, comme ceux qu'on sacrifie aux dieux; mais leurs temples sont sales : ils y offrent aussi des végétaux. Les prêtres ou tahounas paroissent y être nombreux.

La langue est la même qu'à O-Taïti; ils en ont la prononciation douce; leurs chants ont les mêmes mesures, les mêmes cadences. Il paroît donc que les peuples de ces îles ont la même origine; mais à une aussi grande distance, comment ont-ils pu venir de l'un de ces archipels à l'autre? c'est ce qu'on ne peut dire. Il est cependant certain que la même langue, et par conséquent le même peuple remplit des îles situées à mille six cent soixante lieues de distance du levant au couchant, et à mille deux cents lieues du nord au midi.

Je donnai à ce petit archipel le nom d'*îles de Sandwich :*

Sandwich (1) : outre les cinq que j'ai nommées, il en est une plus petite qui est basse et déserte, située dans le Tahoora, et appelée *Tamma-pappa*. Leur situation les rendroit utiles à ceux qui se rendent de l'Amérique aux îles de l'Asie, ou de ces îles en Amérique; et si les Espagnols eussent eu l'esprit des découvertes, ils auroient fait depuis long-tems leurs voyages des Philippines au Pérou, et d'Acapulco à Manille, avec bien plus de facilité et de sûreté.

La longitude de la rade où nous entrâmes dans l'île Atooi, est de 217 degrés 41 minutes 3 secondes; sa latitude septentrionale de 21 deg. 56 minutes 15 secondes.

Nous parvînmes le 12 février, sous le 30e degré de latitude, et quoique nous fussions dans le milieu de l'hiver, nous n'éprouvions qu'un peu de froid le matin et le soir; plus au nord, la différence de température est plus grande. Treize jours après, nous traversâmes la route du Vaisseau de Manille; nous approchions du continent de l'Amérique, et cependant nous n'en voyions aucun indice; à peine avions-nous vu un oiseau depuis notre départ des îles

(1) Dixon prétend que Cook leur imposa ce nom en l'honneur du comte de Sandwich son protecteur, qui étoit alors premier lord de l'amirauté.

Sandwich. Au delà du 44e degré, l'air étoit doux encore, et j'en étois étonné d'autant plus que nous étions voisins d'un continent d'une étendue immense où le froid est très-vif. Sans doute l'hiver de 1778 fut très-doux dans ces climats. Pendant le calme que nous éprouvâmes le 2 mars, nous vîmes diverses parties de la mer couvertes d'une glaire, ou matière visqueuse, autour de laquelle nageoient des animalcules, dont quelques-uns étoient gélatineux, presque globulaires, et de la classe *mollusca*. Il en étoit une autre espèce plus petite, plus nombreuse, blanche et lustrée, qui, lorsqu'ils étoient en repos dans un verre d'eau salée, ressembloient à des parcelles de feuilles d'argent. Ils nageoient avec la même facilité sur le dos, sur les côtés ou le ventre, et montroient alors les couleurs les plus brillantes des pierres précieuses; quelquefois d'une transparence parfaite, quelquefois passant par différentes nuances du saphir pâle au violet foncé, et ces nuances étoient souvent mêlées des teintes éclatantes du rubis et de l'opale; elles couvroient de lumière le vase et l'eau : au grand jour, les couleurs étoient plus vives, et quand les animalcules descendoient au fond, ils prenoient une teinte brunâtre. Si le vase étoit éclairé avec la chandelle, ils étoient d'un beau vert pâle parsemé de points lustrés;

dans l'obscurité, ils avoient la foible lueur d'un charbon qui s'éteint : nous leur donnâmes le nom d'*oniscus fulgens ;* sans doute ils contribuent au phénomène de la mer lumineuse, et de la phosphorescence des mers (1).

Le 7 mars 1778, nous vîmes la côte de la nouvelle Albion (2) ; nous en étions encore à dix ou douze lieues : elle se prolongeoit du sud-est au nord-est; nous étions sous le 44e degré 33 minutes de latitude septentrionale, et sous le 252e degré 48 minutes de longitude. La terre paroissoit d'une hauteur médiocre, variée de collines et de vallées, et par-tout couverte de bois. J'y cherchai un port que le mauvais tems ne me permit pas d'y trouver ; des rafales, de la pluie, de la grêle nous y assaillirent; un ciel épais et noir nous environna, et je fus obligé de m'éloigner de la terre, dans la crainte de m'aller briser contr'elle. Nous nous en rapprochâmes ensuite; elle étoit là d'une hauteur modérée, mais s'élevant dans l'intérieur du pays, semée de mondrains, de petites collines, et couverte de grands arbres droits, ou d'espèce de taillis : elle

---

(1) *Voyez* le tome VIII, page 28.

(2) Découverte en 1578 par Drak ou Drake, qui en prit possession au nom d'Elisabeth, reine d'Angleterre. *Voyez* son voyage, tome II, page 130.

n'offroit rien d'agréable à l'œil; l'hiver y régnoit encore. Entre les collines et les mondrains, on voyoit des enfoncemens couverts de neige à une grande profondeur, les terrains nus en étoient chargés; mais dans l'intérieur du pays on n'en voyoit point : la côte terminée par une grève blanche et sablonneuse n'y formoit aucun enfoncement, n'y offroit aucun port; le mauvais tems nous força encore de nous en éloigner.

C'est dans ces parages que doit être le cap Blanc, découvert par Martin d'Aguilar, au commencement de 1603 (1). Les géographes y placent une large entrée, une espèce de détroit, là même où ce navigateur ne vit qu'un fleuve que les courans lui empêchèrent de remonter.

Les ouragans se succédèrent, et nous mirent en danger de nous briser sur les côtes : pour l'éviter, il fallut marcher au midi, et le tems ayant changé, reprendre la route du nord. Je vis la terre qui m'offrit l'apparence d'un havre, et j'y dirigeai ma marche; mais en nous approchant, l'ouverture apparente se changea en une terre basse, et il fallut s'éloigner encore. C'est près de là qu'on a placé le prétendu détroit de Jean de Fuca; mais nous ne découvrîmes rien qui en eut l'apparence. Ici la terre est d'une

---

(1) *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

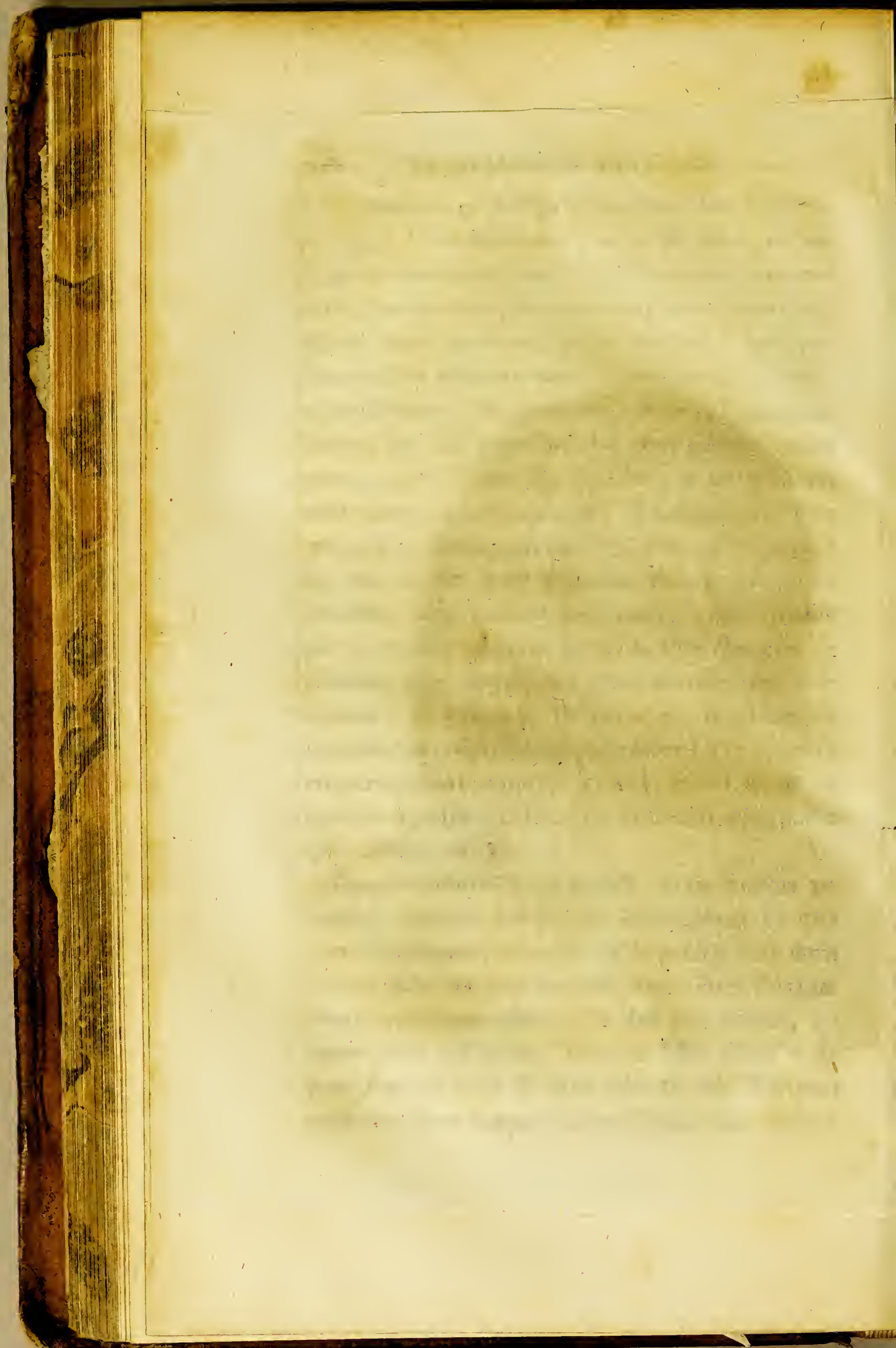
hauteur égale, bien boisée, d'un aspect agréable; elle y paroît fertile.

Nous perdîmes de vue cette côte, et ne la revîmes que cinq jours après : elle nous offrit par-tout de hautes montagnes dont les sommets étoient chargés de neige, mais les vallées, le voisinage de la mer l'étoient de grands arbres, d'une vaste forêt. Entre deux pointes de terre que je nommai, l'une, *pointe des Brisans*, l'autre, *pointe Boisée*, je crus apercevoir une baie que je nommai *baie Hope*, ou *de l'Espérance :* pour cette fois cette espérance ne fut point trompée. En l'approchant, nous découvrîmes deux coupures ou entrées; et ne pouvant atteindre l'une, nous cinglâmes vers l'autre : nous y arrivâmes, et le calme nous y laissant, nous fûmes obligés de nous y faire traîner par nos canots, et de jeter l'ancre avant que d'y être parvenus.

Bientôt nous fûmes certains que la côte étoit habitée; trois canots nous approchèrent; l'un des sauvages qui les montoient nous fit un long discours, et y joignit des gestes qui nous parurent être une invitation d'y descendre. Quand il eut fini, il jeta des plumes vers nous, et ses camarades nous jetèrent aussi des poignées de poussière ou d'une poudre rouge. L'orateur étoit couvert d'une peau, et tenoit dans les mains

une espèce de grelot qu'il secouoit. Deux autres sauvages lui succédèrent, mais ils furent moins longs et moins véhémens. Quelques-uns avoient leurs cheveux remplis de petites plumes blanches. Après leur discours, ils se tinrent à quelque distance du vaisseau sans témoigner de surprise ni de défiance; ils parloient à la fois, l'un d'eux chanta un air agréable. Le vent s'éleva; nous nous approchâmes de la côte, et nous fûmes environnés de sauvages qui haranguèrent. Une pirogue se distinguoit par une tête peinte, ayant un œil et un bec d'oiseau d'une grandeur énorme; elle portoit un homme remarquable par sa figure bizarre, ayant la tête chargée de plumes, et le visage peint d'une manière extraordinaire : il tenoit à la main un morceau de bois sculpté, représentant un oiseau; il le secouoit en haranguant d'un ton criard, et en tiroit un bruit semblable à celui d'un grelot. Il nous parut que c'étoit un chef.

Leur conduite fut paisible, mais aucun ne voulut venir à bord : ils échangèrent ce que nous désirâmes; mais ce qu'ils préféroient étoit le fer dont ils paroissoient connoître l'usage. Nous espérâmes trouver là des provisions, du repos, des agrémens, et cette idée nous y fit jeter l'ancre avec la plus grande joie. Le port étoit excellent, les peuples qui l'habitoient étoient





Homme de l'Entrée de Nootka.

doux et paisibles, et nous résolûmes d'y chercher un lieu où nous pussions nous établir. J'y trouvai une anse bien formée, et nous y entrâmes le lendemain. Les échanges se continuoient entre les naturels et nous, et l'honnêteté y présidoit. Ils nous offrirent des peaux d'ours, de loups, de renards, de daims, de lapins des Indes, de putois, de martres et de loutres de mer, qui sont les mêmes que celles qu'on trouve dans les îles situées au levant du Kamtschatka : ils nous apportèrent aussi un habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui ressemble au chanvre; des arcs, des traits, des piques, des hameçons de pêche, divers instrumens, des figures monstrueuses, une espèce d'étoffe de poil et de laine, des sacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculptés, des grains de verre, des colifichets de cuivre et de fer, ayant la forme d'un fer à cheval, et qu'ils suspendent à leur nez, et jusqu'à des ciseaux et des outils de fer qu'ils avoient reçus, ou de quelques navigateurs, ou des tribus américaines qui commercent avec les Européens. Ils nous offrirent encore des crânes et des mains d'hommes qui n'étoient pas encore dépouillées de leur chair, et nous firent entendre qu'ils avoient mangé ce qui manquoit. Cette peuplade mange donc aussi ses ennemis!

Ils méprisoient nos étoffes, nos grains de verre; mais ils donnoient du prix aux couteaux, aux ciseaux, aux clous, aux morceaux de fer et d'étain, aux miroirs, aux boutons de métal. Ce fut sur ces objets que se fit notre commerce. Nous fûmes environnés quelquefois de cinquante Américains, dont plusieurs montèrent à bord, toujours haranguant et faisant les mêmes cérémonies. Bientôt nous reconnûmes qu'ils étoient d'habiles filous et d'autant plus dangereux, qu'ayant des outils de fer, ils coupoient ou enlevoient tout ce qui leur convenoit dès qu'ils pouvoient échapper à nos regards. Les uns amusoient la sentinelle, tandis que d'autres faisoient l'opération : nous découvrions facilement le voleur, parce qu'ils s'accusoient mutuellement; mais il falloit quelquefois employer la force pour les obliger à la restitution.

Pendant ce commerce, nous réparions nos vaisseaux; on établit les observatoires sur un rocher élevé, on coupa du bois, on fit provision d'eau, on fit de la bierre avec les pins que le pays offroit abondamment. Les naturels nous environnoient, nous suivoient en foule; chaque jour il s'en présentoit de nouveaux, et avec de nouvelles cérémonies; la plus générale étoit celle-ci : un chef se tenoit debout sur sa pirogue, armé d'une pique, et ne cessoit de

parler d'un ton criard; un orateur faisoit alors un discours: son visage étoit couvert d'un masque qui offroit la figure d'un animal; il tenoit une espèce de grelot à la main; il décrivoit un cercle autour de nous, et dès-lors on entroit en commerce. Nous n'eûmes qu'à nous défendre de leur adresse pour le vol: un jour nous les vîmes bien s'armer avec soin, et je m'armai à mon tour; mais ce peuple ne songeoit point à nous; il attendoit un ennemi, veilloit sur sa marche, et le vit enfin venir sur douze grosses pirogues. La guerre se tourna en négociation, et il nous parut que nous en étions le sujet; nos amis vouloient seuls profiter du commerce, et leurs voisins désiroient y avoir part: ceux-ci cédèrent; et la tribu qui nous vendoit ses pelleteries demeura maîtresse du commerce avec nous.

Après que nous eûmes réparé nos vaisseaux, rétabli nos mâts dégradés, nous pensâmes à nous éloigner; mais alors le tems fut si mauvais que nous fûmes forcés de rester: pendant des rafales violentes, les sauvages venoient dans leurs pirogues, et nous apportoient des provisions de sardines ou de petites morues qui nous étoient d'un grand secours; leur pêche nous étoit plus nécessaire que leurs pelleteries: nous achetâmes aussi beaucoup d'huile qu'ils gardent dans des vessies; c'est avec les boutons

de nos habits que nous l'acquîmes : nous leur vendîmes aussi des chaudrons de cuivre, des vases d'étain, des chandeliers, et d'autres objets semblables dont ils étoient avides.

Avant de quitter ce lieu, je voulus visiter chaque partie du port. Je me rendis à la pointe occidentale, et près d'une anse bien fermée, je trouvai une bourgade nombreuse où je fus bien reçu; j'en connoissois une partie des habitans. J'entrai dans une de leurs maisons; ils étendirent devant moi une natte, et me prièrent de m'y asseoir. J'y vis fabriquer leurs étoffes; ils s'y prennent de la même manière que les habitans de la Nouvelle-Zélande : les pêcheurs qui venoient d'arriver occupèrent bientôt les habitans; le poisson fut distribué entr'eux : ils l'ouvrent et le suspendent à de petites baguettes, placées d'abord à un pied l'une de l'autre, puis un peu plus loin; celui qui est fumé fait place à d'autre qui ne l'est pas. De leurs sardines séchées ils font des ballots pressés, comprimés, qui se gardent assez long-tems : ils se contentent quelquefois de faire sécher le gros poisson en plein air.

De cette bourgade, je suivis la côte dans l'espace d'une lieue; je la trouvai bordée d'îlots qui forment des havres commodes, sur un fond assuré. A deux lieues au couchant de notre

entrée, on trouve deux bras à quelque distance et dans la même direction, en face desquels est une île assez grande; je ne pus les examiner : près d'elle sont les restes d'un village; les toits, les flancs des cabanes n'existoient plus; mais devant elles il y avoit des verveux d'osier ou filets de pêche en bon état, dont plusieurs avoient vingt pieds de long sur douze de hauteur. Ils s'en servent pour prendre du poisson, en les assujettissant de côté à de gros poteaux plantés solidement dans une eau basse. Près de là est une plaine où sont les plus gros pins que j'aie jamais rencontrés; singularité remarquable, puisque les terrains semblables étoient nus par-tout ailleurs.

Je passai dans la partie orientale du port; je traversai un bras de mer, et m'aperçus alors que la terre au dessous de laquelle nos vaisseaux étoient à l'ancre, ne formoit pas une partie du continent, mais une île entourée d'autres îles plus petites : en face de cette île, sur le continent, je vis encore un village où je débarquai; les habitans m'en parurent plus grossiers que ceux dont je viens de parler : peut-être leur chef, de mauvaise humeur, ne leur permit-il pas de se livrer à leurs mouvemens naturels. Il ne voulut pas qu'on me laissât entrer dans leurs cabanes; il me suivit par-tout, et toujours me témoigna

la plus grande impatience de me voir partir. Il prit mes présens sans se montrer plus traitable ; des femmes nous consolèrent par leurs chants et leur honnêteté, de l'accueil repoussant du chef.

A mon retour au vaisseau, j'appris qu'on y avoit reçu la visite d'une tribu nouvelle qui venoit du sud-est; elle avoit apporté des peaux, des vêtemens, et ce qui nous surprit, deux cuillers d'argent qui nous parurent de fabrique espagnole, et que l'un des sauvages portoit à son cou en guise d'ornemens : ils paroissoient aussi être mieux fournis de fer que leurs voisins.

Dix ou douze pirogues étrangères à la tribu chez laquelle nous vivions, parurent peu après. Dès qu'elles furent à cent toises de nous, elles s'arrêtèrent, se rangèrent en ligne, et s'avancèrent ensuite; les hommes y étoient debout, et chantoient d'un ton fort lent; ils accompagnoient leurs chants de mouvemens très-réguliers de leurs mains, frappoient en mesure de leurs pagaies, et faisoient divers gestes très-expressifs : ils gardèrent ensuite le silence pendant quelques instans, puis recommencèrent en prononçant par intervalles, jusqu'à perdre la voix, le mot *hooee*. Cette musique ne nous parut pas sans agrément : bientôt ces nouveaux

venus furent à portée de commencer les échanges, et s'y conduisirent avec adresse. J'allai d'abord après à la bourgade située près de notre entrée, afin d'y faire une provision d'herbes pour le petit nombre de chèvres et de moutons qui nous restoient encore : nous fûmes reçus des habitans avec amitié; mais à peine eûmes-nous donné quelques coups de faux à l'herbe, qu'ils s'opposèrent à notre opération : ils voulurent que nous payassions auparavant pour avoir leur agrément; chacun réclamoit la possession d'une partie du terrain où croissoit l'herbe. Je conclus un marché avec eux, et me crus alors le maître de couper par-tout où je voudrois; mais je me trompai : à mesure qu'on avançoit, d'autres hommes formoient des plaintes et des demandes; on eût dit que chaque tige de gramen avoit son possesseur, et il fallut en satisfaire un si grand nombre qu'il ne nous resta bientôt plus rien; alors leurs importunités cessèrent, et ils nous laissèrent faucher par-tout où nous voulûmes.

Ces sauvages me parurent avoir des idées plus précises et plus rigoureuses du droit de propriété qu'aucun de ceux que nous avions vus; ils voulurent faire payer le bois qu'on coupoit, l'eau même qu'on puisoit; et souvent ils nous représentoient qu'ils avoient bien voulu nous permettre de prendre de l'eau et du bois.

Enfin, après avoir tout préparé dans nos vaisseaux, et fait des provisions suffisantes, nous levâmes l'ancre et sortîmes de l'anse; mais à peine y étions-nous parvenus, que tout nous annonça une tempête : la nuit s'approchoit, je balançois si je devois m'exposer à l'orage; mais l'impatience de continuer mon voyage me détermina à braver le danger. Les Américains nous suivirent ou dans leurs pirogues ou dans nos vaisseaux; l'un d'eux s'étoit attaché à moi, et nous quitta le dernier : je lui fis un présent, et il me donna une peau de biche; j'ajoutai à mon présent, et il voulut ajouter au sien; il me donna son manteau qu'il estimoit beaucoup : je crus devoir reconnoître sa générosité par le don d'un grand sabre à poignée de cuivre qui le rendit heureux. Tous, et lui plus fortement encore que les autres, me pressèrent de revenir les voir, et me promirent des pelleteries. Ce seroit un objet de commerce utile à y faire. Enfin nous nous quittâmes, et je mis à la voile. Revenons à la description du pays.

J'avois donné à notre port le nom d'*Entrée du roi Georges* : j'ai su dans la suite que les habitans lui donnoient celui de *Nootka*. Son ouverture est dans le coin oriental de la baie Hope, sous le quarante-neuvième degré trente-trois minutes de latitude septentrionale, et le

deux cent cinquantième degré quarante minutes de longitude ; elle est couverte par des îlots et des rochers entre lesquels il faut passer pour l'atteindre. Elle s'élargit au delà de son entrée, et s'avance dans l'intérieur du pays, forme diverses branches, et s'étend dans une profondeur d'une lieue et demie : l'eau devient douce dans ces branches, et l'on a lieu de croire qu'elles ne s'étendent pas bien loin. Les collines qui la bordent étoient couvertes de neige épaisse; mais il n'y en avoit plus près du rivage. Au milieu de l'entrée il y a plusieurs îles ; elle présente une multitude de havres : l'anse où nous entrâmes, fait partie du côté oriental de la plus grande des îles qu'elle renferme. Les vagues de la mer n'y sont point à craindre; mais les vents du sud-est y soufflent avec beaucoup de violence.

Le terrain le long de la côte est uni, d'une élévation médiocre : au dedans de l'entrée il offre par-tout des collines escarpées plus ou moins hautes, se terminant en sommets arrondis, et montrant sur leurs flancs des sillons aigus; toutes sont couvertes de bois épais : vers la mer les côtes sont aussi boisées; les fondemens de ces collines et des côtes escarpées sont des rochers énormes d'une teinte blanchâtre ou grise dans les parties qui ont été

exposées à l'air, mais d'un gris bleuâtre dans l'intérieur comme la terre de Kerguelen. Le flot, les petites rivières y amènent beaucoup de bois; les rivières paroissent ne devoir leur origine qu'aux nuages, aux brouillards qui se promènent sur les collines, et aux neiges qui les couvrent : leur eau est très-claire, et rien n'y annonce une rivière considérable.

Les vents du midi et du couchant y amenoient les brouillards et la pluie; ceux du nord-ouest un tems serein : le climat nous y parut beaucoup plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique sous les mêmes latitudes. Il n'y gela point dans les terrains bas, tout y végétoit avec force, et l'herbe y avoit déjà un pied de longueur. On trouve dans les bois le pin de Canada, le cyprès blanc, le pin sauvage et deux ou trois autres espèces de pins. Les deux premiers y sont les plus communs; tous deux offrent des sommets en aiguilles, mais le second est d'un vert plus pâle que le premier. Tous y sont hauts, et annoncent une végétation forte.

Il y a d'ailleurs peu de variété dans les productions végétales, surtout dans la saison où nous y séjournâmes, et dans l'espace circonscrit du terrain que nous pûmes y visiter : autour des rochers et des bois on trouve des fraisiers, des

groseilliers, des framboisiers, des aunes noirs, un laiteron, l'aparine, une renoncule à fleur cramoisie, deux sortes de phalanges, l'une à fleur orangée, l'autre à fleur bleue; des rosiers sauvages, des poireaux à feuilles triangulaires, du gramen, du cresson, un grand nombre d'andromedas, de mousses et de fougères. Nous fûmes trop occupés, nous restâmes trop peu de tems dans ce lieu pour y faire des observations plus étendues.

Nous ne vîmes dans les bois voisins que deux ou trois ratons, quelques martres, quelques écureuils : on crut y distinguer les traces d'un ours; mais les peaux qu'on nous offrit prouvent qu'il y a en effet dans ce pays, des ours, des loups, des renards, des daims. Les ours paroissent y être en grand nombre, et d'un noir très-lustré; les daims semblent être de l'espèce du *fallow* de la Caroline, et différer de ceux d'Europe. Les renards y sont en grand nombre, jaunes sur le corps, noirs à la queue; quelques peaux étoient d'un gris blanchâtre ou cendré, mêlé de noir : le loup paroît y être gris. On y trouve la martre du pin, la martre ordinaire, et une martre d'un brun clair, dont les poils sont grossiers; l'hermine y est rare et petite, très-blanche, excepté vers la queue. Les ratons, les écureuils sont de l'espèce commune;

les derniers sont plus petits que les nôtres, et ont sur le dos une raie couleur de rouille foncée. Nous y vîmes les peaux apprêtées de deux animaux, dont les unes nous parurent être des peaux de l'élan, ou du *mouse deer*, ou du buffle, et les autres du chat sauvage, ou lynx; la longueur de celle-ci, sans y comprendre la tête qui manquoit, est d'environ deux pieds deux pouces : elles sont couvertes d'un beau poil follet, ou d'une fourrure d'un brun clair, ou d'un jaune blanchâtre, entre-mêlée de longs poils noirâtres sur le dos, d'un poil long blanc d'argent sur les côtés, qui semble dominer sur la robe entière; la queue est longue de trois pouces, et terminée par une pointe noire : les naturels l'appellent *wansnu*. La race des cochons, des chèvres et des chiens n'y est pas encore bien établie.

Les baleines, les marsouins et les veaux marins, sont les animaux de la mer les plus communs sur les côtes; les derniers sont de l'espèce commune, et couleur argentée ou noirâtre, unie et tachetée. Dans cette classe peut être rangée la loutre qui vit presque toujours dans l'eau, et qui est très-nombreuse : nous avons vu l'animal même; il étoit fort jeune, pesoit vingt-cinq livres, et sa couleur étoit d'un noir éclatant; la plupart des poils étoient blancs à

leur pointe, et présentoient une teinte grisâtre; la face, le cou, la poitrine et une partie du ventre étoient d'un blanc jaunâtre; chacune de ses mâchoires avoit six dents incisives, deux de la mâchoire inférieure étoient très-petites et placées en dehors à la base des dents du milieu : il différoit des loutres qu'ont rencontré les Russes, en ce qu'il n'avoit pas les orteils des pieds garnis d'une membrane. Il y a quelques variétés dans les couleurs des peaux ; les très-jeunes avoient le poil brun, et la robe peu fournie en dessous. Lorsque les loutres sont dans toute leur grandeur, leur robe n'est plus noire, mais couleur de suie; leur fourrure est plus douce, plus fine qu'aucune de celles des autres animaux.

En général les oiseaux sont rares dans ce pays, quant à l'espèce et à l'individu; ils sont si farouches que, selon toute apparence, les habitans les poursuivoient pour leur chair, et leurs plumes dont ils se parent. Dans les bois, je remarquai des corneilles et des corbeaux, des geais, des pies bleues, des roitelets ordinaires, les seuls que nous ayons entendu chanter ; la grive du Canada, ou de passage; des aigles bruns, à tête et queue blanches. Nous y avons vu des peaux desséchées d'une petite espèce de faucon, d'un héron, d'un alcyon, ou martin-

pêcheur d'Amérique, à large crête; de deux espèces de pies, dont l'une, moins grande que la grive, est noire en dessus, couleur d'olive, ou jaunâtre en dessous, le cou et la poitrine cramoisis, et a des taches blanches sur les ailes et la tête; et l'autre plus grosse, plus élégante encore, est brune dans sa partie supérieure, avec des lignes ondoyantes par tout son corps, excepté autour de la tête; le ventre rougeâtre, avec des taches rondes et noires, présente une seule tache noire sur la poitrine, une belle couleur d'écarlate sous la queue et les ailes dont le dessus est noirâtre; une raie cramoisie part de l'angle du bec, et se prolonge assez avant sur le cou. On y voit une espèce de pinçon couleur de suie foncée en dessus, blanchâtre en dessous, ayant la tête et le cou noirs, et le bec blanc; deux espèces de reguignettes, le pluvier, des colibris qui semblent être une variété du *trochilus colubris*.

Les oiseaux de mer qui fréquentent les côtes, ceux de terre qui fréquentent les eaux, n'y sont pas non plus en grand nombre. Nous y vîmes des briseurs d'os, des goélands, des nigauds en travers de la côte; nous y rencontrâmes encore des canards sauvages, le gros *lumme*, ou plongeon, et quelques cignes.

Il y a plus de poissons que d'oiseaux; tels

sont le hareng ordinaire, l'anchois, la sardine, deux brèmes, l'une couleur d'argent, l'autre d'un brun doré, avec des rayures longitudinales bleues; une petite morue, des loups ou chimères, et un assez grand nombre d'autres espèces : on y voit quelquefois le requin; on y trouve la méduse, le poisson étoilé, quatre espèces de crabes, dont l'une est une espèce de tuyau à membranes : nous y achetâmes une grosse sèche. Les rochers y sont tapissés de moules et d'oreilles de mer; nous y vîmes souvent des coquilles de *chama*, grandes et unies; diverses espèces de *trochi*, un murex, des vis striées, de petites petoncles unies, des lépas, des volutes, ou *panamacs* bleuâtres. Il paroît qu'il y croît du corail rouge.

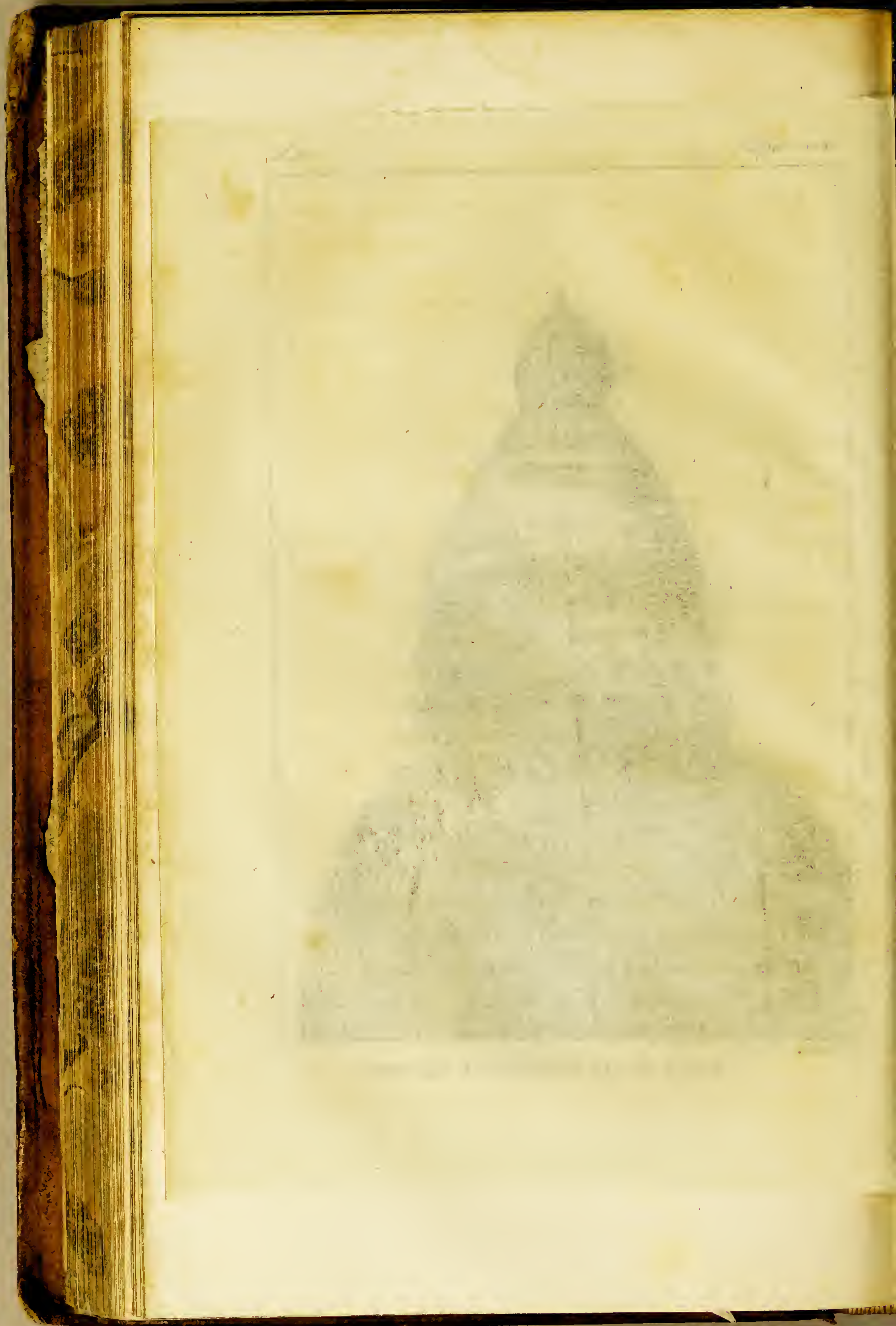
Nous vîmes dans les bois, des serpens bruns, longs de deux pieds, rayés de blanc; des lézards d'eau, brunâtres, dont la queue est comme celle des anguilles, et qui fréquentent les murs. Quoique nous n'y soyons pas arrivés dans le tems des insectes, nous y aperçûmes quelques espèces de papillons, beaucoup de grosses abeilles, des teignes de groseillier, trois sortes de mouches, des escarbots, des moustiques, peu incommodes alors, mais qui probablement doivent l'être en été dans un pays rempli de bois.

Il ne paroît pas qu'il y ait des métaux ; peut-être l'ocre ou la terre rouge dont ils se peignent contient du fer. Outre la pierre du roc, nous y vîmes des morceaux d'un granit grossier, une pierre à aiguiser, du mica, du verre de Russie, du cristal de roche, transparent et octangulaire.

Les naturels du pays sont de la taille ordinaire : ils ont le corps arrondi, sans être musculeux ; les vieillards seuls sont maigres : leur visage est rond et plein, quelquefois large ; ils ont des joues proéminentes, souvent aplaties subitement vers les tempes ; leur nez, aplati à sa base, présente de larges narines et une pointe arrondie ; leur front est bas, leurs yeux petits, noirs, moins vifs que languissans ; leurs lèvres larges, épaisses, arrondies, leurs dents assez égales et bien rangées. Ils manquent absolument de barbe ; quelques-uns cependant en ont une petite touffe à l'extrémité du menton : ceux-ci, en se l'arrachant, ménagent sans doute cette partie. Les vieillards ont une barbe épaisse sur le menton, et même des moustaches : leurs sourcils étroits sont peu fournis ; mais ils ont beaucoup de cheveux qui sont durs et forts, noirs et lisses, flottans sur leurs épaules. Ils ont le cou court, et rien d'agréable dans la forme du corps ; leurs grands pieds sont d'une vilaine



Femme de l'Entrée de Nootka.



forme, et les chevilles très-saillantes. Leur corps incrusté de peinture, ne peut laisser deviner la couleur de leur teint; ceux que nous engageâmes à se nettoyer, avoient presque la blancheur de la peau des Européens : leurs enfans étoient blancs; quelques-uns ont une teinte vermeille qui annonce la jeunesse, et rend leur physionomie assez agréable, mais qui en général est uniforme et sans expression.

Les femmes ont à peu près la même taille, le même teint, les mêmes traits que les hommes, et il n'est pas facile de les distinguer.

L'habillement commun aux deux sexes consiste en un manteau de lin, garni dans le haut d'une bande étroite de fourrure, et dans le bas de franges ou de glands; il passe sous le bras gauche, est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon, et assujetti par un autre cordon sur le derrière; les deux bras sont en liberté, et il laisse le côté droit ouvert; mais il est quelquefois ceint d'une bande de natte ou de poil : par dessus ce manteau qui descend jusqu'aux genoux, est un autre petit manteau de la même étoffe, garni de franges, qui ressemble à un plat rond, ouvert au milieu, et au travers duquel on pourroit passer la tête; il repose sur les épaules, et recouvre le bras jusqu'au coude,

et le corps jusqu'à la chute des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau fait en cône tronqué, d'une belle natte; une houppe arrondie ou une touffe de glands de cuir le décore souvent au sommet : ordinairement les hommes ont une peau d'ours, de loup, ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors, attachée comme un manteau, quelquefois sur le devant du corps, quelquefois sur le derrière. Durant la pluie, ils se couvrent d'une natte grossière; ils ont des vêtemens de poil, et s'en servent peu : leur vêtement est commode et ne manque pas d'élégance quand il est propre, mais il l'est rarement; leur corps est toujours barbouillé d'une graisse rance, et leur tête comme leurs vêtemens, sont garnis de vermine.

Quelquefois ils se peignent le visage de noir, de rouge et de blanc, et alors ils sont affreux : à leurs oreilles percées sont suspendus des morceaux d'os, des plumes, de petits coquillages, des faisceaux de poil ou des morceaux de cuivre. Plusieurs ont la cloison du nez percée, et ils y suspendent les mêmes objets qu'aux oreilles; leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs qu'ils tirent d'un coquillage, de petites lanières de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une matière

noire et luisante de la nature de la corne : la cheville de leur pied est souvent couverte de bandes de cuir et de nerfs d'animaux.

Tels sont leur vêtement et leur parure de tous les jours. Dans les visites de cérémonie, ou lorsqu'ils vont à la guerre, ils ont des peaux d'ours et de loups, garnies de bandes de fourrure, ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes; ils les portent séparément, ou par dessus leurs autres habits : dans le premier cas, leur tête est chargée de plumes grandes ou petites, couverte d'un cône d'osier ou d'écorce battue; leur visage est barbouillé de couleurs mêlées à de la graisse ou du suif, et qui forment différentes figures. Quelquefois leur chevelure est divisée en paquets liés par derrière, et ornée de rameaux de cyprès. Ils ont un équipage plus bizarre encore : ils se couvrent le visage d'une multitude de masques de bois sculptés (1), représentant des têtes d'hommes, d'aigles ou de briseurs d'os, de loups, de marsouins ou d'autres animaux, parsemées de mica, et les font dominer par des morceaux de sculpture taillés comme la proue d'une pirogue peinte. Ces

(1) M. de la Billardière a remarqué le même déguisement et ces masques de bois dans la Nouvelle-Caledonie. *Voyez* le tome IX, page 401.

déguisemens ridicules sont employés dans leurs fêtes, peut-être pour intimider l'ennemi dans les combats, et quelquefois pour aller à la chasse.

Le seul habit qu'ils ne portent qu'à la guerre, est un manteau de cuir double et très-épais, qui nous parut être la peau tannée d'un élan ou d'un buffle, qui couvre la poitrine et le cou, et s'étend jusqu'aux talons, orné de compartimens assez agréables, et assez fort pour résister aux traits et aux piques : c'est une cotte de maille complète. Quand ils vont se battre, ils portent encore un manteau de cuir revêtu de sabots de daim, suspendus à des lanières de cuir couvertes de plumes; dès qu'ils se remuent, ce manteau fait un bruit presqu'égal à celui d'une multitude de clochettes.

Dans leur ajustement ordinaire, ces sauvages n'ont point la physionomie féroce, et paroissent des hommes indolens et paisibles; ils manquent également de vivacité et de réserve : leurs discours ne sont composés que de phrases courtes ou de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton, joints à un seul geste qui consiste à jeter le corps en avant, tandis que les genoux se plient, et que les bras pendent sur les côtés.

Ces hommes cruels contre leurs ennemis,

paroissent avoir de la docilité, de la bonté, une sorte de politesse naturelle : les injures les mettent en fureur; mais le calme suit promptement leur colère : ils ont la résolution de la vengeance, beaucoup d'incuriosité, beaucoup de paresse. Ils aiment la musique, et la leur est grave, mais touchante; leurs airs sont lents, mais les variations en sont nombreuses; elle est expressive, cadencée, et d'un effet agréable. Ils forment des concerts, et un homme marque la mesure en frappant sur sa caisse. Un grelot, un petit sifflet, sont leurs seuls instrumens.

Ils mettent de la loyauté dans le commerce, et sont cependant fripons; ils ne dérobent que les objets dont ils connoissent la valeur et l'usage; et comme ils n'estimoient que les métaux, nous pouvions laisser notre linge à terre sans gardes.

Les deux bourgades que nous visitâmes nous parurent renfermer chacune mille ames : les maisons y sont dispersées sur trois lignes, qui s'élèvent par degrés l'une au dessus de l'autre; les plus grandes sont sur le devant : de grandes rues séparent les lignes, de petits sentiers mènent de la ligne de devant à celle de derrière; mais la division de la bourgade, comme celle de l'intérieur des maisons, est fort irrégulière : ces maisons sont formées de planches dont les bords

portent sur le bord de la planche voisine, et sont attachées avec des bandes d'écorce de pin; elles sont appuyées sur de petits poteaux ou des perches, et au dedans sur des poteaux plus gros posés en travers; elles ont sept à huit pieds de hauteur, et les planches qui forment le toit peuvent s'écarter quand il fait beau tems, et se réunir quand il tombe de la pluie : il n'y a point de porte; un espace ouvert, haut de deux pieds, y sert d'entrée; les fenêtres y sont aussi des trous refermés par des nattes; près des côtés est un petit banc de planche, haut de cinq à six pouces, large de cinq à six pieds, couvert de nattes, qui sert de siége et de lit à la famille. On y voit encore des caisses, des boîtes de toutes dimensions, entassées les unes sur les autres, où sont renfermés leurs habits, leurs fourrures, leurs masques; quelques caisses ont des couvercles attachés avec des lanières de cuir, et un trou carré par lequel ils entrent et sortent ce qu'ils désirent : à côté sont des baquets ou seaux pour conserver l'eau; des coupes et des jattes de bois rondes, des augets de bois dans lesquels ils mangent, des paniers d'osier, des sacs de natte, etc. Sur la terre ou dans le haut de la cabane, on voit leurs filets jetés comme au hasard; rien n'y est propre et rangé que le banc où ils couchent.

Ces cabanes exhalent une puanteur insupportable : ils y sèchent, ils y vident leurs poissons; leurs entrailles, mêlées aux restes des repas, offrent des tas d'ordures qui ne s'enlèvent jamais, et montrent dans quel état de misère l'homme peut exister. Elles sont cependant ornées de statues, faites de blocs de troncs d'arbres sculptés grossièrement, offrant une figure d'homme et des bras peints : ils les appeloient du nom général de *klumma;* ils en parloient d'une manière mystérieuse, et nous crûmes qu'elles ont quelque rapport avec leur religion : cependant ils en font peu de cas, et avec un peu de fer et de cuivre on pourroit acheter toutes ces espèces de dieux d'un village.

Les hommes y pêchent et chassent. Les femmes, renfermées dans les maisons, y fabriquent des vêtemens de laine ou de lin, y préparent le poisson qu'elles vont chercher sur le rivage où les hommes le déposent : elles vont chercher des moules et des coquillages dans de petites pirogues qu'elles manœuvrent avec dextérité. Les hommes ne leur témoignent ni égards, ni tendresse. Les jeunes gens nous parurent les plus oisifs et les plus indolens; ils se vautrent au soleil, et se roulent dans le sable absolument nus. Les filles cependant s'y conduisent avec la plus grande décence. Nous ne

pouvons donner de leurs mœurs qu'une idée imparfaite; nous les vîmes trop peu chez eux. Notre arrivée suspendit presque tous leurs travaux, et changea leur manière ordinaire de vivre. Il paroît qu'ils passent une partie de leur tems dans leurs pirogues pendant l'été; ils y mangent, ils y couchent, ils s'y dépouillent de leurs habits, et s'y vautrent au soleil : leurs pirogues sont assez grandes pour cela, et fort sèches; ils y sont à l'ombre de leurs peaux, beaucoup mieux que dans leurs maisons.

Ils se nourrissent de végétaux et d'animaux; mais beaucoup plus de ceux-ci. La mer leur fournit des poissons, des moules, des coquillages, des quadrupèdes marins; ils mangent les sardines et les harengs dans leur état de fraîcheur, et en fument et sèchent une partie : les harengs leur donnent des œufs ou laites qu'ils préparent d'une manière curieuse : ils les saupoudrent de petites branches du pin de Canada, et d'une petite herbe qui croît sur les rochers submergés, et ils mangent le tout; cette espèce de *kaviar* se garde dans des paniers; c'est leur pain d'hiver, et le goût n'en est pas désagréable; ils en font aussi avec la laite de plus gros poissons, mais il est moins agréable : ils découpent encore et sèchent des brêmes et des chimères, mais ne les fument pas. Ils grillent

les grosses moules dans leurs coquilles, et les enfilent ensuite à de petites brochettes de bois suspendues dans leurs maisons, où ils vont les prendre quand le besoin les y oblige. Le marsouin est l'animal dont ils se nourrissent le plus communément : ils le découpent et en sèchent les lambeaux; ils en mettent aussi la viande fraîche avec de l'eau dans un baquet de bois, où ils jettent des pierres chaudes jusqu'à ce que la viande ait assez bouilli : ils consomment encore une quantité considérable d'huile que leur fournissent les animaux marins. Les veaux marins, les loutres de mer et les baleines servent aussi à leur nourriture. Ils chassent peu, ou tuent peu de quadrupèdes : les tribus voisines paroissent leur fournir les peaux dont ils se servent. Les oiseaux leur donnent un aliment qui leur est plus commun; mais en général c'est de la mer qu'ils tirent leurs moyens de subsistance.

Les branches du pin de Canada et l'herbe marine dont ils saupoudrent leur kaviar, sont leurs seuls végétaux d'hiver; le printems leur en prépare un plus grand nombre, tels que deux espèces de racines liliacées, douceâtres, mucilagineuses, qu'on mange crues, et qu'ils nomment *makkate* et *kooquoppa*. Leur racine *aheita* a presque la saveur de notre réglisse;

celle de fougère et une petite racine douceâtre, insipide, servent encore à leurs alimens : les diverses saisons en produisent sans doute d'autres que nous n'avons pu connoître. Ils ont les fruits du bourdaine, du groseillier; ils mangent même les feuilles du dernier, et celles du lis : ils ont des poireaux et de l'ail qu'ils ne mangent pas, parce qu'ils les trouvent trop âcres; en général ils rôtissent et grillent leurs alimens.

La mal-propreté de leurs repas répond à celle de leurs cabanes et de leurs personnes (1); ils ne lavent jamais leurs ustensiles, et les restes dégoûtans du dîner d'aujourd'hui se mêlent avec le dîner du lendemain : ils dépècent avec leurs dents, et ne font usage de leurs couteaux que pour les grosses pièces; ils mangent les racines sans les dégarnir du terreau qui les couvre; enfin ils ne paroissent pas croire qu'il y ait rien de sale.

Ils ont des arcs, des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts faits avec des os, et une petite hache; la pique est armée

---

(1) Ce défaut de soin et de propreté se retrouve chez presque tous les peuples voisins du Pôle. Les voyageurs l'ont remarqué chez les naturels du Groenland, chez les Samoiédes, chez les Lapons, et chez les habitans du Kamtschatka, etc.

d'une

d'une petite pointe d'os dentelée, quelquefois d'une pointe de fer; leur hache est une pierre de huit pouces de long, terminée en pointe, dont le manche ressemble à la tête de l'homme, garnie même de cheveux : ils ont une autre arme de pierre, longue de neuf à douze pouces, qui a une pointe carrée. Par la structure de leurs armes, ils paroissent se battre corps à corps.

Ils se distinguent davantage par leurs manufactures; ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce du pin, qu'ils rouissent et battent comme le chanvre; ils ne les filent pas, mais les étendent sur un bâton, au bas duquel l'ouvrier est assis sur ses jarrets; ils les nouent d'un fil tressé à un intervalle d'un demi-pouce l'un de l'autre; des faisceaux qui demeurent entre les divers nœuds, remplissent les intervalles, et rendent les étoffes impénétrables à l'air : leurs habits paroissent aussi tissus; les figures qu'on y remarque, ne permettent pas de croire qu'on les ait faites au métier. Leurs étoffes ont différens degrés de finesse; il en est qui sont plus douces et plus chaudes que nos plus belles couvertures de laine : ils y font entrer un petit poil ou duvet qu'ils paroissent tirer du renard et du lynx brun, qu'ils mêlent avec les grands poils de la

robe des animaux ; les figures en sont disposées avec goût, et différemment colorées.

Ils savent aussi peindre, et l'on voit sur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche dessinées : nous avons vu deux figures peintes sur leurs meubles et sur leurs effets. La construction de leurs pirogues est fort simple ; un seul arbre creusé leur en donne une qui a quarante pieds de long, sept de large, trois de profondeur, et porte vingt hommes : elles se rétrécissent insensiblement depuis le milieu, et se terminent en une ligne perpendiculaire, dont celle d'avant est la plus étendue ; la proue est plus élevée que les flancs : quelques-unes sont ornées de sculpture et de dents de veaux marins ; on n'y voit d'autres siéges que des bâtons arrondis, mis en travers : elles sont légères, et voguent d'une manière assurée, sans avoir besoin de balancier ; leurs avirons ou pagaies sont petits, et larges de cinq pieds, mais finissent en pointe ; ils les manient avec la plus grande dextérité : ils ne connoissent point encore l'usage des voiles.

Leur attirail de pêche est composé de filets, de hameçons, de lignes, et d'un instrument long de vingt pieds, large de quatre ou cinq pouces, dont les bords sont garnis de dents aiguës d'environ deux pouces de saillie ; ils le plongent dans la ligne épaisse de l'armée des

harengs, qui se prennent dans les intervalles de ces dents. Leur harpon est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes, dans lesquelles est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule qui forme la pointe : cet instrument est fixé à un bâton qui a une corde à son extrémité.

Ils semblent prendre des quadrupèdes au filet et au piége. Toutes leurs cordes sont des lanières de peau, ou des nerfs dont il en est de très-longs; la baleine leur fournit ceux-ci sans doute, ainsi qu'une partie des os dont ils se servent : c'est à leurs outils de fer qu'on doit attribuer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois; ils les emploient comme ciseau et comme couteau. Une pierre est leur maillet, une peau de poisson leur polissoir. Ils ont de grands couteaux convexes, dont le tranchant est en dehors; cette forme semble annoncer qu'ils les fabriquent eux-mêmes : une ardoise leur sert de meule pour les aiguiser. Ils nomment le fer *seekemaile*; c'est le nom qu'ils donnent à tous les métaux blancs. Les échanges, le commerce ne leur sont pas étrangers; c'est un usage établi depuis longtems parmi eux, et qui leur plaît : ils ne paroissent point tenir les métaux qu'ils possèdent, des Européens mêmes. Ils ne connoissoient pas des vaisseaux comme les nôtres, ni n'avoient

vu des Européens : l'explosion d'un fusil ne leur faisoit aucune impression ; mais, quand ils virent qu'une balle avoit percé une de leurs cuirasses formée de six peaux les unes sur les autres, ils furent fort émus ; et la manière dont nous abattions un oiseau dans l'air les frappoit d'étonnement : l'effet de la poudre leur étoit absolument inconnu. Des Espagnols visitèrent ces côtes, mais n'abordèrent point à Nootka.

Comme les habitans de ce pays font un usage habituel du fer, qu'ils s'en servent avec une dextérité qui ne s'acquiert que par le tems, on peut croire qu'ils le tirent d'une source constante ; mais je ne puis l'indiquer : je ne pus savoir si c'étoit de la baie d'Hudson (1), du Canada

(1) La baie d'Hudson est comme un labyrinthe où l'on entre par une grande rivière située entre deux caps, vers le quarantième degré de latitude-nord. Le célèbre Henri Hudson en fit la découverte au mois d'août 1609, et lui donna son nom, ainsi qu'au détroit situé au nord-est de la baie. Cet Anglais a fait divers voyages vers le pôle du nord, tantôt au service de sa patrie, tantôt au service de la Hollande, et toujours dans le dessein de trouver un passage des mers de l'Europe à celles de l'Asie. La fin de ce navigateur est digne de pitié. Après avoir passé dans les tristes parages du nord du Nouveau-Monde, l'hiver de 1610, au milieu de toute sorte de misères, d'un froid rigoureux et d'une cruelle disette, il voulut mettre à la

ou du Mexique; peut-être vient-il de tous ces lieux, ainsi que l'étain, l'airain et l'argent que nous y avons trouvés.

---

voile au commencement du printems pour revoir sa patrie; mais la révolte s'étoit mise dans son équipage: un scélérat nommé *Henri Gréen*, auquel Hudson avoit sauvé la vie à Londres en lui donnant un asile dans sa propre maison et même dans son vaisseau, se mit à la tête des révoltés, se saisit avec ses complices, du capitaine, de Jean Hudson son fils, qui étoit en bas âge, du mathématicien du navire, du charpentier et de cinq autres. Ils les mirent tous dans une chaloupe, sans vivres, sans armes, et les abandonnèrent ainsi cruellement dans cette affreuse contrée. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort. Personne n'entendoit mieux que Hudson le métier de la mer. Son courage étoit à l'abri de tous les événemens. Tel est le témoignage que lui rend Henri Ellis, au nom de la Grande-Bretagne. Cet Ellis, passionné aussi pour les voyages, voulut en entreprendre un au mois de mai 1746. Il parcourut le détroit de Davis, situé dans la baie de Baffin, et touchant aussi aux côtes occidentales du Groenland: il vit encore le détroit d'Hudson, et remarqua dans tous ces parages une immense quantité de bois flottant; ce qui l'étonna beaucoup, parce qu'il ne croît point de bois de cette qualité dans toutes ces contrées.

La direction de ces courans du sud-ouest vers le nord-est a été depuis très-souvent confirmée; on sait que ces mêmes courans portent les bois et les fruits de

Ces peuplades ont des espèces de chefs, nommés *acweeks :* leur autorité ne s'étend pas loin, et je conjecturai qu'elle leur vient par

---

l'Amérique jusque sur les côtes d'Irlande, d'Ecosse, de la Norwège ; ainsi que sur les Orcades.

Depuis la découverte de Hudson, les Anglais ont bâti des forts et formé divers établissemens dans la baie de ce nom. Le cabinet de Londres, ou plutôt une compagnie de cette capitale, voulut faire pénétrer dans les terres qui se trouvent au nord-ouest de cette baie. En conséquence, Samuel Hearne, habile officier de marine, reçut ordre en 1769 de s'assurer s'il existoit réellement au nord du Nouveau-Monde une rivière de cuivre qu'on disoit remplie de ce métal. La première excursion de ce capitaine ne fut pas heureuse. Le défaut et l'épuisement des vivres dans un pays stérile, la mauvaise volonté de l'escorte et la désertion de plusieurs d'entr'eux l'obligèrent de revenir au fort. Une seconde et troisième expédition en 1770 et 1771 ne furent pas plus heureuses ; elles furent traversées par des accidens d'une autre nature. Les sauvages qu'ils avoient pris avec eux leur dérobèrent tous leurs effets ; et aux souffrances que leur faisoit éprouver le manque d'abris et de vêtemens, se joignirent encore des tempêtes et la disette absolue d'alimens. La quatrième tentative de 1772 eut plus de succès. Hearne arriva heureusement à cette rivière, qu'il trouva située au delà du cercle polaire arctique. Il visita une des mines de cuivre qui lui donne son nom ; mais les sauvages propriétaires des deux mines ne voulurent jamais en porter le produit au fort d'Hudson. Hearne

héritage, parce qu'il en étoit de jeunes. A l'exception des espèces de statues qu'on trouve dans leurs maisons, rien chez ces hommes simples n'annonce un culte, une religion. Nous

---

eut la douleur de voir massacrer sous ses yeux, par les sauvages qui s'étoient joints à lui, des paisibles et malheureux Esquimaux. *Voyez* ce que nous avons dit de ce peuple, tome I[er], page 438. Cet officier anglais ajoute qu'il avoit parcouru près de 13,000 milles avant d'arriver à la mer où se jette la rivière de cuivre, et que ses excursions s'étendirent à près de 600 milles à l'ouest de la baie : ce qui prouve que le continent de l'Amérique se prolonge considérablement à l'ouest des eaux de Hudson. Selon Hearne, les sauvages de ces contrées sont dans l'usage de promettre leurs filles en mariage dès leur plus bas âge : on y retrouve la loi du divorce. Les femmes ont aussi la coutume de s'éloigner de leurs maris pendant le tems de leur flux menstruel. Ces Indiens ont un goût décidé pour les viandes crues, pour les animaux extraits du sein de leur mère, et pour les parties qui servent à la génération. Ils mangent même les vermines, mais ils ont horreur de l'anthropophagie.

C'est à Lapérouse que l'on doit la publicité de cette relation intéressante, car le manuscrit d'Hearne fut trouvé dans les papiers du gouverneur du fort du prince de Wales, le 24 août 1782, lorsque cet habile et infortuné navigateur détruisit les établissemens britanniques de la baie d'Hudson. *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

n'avons pas vu qu'on rendît des hommages à ces statues qui représentent peut-être des chefs de famille. L'idiome dont on se sert est dur, mais non guttural ; il est lent : le même mot se termine de quatre à cinq manières différentes ; il a peu de prépositions et de conjonctions ; sa conformité avec celui des Mexicains est assez frappante.

Il y a, entre ces îles et celles de l'océan Pacifique, des différences essentielles quant aux traits, aux usages, à la langue des habitans, et tout annonce qu'ils n'ont pas la même origine (1).

---

(1) Le lecteur curieux de remonter au principe des choses, étonné de voir chez cette peuplade de Nootka, ou du Roi Georges, des meubles chargés d'ornemens divers, de ciselures en creux et en relief, qui ne sont pas dépourvues d'agrément, ni d'une espèce de perfection; surpris encore de voir l'architecture, la musique, la peinture, presque tous les arts de l'Europe réunis chez des Indiens qui, sous d'autres rapports, lui offrent l'état des sauvages, se demande à lui-même quelle est donc l'origine de ces habitans? Mrs Jean Reinhold Forster et de Fleurieu ont essayé de résoudre ce problême, et leurs conjectures ont le mérite de la vraisemblance.

Selon ces savans, tout semble prouver que le nord de l'Asie est la mère-patrie des Indiens de Nootka : telle étoit même la tradition et la croyance des premiers Mexicains sur leur propre origine. Cette trans-

La latitude de Nootka est de 49 degrés 36 min. 6 sec., sa longitude de 256 deg. 45 min. 17 sec.; la mer y monte de huit pieds neuf pouces dans les pleines et les nouvelles lunes, pendant le jour, et de dix pieds neuf pouces durant la nuit.

C'étoit le soir du 26 avril 1778 que nous partîmes de ce port; la tempête dont les indices m'avoient fait balancer quelque tems mon départ, ne tarda pas à se déclarer. A peine fûmes-nous dans la mer Libre, que des rafales,

---

migration de l'Asie ayant dû commencer à s'opérer sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, les nouveaux colons, attirés bientôt par l'attrait d'un accroissement progressif de chaleur, ont pu parvenir jusqu'à Nootka, et descendre ensuite jusqu'aux plaines fertiles du Mexique, où la richesse du sol et la beauté du climat ont dû les déterminer à fixer leur demeure.

Anderson qui étoit du troisième voyage de Cook, et qui a dressé le vocabulaire de la langue de Nootka, y trouve la conformité la plus grande, avec plusieurs expressions mexicaines : les mots des deux langues se terminent par *ltl* ou *z*. Par exemple, le mot *opulszthl* du peuple de Nootka, qui désigne le soleil, et le mot *vitzilipuztli*, dieu des Mexicains, ont une analogie qui n'est pas éloignée : la ressemblance d'ailleurs est la même dans l'objet, dans l'idée dont les deux termes sont l'expression. *Voyez* les anciens sacrifices du Mexique, tome VII, page 250.

la pluie, le brouillard tombèrent sur nous, et le lendemain fut un véritable ouragan : une voie d'eau vint nous tourmenter encore; cependant le tems se calma un peu, le ciel s'éclaircit, et nous avançâmes vers le nord en nous rapprochant de la terre : nous la vîmes, mais nous étions au delà de l'endroit où l'on place le prétendu détroit de l'amiral Barthelemi de Fonté (1). J'en fus fâché; car, sans croire à ce

(1) Ou *de Fuente* espagnol, qui partit du Callao de Lima le 3 avril 1640, avec trois vaisseaux, pour faire des découvertes au nord. Cet amiral s'avança jusqu'à la latitude de la baie d'Hudson, et vers le soixante-cinquième degré, où est le détroit de Wager qu'on voit au delà de la baie. Il découvrit une rivière appelée *Los-Reys*, qui vient se jeter sur la côte des îles de la Reine-Charlotte, et que Dixon a reconnue en 1787. Mrs de Lisle le géographe et de Fleurieu observent très-bien que les navigateurs anglais en général, ont parlé de *de Fuente* avec beaucoup trop de sévérité.

La tempête ayant surpris Cook au moment qu'il sortoit de Nootka, il n'aura pu voir sans doute les îles de la Reine-Charlotte, qui sont situées dans ces parages : Dixon nous en a donné une description intéressante. Elles s'étendent du 51e degré 42 minutes au 54e degré 24 minutes de latitude-nord. Ce n'est pas une seule terre, mais plutôt un groupe d'îles. Le sol est dans quelques endroits fort élevé, mais il n'est pas très-montueux : il est entièrement couvert de pins;

détroit, j'aurois voulu visiter ces côtes ; le tems étoit encore trop orageux pour qu'on n'eût pas à craindre d'en approcher de trop près, et je continuai mon chemin.

---

ce qui fait un contraste agréable avec la neige qui couvre perpétuellement les hauteurs. Pendant tout le tems que Dixon a resté dans ces îles en 1787, le thermomètre de Réaumur n'est descendu au mois d'août qu'à dix degrés au dessus de zéro. Le tems y étoit tempéré et assez doux. A peine, ajoute Dixon, fûmes-nous arrivés aux îles de la Reine-Charlotte, que nous vîmes venir à nous dix pirogues contenant environ cent vingt personnes, dont la plupart nous apportèrent les plus beaux manteaux de peaux de castors; d'autres étoient munis de fourrures de prix, et personne n'avoit les mains vides. La promptitude avec laquelle ils concluoient leurs marchés, ajoutoit au plaisir que nous avions d'acquérir. En moins d'une demi-heure nous achetâmes plus de trois cents peaux de castors de première qualité. Nous leur donnâmes en échange, des couteaux, des bassins d'étain et quelques cafetières de fer-blanc.

Leurs manteaux ordinaires sont faits de trois peaux de loutres marines, dont l'une est coupée en deux morceaux. Les naturels du pays les attachent négligemment sur leurs épaules avec de petits cordons de peau. Nous remarquâmes ensuite une petite île qui avoit une apparence bien singulière. En l'examinant avec attention, nous vîmes que les Indiens y vivoient dans une grande hutte fortifiée comme une redoute; ce qui

La terre s'offrit encore à nos yeux vers le 55 deg. 20 min. de latitude; elle nous parut avoir des ports et des baies, mais les bouffées de grêle, de pluie, de neige ne nous permirent

---

nous fit donner à cette île le nom d'*Hippa*. Nous parvînmes bientôt après à la distance au moins de huit milles de la côte. Nous vîmes au nord l'île Forster ou Foresters, au sud l'île Berreford, qui est la plus méridionale du groupe; nous y achetâmes encore, pour quelques bouilloires de fer-blanc et quelques bagatelles, une grande quantité de belles fourrures que nous vendîmes à Macao, au mois de février 1788. La quantité dont nous pûmes y disposer se trouva être de 2552 peaux de loutres de mer, 434 peaux d'oursons et 34 de renards, sans parler de 110 peaux de veaux marins et d'environ 250 de castors, etc. Les trois premiers articles furent vendus 50,000 piastres, ou 250,000 liv. de France. Parmi les Indiens que nous vîmes aux îles de la Reine-Charlotte, étoit un vieillard d'une taille plus qu'ordinaire, mais mince et élancée : il paroissoit être le chef, et il nous fut très-utile dans notre commerce. Sa démarche étoit hardie, son pas ferme, ses yeux grands, mais louches. Il nous conseilla de ne pas approcher de la partie orientale de la côte, parce que c'étoit une nation ennemie, bien différente de la sienne, et qui nous extermineroit infailliblement. Il nous donna à entendre assez clairement que ces Américains dévoroient les prisonniers qu'ils faisoient à la guerre, et qu'ils en conservoient les têtes, comme un monument de leurs victoires. Ces Indiens de la Reine-

pas de les bien distinguer : nous vîmes ensuite de petites îles au delà desquelles on apercevoit la mer former un enfoncement vers le nord; entre cette baie et la mer étoit une montagne

---

Charlotte ne sont nullement jaloux de leurs femmes. Ils sont formés en tribus séparées et gouvernées par un chef. Ces tribus sont divisées en familles qui ont des lois qui leur sont propres, et un sous-chef auquel elles obéissent. Il est difficile de trouver des voleurs plus avides et plus adroits.

L'expérience a démontré à Dixon qu'on ne pouvoit guères déterminer au juste quel est l'endroit qu'habitent particulièrement les naturels de cette partie de l'Amérique. Ils forment diverses tribus, éparses çà et là le long de la côte qui s'étend du 40e au 60e degré de latitude-nord. Cette vaste contrée a, à très-peu de chose près, l'apparence d'une vaste forêt sans limites : elle est couverte de pins de différentes espèces, entremêlés de bouleaux et de noisetiers. Les vallées et les bas-fonds abondent en groseilliers, en framboisiers et en divers arbustes à fleurs. La superficie du sol est un composé de mousse et de vieux arbres pourris que la fonte subite des neiges entraîne dans les vallées; ce mélange s'incorpore avec un sable léger : par-tout la végétation y est vigoureuse, et le sol y donne spontanément une abondance de fruits sauvages et de racines bonnes à manger.

La température varie suivant qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche du nord. Dixon évalue la population du port Mulgrave à soixante-dix personnes, celle de l'entrée de Norfolk à quatre cent cinquante, et celle

arrondie et très-haute, que je nommai *Edgécumbe :* par-tout la terre étoit montueuse et fort élevée; les collines les plus basses, les bords de la mer se montroient seuls dépouillés de

---

des îles de la Reine-Charlotte à mille sept cents. Il n'est pas aisé de déterminer au juste celle de toute cette côte immense qui comprend 20 degrés d'étendue, mais on peut sans exagération la faire monter à dix mille ames. Ces Indiens sont en général d'une taille moyenne. Leurs femmes y paroissent très-fécondes, car on remarque dans chaque tribu beaucoup de jeunes enfans; mais toutes ces tribus sont presque toujours dévastées par la guerre. Le caractère de ces Indiens diffère beaucoup. Les uns sont foibles, doux et timides; les autres, robustes, fiers et courageux. Plusieurs déployent dans les marchés, une surprenante supériorité d'intelligence. Les jeunes hommes n'ont pas de barbe, parce qu'ils se l'arrachent; mais ils la laissent croître quand ils avancent en âge; aussi tous les vieux en ont le menton garni, et Dixon a remarqué qu'ils avoient même une moustache de chaque côté de la lèvre supérieure. Les deux sexes aiment à porter les cheveux longs, à les oindre de quantité de graisse et d'ocre rouge; ce qui fournit à la vermine un asile assuré. Ils sont passionnés pour le jeu. L'habit des femmes diffère un peu de celui des hommes : elles ont par dessous une belle peau tannée qui les couvre depuis le cou jusqu'à la cheville du pied; elles mettent ensuite par dessus une sorte de tablier de peau tannée qui leur vient jusqu'à la ceinture, et enfin un surtout à peu près semblable à





Jeune femme des îles de la reine Charlotte.

neige, et couverts de bois. Plus loin nous vîmes une grande baie qui est protégée par des îles; nous l'appelâmes *baie des Iles :* elle se divise en plusieurs bras, et se trouve sous

---

celui des hommes : elles ne se soucient guères d'avoir des fourrures de prix, parce qu'elles savent que leurs maris ne manqueroient pas de les leur enlever, si elles étoient de nature à être vendues. Elles nettoient leurs enfans avec de la mousse; mais Dixon a eu la preuve évidente qu'elles n'étoient pas fort exactes à remplir ce devoir maternel. Il a vu des enfans de six à sept ans qui avoient des excoriations, signe évident du peu de soin que les mères leur avoient donné au berceau.

Les fourrures abondent sur ces côtes par-tout où il y a des habitans : les cerfs, les ours, les renards, les martres, les hermines, les écureuils, et surtout la loutre de mer y en produisent de précieuses. La dernière est une des plus belles et des plus riches qu'il y ait dans le Monde : elle est d'un noir de jais, et d'une éblouissante beauté. La chaleur singulière qu'elle procure en fait un habillement très-recherché par les habitans du nord de l'Europe, et même par les Chinois. On parle sur cette côte deux ou trois langues différentes : la prononciation est en général rude et difficile.

Nous terminerons cette note par une remarque importante de Vancouver. Ce célèbre navigateur observe qu'il n'y a pas d'idée de l'envahissement de l'Océan sur tous les rivages de la côte nord-ouest du Nouveau-Monde. La mer gagne évidemment et très-

le 57 deg. 20 min. de latitude septentrionale. Nous donnâmes le nom de *canal de la Croix* à une large entrée que nous découvrîmes le lendemain, et plus au midi, à une montagne que nous trouvâmes, celui de *cap de Beau-Tems* (1) : elle est la plus haute d'une longue chaîne qui s'étend parallèlement à la côte; la neige la couvroit de son sommet à la mer, au bord de laquelle on voyoit des arbres qui sembloient sortir du sein des flots. Plus loin se découvroit une montagne qu'on distingue à la distance de quarante lieues, et que je crus être le mont Saint-Elie du navigateur Vitus Béering (2); je lui en laissai le

---

rapidement sur les terres. Presque toutes ces côtes sont hachées, coupées et déchirées d'une manière effrayante. Les bordures du terrain bas qui s'étendent du pied des montagnes jusqu'au bord de la mer, ont, à une époque peu reculée, produit des arbres d'une taille considérable. Les troncs de quelques-uns tiennent encore à la terre par leurs racines, et se trouvent à différens degrés de pourriture : les mieux conservés sont ceux qui ont été moins exposés à l'action de l'eau salée.

(1) *Voyez* la carte de l'Amérique septentrionale.

(2) La partie nord-est de l'Asie étoit à peine connue quand Pierre le Grand monta sur le trône de Russie; on ne la connoissoit alors que sous le nom de *Tartarie*, et l'on n'avoit essayé d'y pénétrer que pour faire payer un tribut à ces peuples. Il parut important

nom,

nom. Par-tout autour de nous on voyoit des marsouins, des veaux marins, des baleines, une multitude de goélands, et des volées d'oiseaux qui avoient un cordon noir autour de la

---

au *czar* de connoître cette partie de la terre, et de s'assurer si la Sibérie et l'Amérique ne formoient qu'un même continent. Toujours occupé de son projet, le czar donna ordre à Vitus Bering, ou Béering danois, et très-habile marin, de se rendre au Kamtschatka, afin de vérifier si cette contrée n'étoit pas contiguë à l'Amérique. La mort de Pierre Ier, arrivée cette même année 1725, interrompit un peu ces préparatifs; mais l'impératrice son épouse, animée par le même esprit, remit à Bering les mémoires de son mari, et Bering partit de Pétersbourg au commencement de 1726. Il séjourna un an dans la Sibérie, y rassembla des ouvriers et des vivres, et le premier janvier 1727 il fit voile au nord-est, passa devant l'Anadir, et ne perdit pas de vue le Kamtschatka; il en dressa une carte qui passe pour la meilleure. Le 8 août, à la hauteur du soixante-quatrième degré trente minutes, il vit de son vaisseau huit *Tchouktchis* dans un canot de cuir : il leur fit parler par un koriaque qui étoit son interprète. Lorsqu'il fut au soixante-septième degré et demi de latitude, il vit que les côtes s'étendoient vers l'ouest; il crut sa mission remplie : pour ne pas exposer davantage son équipage, il s'occupa de son retour, et après cinq ans de voyages ou de navigation, il arriva à Pétersbourg le premier mars 1730. Il avoit passé,

tête, une bande noire sur la queue et sur les ailes, dont le dessus du corps étoit bleuâtre, et le dessous blanc. Nous aperçûmes aussi un canard de couleur brune, ayant la tête et le cou

---

sans le savoir, dans le détroit qui sépare les deux Mondes. A son retour, il raconta tous les indices qu'il avoit eu de l'Amérique, ou des terres à l'est de la Sibérie. Ces indices sont des vagues basses qu'on trouve ordinairement dans les détroits, et qui diffèrent beaucoup des hautes vagues qui se forment sur les côtes que bat la pleine mer. Il vit des pins et d'autres arbres déracinés et amenés par les vents d'est : ces végétaux sont inconnus et ne croissent point au Kamtschatka. Il avoit appris aussi des gens du pays que certains oiseaux viennent régulièrement tous les ans dans les mêmes mois du côté de l'est, et que, après avoir passé quelque tems sur ces côtes, ils s'en retournent toujours dans la même saison.

Le 4 juin 1741, il fit un second voyage, et partit du Kamtschatka pour trouver le nouveau continent dont il avoit eu des indices. Il le découvrit en effet le 18 juillet suivant, à 58 degrés 28 minutes de latitude. Le détroit qui sépare les deux Mondes a peu de largeur : selon Jean-Bernard Muller, qui a trouvé les relations de Bering déposées dans les archives d'Iakoutsk en Sibérie, l'Amérique s'étend jusqu'auprès du Kamtschatka. Le 21 juillet 1741, Bering remit à la voile, et suivit la côte jusqu'au soixante-cinquième degré de latitude; il navigua à travers une suite d'îles qui bordent la péninsule d'Alaska. *Voyez* la carte du nord de l'Amérique. Le 29, il mouilla au

noirs, ou d'un brun foncé. Je parvins à huit lieues de l'entrée d'une baie, en travers de laquelle il y avoit une île chargée de bois : il me semble que c'étoit celle où mouilla Bering, sous le

---

milieu d'un groupe d'îles qu'il nomma *Schumagin*, où les Russes communiquèrent avec les naturels; enfin, dans le courant d'octobre, il reconnut une partie des îles aux Renards et des îles Aleutiennes ou Aléoutes, qui dépendent du Nouveau-Monde.

Bering depuis long-tems étoit dans un état de maladie et de dépérisssement, il refusa long-tems de manger et de boire; il avoit essuyé une horrible tempête pendant dix-sept jours : les provisions de bouche étoient extrêmement diminuées, le scorbut ravageoit son équipage, les matelots les moins malades traînoient ceux qui pouvoient à peine se soutenir, à l'endroit où ils pouvoient être de quelqu'utilité; personne enfin n'ayant plus la force de conduire le vaisseau, on naviguoit à l'aventure; le bâtiment pendant quelques jours ne fut conduit que par les vents, et le lieutenant Vaxel ne savoit plus où l'on étoit. Les vents portèrent le navire sur une île située à cinquante lieues du Kamtschatka, il y fit naufrage, et Bering consumé par les ans, par la douleur et le désespoir, y expira le 8 décembre. Cette île située entre le 55 et 56e degré de latitude, et où Bering repose, a pris le nom de ce navigateur célèbre. La postérité, toujours équitable, a imposé aussi son nom au détroit qui sépare les deux Mondes. Bering est le premier capitaine qui se soit hasardé dans ces parages dangereux. Il a

59 deg. 18 min. de latitude, et je lui en donnai le nom. Près de là, cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé, se trouve interrompue par une plaine de quelques lieues. Au delà on n'aperçoit rien, et l'on est en doute s'il s'y trouve de l'eau, ou un terrain uni; la chaîne se relève ensuite, et montre des montagnes très-élevées : elles se dirigent vers le couchant jusque vers le 234 deg. 30 min. de longitude, où elles s'abaissent et s'entre-coupent.

Le 10 mai 1778, je découvris une île près d'un cap auquel je donnai le nom de *Suckling*; de loin il paroît détaché de la terre : à son côté septentrional est une baie étendue qui me parut à l'abri de tous les vents, et je résolus d'y jeter l'ancre; mais le vent étoit contraire, et je ne pus remplir mon but. Je descendis dans l'île pour découvrir le pays : les collines escarpées et hérissées de bois me firent encore

---

la gloire d'avoir trouvé le passage de la Sibérie à l'Amérique. Les matelots de Bering qui avoient pu échapper au naufrage, et qui eurent la force de résister au scorbut, à la rigueur de l'hiver, ainsi qu'à l'excès de toute sorte de misères, vinrent l'année suivante au Kamtschatka sur une petite barque construite avec les débris du vaisseau. Cette recherche des Russes leur occasionna la perte du plus habile de leurs navigateurs.

abandonner mon entreprise. J'y laissai mon nom et ceux des vaisseaux dans une bouteille, et donnai à l'île le nom de mon ami le docteur *Kaye*. Elle a onze à douze lieues de long, sur une ou une et demie de large. Sa pointe sud-est est sous le 59 deg. 49 min. de latitude, sous le 234 deg. 26 min. de longitude; cette pointe est un rocher nu et fort haut : les côtes de l'île vers la mer, présentent des rocs en pente d'une pierre bleuâtre, et dans un état de décomposition; ils sont interrompus par de petites vallées d'où sortent des ruisseaux qui se précipitent avec impétuosité dans la mer, nourris sans doute par la fonte des neiges : des pins ombragent ces vallées, et par-tout au dessus des rochers l'île offre une ceinture de bois, dont les arbres ont quatre à cinq pieds de tour, sur environ cinquante de hauteur. Les pins du continent voisin ne paroissent pas plus gros, ni d'une autre espèce; il me parut qu'il y avoit quelques aunes : les terrains en pente étoient couverts d'un gazon qui ressembloit à la mousse ordinaire; j'y aperçus aussi des groseilliers, des aubépines, une violette à fleurs jaunes, et quelques autres plantes : une corneille, deux ou trois aigles voltigeoient au dessus des bois; une multitude d'oiseaux étoient posés sur les flots, tels que les briseurs d'os, des plongeons,

des canards, des goélands, des nigauds, et autres espèces : parmi les plongeons nous crûmes reconnoître le guillemot ordinaire, et parmi les canards, le canard de pierre décrit par Steller. Les nigauds étoient très-grands, et peut-être c'étoit le cormoran d'eau. Là étoit aussi un oiseau solitaire, d'un blanc de neige, taché de noir sur les ailes. Un renard sortit du bois à l'endroit où nous débarquâmes : il étoit d'un jaune rougeâtre, et ne paroissoit point nous craindre. Nous y vîmes aussi des veaux marins, mais nulle trace d'hommes.

Je donnai à la baie qu'elle couvre, le nom de *baie du Contrôleur*, et dépassant l'île de Kaye, j'en découvris une nouvelle moins étendue : le continent nous parut s'étendre du levant au couchant, et cette direction bien différente de celle que nous avions lieu d'attendre, me fit espérer un passage; j'y dirigeai les vaisseaux, pour y trouver au moins un port où je pusse boucher ma voie d'eau, avant qu'un nouvel orage nous la rendît plus dangereuse. Je jetai l'ancre au dessous d'un cap que j'avois nommé *Hinchingbroke ;* je fis sonder et pêcher autour de nous : au milieu des rochers s'élèvent des rocs entourés de la mer. J'y envoyai faire la chasse aux oiseaux; mais, dès que nos gens s'en approchèrent, ils virent une vingtaine d'hommes

montés sur deux grosses pirogues, et ils revinrent au vaisseau : les Américains les suivirent, se tinrent à quelque distance, poussèrent des cris, étendirent et rapprochèrent leurs bras, et entonnèrent une chanson semblable à celle de Nootka. L'un d'eux agitoit en l'air un habit blanc, un autre se tenoit dans sa pirogue absolument nu, debout et immobile, les bras étendus en croix : leurs pirogues étoient de lattes recouvertes de peaux Nous employâmes les invitations les plus pressantes pour les déterminer à monter sur le vaisseau : ils reçurent nos présens, et se retirèrent en nous faisant entendre qu'ils reviendroient le lendemain...

La nuit fut impétueuse, et je mis à la voile dans le jour qui suivit; je cinglai vers le nord où j'entrevoyois une pointe de terre qui se trouva être une île située à deux milles du continent; mais sur ce continent nous découvrîmes un havre vers lequel nous nous dirigeâmes, et où nous pûmes jeter l'ancre avant la nuit qui fut très-orageuse. Les Indiens du jour précédent avoient voulu nous suivre, et s'étoient vus obligés de s'en retourner : nous en trouvâmes d'autres ici, qui se mirent dans des pirogues semblables à celles des Eskimaux; chacun d'eux tenoit un bâton long de trois pieds, où étoient attachées de grosses plumes : ils les

tournoient souvent vers nous, peut-être pour nous annoncer leur intention pacifique.

Nous leur fîmes accueil; ils accoururent en plus grand nombre, et se hasardèrent à monter à bord. Parmi eux, j'en distinguai un dont la figure étoit intéressante; c'étoit le chef. Il étoit habillé de peau de loutre; un chapeau conique, orné de grains de verre bleu, ombrageoit sa tête : tous estimoient ces grains de quelque couleur qu'ils fussent, et se hâtoient d'offrir ce qu'ils possédoient pour en obtenir. La fourrure qu'ils paroissoient priser au dessus des autres, étoit celle de chat sauvage ou celle de martre.

Ils désiroient aussi du fer; mais ils ne mettoient du prix qu'aux grands morceaux, et nous en avions peu : les pointes de leurs piques étoient ou de ce métal, ou de cuivre, ou d'os. Il fallut les surveiller tous avec attention pour qu'ils n'emportassent rien; car ils se montrèrent d'adroits voleurs. Ils essayèrent d'emmener notre canot, même de force : les uns présentoient leurs piques aux sentinelles, d'autres s'emparèrent de la corde qui l'attachoit au vaisseau, et d'autres encore faisoient leurs efforts pour l'éloigner de nous; mais ils le relâchèrent quand ils virent que nous étions résolus à le défendre : ils en sortirent, et firent signe de

mettre bas les armes, se montrant aussi tranquilles que s'ils n'avoient rien fait qui fût blâmable. Ils avoient environné aussi la Découverte, et s'étoient imaginé qu'ils pourroient piller ce vaisseau en y entrant par les écoutilles; ils y montèrent, firent signe à ceux qui se trouvoient là de se tenir à l'écart, et, armés de couteaux, ils cherchèrent les objets qu'il leur convenoit d'emporter. L'équipage prit l'alarme, et s'arma de coutelas : à cet aspect, les Américains se retirèrent avec beaucoup de tranquillité et de sang-froid. Ils vinrent ensuite de grand matin, comptant nous trouver endormis et nous voler à leur aise. Il y a toute apparence qu'ils ne connoissoient pas l'effet des armes à feu; car ils auroient eu moins d'audace : je fus assez heureux et assez obéi pour les laisser dans cette ignorance (1).

---

(1) Dixon a reconnu en 1787, dans ces Américains, les mêmes inclinations spartiates. Il prétend qu'ils y mettoient beaucoup d'adresse; car, tandis que quelques Indiens tâchoient d'amuser son équipage par leurs danses et par leurs chants, les autres traversoient les ponts, et jetoient aux sauvages restés dans les pirogues tout ce qui leur tomboit sous la main. Quand on les surprenoit à faire le coup, ils lâchoient prise de l'air le plus indifférent. Les habits et le fer étoient les objets qu'ils recherchoient et voloient de préférence.

Au milieu de l'orage qui ne discontinuoit pas, je fis travailler à boucher la voie d'eau ; nos charpentiers s'en occupèrent, tandis que nous remplissions nos futailles vides ; enfin le tems s'éclaircit, et nous vîmes la terre tout

---

Les naturels du port Mulgrave sont, selon Dixon, d'une taille moyenne et bien proportionnée. Ils aiment à se peindre le visage, de sorte qu'il est difficile de découvrir quel est leur teint réel. Nous parvînmes cependant, dit-il, à force de présens et d'instances, à engager une femme à se laver le visage et les mains. Le changement que cette ablution produisit nous causa la plus grande surprise. Son teint avoit toute la fraîcheur et le coloris de nos belles laitières anglaises. La blancheur de son cou, ses yeux noirs et vifs, ses sourcils bien arqués, son front ouvert où l'on remarquoit les plus légères sinuosités de ses veines bleuâtres, l'eussent fait passer pour une beauté même en Angleterre, sans la coutume singulière de se percer la lèvre inférieure pour y placer un morceau de bois.

La manière dont ces Indiens disposent de leurs morts est digne encore d'être remarquée. Ils séparent la tête du corps; et après les avoir enveloppés l'un et l'autre dans des fourrures, ils enferment la tête dans une boîte et le corps dans un coffre oblong. A chaque extrémité du coffre dans lequel le corps est contenu, se trouve un gros pieu de dix pieds de hauteur, qui est enfoncé obliquement dans la terre, de sorte que les extrémités de ces pieux se joignant, on les lie l'une à l'autre avec une espèce de corde. A environ deux

autour de nous, dans un lieu où l'on n'a point à craindre les vagues ni les vents. Je visitai ce havre; le sol est bas près de la côte, semé de bois çà et là, et chargé de neige : les collines voisines étoient aussi boisées; mais au delà on voyoit de hauts rochers pelés, presque ensevelis sous la neige : le flot arrivoit dans le port, par la même entrée qui nous y avoit conduit, et rien ne nous assuroit qu'il y eût un passage pour traverser l'Amérique ; mais il n'étoit pas prouvé qu'il n'y en eût point. Je crus donc devoir en faire la recherche d'une manière exacte; je suivis la côte aussi long-tems que les vents m'aidèrent; je trouvai de mauvais fonds,

---

pieds du sommet de ces deux pièces de bois, s'avance en travers une autre petite pièce très-artistement attachée à chaque pieu : c'est sur cette dernière qu'est posée la boîte dans laquelle est renfermée la tête, et qui y est fixée par un très-gros cable. Cette boîte est souvent ornée d'une double et triple rangée de petits coquillages, et quelquefois de dents qui sont incrustées dans le bois, avec beaucoup d'art. Elle est en outre peinte de diverses couleurs, mais les pieux sont toujours blancs. Dixon a trouvé une autre tête arrangée de la même manière à l'entrée de Norfolk. *Voyez* la situation du port Mulgrave et du vaste canal de Norfolk sur la carte du nord de l'Amérique. Le terme moyen du thermomètre de Réaumur, à l'entrée de Norfolk, a été, pendant le mois de juin 1787, de sept degrés au dessus de zéro.

des rocs submergés, la côte enfin nous parut fermée. J'envoyai des canots pour visiter par-tout où il auroit été dangereux de pénétrer avec les vaisseaux : ils ne découvrirent que des canaux qui formoient des îles, ou dont on croyoit apercevoir le fond. Ce rapport me donna peu d'espoir, et le vent étant devenu favorable pour regagner la haute mer, nous remîmes à la voile: je craignis de manquer la saison nouvelle pour visiter les parties du continent, situées plus au nord, en m'obstinant à connoître des lieux où un passage étoit peu probable; car on doit considérer que s'il y a un passage, il doit correspondre aux baies de Baffin (1), ou de

(1) Le 18 avril 1615, une compagnie de Londres, cherchant toujours un passage aux Indes orientales par le nord-est, fit choix de Robert Byleth, et lui donna pour pilote le fameux Guillaume Baffin, dont la réputation a éclipsé la sienne en donnant son nom à la grande baie et au détroit que l'on voit au pôle Arctique. Dès le 6 mai ils reconnurent le Groenland à l'est du cap Farewel : ils s'avancèrent jusqu'au soixante-cinquième degré de latitude, et virent que la côte de l'est tournoit au nord-est; ce qui fit évanouir leurs plus flatteuses espérances. Ils mouillèrent le 9 septembre dans la rade de Plimouth, sans avoir perdu un seul homme.

L'an 1616, Byleth et Baffin mirent de nouveau à la voile le 26 de mars. Ils reconnurent qu'il n'y avoit

Hudson, et que nous en étions de cinq cent vingt lieues plus au couchant. Nous sortîmes donc de l'enceinte des terres qui nous environnoient, par un canal qui, avec celui qui nous y avoit amené, forme une île longue de dix-huit lieues, et à laquelle nous donnâmes le nom de *Montagu*. Près de cette île, il y en avoit un grand nombre, dont la plupart sont basses, couvertes de bois et de verdure; ce qui nous les

---

aucun succès à espérer par la baie d'Hudson, et ils vinrent jusqu'au soixante-douzième degré vingt minutes de latitude : au commencement de juin, Baffin arriva par le soixante-douzième degré quarante minutes sous une petite île qu'il nomma *Womens-Island* (île des Femmes) où il trouva deux ou trois femmes, des tentes et des canots. Les glaces qui l'incommodoient beaucoup le forcèrent d'entrer le 12 dans un port situé vers le soixante-quinzième degré de latitude, où les sauvages lui apportèrent quantité de peaux et de cornes de narwals; ce qui fit qu'il le nomma *Horn-Sound* (Fond des Cornes). Il passa devant *le Sound Weslenholm*, où il rencontra quantité de baleines plus grandes qu'il n'en avoit vu dans aucune mer. Désespérant enfin de pouvoir pousser plus loin ses découvertes, il reconnut à son retour les îles Cumberland. Baffin mourut aux Indes orientales, après avoir été blessé au siége d'Ormuz : on assure que, jusqu'au dernier moment de sa vie, il persista dans l'opinion qu'on devoit arriver dans l'Asie, par le nord-ouest de l'Amérique.

fit appeler *îles Vertes*. Nous traversâmes le canal, large de deux ou trois lieues, qu'elles forment avec l'île Montagu, et nous nous trouvâmes dans la haute mer, d'où nous voyions la côte de l'Amérique s'étendre à perte de vue au couchant.

Cette entrée fut nommée *l'Entrée du prince Guillaume;* elle occupe au moins trente-six lieues en étendue, sans y comprendre les branches qu'elle forme, et que nous ne connoissons pas. Les habitans du continent ou des îles voisines, sont d'une taille ordinaire, et quelques-uns sont petits; leurs épaules sont carrées, leur poitrine large, leur cou épais et court, leur face aplatie et large, leur tête fort grosse; leur nez offre une pointe pleine, arrondie, crochue, ou se retroussant en haut à son extrémité; ils avoient les dents larges, blanches, égales, bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses et forts; peu de barbe, mais roide et hérissée; les vieillards en avoient une large, épaisse et lisse.

Leurs traits sont variés, mais en général leur physionomie annonce la bonhomie, la vivacité, la franchise: les traits de leurs femmes ont plus de délicatesse; quelques-unes avoient le teint blanc, sans aucun mélange de rouge; la peau des hommes étoit basanée; tous, femmes,




Gabriel Sculp.t

Homme de l'Entrée du prince Guillaume.

hommes, enfans, s'habillent de la même manière. Ils ont une espèce de robe qui descend jusqu'à la cheville du pied, qui quelquefois n'atteint qu'aux genoux : la tête la traverse, et les manches descendent jusqu'aux poignets. Elle est composée de fourrures de loutre de mer, de renard gris, de raton, de martre ou de veau marin ; le poil est en dehors : quelques-unes sont faites de peaux d'oiseaux, dont il ne reste que le duvet. La couture des peaux est ornée de franges de bandes de cuir étroites. Quelques-unes portent une espèce de chaperon ou de collet, quelques autres ont un capuchon, et plus communément un chapeau. Quand il pleut, ils couvrent leur robe d'une autre, faite de boyaux de baleine ou de quelqu'autre gros animal, disposés avec tant d'adresse qu'ils ressemblent à une feuille de batteur d'or. Cette seconde robe serre le cou; les manches en sont attachées avec une corde autour des poignets; et lorsqu'ils sont assis dans leurs canots de peaux, ses pans sont relevés au dessus du trou dans lequel ils sont assis; ensorte que leurs pirogues ne peuvent recevoir l'eau de la mer, et que leur corps est à sec au milieu de la pluie qui ne peut pénétrer leurs habits, qu'il faut cependant toujours tenir humides pour qu'ils ne se fendent pas.

En général ils ne se couvrent ni les pieds ni les jambes, mais quelques-uns portent des espèces de bas de peau qui remontent jusqu'au milieu des cuisses; presque tous ont des mitaines de peau d'ours : ceux qui couvroient leur tête, la chargeoient d'un chapeau de paille ou de bois, en forme de cône tronqué, qui ressembloit à une tête de veau marin. Les hommes portent leurs cheveux longs, les femmes les portent dans toute leur longueur : les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous dans le haut et en bas, et ils y suspendent de petits paquets de coquillages tubuleux. Ils ont aussi la cloison du nez traversée de tuyaux de plumes, ou de parties de coquillages enfilés à un cordon. Quelques-uns ont la lèvre inférieure coupée dans la direction de la bouche au dessous de sa partie renflée : on fait cette incision aux enfans quand ils tettent encore, et elle devient assez considérable pour que la langue la traverse. Celui de nos matelots qui le premier vit un des hommes ornés de cette manière, assuroit qu'il avoit deux bouches, et en effet on l'auroit cru : ils y insèrent un coquillage plat dont le bord extérieur est découpé, et offre l'apparence d'une rangée de dents. Quelques autres ont cette lèvre inférieure percée de plusieurs trous, où ils

insèrent





Gabriel Sculp.t

Femme de l'Entrée du prince Guillaume.

insèrent des coquillages en forme de clous dont les pointes se présentent en dehors (1).

Tels sont les ornemens de ce pays : on y voit aussi beaucoup de grains de verre fondus en

---

(1) Le capitaine Dixon, qui en 1786 et 1787 a visité avec soin les côtes nord-ouest de l'Amérique, prétend que les femmes de certaines peuplades défigurent aussi leurs lèvres avec une large pièce de bois : elles sont même alors plus généralement respectées par leurs amies et par tous leurs compatriotes. Selon ce navigateur, cette incision adoptée par les femmes des îles de la Reine-Charlotte, du port Mulgrave, du vaste canal de Norfolk et du port des Français, n'a jamais lieu dans leur enfance ; il y a un certain période de la vie marqué pour cette opération bizarre. Selon Dixon, quand les filles sont venues à l'âge de quatorze à quinze ans, on commence à leur percer le centre de la lèvre inférieure dans la partie épaisse et voisine de la bouche, et on y introduit un fil d'archal pour empêcher l'ouverture de se fermer.

Cette incision est ensuite prolongée de tems en tems, parallèlement à la bouche, et le morceau de bois qu'on y attache est augmenté toujours en proportion : on en voit souvent qui ont trois et quatre pouces de longueur sur une largeur presque semblable ; mais cela n'arrive en général que quand les femmes sont avancées en âge, et que conséquemment elles ont les muscles très-relâchés. Il en résulte aussi que la vieillesse est respectée en raison de la largeur de ce singulier ornement. Ce morceau de bois est creusé

Europe, et la plupart d'un bleu pâle, qu'ils suspendent à leurs oreilles, à leurs chapeaux, ou aux pointes des bijous insérés dans leur lèvre inférieure. Ils portent des bracelets de grains, de coquillages, de colifichets faits avec de l'ambre. Ils aiment tant à se parer, qu'un de ceux qui ont la lèvre entr'ouverte par dessous, y avoit fait entrer des clous que nous lui avions donnés, et un autre gros bouton de cuivre.

Les hommes s'enduisent le visage d'un rouge

---

de chaque côté comme une cuiller, excepté que le creux n'en est pas aussi profond. Les deux bouts sont creusés de même en forme de poulies. Cet ornement curieux semble être regardé comme une marque de distinction à l'entrée du canal de Norfolk, puisque tout le sexe ne le porte pas indifféremment, mais seulement celles qui paroissent être d'un rang supérieur à celui du plus grand nombre. Aux îles de la Reine-Charlotte et au port des Français, toutes les femmes le portent indistinctement.

Il résulte des observations de Cook, et de ce que nous venons de dire d'après le journal de Dixon, qu'il y a sur cette côte plus de variété pour cette parure que dans les habillemens. Les hommes du canal du Prince Villiams et de la rivière de Cook, s'arrogent seuls le privilége de se défigurer et de se mutiler la bouche, tandis que, depuis le fort Mulgrave jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte, il n'y a que les femmes qui portent un morceau de bois à la lèvre inférieure.

éclatant, et d'une couleur noire, ou bleue, ou couleur de plomb; les femmes se barbouillent le menton d'une substance noire, qui se termine en pointe sur les joues : ils ne se peignent point le corps, peut-être parce que les couleurs sont rares. Je n'ai jamais vu de sauvages se donner autant de peine pour se défigurer.

Ils ont deux espèces de canots; l'un est grand, fait de pièces de bois flexibles et entrelacées, et recouvertes de peaux; l'arrière ressemble un peu à la tête d'une baleine : l'autre est petit, et semblable à celui des Eskimaux; c'est, en quelque manière, une outre de peau à laquelle ils donnent cette forme commode, et où ils sont comme enfermés jusqu'à la ceinture. Ils ont aussi les mêmes armes que le peuple dont nous venons de parler; leur cotte de maille est faite de lattes légères si bien jointes par des nerfs d'animaux, si flexibles et si serrées, que les dards ne la pénètrent point, et qu'elle ne nuit point au mouvement; mais elle ne couvre que la poitrine, l'estomac et le ventre.

Nous ne vîmes aucune de leurs habitations dans les environs des lieux où nous nous réfugiâmes; mais ils nous apportèrent dans leurs pirogues, des pièces de leur ménage, comme des plats de bois de forme ronde et ovale; d'autres étoient cylindriques et profonds; des lanières de

cuir en attachoient les flancs au fond qui les supportoit; quelques-uns ressembloient à nos beurrières, ils étoient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne, et proprement sculptés. Ils font de petits sacs carrés avec les mêmes boyaux dont ils se font des robes pour la pluie, et ils y insèrent des plumes rouges; ils y renferment de très-beaux nerfs et des paquets de petites cordes tressées avec adresse : ils font des paniers marquetés et d'un tissu si serré qu'on y peut mettre de l'eau; des modèles en bois de leurs canots, et de petites images de bois rembourrées ou couvertes de fourrures, ornées de petites plumes, ayant la tête chevelue et longue de quatre à cinq pouces; peut-être elles servent de jouets à leurs enfans, ou représentent leurs amis morts. Ils ont beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cerceaux, auxquels se terminent des barres en croix où sont suspendus des coquillages : en les secouant, ils font un bruit dont ils composent leur musique.

Je ne leur ai vu d'outils qu'une hache de pierre de la forme de celles des îles de la mer du Sud : ils ont des couteaux de fer, les uns droits, les autres courbes; il en est qui sont en forme de dagues, presque triangulaires, qu'ils portent suspendus au cou, dans des gaînes de peau : tout

ce qu'ils fabriquent est fait comme s'ils avoient les outils les plus ingénieux, et un artiste européen ne pourroit rien faire de plus parfait. Quand on réfléchit à la manière de vivre de ces sauvages, à leur climat rigoureux, et à la grossièreté de leurs outils, on est tenté de les mettre au dessus de toute nation pour l'esprit d'invention et d'adresse.

Ils mangent du poisson sec, de la chair bouillie ou rôtie, des racines de fougère de la grande espèce, cuites au four, et la partie intérieure de l'écorce du pin : ils conservent de la neige dans des vases pour la boire. Ils mangent avec décence et propreté; ils se tiennent de même, ne s'enduisent ni de graisse, ni de saletés, et nettoient avec soin leurs vases et leurs canots : leur langue offre des difficultés par la diversité des significations qu'ils donnent au même mot.

Nous ne connoissons les animaux du pays que par leur fourrure; nous y remarquâmes celles du veau marin, du renard, du chat blanchâtre ou lynx, de la petite hermine, de l'ours, de la martre, du raton, de la loutre de mer : ils ont plus de fourrures de ces trois derniers que des autres; celles qu'ils tirent des veaux marins les surpassoient toutes en finesse : les loutres y sont moins belles qu'à Nootka; celles des veaux marins

sont blanches, quelquefois tachetées de noir; celles d'ours sont couleur de suie.

Nous vîmes ici celles de l'ours blanc, et d'une espèce de loup qui avoit des couleurs très-brillantes : la plus belle fourrure est celle d'un animal long de dix pouces, qui a le dessus du dos brun ou couleur de rouille, les flancs d'un cendré bleuâtre, et la queue bordée de poils blanchâtres; il paroît être de l'espèce de l'écureuil, ou du hamster, ou de la marmotte de Casan : ces fourrures y sont très-communes; ils n'ont point de celles du renne ni du daim.

L'aigle à tête blanche, l'alcyon orné de couleurs très-brillantes, le colibri, le pluvier, la gélinotte à longue queue, la bécassine, sont les oiseaux que nous y observâmes; les oiseaux aquatiques étoient des oies, une petite espèce de canard d'un noir foncé, à queue courte, à pieds rouges, ayant sur le front une tache blanchâtre, et une autre espèce plus grande; des pies de mer à bec rouge; tous étoient très-sauvages. On y voit un plongeon qui a le bec court, noir et comprimé, la tête et la partie supérieure d'un brun noir, et le reste d'un brun foncé, ondoyé d'un noir mat, excepté le dessus qui est noirâtre et semé de points blancs. On y remarqua un petit oiseau de terre de l'espèce du pinçon, de la grosseur du bruant, ayant une couleur brun

obscur, une queue rougeâtre, avec une large tache jaune au sommet de la tête.

Il y a quelques poissons, quelques coquillages, mais peu variés.

Les habitans n'ont de métaux que le cuivre et le fer; ils en forment les pointes de la plupart de leurs traits et de leurs lances. Ils ont un ocre rouge, friable et onctueux; un minerai de fer dont la couleur approche du cinabre; du fard bleu et brillant, et du plomb noir; mais ils ne les ont qu'en petite quantité. Sans doute, ils ont reçu leurs grains de verre et le fer, des tribus qui communiquent avec la baie d'Hudson, ou les lacs du Canada, ou peut-être des Russes (1): ils ont beaucoup de cuivre, et ils semblent le trouver chez eux (2).

---

(1) Les capitaines Dixon et Portlock étoient dans ces mêmes parages au mois d'avril 1787. Ils virent à ces Indiens, des pendans d'oreilles formés d'un grand nombre de grains de verre, ainsi que des couteaux et des armes de fer qu'ils reconnurent avoir été fabriqués par les Russes. Ils y trouvèrent un senau venant du Bengale, commandé par John Meares. Ce capitaine étoit presque le seul qui fût capable de se promener sur le pont; le scorbut avoit fait les plus grands ravages parmi son équipage.

(2) Ils le trouvent à la rivière de cuivre où il y a des mines abondantes de ce métal, vers le soixante-septième degré cinquante minutes de latitude, au nord du lac Buffle.

Nous cinglâmes vers le sud-ouest, et nous passâmes devant un promontoire auquel nous donnâmes le nom *d'Elizabeth :* au delà nous ne voyions point de terre, et nous croyions avoir atteint l'extrémité occidentale du Nouveau-Monde; mais cette erreur fut bientôt dissipée, et nous découvrîmes de nouvelles côtes au couchant, qui sembloient se prolonger au midi; on y voyoit une chaîne de montagnes couvertes de neige. Une des pointes qu'elles formoient nous parut être le cap Saint-Hermogène de Bering; mais son voyage est si abrégé, sa carte si peu exacte, qu'on ne peut reconnoître les lieux où il a touché que par conjecture. Le cap Saint-Hermogène fait partie d'une île séparée de la côte par un canal large d'une lieue; il en est de même du cap Sainte-Elizabeth, qui tient à des groupes d'îles que je nommai *îles Stériles :* un courant m'empêcha de traverser entr'elles et la côte. Plus loin, je vis un promontoire très-élevé dont le sommet formoit deux montagnes qui se montroient au dessus des nuages ; je l'appelai *cap Douglass :* de ce cap au nord, nous vîmes de nouvelles côtes qui nous parurent séparées du continent par un canal qui se dirigeoit plus au couchant. Ce canal ou golfe nourrit notre espoir d'y trouver un passage; mais nous vîmes bientôt que ces îles stériles étoient des montagnes

réunies par un terrain bas; la neige les couvroit jusqu'au rivage; cependant à quelque distance nous aperçûmes encore une entrée d'où la marée amenoit des algues marines et des bois flottans : nous y pénétrâmes avec le flux, et ne découvrîmes encore aucun obstacle, aucune terre devant nous; les terres au couchant et au levant nous montroient des chaînes de montagnes les unes derrière les autres, et quelques colonnes de fumée qui ondoyoient dans l'air : nous continuâmes notre route à l'aide du flux; mais jetant l'ancre quand il nous abandonnoit.

Deux pirogues vinrent vers nous, portant chacune un homme; ils s'approchèrent de nous en hésitant; ils nous haranguèrent en tendant la main, et nous montrant la côte comme pour nous inviter à y descendre; ils acceptèrent nos présens, et paroissoient être le même peuple que celui de l'Entrée du prince Guillaume : ils nous quittèrent lorsque nous mîmes à la voile.

Le reflux avoit ici une rapidité effrayante; les eaux avoient toujours les mêmes degrés de salure; mais, en nous avançant plus loin, elles devinrent plus douces, et tout nous annonça que nous remontions une rivière; je résolus de la remonter plus haut encore : une grande pirogue chargée d'hommes, de femmes, d'enfans,

et plusieurs petites vinrent nous rendre visite; ils nous donnèrent une fourrure en échange des bagatelles qu'ils reçurent de nous : nous en achetâmes des habits, quelques dards, et un peu de saumon et des plies, qui furent payés avec quelques vieux vêtemens, des grains de verre et des morceaux de fer. Ils ont des couteaux de ce métal, et des grains de verre bleu de ciel, auxquels ils mettoient du prix; mais ils demandoient avec plus d'instance de gros morceaux de fer. Ils ont la même langue que le peuple que nous venons de décrire.

Nous eûmes un tems couvert, qui dans des intervalles nous laissa voir d'un côté des terres basses, des bancs de sable que je voulus examiner, et j'y envoyai deux canots : nous étions dans une grande rivière; l'eau en étoit douce jusqu'à la profondeur d'un pied, elle étoit vaseuse, elle charrioit des arbres, des ordures de toute espèce; les côtes s'étoient abaissées, et nous ne pouvions douter que nous n'étions plus sur la mer. Mes canots confirmèrent cette opinion; ils la remontèrent trois lieues plus loin, la trouvèrent partout navigable pour les gros vaisseaux, mais se rétrécissant jusqu'à n'avoir plus qu'une lieue de largeur. Nos gens descendirent dans une île couverte d'arbrisseaux, parmi lesquels étoit le groseillier : le sol étoit une argile mêlée de sable

A trois lieues de là, la rivière paroissoit en recevoir une autre qui venoit du nord-est : les côtes étoient basses, et les montagnes sembloient se rapprocher sans jamais se réunir. Ce rapport m'enleva toute espérance de trouver là un passage; mais je voulus examiner un bras qui s'enfonçoit vers le levant, et j'y envoyai mon lieutenant King avec deux canots : il ne vit que des terrains bas que nous avions pris pour des îles, et une grande baie. Il nous parut que le fleuve étoit navigable fort loin, et que les rivières qu'il reçoit peuvent faciliter les communications avec une grande partie du Continent. On a depuis appelé ce fleuve *la rivière de Cook* (1).

Si ce grand fleuve ou plutôt ce bras de mer devient utile, je regretterai moins le tems que

(1) Le capitaine Dixon étoit dans cette rivière durant les mois de juillet et d'août 1786. Les naturels du pays lui portèrent des peaux de différentes espèces, et une grande quantité d'excellens saumons frais. Les Anglais ne donnoient qu'un seul grain de verre pour un gros poisson : pendant cette saison la pêche en est très-abondante, et le saumon entre dans la rivière de Cook en troupes innombrables. Les habitans de cette contrée les attirent dans des réservoirs où ils les prennent avec la plus grande facilité : ils les y enferment, et les font sécher ensuite dans leurs huttes; c'est ce qui fait leur principale nourriture pendant l'hiver. Dixon observe aussi que le terme moyen du thermomètre

je perdis à m'en assurer; mais cette perte de tems étoit grande pour le but que nous avions, parce que l'été s'avançoit, et que nous étions bien loin encore des parages où nous devions

---

de Réaumur pendant son séjour dans ces parages, étoit de douze degrés au dessus de zéro.

Vancouver est venu dans cette rivière au mois d'avril de l'an 1794. Ce navigateur prétend que ce long canal n'est pas une rivière, mais un véritable bras de mer. Dans cette persuasion intime, au lieu de l'appeler rivière de Cook, il le nomme *l'Entrée de Cook*. Il a trouvé sur les côtes de l'est et de l'ouest diverses factoreries russes, toutes établies depuis quatre ans, au delà du soixantième degré de latitude, et au nord du cap Douglas : il y en avoit déjà environ vingt-deux ou vingt-trois. Les plus grandes de ces maisons russes ont la forme d'une grange ; elles consistent dans une chambre commune où l'on mange et où l'on couche. Des deux côtés sur toute la longueur, s'élève à huit ou neuf pouces de terre une plate-forme d'environ dix-huit pieds de largeur, et divisée en dix-huit compartimens séparés (comme dans nos écuries) par des pieux auxquels sont suspendus les vêtemens de réserve et les armes de chaque individu; de sorte qu'il y a toujours un compartiment pour chaque personne. La chambre est éclairée par des fenêtres qui, au lieu de verres, sont garnies d'une pellicule des intestins de la baleine.

Les seuls mets qu'ils eussent à nous offrir, dit Vancouver, étoit du *fletan* bouilli et froid, avec du

parvenir. L'Amérique nous parut alors s'étendre au couchant bien plus loin que nous ne le pensions, et cette conjecture qui devenoit plus que probable, nous ôtoit presque l'espoir de trouver une communication avec la baie de

---

saumon sec et cru, destiné à nous servir de pain : cette mauvaise chère ne nous fit aucune peine, car nous n'eussions pu toucher à des alimens plus délicats dans un lieu dont l'atmosphère empestée excitoit toutes les sensations désagréables, excepté celle de la faim. Ce méphytisme provenoit en partie d'un amas immense de toute sorte d'ordures faites pendant l'hiver, et qui, devenu une masse liquide de matières putrides, étoit placé non loin de la factorerie. M. Zikoff commandant, et le principal personnage du lieu, résidoit dans une maison plus petite à l'extrémité ouest de la plus grande.

Les Anglais n'ont remarqué aucune trace de culture dans cette région. Ces Russes paroissoient se contenter de la manière de vivre des Américains; ils mangeoient avec le même appétit leurs dégoûtans et grossiers alimens : vêtus de même, ils n'en différoient extérieurement qu'en ce qu'ils ne se peignoient pas le visage, et qu'ils ne portoient pas les mêmes ornemens que les Indiens. Ces Européens ont le bon esprit de vivre dans la plus grande intimité avec les indigènes, de sorte que ceux-ci ont paru à Vancouver très-contens d'être soumis à l'empire de Russie. *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

Baffin ou celle d'Hudson, et les mers qui baignent l'Islande (1).

---

(1) L'Islande est, après l'Angleterre et l'Ecosse, l'île la plus considérable de l'Europe; elle se trouve placée sous le cercle polaire Arctique entre notre continent et le Groenland : elle est à deux cent quarante lieues des côtes de la Norwège et à environ cent de celles du Groenland, entre le soixante-quatre et le soixante-septième degré de latitude-nord, et entre le quinze et le trentième degré de longitude occidentale du méridien de Paris; elle a cent soixante-dix lieues de longueur sur cent de largeur. M. Anderson bourguemestre de Hambourg, M. Horrebow savant danois, envoyé en 1750 par le roi de Danemarck pour y faire des observations exactes; M. de Kerguelen lieutenant des vaisseaux du roi de France, et M. Troïl archevêque d'Upsal, nous fourniront des détails précieux sur cette ile. M. Anderson a fait son voyage en Islande vers l'an 1748, Horrebow en 1750, Kerguelen en 1768, et Troïl en 1772 : ce dernier a eu le bonheur d'avoir pour compagnons de voyage les savans Banks et Solander, si célèbres par leur mérite et leur voyage autour du Monde avec le capitaine Cook. L'Islande ne doit être regardée que comme une vaste montagne parsemée de cavités profondes. Sa surface ne présente à l'œil que des sommets de monts blanchis par des neiges et des glaces éternelles; on n'y voit que des énormes monceaux de pierres et de colonnes de basalte souvent effrayans par la noirceur et les traces du feu qui y sont

J'envoyai encore mon lieutenant pour examiner les terrains bas qui se trouvent au sud-est de la rivière, et en prendre possession au nom de l'Angleterre : tandis qu'il exécutoit cette

---

encore empreintes : plusieurs de ces montagnes sont des témoins irréfragables d'un grand nombre de volcans éteints; d'autres occasionnent encore de fréquens tremblemens de terre.

Le plus fameux volcan de l'Islande et même de la terre entière est le mont Heckla. Selon M. de Laharpe, il n'a jeté des flammes que dix fois dans l'espace de huit siècles, savoir, en 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636 et en 1693. M. de Kerguelen observe cependant qu'en 1766 il a vomi encore et jeté une si grande quantité de pierres, que la mer en étoit couverte à vingt lieues au large dans la partie du sud. Les glaciers ou amas de glaces éternelles qui se forment et se conservent sur les pentes des hautes montagnes, se nomment *jockuls* ou *joekuls* : on en compte une vingtaine dans l'île. Ces jockuls produisent pendant l'été de grands torrens, dont les eaux troubles et sales répandent la plus mauvaise odeur. Dans les vallées on trouve des plaines vastes et agréables, de belles prairies, où la nature, qui mêle toujours quelqu'adoucissement à ses fléaux, laisse un asile supportable à l'espèce humaine, et une nourriture abondante et très-délicate pour les bestiaux. Selon M. de Kerguelen, cette île fut découverte en 798 par Nadocus : en 864, Gardanus ou Gardarus suédois, la reconnut plus exactement; et en 874,

commission, je descendis la rivière, et jetai l'ancre quand le flux nous devint contraire. King nous y rejoignit : il avoit trouvé des

---

Ingulfe baron de Norwège, se retira dans cette île avec son beau-frère Hior-Leifus, après avoir tué deux grands seigneurs de leur pays. Cet Ingulfe la trouva, dit-on, inculte, et il passe pour en avoir été le premier roi. L'étymologie du mot Islande vient du mot *ice* qui veut dire en anglais *glace*, et de *land* qui signifie *terre*, c'est à dire, terre de glace.

Il est très-difficile de voyager dans l'Islande : cette île n'offre aucune route pour les voitures. On peut bien aller à cheval dans quelques endroits, mais dans bien d'autres il faut aller à pied : d'ailleurs le voyageur n'est pas sûr de pouvoir passer dans une année par où il aura passé la précédente ; car les dégels font quelquefois séparer en deux, des morceaux énormes de roches qui obstruent les chemins ; et les torrens qui se précipitent des montagnes achèvent de les combler, et en rendent le passage impraticable. Il y a, dit-on, dans cette île de 50 à 80,000 habitans : elle fut autrefois plus peuplée, avant la peste noire qui ravagea tout le nord en 1350. On sait, par la tradition, que la contagion régnoit avec violence dans les plaines et les vallons de l'île ; et pour y éviter la mort, il falloit gagner les plus hauts rochers des montagnes. Les parties maritimes de l'Islande sont les plus peuplées, à cause de la quantité prodigieuse de poissons qui se jettent sur ses côtes.

Les Islandais sont d'une taille ordinaire et d'un tempérament assez robuste : ils ont les dents belles, et

Américains

Américains désarmés qui demandèrent énergiquement qu'il quittât son fusil; il le fit, descendit et trouva des hommes gais et sociables :

---

presque tous des cheveux blonds. Une éducation mâle, un air pur et sain, une vie sobre et frugale leur procurent cette trempe forte qui les fait ordinairement jouir d'une belle santé jusqu'à l'âge de cinquante ans. A cette époque, leur vie pénible, les injures du tems qu'ils ont essuyé bien souvent à la pêche, et l'ignorance presqu'absolue de la médecine, leur procurent beaucoup d'infirmités, telles que la diarrhée, la jaunisse, le scorbut et les obstructions : ils périssent presque tous de cette manière. Ils ont encore une maladie héréditaire qui tient un peu de la lèpre, mais qui n'est pas contagieuse; de sorte qu'il est rare d'y voir un homme de quatre-vingts ans. La constitution des femmes est encore moins heureuse : faute de secours et de soins, il en périt beaucoup en couches. Leurs occupations sont cependant douces; elles font leur chaussure et celle de leurs maris, avec du cuir de bœuf; elles travaillent et préparent les laines : leur plus grande fatigue est de faire les foins. Les gens aisés se nourrissent en Islande aussi bien qu'ailleurs, et chacun règle la manière de se nourrir sur ses facultés. Un ménage ordinaire se nourrit, pendant l'été, avec trois ou quatre têtes de morues, bouillies dans l'eau de la mer. Ils font cuire dans l'eau le poisson, la viande et tous leurs alimens. Les têtes de moutons qu'ils mangent l'hiver sont le superflu des salaisons de ces animaux dont ils font commerce.

un chien tué d'un coup de fusil les étonna beaucoup. Le terrain lui parut maigre, léger et noir; il étoit couvert d'arbres, tels que des pins,

---

Ils mettent ces têtes dans une espèce de vinaigre pour les conserver. Ce vinaigre se fait avec du petit-lait, du jus d'oseille et autres herbes fortes. Tous leurs mets sont apprêtés sans sel et sans épiceries. Le poisson frais ou sec et cuit à l'eau est accommodé chez eux à force de beurre, et le laitage est leur principale nourriture. Le pain y est très-rare; les pauvres n'en connoissent guères l'usage, ils ne vivent que de poisson sec. Ceux qui ont de l'aisance font venir de Copenhague du pain de seigle : ils en mangent surtout les jours de noces, de baptême, etc.

L'habit des Islandais est presque celui de nos matelots : il consiste pendant l'été en une veste et culotte de toile; ils ont l'hiver une grande veste en façon d'habit, et un bon gilet et culotte de drap : ils portent quatre à cinq rangs de boutons de cuivre ou d'argent à leur gilet. Les pêcheurs mettent par dessus un autre gilet de peau de mouton ou de cuir, qu'ils frottent de foie de poisson ou de graisse pour le rendre impénétrable à la pluie : ils portent aussi un pantalon de cuir qui leur tient lieu de culotte, de bas et de souliers, et un grand chapeau rabattu leur couvre la tête. Les femmes ont des camisoles et des tabliers d'un drap du pays, appelé *wadmel*, et par dessus une robe très-ample, nommée *hempe*, toujours plus courte que les jupes qu'elles laissent voir. Cette hempe ordinairement noire, est garnie d'un ruban de





une Dame d'Islande. 2. Vache marine ou morse

des aunes, des bouleaux, des saules, et d'arbrisseaux, tels que des rosiers et des groseilliers; mais pas une seule plante en fleur.

---

velours, et les riches garnissent de même le bas de leurs jupes et de leurs tabliers : le collet de leur robe est roide, large de trois ou quatre doigts, et d'une très-belle étoffe, ou d'un velours bordé d'un galon d'or ou d'argent.

Leurs maisons sont grossièrement bâties et mal éclairées : on y trouve un corridor profond et large de six pieds, dans lequel on a pratiqué des fenêtres fermées avec des carreaux de verre, et quelquefois des parchemins de vessies de bœuf ou de vache. A l'un des bouts du corridor est l'entrée commune de la maison, et devant cette entrée est une très-grande pièce que les Islandais nomment *l'étuve* ou *salle de travail*. C'est là que les femmes travaillent la laine, font les habits et les divers travaux du ménage. Au bout de cette salle est ordinairement la chambre à coucher du maître et de la maitresse de la maison : les enfans et servantes couchent au dessus. Il y a encore de chaque côté du corridor deux autres pièces, dont l'une sert de cuisine, l'autre de garde-manger, la troisième de laiterie, et la quatrième sert à faire coucher les domestiques. Chaque habitant a de plus son étable et sa bergerie, et près du grand corps de logis sa maisonnette qu'ils appellent *forge*; c'est là qu'ils font tous leurs ouvrages. Une table, quelques coffres ou armoires, un poêle construit en briques, décorent les maisons des riches; les chambres destinées

Nous continuâmes à descendre, et des sauvages vinrent vers les vaisseaux, et nous vendirent leurs habits, du saumon, de la plie,

---

aux étrangers ont rarement un plancher, et la fumée s'en échappe, comme chez les sauvages, par un trou pratiqué dans la toiture. Les pauvres et les pêcheurs n'ont qu'une simple cabane à moitié enfoncée dans la terre, où les maîtres, les enfans et les domestiques couchent au dessus : ils ne sont séparés des animaux que par quelques planches volantes. Au reste, toutes les habitations de l'Islande sont couvertes de gazon, excepté cependant celles des évêques et des baillis : celles-ci construites en briques, en pierres et en bois, sont couvertes de planches qu'on fait venir à grands frais de Copenhague.

Les Islandais sont bons, doux et humains; la libéralité, la bonne foi, un vif attachement pour la patrie, des manières aisées et affectueuses les caractérisent : ils sont judicieux, amis des sciences, des arts et des voyages; mais on les dit paresseux, défians et ivrognes. Les dés, les cartes, les dames sont leurs jeux favoris : ils sont très-habiles aux échecs. L'occupation la plus générale de la nation pendant l'hiver est de préparer la laine : ils la filent, la tordent, et en font des étoffes. Tout le peuple se sert de l'urine, ou de la cendre pour nettoyer le linge, et celui qui est blanchi de cette manière ne l'est pas si mal qu'on pourroit le croire. Il n'y a que ceux qui ont été en Danemarck qui fassent usage du savon, parce qu'il est très-rare et fort cher : ils n'en font venir que pour leur usage

des peaux de lapins blancs, de renards rougeâtres, et quelques-unes de loutres. Le fer étoit ce qu'ils recherchoient le plus; la cloison de leur

---

particulier. Selon M. de Kerguelen, on voit beaucoup d'Islandais qui parlent latin : leurs enfans vont faire leurs études à Copenhague, et le plus souvent avec beaucoup de succès. Il est très-peu d'Islandais qui ne sachent lire et écrire. Aucun peuple au Monde n'a peut-être pris autant de soin que ces insulaires, de consacrer dans des écrits la mémoire de tout ce qui s'est passé dans leur pays : ils voyageoient beaucoup autrefois, dans le dessein de s'instruire et de commercer (*). Ceux qui n'étoient pas sortis de l'île étoient méprisés, tandis qu'au contraire ceux qui revenoient après de longs voyages étoient fêtés, chéris et en grande vénération. L'imprimerie y fut établie dès l'an 1531.

Avant l'an 1000, ce peuple adoroit Jupiter sous le nom de *Thor*, et Mercure sous le nom d'*Odin* : ils sacrifioient des hommes à leurs idoles. La religion catholique y fut établie quelque tems après. Ils sont tous aujourd'hui luthériens de la confession d'Ausbourg. On divise l'Islande en quatre provinces, et les provinces en cantons gouvernés par des baillis, sous la direction d'un grand bailli résident à Bessested. Il y a dix-huit ou vingt cantons dont chacun renferme quinze ou seize paroisses, et toutes ces paroisses sont dirigées par deux évêques qui ont chacun six mille livres de rente. Il y a aussi à Bessested un sénéchal qui

(*) *Voyez* le tome VIII, page 11.

nez est plus chargée d'ornemens que celle du peuple de l'Entrée du prince Guillaume; mais ils avoient moins de bouche double : leurs

---

veille à la perception des droits du roi de Danemarck. Le sénéchal et le grand bailli rendent leurs comptes au gouverneur général d'Islande, qui fait toujours sa résidence à la cour de Copenhague. Le poisson et le tabac sont la monnoie courante du pays. On y appelle ville un amas de quelques maisons. Ils ne connoissent presque pas l'argent : ils paient tout ce qu'ils achètent avec leurs denrées ou marchandises de leurs fabriques.

Quoique le soleil ne paroisse pas l'hiver pendant quelques jours dans les parties septentrionales de cette île, on n'y reste pas dans l'obscurité; on y a des parélies (*), des crépuscules et des aurores boréales, dont la lueur est assez grande pour pouvoir se guider. Pendant l'été, la longueur des jours y dédommage de la briéveté de ceux d'hiver : depuis la mi-mai jusqu'au mois de septembre il n'y a plus de nuits, ou du moins

(*) On aperçoit quelquefois, dans les jours d'hiver, deux ou trois soleils séparés par autant de cercles, dont il y en a de rouges en dehors, de jaunes au milieu, et de verts en dedans : le soleil occupe le centre, et est surmonté par une espèce d'arc-en-ciel. On observe aussi quelquefois plusieurs croissans et deux ou trois lunes pendant la nuit. La raison de ces phénomènes appelés *parélies*, est qu'il existe alors dans l'atmosphère des vapeurs si épaisses que les rayons du soleil ne sauroient les percer. Ces rayons se trouvent donc réfléchis comme dans un miroir dont ces vapeurs produisent l'effet, et les nuages présentent alors plusieurs images de soleil ou de lune. Gmelin parle aussi de parélies qu'il a observées en Sibérie.

vêtemens, leurs carquois avoient aussi plus de broderies blanches et rouges.

Un peu plus loin, mon vaisseau s'engrava dans un banc de sable presqu'au milieu de la

---

elles sont toujours accompagnées d'une clarté assez grande pour qu'on puisse lire très-aisément. Le froid n'y est pas plus excessif qu'en Danemarck. L'Islande est nécessairement visitée par tous les Européens qui se rendent dans les mers du nord de l'Asie, et par ceux qui vont au Spitzberg.

On trouve en Islande plus de cent sources d'eau chaude; mais la plus intéressante et la plus curieuse de toutes est près d'une métairie appelée *Reycum* ou *Raycum*, dans le district d'Huzevig. On y voit trois sources éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises. L'eau y bouillonne alternativement, c'est à dire que, quand celle qui est à une extrémité a jeté son eau, celle du milieu en jette à son tour, puis celle de l'autre côté, et cela si régulièrement que chaque source jette de l'eau environ trois fois dans un quart-d'heure. Il y en a une des trois qui est plus grande et qui élève ses eaux à la hauteur de dix pieds. Le mouvement perpétuel et régulier de ces eaux n'est pas la seule chose que les voyageurs admirent. Selon Horrebow, si l'on met de l'eau de la grande source dans une bouteille, on la voit sortir du vase deux ou trois fois au même instant que la source lance son eau : elle n'est tranquille dans la bouteille que quand elle devient froide; et si l'on bouche la bouteille après l'en avoir remplie, elle éclate en morceaux

rivière, où l'agitation causée par le choc de ses eaux et de celles du flux, paroît la plus forte. Dès que nous eûmes échoué, je fis jeter l'ancre à la Découverte, et j'attendis le flux pour me

---

au premier jet de la source. On a éprouvé aussi la force de cette source en y jetant des pierres aussi grosses qu'un homme vigoureux pouvoit en porter; elles occasionnoient dans le moment un grand bruit dans la fontaine, mais elles cédoient bientôt à la violence du bouillonnement, et malgré leur pesanteur, elles étoient rejetées hors de l'ouverture. Les habitans voisins de cette source y font cuire leur viande et leur poisson. Ils suspendent au dessus de la fontaine une marmite remplie d'eau froide : tout s'y cuit sans inconvénient comme sur un grand feu. Les voyageurs y suspendent aussi leur théière, et elle bout dans moins d'un demi-quart-d'heure.

Le bois est assez rare en Islande, mais la Providence dédommage ces insulaires par la quantité d'arbres que la mer apporte sur le rivage de plusieurs parties de l'île : sur les côtes où la mer n'en porte pas, les habitans brûlent de la tourbe, des arêtes de poisson trempées dans de l'huile faite avec des foies de morue. Ils arrachent aussi, en creusant la terre, des vieilles racines et des morceaux d'un bois dur, lourd et noir comme l'ébène, qu'on trouve communément entre des pierres; ce qui indique qu'il y a eu autrefois du bois en bien des lieux où il n'en existe plus. On n'y voit aujourd'hui que des bouleaux, des saules dont la grosseur n'excède pas celle du bras,

relever. Il revint, et le vaisseau fut dégagé sans avoir reçu de dommage : nous continuâmes notre route, après avoir acheté quelques quintaux de poisson des Américains.

---

et la hauteur, dix ou douze pieds. Le genévrier et quelques arbustes de cette espèce y sont aussi fort communs. Toutes les plantes antiscorbutiques, telles que l'ail, l'oseille, le cochléaria y prospèrent, l'angélique y croît de même en si grande abondance que les habitans et les bestiaux en font souvent leur nourriture; mais la plante la plus précieuse pour ces insulaires est celle qu'ils nomment *fialla-gras ;* c'est une espèce de mousse qu'on trouve sur les rochers : beaucoup d'Islandais en font de la farine qu'ils préfèrent à celle de froment. On voit dans quelques jardins, des choux, du céleri, des navets. Il est incertain si le blé pourroit y réussir, et il est très-sûr que les Islandais ne s'en occupent pas : ils portent tous leurs soins à la culture des prés; dès la fin de juin la végétation en est admirable, et promet des fourrages de la meilleure qualité possible.

Les chevaux se sont extrêmement multipliés en Islande; ils passent plusieurs années sur les montagnes sans entrer sous aucun toit : la race en est petite, mais pleine de force et de vîtesse. On y voit des troupeaux de bœufs et de vaches. Plusieurs de ces animaux n'ont pas de cornes. Les bœufs ont un goût sauvage, mais les vaches y donnent un lait admirable : c'est la nourriture et la boisson des malades. Le petit-lait est la boisson principale de ceux qui se portent

Le soir les nuages s'élevèrent, et nous découvrîmes un volcan parmi les montagnes qui se voyoient au couchant : il étoit sur le flanc voisin de la rivière, et près du sommet; il ne

---

bien : ils y mêlent même souvent du jus d'oseille, et c'est alors qu'ils le trouvent bon et sain, parce qu'il est aigre. Ils élèvent aussi beaucoup de moutons, dont la laine est assez belle, et a différens degrés de qualité selon les cantons. Chaque ferme a son troupeau, et dans certains districts on les laisse errer toute l'année dans les montagnes. Il arrive souvent que ces animaux sont obligés de faire une ouverture dans la neige pour trouver de l'herbe ou de la mousse. Les bêtes à laine sont un bien très-casuel pour les Islandais, car des troupeaux entiers en paissant sur les bords de la mer, lorsque le vent est violent, sont quelquefois forcés de céder à son impulsion, et se trouvent entraînés dans les flots. D'autre fois, lorsqu'il tombe de la neige et qu'il gèle, les moutons se rassemblent en pelotons. Leur toison elle-même se gèle alors, de manière qu'ils ne peuvent plus se dégager et qu'ils ont au dessus d'eux plus de vingt pieds de neige : on les retire bien quelquefois sains et saufs, mais souvent on les trouve étouffés ou étranglés par les renards qui leur font une guerre cruelle.

L'ours blanc vient du Groenland en Islande, porté sur des glaçons; mais on a soin de l'empêcher de multiplier dans l'île; on le poursuit et on le tue dès qu'on le trouve. On y voit aussi des renards, bleus, noirs, rouges et blancs. Le gibier de cette île consiste

vomissoit alors qu'une fumée blanche. Nous revîmes encore des sauvages : leurs piques ressembloient à nos hallebardes, et les pointes en sont souvent de cuivre. On pourroit établir

---

en bécasses, bécassines et perdrix : il y a une espèce de perdrix blanche qui a les pattes couvertes d'un duvet. La volaille ne s'y trouve que chez quelques gens aisés. Les oiseaux de proie, aigles, vautours, hibous, corbeaux, faucons, y abondent. Il est reconnu que les faucons d'Islande sont les meilleurs et les plus braves du Globe. Aussi le roi de Danemarck en envoie chercher tous les ans cent ou cent vingt; il en fait des présens à plusieurs souverains de l'Europe : il paie dix rixdales, ou cinquante francs, pour un faucon gris-blanc, et seize rixdales, ou quatre-vingts francs, pour un blanc. Les oiseaux d'eau de l'Islande sont le cigne, l'oie, la sarcelle, le canard et l'eider : ce dernier contribue à la richesse de cette île par l'édredon qu'il fournit; le duvet du mâle, si recherché dans nos grandes villes par le luxe et par la mollesse, est plus beau, plus fin et plus blanc que celui de la femelle. L'eider mâle est de la grosseur d'une oie. M. Storch, dans son Tableau de la Russie, prétend qu'il faut s'exposer à des grands dangers pour avoir le duvet de cet oiseau, parce qu'il place ordinairement son nid dans les fentes des rochers et sur des écueils inaccessibles : il ne s'éloigne jamais des bords de la mer ou des îles, pour s'enfoncer dans les terres. On trouve dans ces nids cinq à six œufs, tous soigneusement couverts du duvet qu'ils s'arrachent de la

avec eux un commerce avantageux de fourrures; mais les Russes sont les peuples les plus voisins, et peuvent seuls profiter de cet avantage : les loutres de mer sont les plus précieuses;

---

poitrine. Aussitôt qu'ils sont chassés d'un nid, ils en construisent un autre qu'ils garnissent de plumes. Si quelque persécuteur avide s'en empare, ils en font encore un troisième plus richement garni de duvet que les précédens. La livre d'édredon se vendoit il y a quelques années, à Archangel, deux roubles, environ six livres de France : il y arrivoit de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg. Les œufs de l'eider sont d'un goût excellent et supérieur à ceux de nos oiseaux domestiques : ils sont très-recherchés, et c'est une des raisons pour lesquelles ces oiseaux commencent à devenir rares.

La mer contribue presque toute l'année à la nourriture des Islandais; mais la saison la plus convenable pour la pêche, est depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre : on y prend alors des harengs, des sardines, des turbots, des égrefins, des plies, des soles, des colins, des maquereaux, des raies et des fletans; il y a de ces derniers poissons qui pèsent jusqu'à 300 livres. La pêche de la morue ou cabillaud y occupe toutes les années une infinité de bâtimens. Vu la quantité immense de morues qu'on y prend annuellement, on seroit tenté de craindre que la mer n'en fût dépeuplée, si on ne savoit par expérience que la génération de ce poisson est plus forte que sa destruction. En effet, un physicien qui a eu la patience de compter

toutes étoient taillées en habits et fort mal propres.

Nous nous trouvâmes enfin en pleine mer; nous revîmes le cap Saint-Hermogène : l'île dont

---

les œufs d'une morue, en a trouvé dans une seule 9,344,000. Les abîmes de l'Océan situés sous le pôle, sont la vraie patrie des poissons de la mer. On diroit qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient le plus, et la tranquillité qu'ils désirent : ils y acquièrent toute leur consistance, et on a remarqué que plus ils s'éloignent de leur lieu natal, plus ils perdent de leur vigueur et de leur graisse. Leur multiplication excessive les force cependant à quitter les lieux qui les ont vu naître, à se répandre et à venir s'offrir aux filets des pêcheurs sur les côtes d'Islande, d'Ecosse et d'Hollande. C'est au commencement de l'année que débouche des mers du Pôle la troupe innombrable des harengs; elle tombe au mois de mars en Islande. Un auteur anglais prétend que l'étendue des colonnes de ces poissons occupe sur mer pour le moins autant d'espace que la surface de l'Angleterre et de l'Irlande: aussi leur pêche occupe et nourrit annuellement plus de cent mille Hollandais, et leur procure des bénéfices immenses.

En été, les vaches marines, les veaux marins et les baleines abondent aussi sur les côtes d'Islande : on trouve dans les lacs de cette île, des truites et des saumons d'un goût exquis. Les habitans ont soin de les saler et de les sécher : ils en mangent ainsi toute l'année. Les anguilles y sont de même très-communes,

il fait partie est dénuée de bois; on y voyoit peu de neige; elle sembloit couverte d'une mousse qui lui donnoit une couleur jaunâtre. Nous traversâmes l'embouchure de la baie que

---

mais les Islandais ont pour ce poisson une aversion singulière. Il n'y a dans cette île aucun serpent, ni reptile venimeux. Il y a une espèce d'araignée très-petite, mais il n'y a ni cousins ni moustiques. On y trouve beaucoup de mines de soufre auprès du mont Heckla.

Il nous reste à parler des Samoïèdes et des Lapons, peuples voisins du Pôle; nous décrirons aussi le Spitzberg, situé au nord-est de l'Islande, entre le 77 et le 82e degré de latitude : il touche presqu'au pôle du Nord. Les Danois et les Hollandais réclament sa découverte pour plusieurs de leurs compatriotes, et les Anglais pour sir Hugues Willoughby, qui l'a visité en 1553. Le peu d'importance du Spitzberg, dont les côtes seules sont précieuses pour la pêche de la baleine, a prévenu toute contestation entre les puissances de l'Europe : cette contrée appartient au premier aventurier qui ose en braver les déserts et le froid excessif. L'origine de son nom vient du mot allemand *spitz*, aigu, escarpé, et *berg*, montagne. On y voit en effet beaucoup de montagnes aiguës. Ce pays est un des plus déserts et des plus froids du Globe : ce n'est qu'aux mois de juillet et d'août qu'on y a quelqu'apparence d'été, et même ces momens d'une douce température sont souvent interrompus par des retours d'hiver. Le ciel y est presque toujours couvert.

je nommai de *la Pentecôte :* au levant, les terres qui la forment me parurent une partie du Continent ; au couchant elle a de petites îles : près de la mer la terre étoit nue ; mais

---

M. Campe rapporte une histoire de quatre matelots russes, forcés de passer six ans dans cette île : comme cette aventure n'est pas sans intérêt, nous allons en donner l'analyse ; elle fera connoître cette région voisine du Pôle.

Un marchand de la ville de Metzen, située en Russie, sur les bords de la mer Blanche, équipa en 1743 un vaisseau pour l'envoyer au Spitzberg, à la pêche de la baleine ou des veaux marins : ce navire eut un vent si favorable que dès le huitième jour il se trouva très-près de sa destination. Le maître avoit le projet de voguer vers le Spitzberg, et de jeter l'ancre à la côte occidentale ; mais tout à coup le vent changea, et on ne put empêcher le bâtiment d'être jeté sur la côte orientale. On fut très-fâché de cet accident, parce qu'on savoit, par des expériences fréquentes, qu'il y a beaucoup plus de glaces de ce côté de l'île que de l'autre. Le navire se trouvant bientôt arrêté par des bancs de glaces énormes, on se vit dans une position dangereuse, et il ne resta que peu ou point d'espoir de le conserver : la terre que l'on avoit en vue n'étoit pas proprement la grande île de Spitzberg, mais une île un peu plus petite située à l'est de la grande, et que pour cela on nomme *le Spitzberg oriental.* Tandis qu'on agitoit la question de ce qu'il y avoit à faire, le contre-maître

les montagnes étoient toutes blanches. Le ciel se couvrit, et pendant trois jours nous ne pûmes découvrir la côte dont nous suivions la direction. Quand le tems s'éclaircit, je vis une

---

se rappela que quelques années auparavant diverses personnes de la même ville de Metzen avoient formé le plan de passer un hiver dans cette île, qu'elles avoient pris avec elles le bois nécessaire à la construction d'une hutte, et avoient réellement exécuté leur projet. Dans cette vue, Alexey Himkof contre-maître, voulant aller à terre, prit avec lui trois matelots : ils se nommoient *Iwan Himkof* filleul du contre-maître, *Stephan Scharapof* et *Feodor Weriguin.*

En quittant le vaisseau, ils prirent avec eux un fusil, un cornet contenant douze charges de poudre, douze balles, une hache, un chaudron, un sac de vingt livres de farine, un briquet, une mèche, un couteau, une bourse pleine de tabac, et quatre pipes de bois. Les voilà sur la glace avec leur pacotille, ayant près d'une lieue de chemin à faire pour arriver à la côte. Il leur fallut passer sur des glaçons que les vagues faisoient mouvoir dans tous les sens; ils étoient obligés de sauter d'un glaçon à l'autre sans glisser, car il y alloit de la vie : ils en vinrent heureusement à bout. A peine furent-ils arrivés qu'ils cherchèrent une cabane : ils savoient que, deux ou trois ans auparavant, des habitans de Metzen y avoient porté du bois, et en avoient construit une. Ils la trouvèrent à un quart de lieue du rivage : il y avoit au milieu un fourneau à la russe, ou plutôt un four sans cheminée très en

pointe

pointe que je nommai *Saint-Barnabas*. La côte offre plusieurs petites baies, de hautes collines, des vallées profondes; elles paroissoient stériles et brunâtres. Une pointe que je

---

usage en Russie. Ces sortes de fourneaux ou poêles servent au paysan russe pour se chauffer, faire la cuisine, et en même tems de lit pour dormir. De petites ouvertures ou fenêtres pratiquées dans les murs de la chambre qu'on ouvre ou ferme à volonté, servent d'issue à la fumée, et l'empêchent même de descendre jamais plus bas qu'à la hauteur d'un homme assis. Fiers d'avoir trouvé cette cabane, ils se mirent en route pour porter la nouvelle de leur succès au vaisseau; ils viennent au rivage, mais, ô vaine espérance! ils virent la mer entièrement dégagée des glaces, ils ne trouvent plus de vaisseaux; une tempête violente qui avoit duré toute la nuit avoit occasionné ce désastre : le navire sans doute avoit été enseveli dans les abîmes de la mer, car on n'en a plus entendu parler en Russie. Frappés de terreur et d'effroi, ils se considérèrent mutuellement en silence; ils envisagèrent avec horreur leur situation désespérée. Comment vivre éloignés de toute créature humaine? comment exister sans vivres sous cet âpre climat? comment se garantir du froid et des bêtes féroces? Revenus un peu de leur stupeur, ils tinrent conseil entr'eux. Leur premier soin fut de réparer la cabane; ils firent ensuite une autre découverte qui leur donna beaucoup de joie, ils virent qu'il y avoit beaucoup de rennes dans l'île. Ces animaux, qui sont

nommai *à Deux-Têtes* de sa forme, se distinguoit du reste, elle ressembloit à une île; c'est peut-être une péninsule. Plus loin nous découvrîmes une île à laquelle je donnai le nom de

---

toute la richesse des Lapons, leur fournirent en partie de quoi se nourrir et se vêtir. Ils fabriquèrent des flèches pour augmenter leurs moyens de défense et d'attaque contre les ours blancs : ils en tuèrent plusieurs dont la chair leur parut aussi bonne que celle du bœuf. La mer leur offrit pour leur chauffage, des débris de vaisseau et des arbres charriés par les flots. Les peuples qui habitent la Nouvelle-Zemble, le Groenland, et même ceux des côtes septentrionales et orientales de la Sibérie, trouvent aussi beaucoup de ces bois flottans toujours dans la direction du sud-ouest vers le nord-est : ils leur sont d'un grand usage pour bâtir leurs demeures, ainsi que pour leur chauffage. Pour s'éclairer pendant la longue nuit d'hiver, nos Russes fabriquèrent un vase d'argile, le firent sécher au feu, et le remplirent de graisse de renne, de vieux chiffons leur servirent de mèche. Le scorbut, si dangereux dans ces régions polaires, disparut par le moyen du cochléaria et de l'exercice. A l'exemple des Samoïèdes, ils mangeoient aussi quelquefois de la viande crue et gelée : quand ils tuoient un renne, ils buvoient de même son sang tout chaud, sachant, par l'expérience de ces peuples, que c'est un puissant remède contre le scorbut. Feodor Weriguin, ayant de la répugnance pour ce régime, en fut cruellement puni; après six ans de souffrances terribles il périt, il fut enseveli dans la neige.

Quelques jours après sa mort, la Providence con-

Trinité; elle a six lieues du levant au couchant: ses extrémités sont élevées, son centre est bas; peut-être elle est partagée en deux par un détroit : nous marchâmes vers elle pour passer

---

duisit sur ces côtes un navire d'Archangel, qui alloit sur la côte occidentale du Spitzberg, à la pêche de la baleine. Le capitaine du vaisseau, ayant vu divers signaux, s'approcha, parla à ces nouveaux Robinson, et s'arrangea avec eux pour les conduire en Russie, moyennant la somme de 80 roubles, ou environ 240 fr. de France. Ces matelots étoient devenus riches, malgré l'excès de leur misère, pendant six ans de séjour dans cette île déserte : leur fortune consistoit dans deux mille livres de graisse de renne, plus de deux cents peaux de cet animal, dix peaux d'ours, une grande quantité de peaux de renards blancs et bleus, le tout valant en Russie au moins 2000 roubles, ou environ 6000 fr. de France.

Cette île orientale du Spitzberg est à peu près la même que la grande pour les productions et le climat: sa grandeur et sa longueur sont d'environ quarante lieues. Ces matelots assurent qu'ils n'ont jamais eu de vermine pendant leur séjour dans cette île, et ils manquoient cependant absolument de linge. Il paroît que l'excès de froid ou de chaleur fait périr ces insectes, car on assure que des matelots couverts de vermine en ont été aussi délivrés en passant la ligne.

La longue nuit du Spitzberg y dure pendant l'hiver près de quatre mois, et le plus long jour tout autant. Pendant la longue nuit, la lune reste sur l'horizon

dans le canal, large d'environ trois lieues, qu'elle forme avec le continent; mais la nuit et la crainte d'une brume épaisse suspendirent et détournèrent notre course : je pris le large, le

---

pendant près de deux mois sans interruption; elle ne se couche pas plus que le soleil pendant le long jour de l'été. Les brillantes aurores boréales sont un grand bienfait de la Nature pour ces régions pendant le tems où elles sont privées de l'astre du jour. Le froid est si violent dans cette île que le vin d'Espagne, quoique rempli d'*alcohol*, c'est à dire d'esprit de vin, s'y congèle intimement, malgré le feu qu'on fait dans la hutte. La neige s'y accumule à une hauteur prodigieuse : on peut s'en faire une idée en apprenant que la cabane des Russes, qui avoit dix-huit pieds d'élévation, se trouvoit continuellement ensevelie sous la neige. Cependant la rigueur de la saison est ordinairement interrompue à la mi-novembre par une pluie continuelle qui dure jusqu'au mois de janvier. Pendant tout ce tems-là il tombe de fortes averses, et alors le tems y est aussi doux que lorsqu'il pleut en France pendant l'hiver. Les orages y sont très-rares. Dans le cours de six années, les quatre Russes n'y ont entendu qu'une fois le bruit sourd et éloigné du tonnerre.

Pendant que Cook naviguoit vers le pôle Austral, John Phipps, connu aussi sous le nom de *lord Mulgrave*, faisoit voile vers le Spitzberg. Il y arriva à la fin de juin en 1773. Il trouva que la hauteur d'une de ses montagnes située au 78e degré 22 minutes de latitude, étoit de 4509 pieds. Le pied anglais est à

vent augmenta, le brouillard nous cacha la terre, et nous restâmes exposés aux vagues et aux vents, près d'une côte inconnue. Lorsque

---

celui de France comme 15 est à 16. Il vit aussi deux rennes, dont il en tua un qui étoit fort gras. Cette île abondoit alors en bécassines et en oies sauvages qui paissoient tranquillement sur ses bords. Les canards y couvoient dans cette saison. Le milieu de l'île étoit rempli de mousse, d'oseille, de cochléaria et de quelques renoncules en fleurs. Le thermomètre de Réaumur y étoit au mois de juin à sept degrés au dessus de zéro.

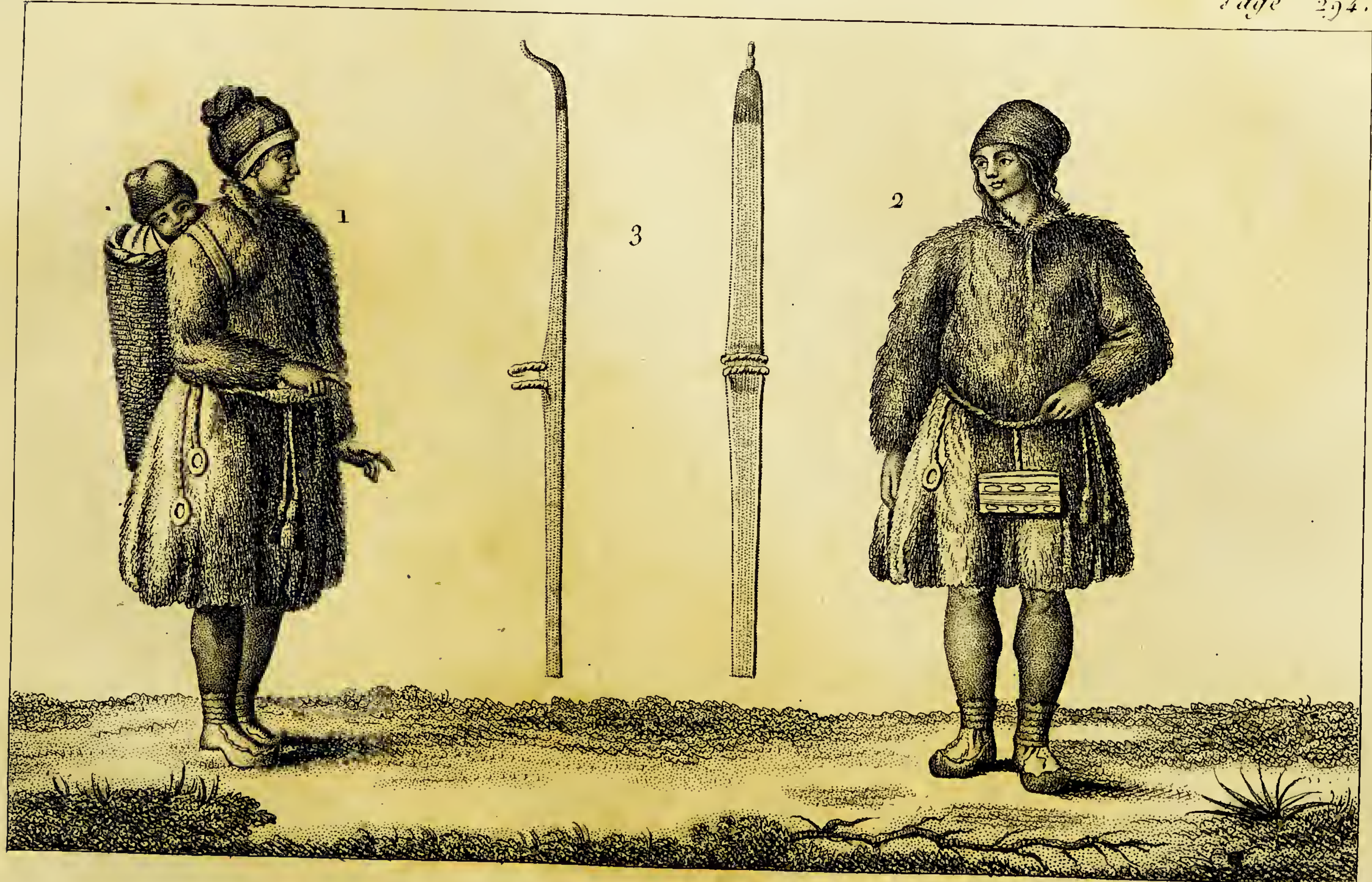
En sortant du Spitzberg, on trouve du côté du sud la Nouvelle-Zemble. C'est aussi une île déserte, qui a deux cents lieues de longueur sur soixante-dix de large : c'est bien le pays le plus misérable de l'Univers. Il n'est fréquenté que par les Samoïèdes, qui ont coutume de se rendre dans sa partie méridionale pendant les mois d'été, pour la pêche, et y chasser des renards, et l'ours blanc qui est très-fort et extrêmement féroce. Telle est l'idée que nous laissent de ce pays Jacques Heemskerk et Guillaume Barentz. Ces deux habiles marins de Hollande sont restés dans la Nouvelle-Zemble depuis le mois de juillet 1596 jusqu'au 14 juin 1597, et Barentz y a perdu la vie.

Selon Henri Storch, les Samoïèdes sont épars tant en Europe qu'en Sibérie : ils habitent les côtes de la mer Glaciale, depuis le 65e degré de latitude jusqu'au rivage. Les Samoïèdes européens sont établis dans le

nous pûmes voir la terre, nous nous en trouvâmes environnés. Nous nous approchâmes de celle qui sembloit nous fermer le passage au midi; c'étoit une île de neuf lieues de tour :

---

gouvernement d'Archangel, à l'occident des monts Ourals, où ils vivent séparés de tous les autres peuples, et où ils paient tribut à la Russie depuis l'an 1525 : les Samoïèdes de Sibérie sont à l'orient des monts Ourals, dans le gouvernement de Tobolsk, le long des côtes du détroit de Vaigat et à l'embouchure de l'Oby. Ces peuples sont épars et dispersés dans ces vastes contrées, les plus froides, les plus stériles et les plus désertes du Globe. Ainsi que la plupart des habitans des régions polaires, ils sont d'un jaune sale : ils ont la tête grosse, le visage plat et désagréable, de petits yeux noirs entr'ouverts, ce qui leur donne une forme oblongue; des grandes oreilles, le nez écrasé avec de larges narines, la bouche grande avec de petites et vilaines dents, le ventre gros, les cuisses et les bras minces, et les jambes courtes; leurs cheveux noirs sont rudes, et leur pendent comme des ficelles sur les épaules. Les hommes ont peu ou point de barbe, et on ne sait pas encore si c'est naturellement, ou s'ils se l'arrachent. La taille de ce peuple, le plus voisin du pôle, est de quatre à cinq pieds. Les deux sexes se ressemblent par la figure et par l'habillement. On prétend cependant que quelques femmes et les jeunes filles nouent leurs cheveux en deux ou trois tresses, et les laissent pendre ainsi. Leur chaussure consiste dans des espèces de patins de quatre pieds de longueur.



1. une Samoïede, 2. un Samoïede, 3. Patins.

Gabriel sculp.

c'est probablement celle que Bering nomma *la Nébuleuse*, et je lui en donnai aussi le nom.

La côte sur le continent est rompue, et plus

Ils y attachent un morceau de peau de renne, de façon que les poils soient tournés en arrière pour ne pas glisser à reculons lorsqu'ils gravissent les montagnes de glace. Leurs habits d'hiver sont de peaux de rennes, cousues avec les tendons de ce quadrupède; ceux d'été sont des peaux de pingoins auxquelles ils laissent les plumes : ils ont un bonnet de peaux d'oiseaux, avec une ceinture autour du corps. Les deux sexes ne se baignent jamais, aussi ont-ils une odeur infecte et très-désagréable. Leurs cabanes, construites d'écorces d'arbre et de peaux, ont le même désagrément; il y règne des miasmes fétides qui en rendent le séjour insupportable. On y voit de tous côtés des lambeaux de bœuf, de mouton, de cheval, etc. Ils mangent cette viande crue, le poisson de même, et ils boivent tout chaud le sang des rennes qu'ils ont tués. La plupart des filles peuvent devenir mères à onze ou douze ans, mais rarement les mariages sont très-féconds, et ils cessent de l'être avant que les femmes aient atteint leur trentième année. Les Samoïédes prennent autant de femmes qu'ils veulent : rarement en ont-ils plus de cinq; pour l'ordinaire ils en ont deux. Ils les achètent à leur beau-père, et donnent des rennes en échange. On assure qu'il y a des filles dont le tarif est de cent rennes et davantage. Ils peuvent répudier leurs femmes à volonté, mais ils

escarpée qu'aucune des autres côtes de l'Amérique que nous ayons rencontrées ; peut-être est-elle bordée de petites îles : par-tout elle annonçoit la stérilité. Nous tuâmes là un bel

---

perdent alors le prix qu'ils en ont donné. Les rennes sont leur seule richesse : la chair de ces animaux, la pêche, la chasse sont leurs seuls moyens d'existence. Ils croient à un Être suprême, à un Diable fort puissant et à la Métempsycose. Ils ont quelqu'idée de l'immortalité de l'ame, et consultent assez souvent leurs dieux pénates. Ils honorent la vieillesse, et se regardent tous égaux. Ils paient annuellement un léger tribut de pelleteries au gouverneur russe, se trouvent très-heureux, et ne changeroient pas leur sort contre celui du peuple le plus fortuné de l'Univers. M. John Carr rapporte que la célèbre Catherine II, voulant donner un code à ses vastes états, convoqua les députés de toutes les parties de son empire : deux représentans samoïèdes furent invités par cette impératrice à indiquer les lois les plus convenables à leur nation. Nos lois, reprit l'un d'eux, sont en petit nombre, mais nous n'en avons pas besoin de nouvelles. Comment ! s'écria l'impératrice, est-ce qu'il ne se commet jamais parmi vous, de vol, de meurtre, ni d'adultère ? Ces crimes ne nous sont pas inconnus, reprit le député, et nous punissons de mort celui qui ôte la vie à son semblable. Mais encore, poursuivit Catherine, quels sont les châtimens attachés au vol et à l'adultère ? Quoi ! reprit le Samoïède, est-ce qu'ils ne sont pas assez punis quand ils sont découverts ?

Du pays des Samoïèdes en passant la mer Blanche,

oiseau de l'espèce du pingoin, moins gros que le canard, de couleur noire, excepté sur le devant de la tête qui est blanc : il a une jolie crête d'un blanc jaunâtre, qui se replie en arrière comme la

---

on arrive sur les côtes de la Laponie, situées à l'ouest. Le trajet n'est guères que de soixante-dix lieues. A certains égards, les Lapons ressemblent aux Samoïédes, mais ils ont cependant plus de rapports avec les nations civilisées : ils ont la taille petite, les cheveux noirs et courts, le visage large et plat, les joues enfoncées, le menton pointu, les yeux gris foncé, la bouche grande, et les cheveux roux; la fumée et la malpropreté dans lesquelles ils vivent leur donnent une couleur d'un brun jaunâtre. Regnard prétend qu'ils ont la barbe épaisse. Ils n'ont aucune idée d'agriculture, des métiers, ni de manufacture, et n'en veulent rien savoir. La proximité de la mer rend la rigueur du climat moins sensible dans la Laponie danoise ou norwégienne. Des expériences récentes ont démontré que le seigle et l'orge y mûrissent six semaines après les semailles. Acerby dit y avoir vu de belles prairies et des terres labourables. La Laponie est un pays montagneux, couvert de forêts et coupé par des lacs. La Norwège possède la partie située au nord-ouest, la Suède celle qui est au midi, et la Russie celle qui est à l'orient. Selon Storch, les Norwégiens furent les premiers qui se rendirent maîtres d'une partie de la Finlande septentrionale. Les Russes y vinrent ensuite faire leurs conquêtes, et vers le milieu du douzième siècle, les Suédois par-

corne d'un bélier; son bec et ses pieds sont rouges; il semble que ce soit l'*alca monochroa* de Steller : nous en avions vu d'autres d'espèces variées, et chaque jour nous apercevions

---

vinrent les derniers à étendre leur domination dans cette partie du nord. L'impôt que les Lapons paient au souverain est peu de chose. Le propriétaire de mille rennes paie à peine huit à neuf francs. Les Finnois, connus du tems de Tacite, forment, dans les gouvernemens de Vybourg et de Saint-Pétersbourg, une partie de la population. On en trouve même des colonies dans celui de Novogorod, et M. Storch croit pouvoir assurer que le nombre de Finnois ou Lapons, domiciliés en Russie, excède quatre cent mille.

Les rennes étant presque toute la fortune des Lappes ou Lapons, leur unique soin est de pourvoir au pacage de ces animaux, de leur trouver des fourrages, et surtout une mousse blanche extrêmement fine qu'ils préfèrent; de sorte qu'ils ne vivent pas toujours dans la même contrée, et ils mènent une vie errante : l'été ils vont dans les régions septentrionales, l'hiver dans les méridionales. Leurs maisons sont de nature à pouvoir être transportées aisément : elles consistent en pieux plantés circulairement, et se rapprochant vers le haut en forme de cône. Ils les couvrent de draps grossiers de Suède, ou de peaux de rennes, ou même de branches de sapin. L'intérieur en est tapissé de toute sorte de fourrures : le foyer est au milieu. Ils font au dessus une ouverture dans le toit, qui sert de fenêtre et de cheminée. Vingt personnes

T.10. Page 299.



Lapon dans un traineau tiré par un Renne.

quelques baleines, ou des veaux marins, ou quelqu'autre cétacée.

Je découvris de nouvelles îles, et cinglai vers le détroit qu'elles formoient avec le con-

---

quelquefois vivent et couchent pêle-mêle dans ce misérable réduit, et la fumée au milieu de laquelle ils y passent leur vie, les préserve des moustiques qui abondent dans ce climat.

Veulent-ils transporter leurs effets et changer de demeure, ils se servent d'un traîneau fait comme un petit navire, qu'ils appellent *pulaha;* les rennes qu'ils y attèlent et qu'ils brident comme nos chevaux, vont d'une vîtesse admirable. Regnard prétend qu'un renne fait par heure six lieues de France, ou deux milles de Suède. Il prétend aussi que les Lapons, pour conduire leurs rennes, se contentent d'attacher une corde aux cornes de ces quadrupèdes. Le Lapon, pour aller plus vîte, se sert de patins faits avec une planche étroite de trois ou quatre pieds de long, courbée et pointue par-devant comme la proue d'un navire. Ils attachent à chaque pied une de ces planches, et prennent dans chaque main un bâton qui a une roue horizontale au bout inférieur, afin qu'il n'enfonce pas dans la neige. A l'aide de ces patins et de ces bâtons ils glissent sur la neige avec une telle vîtesse qu'ils sont capables d'atteindre les ours et les loups à la course. Cet usage est le même en Norwège, chez les Samoïèdes, et chez les Finlandais ou Finnois, desquels les Lappes ou Lapons sont sortis. Telle est au moins l'opinion de Regnard et de Storch, sur l'origine de

tinent; la plus septentrionale nous parut être l'île de Kodiak et Sthælin, et je crois que les autres sont les îles Shumagin du navigateur Bering : d'autres îles forment avec elles un

---

ce peuple. Il y a des Finnois riches qui, outre des milliers de rennes, possèdent de l'argenterie, différens bijoux et des signes monétaires. Leur vie errante les oblige souvent à enterrer ces effets : s'ils meurent dans ces entrefaites, rarement parvient-on à découvrir leurs trésors. Comme les Lapons riches errent dans les contrées montagneuses, on les nomme *Lapons montagnards*. Ceux qui ne possèdent pas des troupeaux si nombreux, vivent dans les bois : ils ont quelquefois des vaches, des moutons; ils se nourrissent de poissons et d'oiseaux : ceux-ci sont très-habiles à manier l'arc, on les nomme *Lapons des bois*. Il est rare qu'ils mangent du pain : au lieu de cet aliment, on en voit souvent qui mangent des os de poisson broyés avec l'écorce de certains arbres. Ils parviennent, avec un tel régime, à l'âge de cent ans, et quelquefois de cent cinquante. Ils sont même assez heureux pour ignorer les maladies dont sont accablés les habitans de nos grandes villes d'Europe.

Le Lapon aisé est comme le nègre; il fait consister son bonheur à dormir tout le jour dans sa cabane. Le pauvre travaille, fait des traîneaux, des cassettes, des cuillers, des arcs, des corbeilles; la cuisine y est du ressort des hommes, car les femmes ne s'en mêlent jamais : elles préparent les peaux, tirent l'étain en fil pour orner les ceintures, les habits

archipel assez nombreux ; ces îles sont en général hérissées de rochers et de monticules : on y trouve des baies et des anses bien fermées, des ruisseaux d'eau douce ; mais elles sont

---

et les harnois des traîneaux. Aucun Lapon ne peut se marier avant d'avoir tué un renne de sa propre main ; mais les parens font les mariages sans consulter leurs enfans : ils n'ont égard qu'au bien et à la dot. Dès qu'un père s'est choisi une bru, il conduit son fils chez les parens de sa prétendue, s'approvisionne d'eau de vie, et leur en offre ; si la liqueur est acceptée, c'est bon signe : on se met alors à marchander. Le père du jeune homme annonce les présens en argent et en effets qu'il veut faire au père et à la mère de la fille, et à ses plus proches parens ; et le père et la mère de celle-ci déclarent à leur tour quelle dot ils prétendent donner à leur fille. Les parens disent de même quels présens on doit attendre d'eux. Si tout est approuvé de part et d'autre, le mariage se fait, sinon les parens de la fille sont obligés de payer l'eau de vie qu'on leur a apportée. Le jour de la noce, chaque convié apporte un mets qu'il a préparé. Tous ces mets sont mêlés et confondus ensemble ; chacun prend ensuite dans ce mélange ce qui lui paroît plus agréable. Ce peuple fait grand cas du tabac et de l'eau de vie.

Selon Regnard, les Lapons sont très-indifférens sur la virginité des filles qu'ils épousent : ils préfèrent au contraire celle qui aura accordé ses faveurs à un

sans arbres et sans arbrisseaux; la plupart étoient encore couvertes de neige, ainsi que le continent. Nous étions alors dans le milieu de juin, environ sous le 50e degré 18 minutes

---

étranger. Car, disent-ils, si un étranger a bien voulu donner des marques de son amour à une fille de leur nation, il faut qu'elle ait un mérite rare qu'ils ne connoissent pas, et dont ils doivent se bien trouver dans la suite. En général ils tiennent à grand honneur qu'un étranger veuille passer la nuit avec leurs femmes. Leurs bains de vapeur, très-connus et très-usités en Russie dès le onzième siècle, méritent une description particulière; car la manière de les prendre est assez extraordinaire pour nous. Ils ont une petite chambre qui a peu de lumière, et autour de laquelle on a disposé en amphithéâtre deux ou trois rangs de banquettes; dans le fond sont amoncelées des pierres qu'on chauffe dans un poêle jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges : ce poêle a deux ouvertures semblables à celles des fours ordinaires; la plus basse sert pour mettre le bois, et la seconde contient un amas de pierres soutenues par un grillage de fer. Quand elles sont bien chauffées, on y jette dessus une certaine quantité d'eau dont l'évaporation forme une chaleur excessive et un nuage très-épais. Les hommes et les femmes, les filles et les garçons sont indistinctement mêlés dans ces étuves. Qu'un étranger entrant à l'improviste dans la chambre des bains, y introduise le jour, selon Regnard et Acerbi, les femmes n'en sont pas plus alarmées pendant tout le tems qu'elles sont

de latitude, et 217e degré 43 minutes de longitude.

Peu après la Découverte fit des signaux, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur,

---

dans le bain. Pour augmenter encore la transpiration, ils sont dans l'usage de se frapper mutuellement toutes les parties du corps avec de jeunes branches de bouleau. En Russie, dans beaucoup de bains, selon Chappe d'Auteroche, les femmes sont chargées de cette opération. En dix minutes on devient si rouge qu'on offre un spectacle effrayant, et la vapeur, ou les branches de bouleau ouvrent tellement les pores, que les hommes se rasent très-bien sans savon avec les plus mauvais rasoirs. Au sortir du bain, plusieurs personnes vont se jeter ensuite dans une rivière extrêmement froide.

Pour endurcir de bonne heure leurs enfans contre les rigueurs du froid, ils les lavent dans un chaudron trois fois par jour jusqu'à ce qu'ils aient un an, et après trois fois la semaine. Ils ont peu d'enfans, il est rare d'en voir plus de six dans une famille. Quand l'enfant vient au monde, ils le lavent et le roulent dans la neige jusqu'à ce qu'il ne puisse plus respirer; ils le plongent ensuite dans un bain d'eau chaude. Il est aisé de connoître, à la seule inspection du berceau, le sexe de l'enfant. Ils placent au dessus de la tête des garçons, des arcs, des flèches, une lance, pour leur apprendre même dès leur naissance ce qu'ils doivent faire durant leur vie. Quand un Lapon a quelque partie du corps gelée par le froid, ils

j'y envoyai promptement un canot qui revint m'apprendre que des pirogues s'en étoient approchées, qu'il y avoit parmi ceux qui les montoient,

---

étendent aussitôt sur la partie malade, du fromage de renne coupé par tranches; ils en éprouvent du soulagement et même la guérison. On y voit beaucoup de vieillards aveugles : cette cécité est occasionnée par l'éclat de la neige et la fumée des cabanes. Quand ils sont malades, ils boivent quelquefois du sang d'un renne qu'ils viennent d'égorger, et ils battent le tambour pour savoir si la maladie sera mortelle. Ils font avaler à l'agonisant le plus d'eau de vie qu'ils peuvent, pour faciliter à son ame le passage dans l'autre monde : ils en boivent avec lui. Il n'est pas pas plutôt mort, qu'ils abandonnent la maison et la détruisent. Le cercueil est fait avec un arbre creux, ou bien ils se servent d'un *pulaha* ou traîneau, dans lequel ils mettent ce que le défunt avoit de plus cher, comme son arc, ses flèches, sa lance, et ils l'enterrent souvent dans les forêts, ou dans les antres des rochers. On arrose le lieu d'eau de vie. Trois jours après les obsèques on tue le renne qui a conduit le défunt à sa sépulture, et on en fait un festin pour ceux qui ont été présens à la cérémonie funèbre. Les successions se font de même qu'en Suède; la veuve prend la moitié : si le défunt laisse un garçon et une fille, le garçon a les deux tiers du bien, et la sœur l'autre tiers.

L'habit des Lapons est le même que celui des Samoïèdes. A l'extrémité du golfe de Bothnie, au

montoient, un homme qui avoit ôté son chapeau, fait la révérence, et des signes qui annonçoient un Européen, et qu'après avoir remis une boîte, il avoit disparu avec les

---

67e degré de latitude, on voit Torno ou Tornea, dernière ville du Nord. Selon Acerbi, sa population n'est que de six cents ames. Pendant l'été, on a dans cette ville l'agrément d'y voir luire le soleil à minuit. Dans cette saison, le thermomètre de Réaumur s'élève quelquefois à vingt-sept degrés au dessus de zéro, tandis que l'hiver il descend à quarante au dessous de la glace. On conserve aussi dans un livre, déposé à cet effet dans l'église de cette ville, la liste des voyageurs célèbres qui se sont rendus à Tornea. A leur tête, en 1681, est Regnard. La liste est terminée en 1799 par Acerbi. C'est à Tornotresch que se tient une foire qui dure depuis le 25 janvier jusqu'au 2 février. On y voit arriver en traîneau, des Danois, des Finlandais, des Russes : le principal commerce qui s'y fait consiste en saumons, brochets, peaux de rennes, petits-gris et autres fourrures. Du tems de Regnard, un renne ordinaire s'y donnoit pour six francs; on avoit quatre peaux de rennes pour un de ces animaux vivans : une pinte d'eau de vie y valoit un écu, et une livre de tabac autant. Les Danois et les Suédois ont fait tous leurs efforts pour faire embrasser le Christianisme aux Lapons. Regnard prétend qu'ils sont tous baptisés, mais ils sont encore plus idolâtres que chrétiens. Ce n'est guères que dans le tems des foires qu'ils viennent à l'église

pirogues : cette boîte renfermoit un billet écrit dans une langue que nous n'entendions pas, et peut-être en langue russe; mais nous y remarquâmes en tête la date de 1778, et ailleurs celle de 1776. Tout ce que nous y pûmes apprendre, fut que nous trouverions bientôt peut-être quelques négocians russes qui nous auroient précédés dans ces lieux encore inconnus pour nous. Je supposai que le billet renfermoit des avis pour des négocians russes, et qu'on nous avoit cru de cette nation. Je continuai ma route, sans m'arrêter à éclaircir ce fait indifférent à l'objet de notre voyage.

Nous évitâmes des brisans, vîmes une île que nous nommâmes *Halibut* ou *de la Plie*, des montagnes qui s'élançoient au dessus des nuages, et parmi elles un volcan qui vomissoit de vastes colonnes d'une fumée noire; sa figure est un cône parfait dont le volcan est la cime; elle étoit ceinte de nuages qui, joints aux colonnes déployées par le vent, présentoient un coup d'œil extraordinaire : le vent jetoit la fumée d'un côté dans la partie basse, mais plus haut il la

---

pour faire donner le baptême à leurs enfans. Ils croient aux jours heureux et malheureux Ils ont trois dieux principaux : le plus grand est Thor, le dieu du tonnerre; vient après Parjutte, qui veut dire le soleil; le troisième est Storiunchar, le lieutenant de Thor.

poussoit du côté contraire. Nous prîmes là quelques plies, dont quelques-unes pesoient un quintal; rafraîchissement qui nous venoit fort à propos. Peu après nous vîmes approcher une pirogue, et dans elle un homme qui portoit des culottes de drap vert, et dessous sa guenille de boyaux, une jaquette de laine noire : il nous salua à l'européenne, et nous vendit une peau de renard gris, avec des harpons dont la pointe étoit d'os et proprement travaillée; sa pirogue, sa figure, ressembloient à celles que nous avions vues précédemment : son corps n'étoit point peint; sa lèvre étoit trouée dans une direction oblique, mais sans ornemens : il ne comprit point ce que nous essayions de lui faire entendre, et nous ne le comprîmes pas mieux.

Nous revîmes la côte après que les brouillards se furent éclaircis; nous distinguâmes encore le volcan : de nouvelles îles se présentèrent devant nous; elles étoient fort hautes, et en nous en approchant davantage, nous en découvrîmes un plus grand nombre : un ciel couvert, et le bruit des brisans peu éloignés nous firent ici jeter l'ancre, et par là j'évitai un grand danger; deux gros rochers environnés d'écueils étoient près de nous, et quand nous pûmes voir à quelque distance, je me trouvai près d'une île, dans un bon port, auquel j'étois parvenu au travers des

brisans, entre lesquels je n'aurois point osé passer par un tems serein.

Je fis visiter l'île : elle étoit couverte d'herbes, et il en étoit de semblable au pourpier; on n'y trouva pas même un arbrisseau : j'enfilai un canal où nous avions la terre de tous côtés; celle qui étoit au midi offroit une chaîne de montagnes : nous reconnûmes qu'elle ne formoit qu'une île déjà connue des Russes, sous le nom d'*Oonolashka*. Nous y vîmes des habitans qui traînoient après eux deux baleines qu'ils venoient de tuer; quelques autres vinrent échanger des bagatelles avec nous, et parurent avoir vu des vaisseaux comme les nôtres : ils avoient même une teinte de politesse que n'ont pas les sauvages.

Nous marchions entre des îles, et je cherchai un canal pour regagner la haute mer : nous entrâmes dans un détroit qui parut nous y conduire; mais la marée nous força d'y jeter l'ancre. Des naturels vinrent à nous, et achetèrent du tabac : l'un d'eux renversa sa pirogue, et nous le tirâmes de la mer; il ne montra point de crainte sur le vaisseau : il portoit une robe de larges boyaux d'un animal marin, et par dessous un vêtement de peaux d'oiseaux, avec leurs plumes qui posoient sur la chair; son chapeau étoit orné de grains de verre : il quitta ses

habits mouillés, et se revêtit avec aisance; son maintien annonçoit qu'il connoissoit les Européens et une partie de leurs usages : ses compatriotes paroissoient admirer nos vaisseaux. Je reçus encore là une lettre dans une langue qu'aucun de nous ne pouvoit entendre; je la rendis au porteur avec des présens, et il me fit plusieurs révérences profondes.

Le vent contraire et d'épais brouillards nous retinrent ici quelques jours, et me permirent de faire quelques observations sur le pays et ses habitans : le havre où je me trouvois est appelé par les naturels *Samganoodha;* il est sur la rive septentrionale d'Oonolashka, sous le 53e deg. 55 min. de latitude, et le 211e deg. de longitude : des îles le mettent à l'abri de tous les vents; d'abord large, il se rétrécit ensuite vers son fond : on y peut faire de l'eau; mais il n'y a point de bois. Devant ce port étoit l'île Oonella, qui a sept lieues de tour; au nord-est de celle-ci est celle d'Acootan, bien plus grande qu'elle, et où nous voyions de hautes montagnes couvertes de neige.

Nous nous revîmes bientôt dans la pleine mer; la côte d'Amérique tournoit entre le nord et l'orient, et je suivis cette direction; mais bientôt nous découvrîmes une terre au sud-est; je continuai cependant de cingler vers le nord : la

côte étoit bordée de terrains bas où l'on distinguoit des coupures qui forment peut-être l'entrée de quelques vallées; la terre y étoit dépouillée de bois, mais revêtue de gazon; derrière, les montagnes étoient resplendissantes de neige. Nous suivions toujours la même direction; cependant nous nous aperçûmes que la profondeur de l'eau diminuoit sans cesse: nous espérions que la côte tourneroit bientôt plus à l'orient, et que nous avions trouvé un passage; mais au delà d'une pointe qui nous avoit caché la terre, nous vîmes une rivière, et au delà par-tout des terrains bas, et notre espérance s'évanouit encore.

L'entrée du fleuve a un mille de largeur, les eaux en sont décolorées comme sur les bas-fonds; il paroît qu'elle serpente dans des terrains unis et bas, et qu'elle nourrit beaucoup de saumons: nous lui donnâmes le nom de *rivière de Bristol.*

Je tournai mes voiles vers le couchant; des bas-fonds nous obligèrent de revenir plus au nord. Le 11 juillet 1778, nous entendîmes le tonnerre; c'étoit la première fois que ce bruit frappa nos oreilles sur ces côtes. Plus loin, nous vîmes une île à sept milles du Continent; sa forme lui fit donner le nom d'*île Ronde.* Les mêmes objets s'offroient à nous: des bas-fonds,

une côte nue, des havres, des montagnes blanches dans le lointain, puis des brouillards qui nous déroboient la vue de tout ce qui nous environnoit : nous prîmes des morues et des poissons plats. J'envoyai le lieutenant Williamson examiner le pays, qui de nos vaisseaux nous paroissoit stérile : il gravit sur une colline, et vit que la côte se dirigeoit vers le nord; il prit possession du pays, et n'y aperçut ni arbres ni arbrisseaux ; des collines pelées, des terrains bas et revêtus de verdure s'offrirent par-tout à ses regards : il n'y vit d'animaux qu'une daine, son faon, et le cadavre d'un cheval marin ou d'une vache marine, étendu sur le sable.

Nous étions environnés de bas-fonds, et nous tentâmes vainement d'en sortir vers le nord; je fis sonder autour de nous, et ce fut inutilement encore : j'aurois pu réussir peut-être en cherchant encore plus long-tems; mais la saison nous pressoit, et je préférai de retourner sur nos pas : je revins donc au midi, ayant devant nos vaisseaux des canots pour sonder. Tandis que nous avions jeté l'ancre pour ne pas échouer, des Américains vinrent nous voir, et ils nous vendirent des fourrures, des traits, des dards, des vases de bois; ils étoient moins propres, moins bien habillés que les derniers que nous

avions vus : ils ne connoissoient pas l'usage du tabac, et n'avoient entr'eux tous qu'un morceau de fer adapté à un manche de bois; ils nous en demandèrent de pareils : leurs cheveux étoient rasés; mais ils en conservoient deux touffes qui pendoient par derrière ou sur le côté; sur leur tête étoit un capuchon de fourrure, et un bonnet qui nous parut de bois; leur ceinture assez propre étoit chargée d'une garniture flottante qui passoit entre les cuisses : leurs pirogues sont de peaux, comme celles que nous avons décrites; mais celles-ci étoient plus larges, et le trou dans lequel ils s'asseyent plus grand. Le retour de nos canots les fit fuir.

Dégagés des bancs de sable, nous nous dirigeâmes plus au couchant; et peu de jours après nous vîmes des îles autour de nous : elles faisoient sans doute partie de l'archipel du Nord; nous cinglâmes alors au nord.

C'est dans cette route que je perdis notre chirurgien Anderson, jeune homme plein de sentiment, d'esprit et de connoissances : il m'avoit été utile, et me l'auroit été encore, si la consomption ne nous l'eût enlevé. Je donnai son nom à une île que nous découvrîmes peu de tems après qu'il eût expiré.

Nous vîmes une terre devant nous, et nous portâmes sur elle; elle paroissoit basse près de

la mer, avoit une teinte verdâtre, paroissoit dénuée de bois, et se perdoit à nos yeux en des hautes collines. Nous la crûmes une partie du Continent, et nous vînmes jeter l'ancre entr'elle et une île qui en étoit voisine : celle-ci a quatre lieues de tour, et offre des rocs détachés couverts de mousse et de végétaux; nous y trouvâmes du pourpier, des pois, de l'angélique et d'autres plantes, et nous en fîmes de la soupe. Nous y vîmes un renard, des pluviers, divers petits oiseaux, des cabanes en ruine construites sous terre en partie, un sentier qui la traversoit, et un traîneau sur le rivage : je lui donnai le nom d'*île du Traîneau*. Celui-ci étoit semblable à ceux du Kamtschatka, avoit dix pieds de long, vingt pouces de large, étoit garni de ridelles dans le haut, d'os par le bas; ses diverses parties étoient jointes artistement avec des chevilles et des lanières de baleine. Il paroît que cette île est visitée par les peuples du Continent; mais nous en ignorons le motif.

Nous nous éloignâmes lentement de cette île, avec un vent foible et un tems chargé; il s'éclaircit ensuite, et nous montra une terre haute qui paroissoit détachée de celle où nous étions : après l'avoir suivie quelque tems, je me convainquis qu'elle formoit une côte continue avec celle que nous venions de parcourir, et je me

dirigeai plus au couchant; mais, après avoir marché quelque tems au travers des brouillards et de la pluie, je me trouvai encore environné de terre. Des îles nous fermoient la vue de la mer : une terre élevée se prolongeoit au nord-ouest; je la nommai *cap du Prince-de-Galles* : elle est remarquable, parce qu'elle est l'extrémité la plus occidentale de l'Amérique connue, sous le 65e deg. 46 min. de latitude, et le 209e deg. 17 min. de longitude. La terre nous parut habitée : il nous sembloit y voir des huttes et des espèces d'échafauds. En nous approchant de plus près d'une île voisine, nous la trouvâmes coupée par un canal assez large; mais ces petites îles ne pouvant nous donner un abri, nous cinglâmes vers une terre que nous avions aperçue au couchant : nous y trouvâmes une baie où nous jetâmes l'ancre; c'étoit sur une partie de la côte d'Asie.

Bientôt nous aperçûmes un village, et des hommes sur la côte, à qui la vue de nos vaisseaux sembloit inspirer de l'inquiétude; plusieurs s'éloignoient du rivage, chargés de fardeaux : j'y descendis avec trois canots armés. Nous découvrîmes trente à quarante hommes rangés sur un monticule, et armés de hallebardes, d'arcs et de traits. Quand nous nous avançâmes, trois d'entr'eux s'approchèrent de

nous, ôtèrent leurs chapeaux et s'inclinèrent : nous répondîmes à leurs salutations ; mais, dès que nous eûmes atteint le rivage, ils s'éloignèrent : je les suivis seul et désarmé, et à force de signes, je les déterminai à s'arrêter ; je leur fis de petits présens, et ils me donnèrent en retour deux peaux de renards et deux dents de cheval de mer : peut-être ils me les auroient offertes quand je ne leur aurois rien donné. Ils paroissoient nous craindre ; ils redoutoient l'approche de nos gens, et l'un d'eux recula de quelques pas, parce que j'avois mis la main sur son épaule. Ils se retiroient, préparoient leurs piques, et leurs compagnons sembloient vouloir les soutenir avec leurs arcs ; mais j'arrivai insensiblement au milieu d'eux avec deux ou trois de mes compagnons ; je leur distribuai des grains de verre, et leur inspirai de la confiance : les échanges commencèrent. Nous leur donnâmes des couteaux, du verre, du tabac, et nous reçûmes d'eux quelques-uns de leurs vêtemens, quelques-uns de leurs traits : mais ils ne quittèrent, ni ne voulurent jamais nous vendre leurs armes ; quatre ou cinq les quittèrent pour danser, et les reprirent bientôt. Ils désiroient, pour leur sûreté, que nous fussions assis.

Leurs traits, leurs arcs sont semblables à ceux

que nous avions vus sur la côte de l'Amérique; mais leurs piques et leurs hallebardes sont ornées de sculpture et de pièces de rapport d'airain; ou d'un métal blanc : leurs carquois de cuir rouge sont embellis d'une broderie élégante; leurs vêtemens encore, annonçoient un degré d'industrie bien supérieur à celui qu'on devoit attendre d'une peuplade placée à une si haute latitude. Ils avoient le visage alongé, étoient robustes et bien faits, et paroissoient d'une race différente des peuplades voisines sur la côte d'Amérique : tous avoient les oreilles percées, et quelques-uns y portoient des grains de verre; c'étoit leur unique parure.

Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, de bottes et de gants; tout étoit de cuir de peaux de daims, ou de chiens, ou de veaux marins, bien apprêtées. Nous y achetâmes des capuchons de peaux de chiens, assez grands pour couvrir la tête et les épaules : ils n'avoient point de barbe; leurs cheveux noirs étoient rasés : les couteaux et le tabac sont les objets de commerce qu'ils estimoient le plus.

Ils ont des habitations d'hiver et d'été; les premières ressemblent à une voûte dont le plancher est un peu au dessous du sol : elles sont ovales, longues de vingt pieds, hautes de

douze; la charpente en est faite de bois et de côtes de baleine disposées et liées d'une manière judicieuse : sur cette charpente est une couverture d'herbe grossière, recouverte de terre; tout est soutenu par un mur de trois à quatre pieds de hauteur : l'entrée est près du sommet du toit, une espèce de chaussée élevée y conduit; un cellier est au bas, recouvert par un plancher. A l'extrémité est une chambre voûtée qui paroît être le magasin; elle communique à la cabane par un passage obscur, et reçoit l'air par un trou dans le toit : le dessus est surmonté d'une espèce de guérite construite avec les ossemens d'un gros poisson.

Les cabanes d'été sont circulaires, assez étendues, pointues au sommet; des perches légères, des os couverts de peaux d'animaux marins en composent toute la structure : les possesseurs couchent autour, sur des lits de peaux de daims sèches et propres. Autour de ces habitations sont des échafaudages où ils paroissent faire sécher leur poisson ou des peaux; ils sont tous composés d'os : les chiens attaqueroient ces peaux, si on ne les mettoit hors de leur portée : ces animaux semblent être de l'espèce du renard, plus gros et de couleurs différentes; leurs poils sont longs et soyeux, semblables à une laine fine. Il nous parut qu'ils les attachoient

à leurs traîneaux durant l'hiver; peut-être aussi qu'ils les mangent.

Leurs canots ressemblent à ceux de la côte opposée, ils s'en servent pour la pêche; et la multitude d'os de gros poissons ou d'autres animaux marins qu'on trouve autour de leur bourgade, font penser qu'ils tirent de la mer leur principale nourriture; en effet, le pays est stérile, on n'y voit pas même un arbrisseau. Je croirois qu'il fait partie de l'île Alaschka; mais la forme des côtes, la position du rivage opposé, la longitude nous obligeoit de penser que c'étoit ici le pays des Tchouktchis, ou l'extrémité orientale de l'Asie (1).

---

(1) M. de Lesseps, compagnon de voyage de l'infortuné Lapérouse, a eu occasion, au mois de mars 1788, d'observer grand nombre de Tchouktchis; il s'est même trouvé dans leur camp au delà du cap Tchoukolskoi-Noss. Voyez-en la position sur la carte du nord de l'Amérique. Ils habitent depuis long-tems le promontoire au nord-est de la Sibérie, entre la mer Glaciale et l'Océan oriental. Selon M. Storch, on porte leur nombre en état de porter les armes, à quatre mille hommes. M. de Lesseps les représente comme un peuple généreux, doux, hospitalier, curieux de s'instruire et de connoître notre pays, nos mœurs et nos usages. Leur camp établi non loin de l'Anadir, pour repousser les Koriaques, étoit adossé à un bois : il se bornoit à une douzaine de tentes

Nous retournâmes au vaisseau le lendemain : sa position étoit sous le 66e degré 5 minutes de latitude, et le 208e degré 47 minutes de longitude, à sept lieues des côtes de l'Asie et de

---

rangées sur une même ligne. Ces tentes, de forme carrée, étoient faites de peaux de rennes, dont le poil étoit en dedans; elles étoient suspendues par des courroies à des perches plantées aux quatre coins : des faisceaux de lances et de flèches, fichés dans la neige, sembloient en défendre l'entrée qui est fort basse et fermée hermétiquement; aussi éprouvoit-on dans l'intérieur une chaleur excessive.

Quant au lit, il ressemble à celui des Kamtschadales dans leurs haltes : des branchages très-menus sont, en guise de litière, épars sur la neige; on étend ensuite par-dessus des peaux de rennes, et c'est là qu'une famille entière s'accroupit et se couche sans distinction d'âge ni de sexe. L'espace en est si étroit qu'on ne conçoit pas comment tout ce monde parvient à s'y nicher : il en résulte un air méphytique et une mal-propreté insupportables. Leur négligence est telle qu'ils voient sans dégoût leurs boissons et leurs alimens auprès des déjections et des plus sales ordures : leur insouciance à cet égard est inconcevable.

Le costume des femmes consiste dans une seule peau de renne qui leur pend au cou : elle est ouverte également par-devant et par-derrière, descend en guise de larges culottes arrêtées au dessous des genoux, et se passe comme une chemise. La seule manière de la quitter est de lâcher les nœuds qui la retiennent

l'Amérique; nous nous approchâmes de celle-ci, et trouvâmes bientôt des bas-fonds. Un bon vent et notre direction au couchant nous en sortirent. Nous revînmes sur la côte qui formoit un cap,

---

sous le menton, elle tombe dans l'instant tout d'une pièce, et la femme est nue. En voyage elles mettent par-dessus une kouklanki et des bottes de renne. L'ensemble de leur physionomie n'a rien de bien agréable; elles n'ont pas cependant le nez aplati, ni les yeux tirés comme les Kamtschadales : leur taille est même plus élevée, mais peu svelte. Les traits des hommes sont réguliers; ils n'ont rien d'asiatique : leur teint, ainsi que celui des femmes, est très-basané. Comme presque tous les peuples du Nord et les sauvages de l'Amérique, ils sont passionnés pour l'eau de vie; on est obligé de leur en verser jusqu'à ce qu'ils soient complétement ivres, sans cela ils se croiroient insultés. Leur commerce consiste en peaux de renards, de martres, en dents de morses ou vaches marines. Ils prennent en échange, des lances, des fusils, des couteaux, d'autres ouvrages en fer, et du tabac qu'ils aiment à fumer. M. de Lesseps raconte aussi y avoir remarqué une femme du pays qui avoit été prise très-jeune par les Russes : conduite à Yakoutsk en Sibérie, elle y fut baptisée et instruite autant qu'elle pouvoit l'être. Un soldat l'avoit après épousée, et laissée veuve au bout de quelques années. Revenue ensuite avec ses enfans dans sa patrie par ordre du gouvernement, il lui étoit recommandé de rendre compte à ses compatriotes de toutes les obligations qu'elle avoit

auquel

auquel je donnai le nom de *Mulgrave :* le terrain y étoit bas, et l'on n'y voyoit ni neige ni bois. Nous rencontrâmes dans notre route, des chevaux marins et des volées d'oiseaux,

---

aux Russes : elle étoit chargée aussi de leur insinuer qu'ils trouveroient des avantages sans nombre à établir un commerce sûr et paisible avec ses bienfaiteurs. Voilà des moyens certains et infaillibles pour se concilier l'affection des peuples.

M. de Lesseps a observé aussi les Koriaques, peuple vivant au sud des Tchouktchis : il y en a de fixes et d'errans. Ceux-ci ont des rennes et errent avec leurs nombreux troupeaux sur toute l'étendue du pays qui est borné à l'orient par l'Océan, et au nord par l'Anadir. Les Koriaques fixes ont leurs habitations le long des côtes de la mer Orientale, presque jusqu'à l'Anadir, et le long des côtes de la mer de Pengina. Ils prennent différens noms, suivant les rivières auprès desquelles ils habitent. Ils diffèrent les uns des autres par la figure et par leur façon de vivre. Leurs mœurs ne sont qu'un mélange de duplicité, de méfiance et d'avarice : ils ont tous les vices des nations du nord de l'Asie, sans en avoir les vertus. Ils offrent leurs femmes et leurs filles aux étrangers, et, selon Steller, on risqueroit d'être tué en refusant de coucher avec elles : voleurs par caractère, ils sont soupçonneux, cruels et sans pitié. Pour obtenir d'eux le moindre service, il faut leur en donner auparavant la récompense. Avec un caractère aussi perfide, les Koriaques

dont les uns ressembloient à des alouettes de sable, les autres à des fauvettes d'hiver.

Le 17 juillet, nous aperçûmes dans l'horizon, un peu avant midi, une clarté pareille à celle de

---

errans sont presque toujours en guerre, et la valeur et le nombre de leurs adversaires n'ont rien qui les épouvante. Jaloux à l'excès, et bien différens des Koriaques fixes, ils tuent leurs femmes sur le plus léger soupçon. Lorsqu'ils les surprennent en adultère, ils les immolent à leur fureur avec leurs amans : c'est alors qu'ils jurent de *perdre le soleil.* En vertu de ce serment ils brûlent quelquefois tout ce qu'ils possèdent, et se précipitent au milieu de leurs ennemis. Le combat ne finit que par la destruction totale d'un des deux partis. Ce peuple semble repousser la civilisation. La chasse et la pêche sont ses occupations habituelles, mais toutes les saisons ne permettent pas d'y vaquer. Quand le tems s'y oppose, ils dorment, fument et s'enivrent dans leurs demeures insupportables par la mal-propreté et la fumée qui y règnent. Ce peuple, ennemi du travail, vit, comme celui du Kamtschatka, de poisson, de chair et de graisse de baleine, de veau marin et de renne. Souvent des morceaux entiers sont dévorés crus avec avidité. Sans la petitesse de leur taille, la couleur de leur peau et les vices de leurs formes, ils ressembleroient assez aux Européens. Ils sont presque imberbes, et portent les cheveux très-courts : les femmes les laissent communément flotter sur leurs épaules. Le jeune homme qui veut se marier est soumis aux épreuves les plus bizarres : ce n'est

la réverbération de la glace; nous n'y pensâmes point; cependant l'âpreté de l'air et l'obscurité du ciel nous annonçoient un changement brusque depuis deux jours; nous étions sous le 70e degré 41 minutes. Une heure après, nous

---

souvent qu'au bout de deux ou trois ans qu'il peut se flatter de jouir de sa conquête. Il vient d'abord se présenter aux parens de sa maîtresse, s'offrant de *travailler*, c'est le terme. On couvre aussitôt la fille d'un nombre infini de vêtemens qui la cachent au point qu'à peine lui voit-on le visage. Elle n'est plus seule un instant; sa mère et de vieilles matrones la suivent par-tout, et ne la perdent jamais de vue sous aucun prétexte. L'art de l'amant est de tendre au bonheur de toucher à nu sa bien-aimée : il n'est que ce moyen pour l'obtenir. Devenu l'esclave de la famille, il est chargé de tous les travaux domestiques; mais l'amour et la présence de sa future lui donnent du courage : dans ses momens de loisir il tente d'approcher de sa maîtresse, mais l'épaisseur des vêtemens lui oppose une barrière invincible. Furieux de tant d'obstacles, il arrache, il déchire ces habits importuns. Mais malheur au téméraire s'il est surpris dans sa tentative; il est alors traîné par les cheveux, ou bien les ongles de ces vieilles mégères s'impriment sur sa figure. Enfin, dès qu'il est parvenu à ce but si difficile, il se hâte de l'annoncer aux parens : la fille est interrogée, car il faut son aveu; et sa main est accordée à son vainqueur. M. Storch soupçonne les Koriaques et les Tchouktchis originaires d'Amérique.

vîmes une large plaine de glace; elle étoit impénétrable : nous y trouvâmes une foule de chevaux marins ou morses. Forcés de tourner au couchant, nous y trouvâmes la glace, se présentant comme un mur de dix à douze pieds de hauteur; sa surface étoit raboteuse et renfermoit des marais d'eau. Nous étions entre la côte, et la glace qui s'avançoit sur nous; nous avions à craindre ou d'être pris sur des bas-fonds, ou d'être renfermés par ce mur impénétrable qui s'approchoit: notre position devenoit à chaque instant plus critique, et nous nous hâtâmes de tourner vers le sud; nous revînmes ensuite sur des glaces flottantes autour de nous, mais au travers desquelles nous ne pouvions espérer de nous ouvrir un passage. Elles portoient un nombre prodigieux de chevaux marins, et comme nous manquions de provisions fraîches, nous allâmes à la chasse de ces animaux. C'est un aliment peu recherché; mais les viandes salées nous dégoûtoient, et leur chair nous parut préférable à elles. Nous en prîmes neuf; leur graisse approche de la saveur de la moëlle, mais elle devient bientôt rance si on ne la sale pas : leur chair est grossière et noire, elle a un goût fort; mais le cœur est presque aussi bon que celui du bœuf. Leur graisse donne encore de l'huile pour les lampes; leurs peaux

nous servirent pour garnir nos cordages et nos poulies; leurs dents n'avoient pas six pouces de longueur. Lorsqu'ils se sont rassemblés sur la glace au nombre de plusieurs centaines, ils s'y roulent pêle-mêle comme les porcs dans un bourbier; leur voix est éclatante, et avertit de l'approche des glaces : quelques-uns qui faisoient sentinelle, réveilloient à notre approche leurs compagnons endormis ; bientôt la troupe étoit sur pied, et fuyoit en désordre dans la mer. Ils ne nous parurent pas redoutables; ils sont plus effrayans par leur aspect que par leur fureur : dès qu'on les couchoit en joue, ils plongeoient : les femelles défendent leurs petits dans l'eau ou sur la glace avec un courage intrépide, et quand la mère est tuée, on est sûr de prendre les petits qui ne l'abandonnent pas.

On ne sait ce qui a fait donner le nom de *cheval marin* à cet animal : Pennant lui donne celui de *walrus arctique*; les Russes, celui de *morse;* on le connoît dans le golfe de Saint-Laurent, sous le nom de *vache marine :* il n'a aucun trait de ressemblance avec le cheval, il n'en a que par le museau avec la vache; il ressemble au veau marin, mais il est beaucoup plus gros. L'un d'eux qui n'étoit pas des plus grands, avoit neuf pieds quatre pouces de la tête à la queue, cinq pieds de l'épaule à la tête, sept pieds dix pouces

de circonférence vers l'épaule; il pesoit huit cent cinquante-quatre livres, sans y comprendre la tête, la peau, ni les entrailles; sa tête seule pesoit quarante et une livres et demie, et sa peau deux cent cinq. Je ne sais de quoi se nourrissent ces animaux.

Avant que nous eussions vu de la glace, on avoit remarqué des troupes de canards qui voloient au midi : une espèce étoit grande et brune; dans une autre le mâle étoit noir et blanc, et la femelle brune. Il semble qu'ils annonçassent une terre au nord où ces oiseaux se rendent pour la couvée, et d'où ils revenoient pour chercher un climat plus chaud.

Nous nous trouvâmes environnés par la glace, après avoir embarqué nos chevaux marins. Il ne nous restoit qu'une ouverture au sud, et nous en profitâmes pour nous dégager de ce voisinage dangereux; mais, ayant voulu ensuite nous diriger au couchant, nous retrouvâmes notre vaste plaine de glace dont nous suivîmes quelque tems les bords, puis nous rebroussâmes jusque sous le 69e degré de latitude près de la côte d'Amérique, où nous avions trouvé une mer libre peu de jours auparavant; mais alors la grande plaine de glace n'en étoit qu'à quelque distance.

La partie de la côte que nous voyions étoit

élevée; par-tout ailleurs nous l'avons trouvée basse : ici je donnai le nom de *cap Lisburn* à la pointe qui s'offrit à moi; elle étoit haute, tachetée de neige et dénuée de bois. Les vagues avoient brisé une partie de la plaine de glace, et les débris en flottoient autour de nous; il falloit nous en dégager encore pour en éviter le choc dangereux. Nous essayâmes de nous rapprocher du nord; l'air étoit âpre et dur, tantôt chargé, tantôt donnant des éclaircies; quelquefois nous avions des bouffées de neige, quelquefois de la pluie neigeuse. Mais bientôt nous retrouvâmes une glace épaisse et compacte que nous ne pouvions franchir que près de la côte, et j'y dirigeai mon vaisseau : j'y fus encore entouré d'une glace flottante; la mer n'offroit d'espace libre qu'au levant, et nous y marchâmes. J'examinai cette glace qui présentoit une barrière impénétrable aux vaisseaux; elle étoit par-tout pure et transparente, excepté dans le haut où elle étoit poreuse et paroissoit formée de neige gelée; elle s'étoit formée dans la mer, rien n'y annonçoit qu'elle sortît d'une rivière; il est probable qu'elle est le résultat de plusieurs années d'hiver : son épaisseur étoit considérable; la partie qui étoit dans l'eau avoit trente pieds; l'été n'en pouvoit fondre la dixième partie, car le soleil avoit déployé sur elle toute l'ardeur de

ses rayons; les vents doux, ou les vagues excitées par ces vents, contribuent plus que le soleil à la fondre, parce qu'il est souvent environné de brouillards; quelquefois les vagues y forment des vallées profondes où un vaisseau pourroit passer, et j'eus lieu de croire qu'une saison orageuse en pouvoit détruire plus que n'en forment plusieurs hivers.

Un brouillard épais m'obligea de cesser mon examen des glaces, et notre chasse des chevaux marins. Nous louvoyâmes au travers de ces glaces flottantes; la grande plaine se montroit au nord, une terre étendue au couchant : nous nous approchâmes de celle-ci; les bas-fonds nous arrêtèrent; mais nous vîmes clairement cette partie de la côte de l'Asie : elle ressembloit ici à celle d'Amérique; le terrain en étoit bas près de la mer, il s'élevoit ensuite et formoit des montagnes : une pointe remplie de rochers se présentoit, et je la nommai *cap Nord* (1); elle est sous le 68 deg. 56 min. de latitude, et le 198 deg. 21 min. de longitude. Je voulois passer au delà, et le tentai en vain, il fallut reprendre le large; le tems des gelées approchoit, nous étions à la fin du mois d'août, et je crus devoir renoncer pour cette année à de nouvelles

(1) *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

tentatives pour trouver un passage dans la mer Atlantique. Je pensai à l'emploi de mon hiver, et d'abord à faire des provisions d'eau et de bois, dont nous commencions à manquer.

Je suivis dans mon retour la côte d'Asie, presque toujours enveloppé de brouillards épais qui m'obligeoient de marcher avec la plus grande précaution : les sondes seules nous conduisoient. A midi nous découvrîmes la côte, elle étoit basse, et s'élevoit ensuite; la neige la couvroit des collines jusqu'à la mer : la partie orientale nous parut une île; c'en est une en effet, qui a quatre à cinq milles de tour, qui est d'une hauteur moyenne, et à trois lieues du Continent; son rivage est escarpé et rempli de rochers : je lui donnai le nom d'*île Burney*. L'intérieur du Continent est hérissé de hautes collines; la côte forme des pointes de rochers réunis par un rivage bas, où rien n'annonçoit un port : je continuai ma route, et découvris le cap oriental d'Asie. Il me fut alors bien démontré que c'étoit là le pays des *Tchouktchis*, le *Tschoukotskoi-Noss*, le même cap que Bering nomma *Serdze-Kamen*, hérissé de différens rocs, dont l'un est fort escarpé, et se présente en face de la mer. Nous en revîmes les habitans, nous distinguâmes leurs habitations

semblables à de petits mondrains; le cap forme une péninsule d'une longueur considérable, jointe au Continent par un isthme fort bas et ce semble fort étroit : il est sous le 66 deg. 6 min. de latitude, éloigné de treize lieues du cap du Prince-de-Galles sur la côte de l'Amérique. Les collines y sont arides et pelées, les vallées y ont une teinte verdâtre; mais on n'y voit point d'arbres. Ses habitans ne sont point soumis encore à la Russie, mais commercent avec elle.

Bering donna le nom de *baie de Saint-Laurent* à celle que forme ce cap : elle a peu à craindre des vents; mais j'ignore si elle est accessible aux vaisseaux. Nous crûmes voir un rocher dans son voisinage; c'étoit une baleine que les habitans venoient de tuer, et qu'ils amenoient au rivage en se cachant derrière elle. Ils nous craignoient à tort; nous continuâmes notre chemin, toujours à la vue d'un pays inégal et nu, semé d'habitations et d'échafaudages que leur blancheur rendoit visibles au loin. Bering ou Beerings paroît avoir fort bien dessiné cette côte; il en a déterminé les latitudes et les longitudes avec plus d'exactitude qu'on ne devoit l'espérer de sa méthode.

Je ne pouvois concilier mes observations avec la carte de Staelin, qu'en supposant que la terre

que j'avois prise pour le continent d'Amérique, étoit une partie de l'île Alaschka, et que j'avois manqué le canal qui les sépare. Je voulus m'assurer de ce point avant l'hiver, afin d'avoir un objet unique dans mes recherches pendant l'été suivant; d'ailleurs Staelin dit qu'on y trouve beaucoup de bois, et j'en avois besoin. Je cinglai donc vers la côte d'Amérique : nous la découvrîmes près de l'île du Traîneau, et si je m'étois trompé, l'île Alaschka devoit être la terre que je voyois. Je cherchai donc le canal qui la sépare du Continent; deux pirogues s'approchèrent de nous dans cette route; mais nous invitâmes en vain ceux qui les montoient à nous aborder, et nous continuâmes d'avancer. Le lendemain nous aperçûmes deux terres que nous crûmes être des îles; la côte revêtue de bois, nous offroit une perspective agréable : au delà on voyoit une terre plus haute et fort éloignée, que nous estimâmes devoir être le Continent; je cherchai donc le détroit qu'il forme avec les îles : j'envoyai des canots, je fis sonder; bientôt le fond nous manqua, et nous revînmes sur nos pas; puis nous nous rapprochâmes de la terre le jour suivant. J'y débarquai pour y chercher de l'eau et du bois; le sol paroît y reposer sur un roc composé de couches perpendiculaires, d'un bleu foncé, mêlé de quartz et de mica : une

bordure de terre y étoit couverte de hauts gramens; nous y trouvâmes de l'angelica : le terrain s'élève ensuite; au sommet est une bruyère, plus loin le pays est parsemé de petits spruces, de bouleaux et de saules; on y distingue les pas des renards et des daims : on y trouve de l'eau douce et du bois flotté. Je revins au vaisseau pour l'y conduire, et je jetai l'ancre à l'extrémité méridionale de l'une des îles; mais le lendemain nous reconnûmes qu'elle étoit liée au Continent par une terre basse.

Nous y vîmes des habitans : l'un deux vint à nous dans un petit canot; il reçut avec plaisir un couteau et des grains de verre. Je lui demandai des alimens, et il nous quitta, rama près de la côte, trouva un de ses compagnons qui avoit deux saumons secs, et revint avec ces poissons, mais ne voulut les donner qu'à moi qui lui avois parlé. D'autres vinrent ensuite échanger leur poisson sec contre des bagatelles; ils préféroient les couteaux, mais ne rejetoient point le tabac. Je tentai vainement d'aller plus avant dans la baie, le peu de profondeur de l'eau ne nous le permit pas, et je me bornai à envoyer chercher du bois flotté avec nos bateaux. Ils en trouvèrent; mais il y avoit peu d'eau douce : je les envoyai sur la côte opposée, et en attendant je louvoyai et jetai l'ancre.

Cette rade est très-ouverte, par conséquent peu sûre; je ne crus pas devoir y rester long-tems : nous nous bornâmes à enlever le bois que les flots avoient jeté sur le rivage; c'étoit du sapin : je descendis encore à terre, je n'y vis que peu de plantes qui portoient des baies mûres; telle étoit la camarigne ou l'empetrum : il y avoit beaucoup de bouleaux, de saules, des aunes; mais je n'y trouvai de vrais arbres que le spruce. Une des familles du pays s'offrit à nous; c'étoit le mari, la femme, un enfant, le grand-père qui étoit perclus de tous ses membres : le mari étoit presque aveugle; il avoit les yeux couverts d'une taie épaisse et blanche, et la femme pria le lieutenant King de souffler et de cracher sur ses yeux. On acheta tout le poisson qu'ils avoient; c'étoient de beaux saumons, de la truite et des mulets. Leurs lèvres inférieures étoient percées; ils avoient un teint cuivreux, les cheveux noirs, les dents noires aussi, et limées jusqu'au niveau des gencives. Ils estimoient beaucoup le fer, et avec quatre couteaux de fer, nous eûmes quatre quintaux de poissons. J'offris des grains de verre à l'enfant qui étoit une fille, sur quoi la mère fondit en larmes, le père pleura, le vieillard pleura aussi, et la fille imita les autres. Nous les quittâmes, après nous être

pourvus de bois et avoir embarqué douze futailles d'eau.

Nous redescendîmes le lendemain pour couper des balais, et des branches de spruce dont je voulois faire de la bierre; et continuant notre route, nous cherchâmes à découvrir si la côte faisoit partie d'une île ou du continent : le peu de fond m'obligea d'envoyer des canots pour s'en assurer; le lieutenant King les commandoit : pendant qu'ils s'occupoient de cet objet, je vins jeter l'ancre dans une baie située à côté d'un cap auquel j'avois donné le nom de *Dembigh;* les habitans se rendirent près de nous sur des pirogues, et échangèrent leur poisson sec contre des quincailleries. D'autres arrivèrent le lendemain; mais ceux-ci paroissoient n'être que des curieux : ils s'approchèrent des vaisseaux et se mirent à chanter, tandis que l'un d'eux frappoit sur une espèce de tambour, et qu'un autre faisoit mille mouvemens divers de ses mains et de son corps. Il ne nous sembla point qu'il y eût rien de sauvage dans cette musique et ces gestes. La taille, les traits de ces hommes étoient les mêmes que ceux des Américains que nous avions vus; comme eux, leur vêtement étoit composé de peaux de daims, et il avoit la même forme; comme eux, ils se percent la lèvre inférieure et y mettent des ornemens.

Leurs habitations n'offroient qu'un toit en pente fait avec des morceaux de bois, recouverts de terre et de gramens; le plancher est aussi de morceaux de bois : près de la porte est un trou qui donne passage à la fumée qui s'élève du foyer qui est derrière.

Nous allâmes ensuite chercher des petits fruits qu'on trouve sur cette terre, tels que les groseilles, des vaciets et autres semblables; par-tout la terre m'y parut couverte de végétaux : on y voyoit beaucoup d'oies et d'outardes, mais elles ne se laissoient pas approcher; les bécassines et deux espèces de perdrix voltigeoient en différentes parties de la côte; des moustiques infestoient les bois : cette péninsule paroît avoir été une île dans les tems anciens; un banc de sable y repousse les vagues, et paroît y avoir été accumulé par elles.

King revint avec de nouvelles raisons, pour nous persuader que cette côte n'étoit point une île; il avoit débarqué, et gravi sur deux hauteurs d'où il avoit vu par-tout les côtes réunies, et aperçu un grand nombre de vallées étendues, au fond desquelles rouloient des rivières; ces vallées étoient couvertes de bois, et formées par des collines d'une hauteur moyenne et descendant en pente douce : l'une d'elles paroissoit avoir une rivière considérable, qui a son embouchure

au fond de la baie où nous nous trouvions. Plus on s'avança dans le pays, et plus on trouva de gros arbres. Nous donnâmes à la vaste baie où nous nous trouvions le nom de *Norton*, parent de M. King, et orateur de la chambre des communes : elle ne renferme pas un bon havre; mais nous y eûmes toujours un très-beau tems : celui où nous étions étoit sous la latitude de 64 degrés 31 minutes, et la longitude de 214 degrés 41 minutes.

Nous étions bien assurés alors que la carte de Staelin étoit défectueuse, et que son île Alaska ou Alaschka n'existoit pas; nous pûmes donc penser à gagner un lieu où l'hiver ne fût point à redouter, où nous pussions faire des provisions, où nos équipages pussent se reposer et reprendre des forces nouvelles pour supporter les travaux de la campagne prochaine : le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul dans le Kamtschatka ne me parut pas propre à remplir mon but; d'ailleurs je ne pouvois me résoudre à rester six ou sept mois dans l'inaction, et je n'aurois pu faire des découvertes utiles si j'avois passé l'hiver dans ces climats septentrionaux. Les îles Sandwich étoient les terres qui nous promettoient le plus d'avantage et le plus d'agrément, et je résolus de m'y rendre, en suivant la côte de l'Amérique pour la reconnoître toujours davantage;

davantage ; j'y voulois y chercher un havre, ou gagner celui de Samganoodha, lieu fixé pour notre rendez-vous en cas de séparation.

Nous partîmes dans ce dessein le 17 septembre 1778, et suivant la côte, nous découvrîmes une île le lendemain, et j'essayai de passer entr'elle et le Continent; mais le peu de profondeur que la mer y avoit, m'obligea de passer en dehors. Je donnai le nom de *Stuart* à cette île, qui a six ou sept lieues de circonférence : elle a quelques collines; mais en général elle est basse, ainsi que la côte du Continent qui lui est opposée : on ne voyoit d'arbres ni sur celui-ci, ni sur l'île ; cependant leurs rivages étoient remplis de bois flotté. Plusieurs habitans s'y montrèrent, et semblèrent nous inviter à y descendre.

Dès que nous fûmes au dehors de l'île, je me dirigeai sur la pointe la plus méridionale que nous eussions en vue dans le Continent; les bas-fonds que nous y trouvâmes lui firent donner le nom de *cap des Bas-Fonds*. Je m'en éloignai pour chercher des eaux plus profondes : la côte depuis le cap jusqu'à plus de soixante-dix lieues delà ne m'est point connue, et il est vraisemblable qu'elle n'est accessible nulle part qu'à des chaloupes, ou à de très-petits vaisseaux. Du haut des mâts la terre nous parut bordée de bancs de sable ; l'eau en étoit décolorée et beaucoup

moins salée que dans aucun des endroits où nous avions jeté l'ancre : il est naturel d'en conclure qu'une grande rivière vient se rendre à la mer dans cette partie de la côte d'Amérique.

Nous vîmes à côté de nous une île à laquelle je donnai le nom de *Clerke;* elle me parut assez considérable : j'y découvrois quatre collines qui de loin sembloient séparées par la mer, mais qui étoient jointes par un sol bas et uni. Près de sa pointe orientale il en étoit une plus petite qui sembloit habitée aussi bien qu'elle. Je ne pus y trouver des ports, et je m'en éloignai; le tems étoit mauvais, il tomboit de la pluie et de la neige. Dans le canal qui sépare les deux Continens, le ciel fut toujours obscur; mais dans la baie ou entrée de Norton, nous eûmes toujours un tems serein. Cette différence n'est-elle point l'effet des montagnes situées au nord, qui attirent les vapeurs, et les empêchent de s'étendre plus loin?

Une terre que je voyois entre le couchant et le sud, me parut d'abord un groupe d'îles; en nous en approchant davantage, nous nous convainquîmes qu'elle n'en formoit qu'une qui a dix lieues d'étendue; elle est étroite, surtout dans les parties basses qui réunissent les collines; les Russes ne la connoissent pas, et je lui donnai

le nom de mon lieutenant *Gore*. Elle m'a paru stérile et inhabitée; nous y vîmes peu d'oiseaux; quelques loutres de mer s'y montrèrent : plus loin est une île encore qui présente plusieurs rochers en forme de tours, et je lui donnai le nom d'*île des Tours*.

Fatigué de chercher un havre dans un lieu où l'on place un archipel nombreux qui me parut imaginaire, je résolus de me rendre immédiatement à celui de Samganoodha; une voie d'eau qui se fit alors à mon vaisseau me confirma dans ma résolution. Enfin le 2 octobre, nous découvrîmes l'île Oonolashka : d'abord nous eûmes de la peine à la reconnoître, parce que le tems étoit obscur, et que nous ne l'avions point vue dans l'aspect sous lequel elle se présentoit; mais, quand nous eûmes observé la latitude, il ne nous resta plus de doute. Il m'importoit peu de gagner la baie où nous avions déjà été; tous les ports me convenoient, pourvu qu'ils fussent sûrs et commodes : j'entrai donc dans un havre qui est à dix milles au couchant de Samganoodha, et que les habitans appellent *Egoochashac*; mais la mer y étoit si profonde que je me hâtai d'en sortir. Ses habitans sont nombreux; ils nous apportèrent du poisson sec que nous payâmes avec du tabac; mais nous avions peu de cette monnoie : nos matelots, imprévoyans, l'avoient

prodiguée, et prodiguèrent encore le petit reste qu'ils en possédoient.

Nous fûmes donc obligés de venir jeter l'ancre dans le havre de Samganoodha, et là nous réparâmes notre vaisseau : pour y dissiper les germes de scorbut qui s'étoient manifestés dans nos équipages, nous joignîmes les baies que produit ce pays à la bierre de spruce : chaque matin un tiers de l'équipage partoit pour cueillir ces baies ; un autre tiers sortoit quand celui-ci étoit rentré, et ces soins eurent le succès que nous en attendions. Les habitans nous apportèrent beaucoup de poisson. L'une des espèces de ce poisson fut appelée *nez crochu*, à cause de la forme de sa tête; sa chair n'étoit pas bien bonne. Nous pêchâmes nous-mêmes, et prîmes à la seine une quantité considérable de truites saumonées et une plie de deux cent cinquante livres. Nous employâmes encore l'hameçon et la ligne qui chaque matin me rapportoient une dixaine de plies, qui suffisoient pour nourrir tout l'équipage; les plies étoient excellentes, et le plus grand nombre les préféroient à la truite saumonée. La pêche nous fournit aussi quelques provisions de réserve; et ce fut une épargne sur nos vivres.

Un des habitans d'Oonolashka ou Unalashka, me fit un présent singulier pour le lieu où nous

nous trouvions; ce fut un pain de seigle, ou plutôt un pâté qui avoit la forme d'un pain, et dont l'intérieur étoit garni de saumon : cet homme, nommé *Derramoushk*, fit un présent semblable au capitaine Clerke, et y joignit une lettre pour chacun, écrite dans une langue que personne parmi nous ne pouvoit entendre. Nous supposâmes que les Russes étoient nos voisins et nous faisoient ces présens; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire, des bouteilles de rum, de vin et de *porter*. C'étoit le présent le plus agréable que nous pussions leur offrir, et un caporal de nos troupes de marine accompagna le commissionnaire, pour voir s'il y avoit en effet des Russes, et leur dire que nous étions des Anglais, des alliés de leur nation.

Notre caporal revint deux jours après, avec trois Russes commerçans en fourrures, qui résidoient à Egoochashac, où ils avoient une maison, des magasins, et un navire de trente tonneaux. Ils étoient fort intelligens; mais nous ne pûmes nous entendre qu'avec peine, parce que nous n'avions point d'interprètes : ils connoissoient les tentatives faites pour arriver dans la mer Glaciale, et les terres découvertes par Bering, Tschiricoff (1) et Spangenberg, ne leur

(1) Alexis Tschiricov ou Tschiricoff, capitaine russe,

étoient pas étrangères; mais ils paroissoient ne connoître que le nom de Synd ou Syndo, le dernier de leurs voyageurs : ils ignoroient les terres décrites dans la carte de Staelin, et firent

---

étoit parti le 4 juin 1741, avec Bering, du port d'Awatscha, nommé aussi port *Saint-Pierre et Saint-Paul.* Il avoit à son bord M. Louis de Lisle de la Croyère, de l'académie des sciences de Paris, astronome et géographe, et digne émule de deux frères célèbres dans les sciences. Selon leurs instructions, Bering et Tschiricoff ne devoient pas s'éloigner l'un de l'autre, mais des brumes épaisses et une tempête violente séparèrent les deux vaisseaux pour toujours. Après quarante et un jours de navigation, Tschiricoff arriva sous la latitude du 55e degré, à la vue d'une terre qu'il prit pour la côte de l'Amérique, et les Russes étoient en effet à environ douze degrés au nord-ouest du cap Blanc. *Voyez* la carte de l'Amérique. Ce capitaine, dans son retour, eut pendant plusieurs jours la vue de terres fort éloignées. Le 20 septembre ils approchèrent d'une côte montagneuse et couverte d'herbe, et étant entrés dans un golfe, ils y virent des habitans dont plusieurs vinrent à eux, chacun dans un petit bateau fait comme ceux des Groenlandais. Pendant tout le cours de ce voyage qui avoit duré près de trois mois, la plupart des gens de l'équipage étoient morts du scorbut. M. de Lisle de la Croyère n'en fut point exempt; il périt le 10 octobre, une heure après être rentré au port d'où il étoit parti quatre mois auparavant. On verra son épitaphe dans le voyage de

comprendre même qu'ils les avoient inutilement cherchées ; toute la côte que nous avions parcourue leur parut inconnue : l'un d'eux avoit été un des compagnons de Bering, pour lequel tous montroient la plus grande vénération. Les Russes doivent leur riche commerce de fourrures au second voyage de ce navigateur, dont les malheurs (1) sont devenus utiles à sa nation : ses compagnons rapportèrent de l'île où il est mort, des échantillons de riches fourrures, sans lesquels ils auroient abandonné le fruit de leurs

---

M. de Lapérouse. Tschiricoff, quoique très-malade, eut le bonheur de se rétablir. Tel a été le succès des expéditions des Russes pour venir du nord de l'Asie en Amérique : ils ont confirmé les découvertes du célèbre Bering. Spangenberg ou Spanberg est un allemand qui partit du Kamtschatka au mois de juin 1739 : un bon vent lui fit parcourir vers le sud, dans l'espace de seize jours, près de vingt degrés de latitude. Il vint ensuite jusqu'à la terre d'Yesso, mais il ne descendit point à terre. Depuis les voyages de Bering et de Tschiricoff, les Russes ont formé divers établissemens aux îles Aleutiennes et sur plus de trois cents lieues de côtes, vers le cercle polaire, où ils alimentent leur commerce de pelleteries, qu'ils transportent ensuite avec de grands avantages dans l'empire de la Chine.

(1) *Voyez* la notice sur Bering, page 241 de ce volume.

découvertes en Amérique. Le gouvernement fixa ses regards sur cet objet, et il encouragea les négocians qui voulurent y faire des entreprises. Les Russes me quittèrent fort satisfaits, et promirent de revenir et de m'apporter une carte des îles situées entre Oonolashka et le Kamtschatka.

Trois jours après, nous vîmes arriver le chef de cet établissement russe, appelé *Erasim Gregorioff Sin Ismyloff*. Il étoit suivi de trente personnes, chacune dans sa pirogue. Il se fit élever une tente, et sa suite s'en construisit pour elle-même, avec ses pirogues, ses pagaies et de l'herbe; il nous invita à venir dans sa tente, et nous y fit servir du saumon sec et des baies : nous l'invitâmes à notre tour, notre repas fut plus abondant. Il me parut avoir de l'esprit; mais malheureusement nous ne pouvions nous faire entendre que par des signes et des figures.

Il ne m'apportoit pas la carte promise; mais il me la promit encore et tint sa parole. Il connoissoit très bien les découvertes de ses compatriotes, m'indiqua les erreurs de nos cartes modernes, me dit qu'il avoit été du voyage de Synd, qu'il ne s'étoit point élevé plus au nord que le pays des Tchouktchis, et qu'il étoit descendu dans une île que je présume être celle de Clerke. Lui et ceux qui l'accompagnoient,

affirmèrent qu'ils ne connoissoient point la côte de l'Amérique située plus au nord, et lui donnèrent le nom d'*Alaska*. Il nous fit entendre que les Russes avoient tenté plusieurs fois de s'établir dans la partie du continent voisin d'Oonolashka; mais qu'ils avoient toujours été repoussés par une nation féroce qui avoit tué leurs chefs, et blessé plusieurs de ceux qui nous parloient. Il nous donna d'autres détails encore: il nous dit que les Russes étoient allés en 1768 avec des traîneaux à trois grandes îles, situées dans l'océan Glacial, à l'embouchure de la Kolima; qu'il avoit été lui-même le 12 mai 1771, de Bolscheretsk (1) à une des îles Kuriles

(1) Bolscheretsk est à environ trente lieues à l'ouest d'Awatscha, et près de la mer d'Okhotsk. Selon Steller, Kracheninnikoff de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et Henri Storch, le Kamtschatka situé à l'orient de la Sibérie, fut connu des Russes à la fin du dix-septième siècle. Des obstacles naturels se présentèrent en foule, et retardèrent sa conquête; jusqu'en 1690, il ne fut presque connu que de nom: la plupart des découvertes sont toujours imparfaites dans leur origine; on s'en empara en 1696. On divise les habitans de ce pays en trois nations, savoir; les Kamtschadales, les Koriaques et les Kouriles ou Kuriles. Les premiers habitent la partie méridionale du Kamfschatka; les Koriaques résident dans les contrées septentrionales autour de la mer de Pengina,

nommée *Mareekan*, dans laquelle est un havre où les Russes se sont établis ; que de là il s'étoit rendu au Japon ; que les habitans de cet empire,

---

presque jusqu'à la rivière Anadir. Les Kouriles occupent la seconde île de leur nom et les autres, jusqu'à celles qui dépendent du Japon. Ainsi les Kamtschadales ont au midi pour voisins les Kouriles, et au nord les Koriaques : ceux-ci, comme nous l'avons dit page 321 de ce volume, confinent avec les Tchouktchis. Les Kouriles ont pour voisins les Kamtschadales et les Japonais. En 1727, le fameux Bering commença son expédition maritime sur le Kamtschatka, et elle dura jusqu'en 1741. Ce fut alors que les côtes nord-est de la Sibérie, les îles entre la Sibérie et le nord-ouest du Nouveau-Monde, furent découvertes, reconnues et parcourues. Dans la suite, ces contrées ont été visitées par des chasseurs et des marchands russes, et sont devenues peu à peu tributaires de la Russie.

Selon Storch, en 1766 on fit le dénombrement de tous les insulaires payant tribut ; deux cent soixante-deux Kouriles payoient les impositions. Une grande partie de ces insulaires ont tant de poils sur le corps, qu'on les a nommés *Kouriles les velus* : plusieurs paroissent d'origine japonaise. Ils sont incomparablement plus policés et plus civils que leurs voisins ; ils sont aussi des chasseurs plus habiles. Ils sont doux, constans, droits et honnêtes : ils parlent posément, sans s'interrompre, comme font les Koriaques fixes. Remplis de respect pour les vieillards, ils ont une tendresse particulière pour leurs parens.

ayant reconnu qu'ils étoient chrétiens, l'avertirent de mettre à la voile, mais qu'il n'en fut point maltraité : de là, il se rendit à Canton, d'où il passa en France, et regagna Pétersbourg.

C'est un spectacle touchant que de voir l'entrevue de deux amis qui habitent dans des îles éloignées les unes des autres. Chacun endosse ses habits de guerre, prend ses armes, et agite son sabre et sa lance : ils bandent leur arc l'un contre l'autre, comme s'ils alloient combattre, et ils s'approchent en dansant. Lorsqu'ils se sont joints, ils s'embrassent avec les plus grandes marques de tendresse, et en versant des larmes de joie. Ils racontent tour à tour jusqu'aux moindres détails de leurs chasses, et ce récit dure quelquefois plus de trois heures. C'est toujours le plus âgé qui est chargé le premier de porter la parole. Les Kouriles ont jusqu'à deux et trois femmes ; ils ne les vont voir que pendant la nuit, comme à la dérobée, à l'exemple des tatares mahométans, qui ne viennent jamais voir que furtivement leurs futures, jusqu'à ce qu'ils aient payé au père le prix dont ils sont convenus pour les obtenir : ils ont aussi des concubines comme les Koriaques et les Kamtschadales. Si quelqu'un est surpris en adultère, les deux hommes se battent en duel avec des bâtons. Tous les deux se mettent tout nus : celui qui a fait l'appel doit le premier recevoir sur l'épine du dos, de la part de son adversaire, trois coups d'un bâton qui est de la grosseur du bras et de la longueur de trois pieds. Il reprend ensuite cette espèce de massue, et frappe son ennemi. Ce combat coûte la vie à

par terre. Je ne pus découvrir ce qu'étoit devenu le bâtiment sur lequel il s'étoit d'abord embarqué, ni quel avoit été le but du voyage.

Il m'offrit le lendemain une peau de loutre qu'il estimoit beaucoup, et que par cette raison

---

plusieurs d'entr'eux. Le refus de ce duel seroit un déshonneur.

Les femmes Kouriles accouchent plus difficilement que les Kamtschadales : il leur faut trois mois pour se rétablir. Ce sont les sages-femmes qui donnent le nom aux enfans. Quand il y a deux jumeaux, on en fait toujours périr un. Ceux qui habitent la première île Kurile, ou la pointe méridionale du Kamtschatka, sont des vrais Kamtschadales. M. Kracheninnikoff, à qui nous devons les plus justes notions sur les Kouriles, prétend que le suicide est commun parmi eux. Il y a fort peu de bois dans le pays des Kouriles, ou sur l'extrémité du cap méridional du Kamtschatka : il ne s'en trouve pas davantage en avançant plus au nord, où les côtes sont basses et le terrain marécageux. Il n'y croît que des saules et des aunes sur les bords des rivières, même à cinq ou huit lieues de la mer. Cette disette est cause qu'on a beaucoup de peine pour apprêter les choses nécessaires à la vie. En été, les Russes et les naturels du pays vont s'établir avec toute leur famille sur les bords de la mer, qui jette quelquefois des arbres sur ces côtes. On éprouve de très-violens tremblemens de terre dans le Kamtschatka, et il y a de grands volcans. A Irkoutsk et dans les environs du lac Baikal on a des secousses assez fortes pour répandre l'eau qui est dans les vases; mais ces

je refusai ; je me contentai de son poisson sec, et de plusieurs paniers d'une racine du Kamtschatka, nommée *saranne* (1). Il nous quitta, revint, nous apporta des cartes, et nous permit

---

tristes accidens sont heureusement inconnus dans le reste de la Sibérie.

Selon Steller, la mer qui sépare le Kamtschatka du Nouveau-Monde est remplie d'îles qui s'étendent à la suite les unes des autres, entre le 51 et le 54e degré de latitude. Tout porte à croire que les deux Continens ont été séparés par une violente secousse et une forte convulsion du Globe : ils sont aujourd'hui à une distance d'environ deux degrés et demi. Le climat de l'Amérique est beaucoup meilleur que celui de l'extrémité orientale de l'Asie. Les côtes du Nouveau-Monde sont aussi couvertes de bois ; au lieu qu'au Kamtschatka, sous le 51e degré de latitude, on ne trouve que des bouleaux et quelques saules, encore ne croissent-ils qu'à cinq ou huit lieues de la côte. Selon Steller, les traits du visage des habitans du nord-ouest de l'Amérique sont les mêmes que ceux des Kamtschadales : ils gardent et préparent de même l'herbe douce. Leurs habits, leurs chapeaux sont les mêmes, et toutes ces ressemblances donnent lieu de croire qu'ils ont la même origine. La navigation dans ces mers est sans aucun danger le printems et l'été, mais extrêmement dangereuse l'automne et le reste de l'année. *Voyez* la carte de l'Asie.

(1) Elle est nommée *Lilium Kamtokatiense flore atro rubente*, par Gmellin et Steller.

de les copier : elles m'ont fourni les observations que je vais exposer. Ces cartes me parurent authentiques.

La première comprenoit la mer de Penshinck, la côte de Tartarie, les îles Kuriles, la péninsule de Kamtschatka dont la côte orientale n'offre que deux havres, celui d'Awatscha, et l'embouchure de l'Olutora située au fond du golfe de ce nom ; il n'y en a point sur sa côte occidentale : il n'y a que ceux d'Okhotsk et d'Yamsk dans la partie occidentale de la mer de Penshinck jusqu'au fleuve Amour, et l'on ne trouve que celui dont Ismyloff nous avoit parlé dans les îles Kuriles.

La seconde carte plus intéressante pour nous, indiquoit toutes les découvertes des Russes sur les côtes d'Amérique ; elles se réduisent à peu de chose, mais différoient de celles qui sont marquées dans la carte de Muller. On y voyoit diverses îles entre le Kamtschatka et l'Amérique ; mais on nous avertit qu'elles étoient mal déterminées, et qu'un tiers de celles de la carte de Muller, ainsi que les îles Saint-Macaire, Saint-Etienne, Saint-Théodore, Saint-Abraham, l'île de la Séduction, et quelques autres, n'existoient pas. Il est difficile de croire que cet auteur les ait adoptées sans garant; je les retranchai cependant de ma carte, et j'y fis les corrections

qu'on me dit être nécessaires. Il y avoit une erreur de huit degrés de longitude sur la carte d'Ismyloff, entre Awatscha et le havre de Samganoodha; erreur qui doit influer sur la carte entière.

J'indiquerai les îles qui se trouvent entre le Kamtschatka et le lieu où nous étions. Celle de Bering est la plus voisine de cette péninsule; puis on voit l'île de Maidno-Ostroff ou l'île de Cuivre, après laquelle on trouve Atakou, qui me paroît la même que Bering nomma *Saint-Jean*, et n'a près d'elle que des îlots. Plus loin est un petit archipel composé de six îles, dont les plus considérables sont Atghka et Amluk : chacune d'elles offre un bon port. Le reste est incertain, et ce que nous venons d'en dire n'est peut-être pas exempt d'erreur. Il y avoit plus d'exactitude dans le groupe d'îles dont l'Oonolashka est une des principales, et la seule qui ait un bon port. On peut étendre ce petit archipel jusqu'aux îles de la Plie : un canal étroit, accessible seulement aux canots, et qui communique avec la baie de Bristol, fait une île de ce que nous avions cru un continent; cette île est nommée *Ooneemak*. *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

Il paroît que les Russes n'ont pas fait des découvertes au delà de ce point. Ismyloff nous apprit que la principale des îles Schumagin se

nommoit *Kodiak* : il nous indiqua demême les noms que donnent les naturels aux îles que nous avions découvertes. Voilà tout ce que nous avons pu apprendre des Russes sur la géographie de ces contrées.

Ismyloff nous quitta peu de jours après ; je lui donnai une lettre pour remettre au Kamtschatka, et la faire parvenir aux lords de l'amirauté, avec une carte de nos découvertes : cet homme avoit des talens au dessus de sa place, et je lui donnai un octant d'Halley, instrument qu'il n'avoit jamais vu, mais dont il trouva facilement les usages.

Un de ses compatriotes nous rendit visite encore, et nous indiqua les espèces de vivres que nous pourrions trouver dans le havre de Saint-Pierre et Paul. Je vis qu'ils y seroient rares et chers; trente-six livres de fleur de farine devoient nous revenir à vingt-cinq francs, et les daims à la même somme. Ces instructions nous devenoient utiles pour la suite de notre voyage.

Nous visitâmes l'établissement des Russes ; il consiste en une maison et deux magasins : des Kamtschadales, des naturels du pays leur servoient de domestiques ; d'autres insulaires indépendans vivoient dans le même lieu : ceux qui appartenoient aux Russes étoient tous des hommes ; on les enlève ou on les achète quand ils

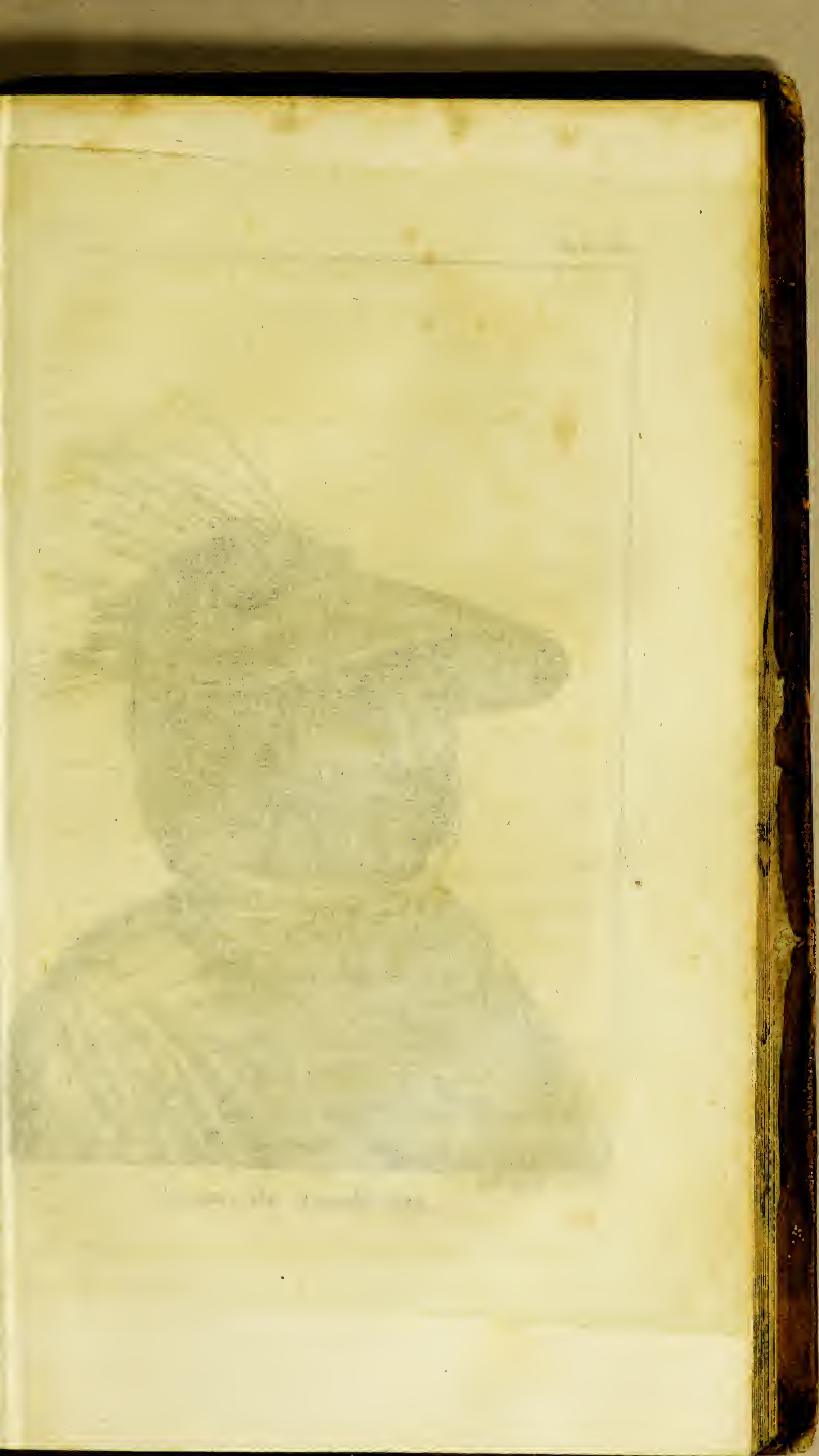
ils sont jeunes. Tous occupent la même habitation; les Russes sont logés à l'extrémité supérieure, les Kamtschadales au milieu, les naturels du pays à l'extrémité inférieure : ils se nourrissent de poisson, de racines, de baies; mais les mets des Russes sont mieux apprêtés : ils savent rendre très-bonne la chair de baleine, et font un pouding, sorte de flan ou de pâtisserie, avec le kaviar du saumon broyé et frit, qui leur tient lieu de pain. Le pain ordinaire y est une friandise ; l'eau et le jus de quelques baies leur servent de boisson. L'île les leur fournit, ainsi que leurs vêtemens de peaux. Leur habit de dessus descend jusqu'aux genoux ; ils le mettent sur une ou deux vestes : ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes dont la semelle et le pied sont de cuir de Russie, et les jambes d'un boyau très-fort. Les deux chefs portoient un habit de Calico; ils avoient comme les autres une chemise de soie, seules parties de leur vêtement qui n'eussent pas été faites dans le pays.

Il y a encore des Russes sur les îles principales situées entre Oonolashka et le Kamtschatka, tous occupés du commerce des fourrures; celles du castor et de la loutre de mer sont les plus recherchées. Je ne m'informai pas de l'époque de leur établissement en ce lieu; mais la date

en paroît récente. Chaque marchand y demeure environ cinq ans, puis est relevé par un autre.

Venons aux habitans du pays : ce sont les hommes les plus paisibles, les moins mal-faisans que nous eussions connus ; leur honnêteté pourroit servir de modèle, mais elle est due peut-être à l'esclavage où les Russes les ont réduits. Ceux-ci ont employé la rigueur pour y mettre le bon ordre, ou l'ordre convenable à leurs intérêts ; mais cette sévérité a au moins établi la paix entre ces peuplades. Dans chaque île, les habitans ont des chefs qui jouissent sans trouble de ce qu'ils possèdent ; il est vraisemblable qu'ils paient des tributs.

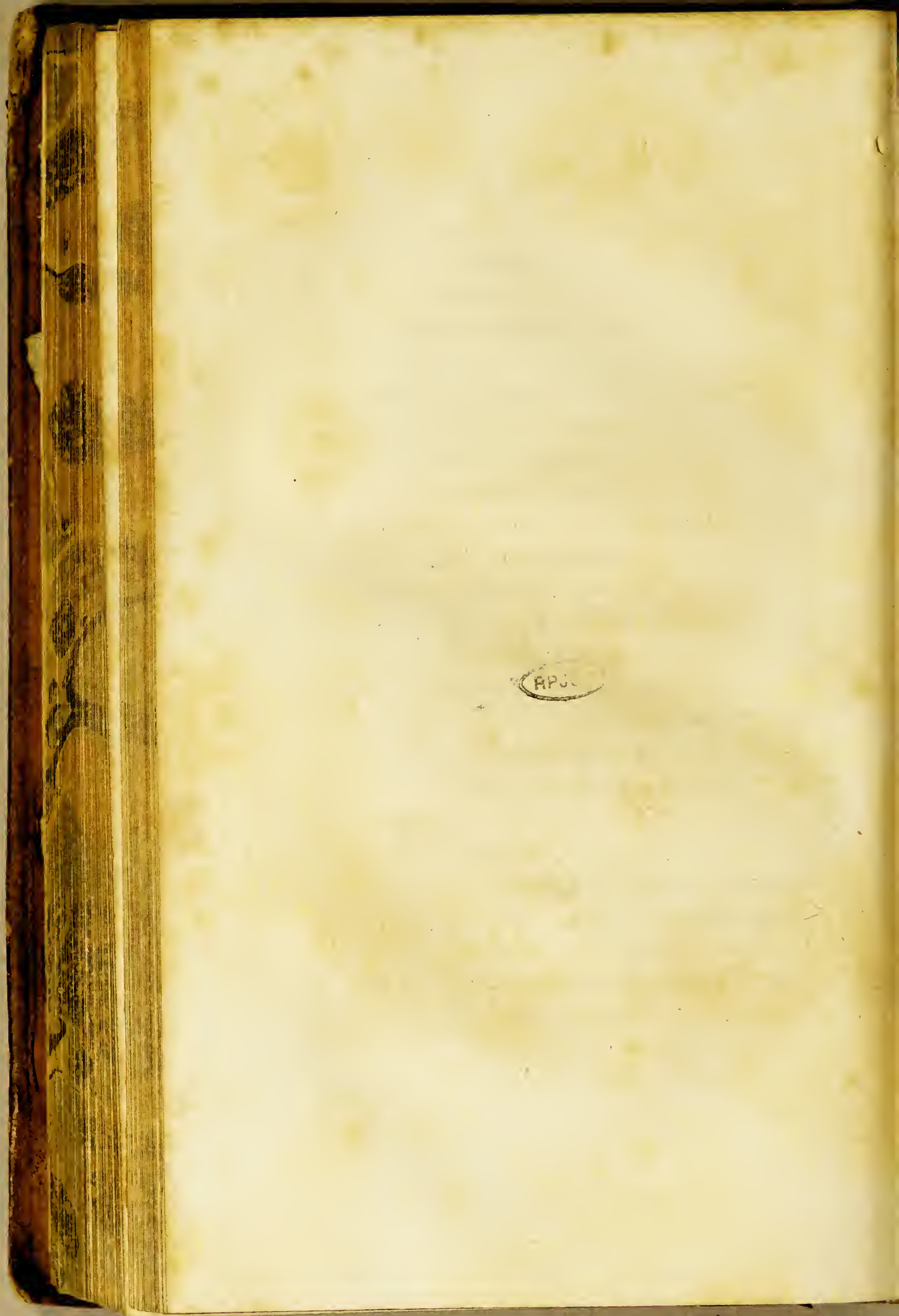
Ces hommes sont de petite taille, ont de l'embonpoint et de belles proportions, le cou un peu court, le visage joufflu et basané, la barbe peu fournie, les yeux noirs, les cheveux noirs et lisses qui flottent par derrière ; les femmes les relèvent en touffes. La forme des habits est la même pour les deux sexes, mais ceux des femmes sont de veaux de mer ; ceux des hommes de robes d'oiseaux, sur lesquels est une jaquette de boyaux impénétrable à la pluie. Ils portent un chapeau de bois, de forme ovale, relevé en pointe sur le devant, et peint en vert ou en d'autres couleurs ; la coiffe en est garnie de





Gabriel Sculp.t

Homme de Oonolashka.



longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre. Les femmes se font des piquetures légères sur le visage, se percent la lèvre inférieure : tous les hommes ont des pendans d'oreilles.

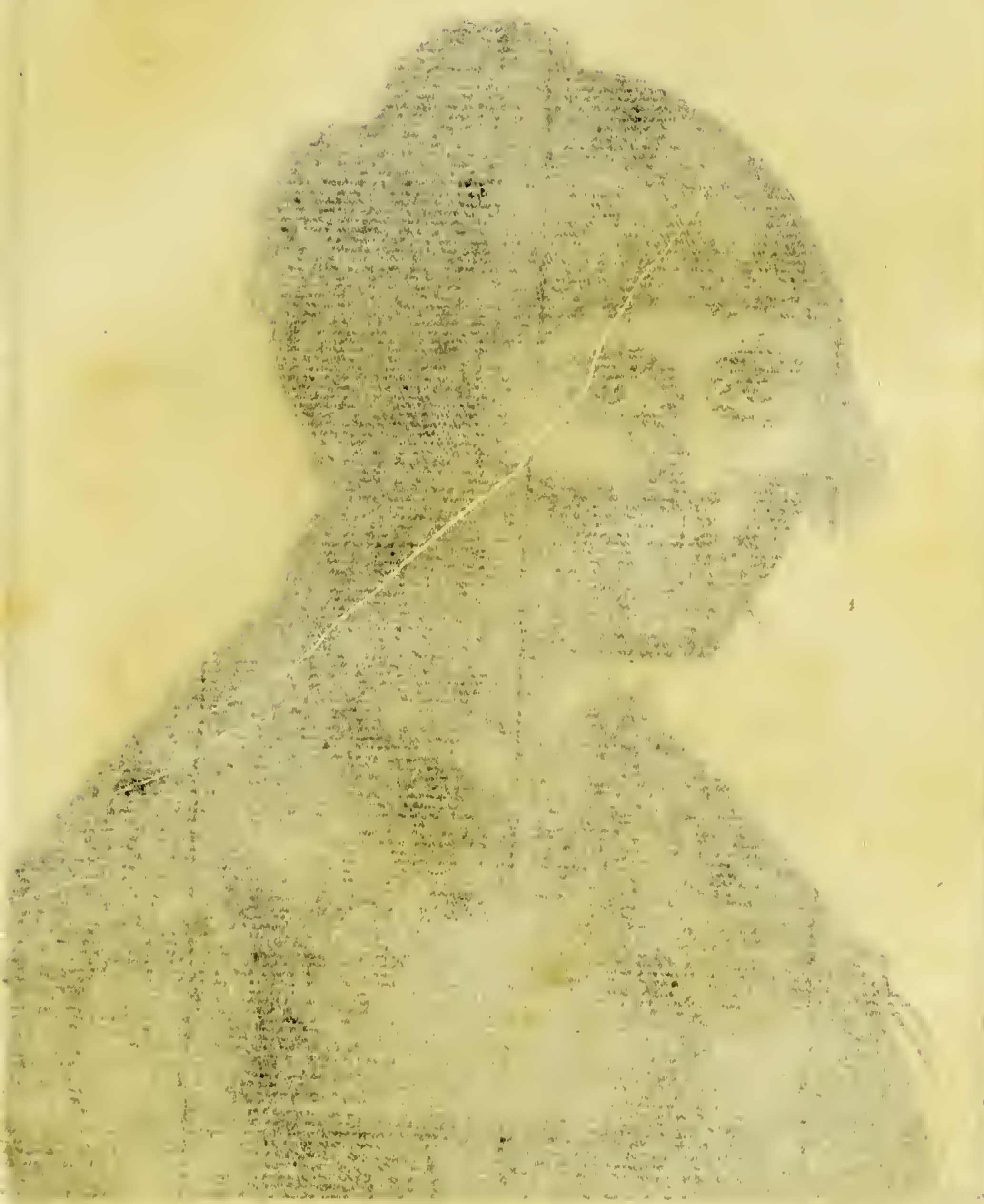
Ils se nourrissent des productions de la mer, d'oiseaux, de racines, de baies, même de goémon ; ils conservent une partie de ces alimens pour l'hiver : ils font quelquefois bouillir ou griller leurs vivres, ou dans un chaudron de cuivre, ou sur une pierre plate, garnie d'argile sur les bords. Le chef mangea devant moi du poisson cru, placé sur des herbes qui lui servoient d'assiette ; ses domestiques lui coupoient des tranches qu'il avaloit avec sensualité, et il laissa les restes à ses gens.

Comme ils ne se peignent point le corps, ces insulaires sont moins sales que ceux de Nootka ; mais leurs cabanes sont fort mal propres. Pour les élever, ils creusent un espace de quarante à cinquante pieds de long, de seize à vingt pieds de large, et ils forment sur cette excavation un toit avec le bois que la mer amène sur leurs côtes ; ils le recouvrent d'herbe et de terre, y font à chaque extrémité deux ouvertures carrées pour recevoir le jour, et pour entrer ou sortir, au moyen d'un pieu entaillé qui leur sert d'échelle. Plusieurs

familles s'y logent ensemble, séparées par des branches de bois; elles couchent et travaillent dans une espèce de fossé couvert de nattes qui entoure la maison. C'est la seule partie de la maison qui soit un peu propre, et c'est autour d'elle qu'ils placent leurs habits, leurs nattes, leurs fourrures, qui sont leurs seules richesses.

Ils ont des jattes, des cuillers, des seaux, des pots à boire, des paniers, quelquefois un chaudron. Ces meubles sont bien faits; cependant ils semblent n'avoir que des couteaux et des haches assez informes. Ils ont peu de fer, et paroissent n'en pas désirer davantage; ils ne nous demandèrent que des aiguilles : celles dont ils se servent sont d'os, et avec des nerfs, ils en font des broderies curieuses. Presque tous fument, et ce luxe semble les dépouiller et les réduire à la pauvreté.

Les femmes sont les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs et les couvreurs des canots : les hommes en fabriquent la charpente, et font des paniers d'herbe jolis et solides. Une pierre creusée dans laquelle ils placent de l'huile et de l'herbe sèche, leur tient lieu de lampe, de poêle et d'atre. Pour faire du feu, ils frottent une pierre de soufre, et la frappent avec une autre; ou ils roulent forte-



familles y logent ensemble, séparées par des planches de bois; elles couchent [illegible] dans une espèce de [illegible] qui entoure la maison. C'est la seule partie de la maison qui soit un peu propre, et c'est autour d'elle qu'ils placent leurs habits, leurs nattes, leurs fourrures, qui sont leurs seules richesses.

Ils ont des jattes, des cuillers, des seaux, des pots à boire, des paniers, quelquefois un chaudron. Ces meubles sont bien faits; cependant ils semblent n'avoir que des couteaux et des haches assez mauvaises. Ils ont peu de fer, et paraissent n'en pas désirer davantage; ils ne nous demandèrent que des aiguilles: celles dont ils se servent sont d'os, et [illegible] des [illegible] [illegible] des broderies curieuses. Presque [illegible] ment, [illegible] les dépouiller et les réduire à la pauvreté.

Les hommes sont les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs et les couvreurs des canots: les femmes [illegible] la charpente; [illegible] des petites [illegible] jolis et [illegible]. Une pierre creusée dans laquelle ils placent [illegible] de l'herbe sèche, leur tient lieu de [illegible], de poêle et [illegible]. [illegible] du feu, ils frappent une pierre de [illegible] la frappant avec une autre, où ils [illegible]



Femme d'Oonolashka.

ment un bâton épointé dans le creux d'une planche, et au bout de quelques minutes ils ont du feu.

Ils semblent n'avoir aucune arme offensive ou défensive, sans doute parce que les Russes les ont désarmés : peut-être ils leur ont interdit encore de grandes pirogues ; car ici on n'en trouve point, et nous n'avons vu nulle part des canots aussi petits que ceux dont ils se servent : la construction en est à peu près la même que celle des canots dont nous avons parlé. L'insulaire assis dans le trou de sa pirogue couverte de peaux, peut la serrer comme une bourse autour de son corps ; il ferme de tous côtés l'accès à l'eau, et une éponge lui sert à enlever celle qui peut s'y introduire : une pagaie double qu'il tient par le milieu, et dont il frappe l'eau d'un mouvement vif et régulier, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, lui sert à la guider avec vîtesse où il lui plaît et en ligne droite.

Leur attirail de pêche et de chasse est toujours dans leur pirogue, assujetti par des bandes de cuir ; leurs instrumens semblables à ceux des Groenlandais, sont tous de bois ou d'os : la pointe de leurs dards n'a qu'un pouce de long ; ces dards sont d'une construction singulière, et qui annonce beaucoup d'adresse. Ils harponnent le poisson sur la mer ou dans les rivières ; ils se

servent aussi d'hameçons et de lignes, de filets et de verveux : ces hameçons sont faits avec des os, et ces lignes avec des nerfs.

On trouve ici la baleine, le dauphin, le marsouin, l'épée de mer, la plie, la morue, le saumon, la truite, la sole, des poissons plats, et plusieurs espèces de petits poissons; la plie et le saumon y sont des plus communs : ce sont eux avec les morues qui nourrissent presque seuls les habitans; aussi ce sont les seuls qu'ils conservent pour l'hiver. Au nord du 60e deg. les baleines sont nombreuses, et les petits poissons rares; c'est le contraire au midi.

Les veaux de mer et tous les animaux de la famille des phoques sont moins communs ici que dans les autres mers, parce que toutes les îles sont habitées, ainsi que le continent qu'elles bordent, et que les peuplades qui s'y sont établies, les chassent pour s'en nourrir ou s'en faire des vêtemens : autour des glaces fixes ou mouvantes on trouve une grande quantité de chevaux marins ou morses, et c'est aussi dans ces parages qu'on trouve la loutre de mer. Nous y aperçûmes encore un cétacée qui souffloit comme la baleine, et avoit la tête du dauphin; il étoit blanc, tacheté de brun, et plus grand que le veau marin; c'étoit sans doute le manati, ou vache marine.

Les oiseaux de mer n'y sont ni aussi nombreux, ni aussi variés que dans les parties septentrionales de l'océan Atlantique; mais il en est, ce me semble, qu'on ne voit pas ailleurs : tel est *l'alca monochra* de Steller, que j'ai déjà décrit; telle est une espèce de canard noir et blanc, qui me parut n'être pas celui que Kracheninnikoff appelle *canard de pierre :* on peut voir dans cet auteur et dans les voyages au Groenland, tome IX, page 232, la description des autres oiseaux de ces mers. On n'y voit point de pingoins, et peu d'albatros, peut-être parce que le climat ne leur convient pas.

Nous n'y trouvâmes qu'un petit nombre d'oiseaux de terre : on en tua un près de l'Entrée de Norton, qu'on m'a dit être le jaseur que l'on voit quelquefois en Angleterre. En général l'espèce des oiseaux qu'on y voit est peu variée, peu multipliée; ce sont la plupart des pies, des bouvreuils, des pinsons jaunes et des mésanges. Il en peut exister un plus grand nombre; mais nous ne pénétrâmes pas assez avant dans le pays pour avoir pu en prendre connoissance, et pour en décrire les productions avec quelque détail.

Il y a peu d'insectes, et les moustiques seules y sont nombreuses; le lézard est le seul reptile que nous y vîmes : on n'y voit point de daims.

Les insulaires n'ont rendu aucun animal domestique; ils n'ont pas même des chiens. Le renard, la belette furent les seuls quadrupèdes qui s'offrirent à nos regards; mais on nous dit qu'il y avoit des lièvres et des marmottes. La mer et les rivières fournissent tous les alimens des habitans : elles leur fournissent aussi les bois de construction; car on ne voit pas un arbre sur les îles, ni même sur les côtes de cette partie de l'Amérique. Je n'en pus découvrir la raison. Si les graines des plantes sont transportées par les vents d'un bout du Monde à l'autre, comme on nous l'assure; s'ils les répandent sur les îles perdues dans le sein de l'Océan, pourquoi n'en ont-ils point transporté ici, ni sur les îles voisines? La terre y paroît fertile, et semble n'attendre que des semences pour donner abondamment de nouvelles productions. Peut-être la Nature a refusé à ce sol la puissance de produire des arbres, si l'art n'en vient aider la végétation. Les bois qui flottent sur ces rivages viennent de l'intérieur de l'Amérique : sans doute, ils sont déracinés par les torrens et amenés par les fleuves; peut-être aussi la mer et les vents en amènent des côtes boisées qui sont plus au midi.

Oonolashka offre une grande variété de plantes, et la plupart étoient en fleurs dans le

mois de juin; plusieurs d'entr'elles étoient les mêmes qu'en Europe, plusieurs se retrouvent en différentes parties de l'Amérique, et surtout à Terre-Neuve : quelques-unes s'envoyent au Kamtschatka ; telle est la saranne, racine de la famille du lis, qui est de la grosseur de la racine de l'ail, ronde, composée d'un grand nombre de caïeux; ses graines ressemblent au gruau : lorsqu'elle est bouillie, elle a la saveur du salep ; son goût n'est point désagréable, et nous sûmes en faire un bon mets; mais elle paroît y être assez rare.

Les habitans mangent encore d'autres racines et des végétaux; telle est la tige d'une plante qui ressemble à l'angelica, des mûres de diverses espèces, les baies du vaciet, etc. Ils ont deux espèces de mûres qu'on ne connoît pas en Europe; il nous parut que l'une d'elles étoit très-astringente, et qu'on en pourroit tirer de l'eau de vie. On voulut en conserver, mais elles fermentèrent et devinrent aussi fortes que si on les avoit laissées tremper dans des liqueurs. Ils pourroient faire usage du pourpier sauvage, d'une espèce de pois, de cochléaria, du cresson, etc.; mais ils négligent ces plantes. Nous les trouvâmes bonnes à la soupe, et en salade. Le terrain y est cultivable; on pourroit y nourrir des bestiaux, et les Russes comme les

habitans, se contentent des dons volontaires de la Nature.

Les habitans ont du soufre natif; mais je n'ai pu apprendre d'où ils le tirent : nous y vîmes de l'ocre, une pierre qui donne une couleur pourpre, une autre qui donne un beau vert; cette dernière est peut-être encore inconnue : dans son état naturel elle est d'un gris verdâtre, grossière et pesante; l'huile la dissout aisément; elle perd toutes ses propriétés dans l'eau. Cette pierre est rare à Oonolashka; mais on assure qu'elle est plus abondante à Oneemak.

Les habitans ensevelissent leurs morts au sommet des collines, et ils élèvent un petit mondrain sur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'île, et je vis plusieurs de ces cimetières. L'un d'eux étoit sur le chemin qui mène du havre au village; il offroit un tas de pierres auquel les passans ne manquoient pas d'en ajouter une. Je ne sais quelles idées ils se font de la Divinité, de l'état des ames après la mort, de la religion en un mot; j'ignore aussi leurs amusemens.

Ils sont entr'eux d'une gaieté et d'une affection remarquables; ils se conduisirent envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes nous assurèrent qu'ils n'avoient jamais eu de com-

merce avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas chrétiennes : nos gens ne furent pas si scrupuleux, et quelques-uns d'eux eurent lieu de s'en repentir; car la maladie vénérienne y est connue : ces insulaires sont de plus sujets au cancer, ou à une maladie qui lui ressemble; ils la cachent, mais il étoit difficile qu'on ne s'en aperçût pas. La vie n'y est pas longue; je n'y ai vu personne dont les traits annonçassent plus de soixante ans, peu d'entr'eux paroissoient en avoir cinquante : leurs travaux pénibles abrégent sans doute leurs jours.

Aux ressemblances qu'ils ont avec les Groenlandais et les Eskimaux, dans leur figure, leurs vêtemens, leurs armes, leurs pirogues, il faut ajouter celle de leur langue ; l'analogie en est frappante ; elle me semble suffisante pour m'autoriser à dire que toutes ces peuplades sont de la même race ; et cette observation fait penser qu'il existe au nord une communication entre la partie occidentale de l'Amérique et la partie orientale; communication qui peut être fermée aux vaisseaux par les glaces et par d'autres obstacles.

Nous sortîmes du havre de Samganoodha le 26 octobre, et je cinglai vers le couchant : mon projet étoit de passer quelques mois de l'hiver dans les îles Sandwich, si nous y trouvions les

rafraîchissemens nécessaires, et de me rendre ensuite au Kamtschatka vers le milieu de maî : ce sont ces deux endroits que je désignai au capitaine Clerke en cas de séparation.

Peu après notre départ, nous fûmes ballottés par une tempête qui amena des torrens de pluie, de grêle et de neige; elle cessa, elle revint, elle duroit encore lorsque je découvris une terre. Je conjecturai que cette île étoit celle d'Amoghta ou Amughta; mais n'osant ni m'en approcher, ni en suivre les côtes par un vent aussi impétueux, je cherchai à m'en écarter. Nous voyions toujours les côtes d'Oonolashka, lorsque nous fûmes frappés de l'aspect d'un rocher qui s'élevoit de la mer, et près duquel nous avions passé durant la nuit. On croyoit voir une tour assise sur la mer qui se brisoit autour de lui. Nous tendions vers le détroit qui sépare Oonolashka d'Oonella, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain une tempête plus violente s'éleva encore; nous luttions contr'elle avec vigueur, lorsque nous entendîmes la Découverte tirer plusieurs coups de canon; je n'en pus deviner la raison, et j'y répondis sans l'attendre : nous la perdîmes de vue bientôt après, et elle ne nous rejoignit que le lendemain vers le milieu du jour. Ce fut alors que j'appris que la tempête

avoit fait tomber sa grande voile, dont la chute en avoit tué un homme et blessé trois ou quatre autres; ses autres voiles, ses agrès avoient été endommagés, et c'étoit pour me demander des secours, ou du moins pour suspendre ma course, qu'il avoit tiré le canon.

Le 7 novembre 1778, au matin, nous découvrîmes un nigaud ou un cormoran, oiseau qui très-rarement s'éloigne de la terre, et j'espérai en découvrir bientôt une; je n'en aperçus point : pendant deux jours que le tems fut beau, que le vent fut modéré, tous ceux qui savoient manier l'aiguille furent occupés à réparer les voiles et les canots. Nous vîmes peu après un dauphin et un oiseau du Tropique : bientôt le vent se renforça, son impétuosité nous força de baisser nos voiles, dont l'une fut mise en pièces; c'étoient là les indices du vent alisé qui souffla deux jours après avec constance.

Le 26 novembre, nous découvrîmes au point du jour une colline qui s'étendoit vers le midi. Nous l'approchâmes; elle présentoit à nos yeux une colline élevée, en forme de selle, dont le sommet se montroit au dessus des nuages. Le terrain s'abaissoit doucement depuis cette colline, et se terminoit à un roc escarpé où la mer se brisoit avec fureur. Je suivis les côtes du couchant, où nous ne tardâmes pas de voir accourir

des hommes en différentes parties du rivage; bientôt nous découvrîmes des plantations et des maisons répandues sur un sol boisé bien arrosé, car nous distinguions des ruisseaux qui venoient se rendre à la mer.

Il nous importoit d'y trouver des vivres; mais en laissant faire le commerce à tout le monde, je n'en aurois pas obtenu, ou j'en aurois obtenu bien peu. Je le défendis donc à tous, excepté à ceux qui seroient nommés par le capitaine Clerke ou par moi, et j'enjoignis à ceux-ci de n'acheter que des provisions de garde, ou des rafraîchissemens nécessaires. Je pris aussi des précautions pour qu'on n'y répandît pas la maladie vénérienne; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ces insulaires la connoissoient et en étoient déjà attaqués.

Des pirogues s'approchèrent de nous, et nous crûmes devoir les attendre; les insulaires qu'elles portoient montèrent sans crainte sur le vaisseau. Ils étoient de la même race que ceux des autres îles Sandwich, et il nous sembla qu'ils n'ignoroient pas que nous avions abordé dans ces îles: peut-être ne devoient-ils la maladie vénérienne qu'à la communication qu'ils avoient eu avec les îles où nous avions touché, et qui les avoient infectés de la contagion que nous y avions laissée.

Ils nous apportèrent beaucoup de séches, des

fruits, des racines; ils nous promirent des cochons et de la volaille. Le ciel devenu serein au couchant, nous fit apercevoir que la côte la plus occidentale que nous découvrions, formoit une île séparée de celle qui étoit vis à vis de nous. Nous espérions recevoir de nombreuses visites au matin; mais ce ne fut que dans le milieu du jour que nous vîmes accourir une multitude de pirogues : les habitans nous apportoient du fruit à pain, des patates, du taro, quelques bananes, quelques cochons de lait, qu'ils échangèrent contre des clous et des outils de fer. A quatre heures du soir, voyant qu'ils ne nous apportoient plus rien, je mis à la voile, et voulus passer au delà de la pointe orientale de l'île : là, de nouvelles pirogues vinrent vers nous; l'une d'elles portoit un chef nommé *Terretoboo*, et il me fit présent de quelques cochons de lait : nous achetâmes des fruits des autres insulaires. Nous apprîmes que cette île s'appeloit *Mowée*; peu de momens après nous en découvrîmes une autre qu'on nommoit *Owhihée*. Je m'en approchai, et les habitans de la première nous quittèrent.

Au matin, nous étions voisins de celle d'Owhihée, et notre étonnement fut extrême de voir les sommets de ses monts couverts de neige. Ces montagnes ne paroissoient pas d'une

hauteur extraordinaire, et cependant la neige sembloit y être profonde et ancienne. Ses habitans parurent; ils montrèrent de la circonspection, de la timidité; mais nous leur inspirâmes de la confiance, et ils montèrent sur nos vaisseaux: ils retournèrent dans leur île, et leurs discours encouragèrent leurs compatriotes à venir faire le commerce avec nous, et nous fîmes, par nos échanges avec eux, une provision assez abondante de cochons de lait, de fruits et de racines. Sur le soir, nous déployâmes nos voiles pour nous trouver le lendemain de l'autre côté de l'île. Pendant cette nuit, c'étoit celle du 4 décembre, nous observâmes une éclipse de lune qui détermina plus exactement la longitude où nous nous trouvions.

Nous nous trouvâmes assez près du rivage pour faire des échanges avec les insulaires, mais ils ajoutèrent peu aux provisions que nous avions déjà faites; le lendemain nous en achetâmes assez pour nous nourrir pendant cinq jours. Là, nous fîmes une forte décoction des cannes à sucre que je m'étois procurées, ce qui nous donna une bierre agréable et saine: j'en voulus faire pour l'équipage, mais nos matelots refusèrent de s'en servir; leurs préjugés la leur présentoient comme une liqueur mal-saine, et les préjugés sont presque invincibles parmi les gens

gens de mer. Comme le scorbut n'étoit pas bien à craindre dans un tems où nous avions beaucoup d'alimens frais, et que je ne cherchois qu'à épargner nos liqueurs fortes pour en avoir suffisamment dans les climats froids, je ne me servis ni de l'autorité, ni de la raison pour vaincre leur répugnance, mais je retranchai les liqueurs fortes, et je me bornai avec mes officiers à faire usage de la bierre de cannes à sucre, à laquelle je mêlois un peu d'houblon. Les mêmes préjugés s'opposèrent toujours à l'introduction des boissons et des alimens nouveaux; quelque salutaire qu'en fût l'usage, toujours les matelots les trouvèrent mal-sains : c'est ainsi que je trouvai de l'opposition à introduire la bierre de spruce, la soupe tirée des tablettes de bouillon portatives, et le sauerkraut. C'étoient, disoient-ils, des alimens qu'il ne convenoit pas d'offrir à des hommes. Je parvins cependant à en introduire l'usage, et à le pratiquer malgré eux; car c'est à ces alimens qu'ils dédaignoient, que je dus d'avoir pu préserver mes équipages des maladies cruelles qui, jusqu'alors, avoient rendu si meurtriers les voyages de long cours (1).

(1) Les matelots ont une peine infinie à se soumettre à aucune innovation dans leur manière de vivre; et dussent-ils tomber malades, ils ne veulent pas absolument faire usage des remèdes préservatifs. Forster

Nous fûmes pendant quelques jours ballottés par les vents autour de cette île dont je voulois connoître l'étendue; le calme succéda, et nous laissa le jouet d'une houle très-forte qui nous entraînoit vers la terre, où nous voyions briller plusieurs lumières au travers de la pluie et des tonnerres qu'il fit pendant toute la nuit. Vers les trois heures du matin, un vent léger s'éleva, et servit à nous éloigner d'une côte que nous ne connoissions pas, et bordée de rocs où la mer brisoit avec un fracas terrible. Le jour nous montra combien nous avions été voisins du naufrage; alors même nous n'étions pas encore en sûreté, et il nous fallut travailler long-tems pour parvenir à une distance du rivage suffisante afin de nous rassurer. Nos voiles en partie abattues ou déchirées, rendoient notre situation plus alarmante; mais avec de l'activité et des efforts nous parvînmes à réparer tous les dommages, et à nous mettre en sûreté.

Dès que le jour eut dissipé nos plus fortes craintes, nous vîmes flotter un pavillon blanc sur le rivage; c'étoit sans doute un signal de paix

---

dit que dans le second voyage de Cook ils montrèrent, à la Terre-de-Feu, la même répugnance pour manger des plongeons noirs, des pingoins, ainsi que la chair des phoques; mais, ajoute-t-il, à notre exemple l'équipage apprit enfin à manger de tout.

et d'amitié que nous donnoient les insulaires. Nous n'en pûmes profiter ce jour-là, ni le suivant; mais nous nous rapprochâmes ensuite, et les insulaires nous apportèrent des cochons de lait et des bananes : ces dernières nous firent grand plaisir, car nous avions manqué de végétaux depuis plusieurs jours. Le lendemain ils nous en apportèrent davantage encore, et nous trouvant assez bien pourvus de vivres, je fis voile vers le nord.

Jamais je n'avois rencontré encore de peuple aussi libre dans son maintien, aussi rempli de confiance que celui-ci. Ils envoyoient dans les vaisseaux ce qu'ils vouloient vendre, montoient ensuite à bord, et faisoient leur marché sur le gaillard : cette confiance annonçoit des hommes exacts et fidèles dans le commerce; car s'ils n'eussent pas eu de l'honnêteté entr'eux, ils n'auroient pas été disposés à croire à la bonne foi des étrangers. Je n'avois encore eu en effet aucun exemple de friponnerie de ce peuple, ni aucun signe de mauvaise foi. Il entendoit fort bien le commerce, et sembloit deviner pourquoi nous suivions les côtes de l'île; et plutôt que de baisser le prix de ses marchandises, il préféroit de les emporter à terre.

Il y a dans cette île une montagne pointue, qui étoit couverte de neige; il me parut même

qu'il venoit d'y en tomber de nouvelle, et qu'elle s'étoit étendue plus bas sur la croupe de la colline : cette neige n'empêcha pas que l'île ne fût très-abondante en provisions de tout genre; nous y achetâmes même une oie à peu-près de la grosseur du canard de Moscovie; elle avoit le plumage d'un gris sombre, le bec noir, ainsi que les jambes.

Nous avions acheté tout ce que nos besoins nous rendoient nécessaire, et je pensois à m'éloigner dès que je serois parvenu à faire le tour de l'île; je m'écartai du rivage sans faire aucun signal à la Découverte, croyant qu'elle verroit bien la route que je prenois; mais elle ne s'en aperçut pas, et nous la perdîmes de vue. Je réussis cependant à faire le tour de l'île, mais non à recouvrer encore la Découverte. Je crus devoir l'attendre, et je me tins à cinq ou dix lieues de terre pour mieux la découvrir; je n'y réussis pas encore. Je me rapprochai pour mieux faire le commerce avec les habitans, mais le tems nous contraria. Quelquefois une forte pluie nous obligeoit à cesser les échanges, ou une houle menaçante nous forçoit à nous éloigner du rivage; des nuages succédoient rapidement à un tems serein, et un vent impétueux à un calme parfait.

Le 5 janvier 1779, nous franchîmes la pointe

méridionale de l'île, et là, nous vîmes un village très-populeux : ses habitans nous amenèrent des cochons, et des femmes qui sans doute cherchoient à se prostituer à nos matelots; je voulus les empêcher de monter sur les vaisseaux, et ne pus y réussir. J'avois acheté des habitans, du très-bon sel, et je m'en servis pour conserver une partie des porcs que l'île nous fournit. Mais cette partie de l'île est assez pauvre; elle paroît peu propre à la culture, et je crus y apercevoir des traces des dévastations causées par un volcan : aucune montagne brûlante ne frappa nos regards dans cette île, et cependant il étoit difficile d'en méconnoître les effets.

Je fis chercher de l'eau douce dans cette partie de l'île, et un lieu propre à débarquer; on n'en trouva point. A une petite distance du rivage, on ne trouvoit point de fond. On ne voyoit dans les champs voisins que des scories, des cendres, entre-mêlées de quelques plantes qui s'élevoient sur ce sol désolé; on n'y pouvoit trouver de l'eau douce que dans des creux de rocher où la pluie y en avoit déposé; mais dans la plupart, les eaux de la mer y avoient pénétré. Cependant, si ce jour ne nous offrit point ce que je cherchois, il nous donna un plus grand plaisir encore; il nous rejoignit à la Découverte : elle avoit suivi les côtes en différentes directions,

s'étoit écartée et rapprochée de l'île sans nous apercevoir; ce ne fut que lorsqu'elle eut passé la pointe méridionale qu'elle nous aperçut, et qu'elle vint à toutes voiles pour nous rejoindre: elle avoit reçu sur son bord un des insulaires qui s'y étoit retiré volontairement, et qui ne voulut jamais redescendre à terre.

Nous continuâmes encore quelques jours à suivre les côtes; nous marchions lentement durant le jour, nous louvoyions pendant la nuit, et cherchions toujours de l'œil un lieu où nous pussions débarquer et faire notre provision d'eau. En parcourant ces parages, toujours occupés à des échanges avec les insulaires, je veillois avec soin pour que les femmes ne restassent point sur les vaisseaux: il en vint deux une nuit, et je préférai de me rapprocher de la côte pour les renvoyer, au danger de les y laisser passer avec nous jusqu'au lendemain. Nous pûmes nous apercevoir qu'il y avoit des parties de l'île qui étoient stériles et pauvres; les canots qui en partoient n'étoient fournis que de maigres provisions. Le jour nous avançions, et souvent pendant la nuit, les courans nous ramenoient aux lieux d'où nous étions partis: on ne nous apportoit plus de végétaux; c'étoit cependant ce que nous désirions le plus. Nous fûmes quelquefois obligés de faire usage de nos

provisions de mer : sans doute les habitans nous avoient déjà vendu tout ce qui ne leur étoit pas absolument nécessaire. Quelquefois nous étions dans la disette, quelquefois dans l'abondance. Un jour nous vîmes plus de mille pirogues autour de nous, presque toutes étoient fournies de cochons et d'autres productions de l'île. Les habitans nous montroient toujours la plus grande confiance, et parmi tant d'hommes nous n'en vîmes pas un seul qui eût des armes; ainsi ils nous prouvoient que la curiosité et le désir de faire des échanges, étoient le seul motif qui les conduisoient.

Parmi cette foule, il y en eut quelques-uns qui montrèrent des dispositions pour nous enlever ce qui leur convenoit. L'un d'eux nous emporta le gouvernail d'un des canots; nous nous en aperçûmes lorsqu'il étoit déjà à une distance, s'efforçant de gagner le rivage : je voulus les intimider, et leur faire voir qu'ils ne pourroient échapper à nos armes; je fis tirer deux ou trois fusils et quelques pierriers, de manière cependant qu'ils ne tuassent personne. Mais, comme ils n'entendirent que du bruit sans voir personne qui fût blessé, la foule témoigna plus de surprise que de crainte.

J'avois découvert une baie, et j'envoyai des hommes pour la visiter. Ils revinrent m'ap-

prendre qu'il y avoit un endroit commode pour jeter l'ancre, et auprès, de l'eau douce où il étoit facile de remplir nos futailles. Je résolus d'y conduire les vaisseaux, de les y réparer, et d'y rassembler par des échanges autant de vivres qu'il nous seroit possible. Je pris ma route vers la baie, mais la nuit vint avant que nous pussions l'atteindre; plusieurs insulaires restèrent avec nous, et parmi eux il y eut des fripons : pour les empêcher d'exercer leurs talens avec autant de facilité, je résolus de n'en plus garder sur le vaisseau qu'en fort petit nombre.

Ce ne fut que dans le milieu du jour suivant que nous pûmes jeter l'ancre dans la baie que les habitans appeloient *Karakakooa*.

Les vaisseaux étoient remplis d'insulaires, et environnés de pirogues. Je n'avois jamais vu encore, dans le cours de mes voyages, une foule si nombreuse rassemblée en troupe autour de nous, et on eût pris les groupes qu'ils formoient pour des radeaux de poissons. La singularité du spectacle nous frappa, et ne nous permit pas de regretter d'avoir échoué dans nos tentatives, et de n'avoir pas encore trouvé un passage dans le Nord; car si elles avoient réussi, nous n'aurions pu découvrir cette île; nouvelle découverte qui me parut devoir être

une des plus importantes qu'aient fait encore les Européens, dans la vaste étendue de l'océan Pacifique.

(C'est ici que finit le journal du capitaine Cook; ce qui suit est tiré des journaux du capitaine King, et de l'histoire de Jacques Cook par le docteur Kipis).

La baie de Karakakooa est située sur la côte occidentale de l'île Owhihée, dans un district appelé *Akona* : elle a un mille de profondeur, et est formée par deux pointes basses, éloignées l'une de l'autre d'environ une lieue et demie. Sur une de ces pointes est le village Kowrowa; au fond de la baie, près d'un bocage de cocotiers élevés, est une bourgade peuplée et plus étendue, nommée *Kakoova* : ces deux bourgades sont séparées par une haute montagne inaccessible du côté de la mer. Au midi le sol est inégal; mais à un mille de là il s'élève, est semé de champs clos et cultivés, de bocages de cocotiers, entre lesquels sont les habitations des insulaires. Le rivage est bordé comme d'une ceinture de corail noir, et les vents en rendent l'abord dangereux : ce n'est que vers la bourgade de Kakoova que le rivage est dégagé de cette

ceinture ; on n'y voit qu'une belle grève de sable à l'une des extrémités de laquelle est un moraï, près de l'autre un petit puits d'eau douce.

Dès que les habitans se furent aperçus que nous étions dans la baie, et que nous voulions y descendre, ils se rassemblèrent en plus grand nombre encore, témoignèrent leur joie par des chants et des cris, et firent toute sorte de gestes bizarres et extravagans : les hommes couvrirent nos vaisseaux ; des femmes, des enfans qui n'avoient point de pirogues, accoururent à la nage ; et plusieurs ne pouvant trouver place sur les navires, demeurèrent tout le jour au milieu des vagues.

Parmi les chefs qui nous visitèrent alors, étoit un jeune homme nommé *Pareea*, dont l'autorité étoit fort respectée : il nous dit qu'il avoit des relations intimes avec le roi de l'île, qui étoit alors occupé à la guerre dans l'île Mowée, et devoit revenir en peu de jours. Quelques présens l'attachèrent à nous, le firent veiller sur les entreprises de ses compatriotes, écarter le trop grand nombre qui surchargeoit nos vaisseaux, et tenir les pirogues à quelque distance.

Ces chefs paroissoient exercer une autorité despotique sur le peuple; on les voyoit donner



Homme des îles Sandwich avec son casque.

[illegible] les [illegible] nos vaisseaux, les [illegible] se [illegible] dans la mer; un seul parût vouloir [illegible] le prit par le bras, et le [illegible] dans les [illegible]

Ce dernier chef étoit un des plus beaux hommes que nous eussions vus; il avoit environ six pieds de haut; ses traits étoient [illegible] et pleins d'expression, [illegible] démarche étoit aisée, ferme, [illegible] [illegible] et [illegible] le corps bien proportionné.

Jusqu'à ce moment nous n'avions point vu [illegible] [illegible] hommes; [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] domestiques [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] plus de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] de petits [illegible]



des ordres, et on les exécutoit avec promptitude : s'ils vouloient éloigner ceux qui remplissoient nos vaisseaux, les insulaires, à leur premier mot, se lançoient dans la mer; un seul parut vouloir résister, mais un chef nommé *Taneena*, le prit par le bras, et le précipita dans les flots.

Ce dernier chef étoit un des plus beaux hommes que nous eussions vus; il avoit environ six pieds de haut : ses traits étoient réguliers et pleins d'expression, ses yeux noirs et vifs, et son maintien étoit aisé, ferme, gracieux; les autres paroissoient l'égaler en force, et avoient le corps bien proportionné.

Jusqu'à ce moment nous n'avions point eu à nous plaindre des habitans; ils avoient agi avec autant de loyauté que de confiance, et ce n'étoit cependant qu'avec des domestiques et des pêcheurs que nous avions eu quelque commerce. Ici nous essuyâmes des vols fréquens : leurs chefs les y encourageoient, leur grand nombre sembloit les assurer de l'impunité, et ils nous voloient avec d'autant plus de hardiesse que c'étoit pour les maîtres qu'ils le faisoient; car nous avons vu dans les maisons des chefs tout ce qu'on nous avoit dérobé.

Un troisième chef fut amené par les deux dont nous venons de parler. Celui-ci se trouvoit dans

sa vieillesse et de la classe des prêtres, après avoir été un guerrier distingué dans l'âge de la vigueur. Il étoit petit et maigre, ses yeux étoient rouges et chassieux, tout son corps étoit couvert d'une gale blanche, lépreuse, qui nous parut l'effet de l'usage immodéré de *l'ava*. Il s'approcha de Cook avec respect, lui fit des présens, le revêtit d'une pièce d'étoffe rouge, semblable à celle qui ornoit leurs idoles, comme nous le vîmes dans la suite. Il dîna avec lui, et mangea de tout ce qu'on lui présenta avec avidité; mais il refusa le vin après l'avoir goûté. Nous le visitâmes à notre tour : nous fûmes reçus à terre par quatre hommes qui portoient des baguettes garnies de poil de chien vers le bout; ils marchèrent devant nous en déclamant à haute voix une phrase très-courte : le peuple se retiroit à notre approche; quelques-uns demeuroient, mais avoient la face prosternée sur la terre. Nous passâmes près du moraï; c'étoit un bâtiment solide bâti en pierre, et de forme carrée, long d'environ cent vingt pieds, large de soixante, haut de quarante-deux : le sommet, aplati et pavé, étoit entouré d'une balustrade de bois, sur laquelle on voyoit les crânes des captifs sacrifiés à la mort des chefs. Le centre offroit un bâtiment de bois tombant en ruine; sur cinq poteaux hauts de vingt pieds, reposoit un échafaud de

forme irrégulière : en face de la mer étoient deux maisons qui communiquoient l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendoit des injures de l'air.

Koah nous mena au sommet de cette espèce d'édifice par un chemin d'une pente douce : nous aperçûmes à l'entrée deux grosses figures de bois, dont les traits offroient des contorsions bizarres, ayant sur leur tête un long cône renversé; leur corps étoit enveloppé d'étoffes rouges. Un jeune et grand homme à longue barbe, les présenta au capitaine. Koah et lui, chantèrent en chœur, et ils nous conduisirent à l'extrémité du moraï où étoient les cinq poteaux, au pied desquels étoient rangés en demi-cercle une douzaine de figures : devant l'une d'elles étoit un whattas, ou espèce d'autel, sur lequel étoit un cochon déjà pourri, étendu sur des cannes à sucre, des noix de cocos, du fruit à pain, des bananes et des patates. Koah prit le cochon avec les mains, prononça rapidement un discours, et laissa tomber l'animal par terre. Dix hommes s'avancèrent en silence, portant un cochon en vie et une pièce d'étoffe rouge. Koah revêtit le capitaine de celle-ci, lui offrit l'autre, et le laissa tomber, après avoir prononcé une espèce d'hymne fort longue. Il le ramena près des douze figures, dit un mot à chacune d'un air malin, et fit

claquer ses doigts en passant devant elles. Il se prosterna devant celle du centre, la baisa, et engagea le capitaine à en faire autant; ensuite il le conduisit dans un espace creux où il le fit asseoir entre deux idoles. Une procession d'insulaires apporta en cérémonie un cochon cuit au four, une espèce de pouding, du fruit à pain, des noix de cocos et des légumes : le grand jeune homme se mit à sa tête, offrit le cochon à notre commandant, avec des chants auxquels ses compagnons répondoient; puis tous s'assirent, découpèrent le cochon, pelèrent les végétaux, cassèrent des noix, et firent de l'ava. On nous donna ensuite les morceaux dans la bouche : le capitaine servi par Koah, se ressouvenoit du cochon pourri, et ne pouvoit avaler; Koah qui s'en aperçut, lui servit les morceaux tout mâchés; ce qui ne fit qu'accroître le dégoût de celui qui les recevoit.

Nous fîmes des présens à tous les insulaires, et ils en furent charmés. On nous ramena sur le rivage avec les mêmes cérémonies qui avoient rendu notre marche solennelle, et qui ne nous parurent avoir d'autre but que de nous témoigner du respect. Je descendis ensuite à terre avec huit soldats, pour protéger les gens qui remplissoient des futailles, et pour établir un observatoire. Je choisis un champ de patates,

voisin du moraï, qu'on voulut bien nous céder; et les prêtres, pour en écarter les insulaires, le consacrèrent en entourant de baguettes l'espèce de mur qui le fermoit : cet espace enfermé de baguettes, est alors *taboo*, mot dont ils se servent comme dans d'autres îles que nous avions parcourues. Cette espèce d'interdiction nous procura une grande tranquillité, mais aussi une solitude plus entière que nous ne l'aurions désirée; aucun insulaire n'osa pénétrer dans notre enceinte, aucune pirogue n'osa aborder près de nous : nous étions dans un lieu inviolable et sacré.

Tandis que nous étions occupés de ces soins sur la terre, on réparoit les vaisseaux, on saloit des cochons; opération qu'on ne croyoit pas possible dans les climats chauds, mais qui, pour réussir, ne demande qu'un peu plus de soin. Il faut couper la chair en morceaux de quatre à huit livres, les essuyer, ne point laisser du tout de sang, les saler tandis qu'ils sont chauds encore, les entasser ensuite sur un échafaud en plein air, et les couvrir de plantes surchargées de pierres pesantes : le lendemain au soir on les visite, on en ôte les parties suspectes, on dépose le reste dans une cuve qu'on remplit de sel et de marinade; on les visite encore, on enlève tout ce qui paroît

n'avoir pas pris le sel, et on reporte le reste dans une nouvelle cuve assaisonnée de vinaigre et de sel. Six jours après on les enferme dans des bariques, en mettant une couche de sel entre chacune de celles de la viande. On a ramené en Angleterre, un an après, de ce porc salé sous la zone torride, et on l'a trouvé très-bon encore.

Comme nous avions découvert près de nous une société de prêtres, le capitaine résolut de les visiter. Leurs cabanes étoient placées près d'un étang, et environnées de bocages de cocotiers qui les séparoient du rivage. On le conduisit d'abord dans un édifice sacré, appelé la maison de *l'Orona ;* on le fit asseoir à l'entrée, près d'une idole de bois; on soutint un de ses bras, on l'emmaillotta d'étoffes rouges, on lui présenta un cochon qu'on jeta ensuite dans les cendres chaudes d'un feu qu'on avoit allumé; on vint l'offrir encore au capitaine, en le lui tenant quelque tems sous le nez, en le déposant à ses pieds, ainsi qu'une noix de coco; puis tout le monde s'assit, on fit de l'ava, on apporta un cochon cuit, et on nous en servit les morceaux dans la bouche.

Depuis cette cérémonie, le capitaine ne descendit plus à terre sans être accompagné d'un prêtre qui marchoit devant lui, avertissoit que

l'orona

l'orona avoit débarqué, et ordonnoit au peuple de se prosterner. Il l'accompagnoit aussi sur l'eau, et avec une baguette il avertissoit les insulaires de sa venue; à l'instant ils abandonnoient leurs pagaies, et se couchoient ventre à terre jusqu'à ce qu'il eut passé : les chefs paroissoient le voir avec un respect religieux. Ces prêtres ne se bornoient pas à de vaines cérémonies; ils nous rendoient des services réels : ils nous faisoient souvent des présens de cochons et des végétaux de l'île, et ne demandoient jamais rien en retour. Ils sembloient faire ces dons comme une offrande religieuse, et nous sûmes que le chef des prêtres en faisoit tous les frais. Nous avions tout lieu d'être contens de ces prêtres; mais nous ne l'étions pas également des chefs, qui employoient des moyens vils et déshonorans pour nous tromper et nous voler.

Le 24 janvier, Terreeoboo, roi de l'île, revint de son expédition; mais son arrivée jeta l'interdiction redoutable sur la baie, et dès-lors aucun habitant n'osa s'embarquer. Le roi vint sur le soir nous visiter sans appareil, dans une pirogue, avec sa femme et ses enfans. Il revint deux jours après; mais alors son cortége avoit de la grandeur et une sorte de magnificence : ses chefs l'environnoient, revêtus de casques et

de manteaux de plumes, armés de longues piques et de dagues; les prêtres et des idoles gigantesques d'osier revêtues d'étoffes rouges, le suivoient. Ces idoles étoient ornées de petites plumes de diverses couleurs : de gros morceaux de nacre de perle, ayant une noix noire au centre, représentoient leurs yeux, et leur bouche étoit garnie d'un double rang de dents de chien; des cochons et des végétaux étoient à la suite de ces idoles. Nous le reçûmes à terre dans la tente; le roi jeta son manteau sur l'épaule du capitaine, lui mit un casque de plumes sur la tête, et un éventail curieux dans les mains : à ses pieds il étendit cinq ou six manteaux très-jolis, et d'une grande valeur parmi eux; il lui fit présent de cochons et de divers végétaux; il changea de nom avec lui, témoignage d'une amitié inviolable. Un vieillard d'une physionomie vénérable, étoit aussi à la tête des prêtres; il nous fit encore des dons, et c'étoit lui qui jusqu'alors avoit fourni généreusement à nos besoins.

Nous fûmes surpris de retrouver dans le roi Terreeoboo, un vieillard infirme et maigre, qui étoit venu sur la Résolution lorsque ce vaisseau étoit près des côtes de l'île Mowée; nous reconnûmes ses fils, son neveu, ses courtisans. On les conduisit de nouveau sur le vaisseau, on les y

reçut avec tous les égards possibles, et le capitaine revêtit le roi d'une chemise, et l'arma de sa propre épée. Les insulaires se tinrent durant tout ce tems dans leurs cabanes, ou la face prosternée contre terre. Le roi leva ensuite le *taboo* ou l'interdiction (1) jetée sur la baie; le commerce reprit son activité; les femmes seules ne se montrèrent plus.

Mais, avant de poursuivre notre récit, donnons une idée générale des îles Sandwich où nous nous trouvions alors. Ce petit archipel est composé de douze îles dont trois sont inhabitées, ce sont celles de Morotinnée, de Tahoora, et de Tammapapa ou Komodoopapa; les deux dernières plates et sablonneuses, ne sont visitées que pour y prendre des tortues et des oiseaux : toutes sont situées entre le 18e deg. 54 min. et le 22e deg. 15 min. de latitude septentrionale, entre le 217e deg. 30 min. et le 225e deg. 34 min. de longitude. Les neuf îles qui sont

(1) Le taboo est ordinairement imposé par les prêtres, et quelquefois par une personne qui en est chargée, et qu'on désigne sous le nom de *Tonata*, ou *l'homme à Taboo*. Selon Dixon, quand un espace de terrain est *taboé*, les bâtons dont on se sert pour en marquer les limites, ressemblent à nos baguettes de fusil, et on les entortille d'une touffe de poil de chien.

habitées, sont celles d'Owhihée, de Mowée, de Ranai ou Oranai, Kahowrowée ou Tahoorowa, Morotoi ou Morokoi, Woahoo ou Oahoo, Atooi ou Atowi, Neeheehow ou Oneeheow, et Oreehoua ou Reehoua.

Owhihée est la plus grande, la plus orientale; sa forme est presque celle d'un triangle équilatéral : du nord au sud elle a vingt-huit lieues et demie; de l'orient à l'occident elle en a vingt-quatre; sa circonférence est de près de cent lieues : elle est partagée en six districts, sur l'un desquels on distingue trois pics chargés de neige, sommets d'une même montagne qu'on peut découvrir à quarante lieues de distance : on en voit tomber dans la mer qui la baigne, une multitude de belles cascades; ailleurs sont de vastes plaines et des pentes très-étendues couvertes de plantations, d'arbres de fruits à pain et de cocotiers : à l'extrémité orientale de l'île, on voit une montagne de neige, nommée *Mouna-Roa*, ou *Montagne étendue*, qu'on découvre aussi de fort loin; son sommet aplati, est sans cesse enseveli dans les neiges. Selon la ligne tropicale de neige, telle que M. de la Condamine l'a déterminée, cette montagne doit avoir 16,020 pieds d'élévation; la montagne aux Trois-Pics est plus élevée encore, et le sommet des pics peut être haut de 18,400 pieds

anglais. Le district de Kavo présente un aspect sauvage et presque effrayant : le sol y est entrecoupé de bandes semblables à une lave ; on y voit des scories, des rochers brisés, crevassés, empilés les uns sur les autres : ce canton est cependant un des plus peuplés ; c'est que les habitans le trouvent plus commode pour la pêche et pour la culture des bananes et des ignames, parce qu'entre ces restes de dévastation, il y a des espaces couverts d'un sol riche et abondant : la baie où nous étions est dans ce district, et la côte y est bordée de scories en grosses masses et de rochers noircis par le feu ; au dessous de ces rocs que les habitans enlèvent, est un sol abondant qui les récompense de la peine qu'ils ont eu à le découvrir.

Mowée est l'île la plus considérable après celle dont nous venons de parler, et qui en est séparée par un canal large de huit lieues : elle a cinquante-quatre lieues de tour, et semble former deux îles réunies par un isthme bas ; elle a des montagnes très-élevées. Au midi d'un bas-fond situé au couchant, il y a une vaste baie dont les bords sont ombragés de cocotiers, et dont la campagne au loin est très-pittoresque ; ils sont hérissés de rocs pelés, mais ses flancs sont revêtus d'arbres, parmi lesquels on distingue le fruit à pain.

Nous ne dirons qu'un mot des autres îles. Tahoorowa a un sol sablonneux, aride, et ne nourrit point d'arbres. Morotoi paroît dénuée d'arbres, mais est riche en ignames; la côte vers le couchant y est basse; l'intérieur en est très-élevé. Ranai est bien peuplée; elle produit peu de bananes et d'arbres à pain, mais abonde en ignames, en patates douces et en taro. Woahoo est la plus belle de ces îles : nulle part on ne voit de collines plus vertes, des prairies et des bois plus variés, des vallées plus fertiles et mieux cultivées. Atooi a un sol inégal; la pente des collines y est douce vers la mer; elles sont couvertes de bois : les habitans paroissent soigner davantage leurs plantations, qui sont renfermées par de belles haies, coupées par des fossés et de jolis chemins : elle fournit plus de noix de cocos que toutes les autres îles de cet archipel. Oneeheow a une de ses parties très-élevée, une autre fort basse et unie : elle produit beaucoup d'ignames et d'une racine nommée *tée*. Oreehoua est une petite île qui semble ne former qu'un mamelon.

Le climat de ces îles paroît plus tempéré que celui des îles d'Amérique situées sous la même latitude (1); la pluie y est assez fréquente, mais

---

(1) Le climat y est à peu près comme dans toutes les îles situées sous les Tropiques. Pendant tout le

peu durable. On n'y trouve d'autres quadrupèdes que les cochons, les chiens et les rats : les chiens y ont les jambes courtes et tortues, le dos long, les oreilles droites; ils sont très-paresseux; quelques-uns sont couverts de poils longs et grossiers; quelques autres ont une robe très-douce : on les nourrit avec les cochons, et ils ont le même usage; ils n'en peuvent avoir d'autre, puisqu'il n'y a dans ces îles ni bêtes de proie, ni gibier. Les porcs y sont dans une abondance incroyable.

Les oiseaux y égalent en beauté tous ceux que nous avions vus ailleurs; ils y sont en grand nombre, mais les espèces n'en sont pas variées : il y en a quatre dont l'espèce paroît appartenir à celle du colibri. L'un plus gros que le bouvreuil, est d'un beau noir lustré; il a le croupion et les cuisses d'un jaune foncé : le second est d'un rouge écarlate très-brillant, mais il a les ailes noires et bordées de blanc; il a aussi la queue noire : le troisième semble être une variété du précédent; il est tacheté de rouge, de brun et de jaune : le quatrième est par-tout d'un vert affoibli par une teinte jaune. Nous y vîmes une grive à

---

séjour de Dixon dans ces parages, le terme moyen du thermomètre de Farheinhet a été de quatre-vingts degrés; ce qui donne environ vingt et un degrés et demi de celui de Réaumur.

poitrine grise, et un petit oiseau du genre des moucherolles; un râle à ailes très-courtes, et manquant de queue; des corbeaux en petit nombre, d'un brun foncé, dont le cri diffère de ceux d'Europe; deux petits oiseaux très-communs et du même genre; l'un est rouge et voltige sur les cocotiers en fleur, l'autre est vert; tous deux ont la langue longue et garnie d'une petite frange à la pointe; enfin un oiseau à tête jaune, à bec de perroquet, qui semble être du genre du bec croisé jaune de Linnæus.

On y voit aussi des chouettes, la poule d'eau commune, une espèce de pluvier sifflant, un oiseau à longue queue noire, ayant le croupion et le dessous des ailes jaunes.

Les productions végétales y sont les mêmes que dans les autres îles de la mer du Sud. Les arbres à pain n'y sont pas en grand nombre, mais ils y donnent plus de fruits; les branches des arbres y sortent du tronc beaucoup plus bas et avec plus d'abondance : la grosseur des cannes à sucre y est extraordinaire; il en est qui ont environ un pied de circonférence et quatorze pieds de tige bonne à manger. On y voit des racines de la forme de l'igname, pesant six à dix livres, qui ont un suc doux fort abondant, une saveur agréable, et qui fait en

quelque manière, la base des repas des habitans. On croit qu'elle est produite par une espèce de fougère.

Les insulaires paroissent être de la même race que ceux de la Nouvelle-Zélande, des îles des Amis, et de celles de la Société; race qui occupe un vaste espace dans l'océan Pacifique, et qui semble tirer son origine de quelque tribu de l'Inde : leur idiome et leurs usages peuvent le prouver. Leur taille est en général au dessous de la moyenne; mais ils sont bien faits, agiles et forts : leurs traits sont moins beaux que ceux des O-Taïtiens, leur teint est plus foncé. Les femmes ont de fort beaux yeux, de belles dents, et beaucoup de douceur et de sensibilité. Leur chevelure est d'un noir brun, ni bien lisse, ni bien bouclée; leurs narines sont pleines, sans être ni aplaties ni alongées, peut-être à cause qu'ils saluent avec cette partie. Les chefs sont plus beaux et mieux faits que les gens du peuple, parce qu'ils ont des alimens plus abondans, sans être forcés à des travaux pénibles. On y voit des bossus, beaucoup de louches, des gens attaqués d'ulcères, peut-être parce qu'ils mangent trop de sel : *l'ava* (1) y rend communs une gale

(1) Selon le capitaine Dixon qui étoit dans ces îles en 1786, *l'ava* ou *poivre enivrant,* est une racine qui

blanche, les maux d'yeux, la maigreur, le tremblement. L'usage de cette liqueur fatale n'y est pas ancien; il suffit de s'en abstenir pour guérir les maux qu'elle cause.

Il est difficile d'évaluer la population de ces

---

par sa forme et par sa couleur ressemble à notre réglisse, mais elle en diffère totalement par le goût. Les chefs sont les seuls qui aient le droit d'en faire usage. Ils ne la préparent jamais eux-mêmes; ils ont un domestique qui, nouveau Ganimède, n'est chargé d'aucun autre soin que de celui de préparer et de verser ce nectar à son maître. Il commence par mâcher une certaine quantité de cette racine jusqu'à ce qu'elle soit réduite en pâte : elle est alors mise dans une jatte de bois très-propre destinée à ce seul usage, et après avoir versé dessus une petite quantité d'eau, on en exprime le jus, et on passe la liqueur à travers un morceau d'étoffe.

Ce breuvage ainsi préparé est bu avec délices; ses effets cependant sont très-pernicieux; car, outre les maladies de la peau qu'il occasionne, il enivre, et il assoupit les esprits au lieu de les agiter. Il paroît que *l'ava* des îles Sandwich est la même liqueur des îles des Amis, car *la kava* de Tongataboo est faite aussi par des *mouas*, ou gens d'une classe inférieure, avec la racine d'une espèce de poivrier, qu'ils nomment *kava*. Voyez page 91 de ce volume. Selon M. de la Billardière, cette liqueur est aussi réservée entièrement pour les hommes dans l'archipel des îles des Amis.

îles, on n'en connoît pas assez l'intérieur. Un aperçu nous fit croire qu'Owhihée renfermoit 150,000 ames, Mowée 65,400, Woahoo 60,200, Atooi 54,000, Morotoi 36,000, Oneeheow 10,000, Ranai 20,400, Oreehoua 4,000. Tout l'archipel en auroit donc 400,000 (1).

Le caractère de ces insulaires paroît doux, porté à la bienveillance; ils vivent unis, et montrent beaucoup de tendresse pour leurs femmes et leurs enfans. On n'y maltraite pas les femmes, mais elles ne mangent pas avec les hommes (2); le porc leur est interdit, ainsi que diverses sortes de poissons, et diverses espèces de bananes : elles sont presque toujours condamnées à la solitude.

L'hospitalité y est connue et pratiquée; leur intelligence se prouve par leur agriculture et la

---

(1) Dixon croit ce calcul très-exagéré. Il pense qu'en le réduisant à 200,000, on approchera plus du nombre réel, qu'en admettant les 400,000 du capitaine King, dont il regarde d'ailleurs l'autorité comme très-respectable. Vancouver est aussi de l'avis de Dixon.

(2) Vancouver parle aussi de l'usage qui défend aux femmes de ces îles de manger avec les hommes, et il prétend que les lois du pays considèrent ce délit comme un crime si odieux, qu'elles le punissent de mort.

perfection de leurs manufactures : ils suivoient avec plaisir le travail de notre forge, et étoient curieux de nos usages et de nos mœurs. Nous y vîmes deux insensés, et il nous parut qu'on avoit pour eux beaucoup d'attentions et d'égards, qu'on les regardoit comme inspirés par la Divinité même. On n'y mange plus ses ennemis; mais il paroît que cette coutume barbare y fut pratiquée, et qu'il y a peu de tems qu'elle ne subsiste plus.

En général, ces insulaires portent leur barbe; ils se rasent les cheveux des deux côtés de la tête, et n'en laissent qu'une ligne large comme la moitié de la main, qui quelquefois ressemble assez à la crête des anciens casques. Il en est qui s'ornent de grandes touffes de cheveux faux, qui tombent en longues boucles sur leurs épaules, ou ils les attachent au sommet de la tête. Hommes et femmes portent des colliers de cordelettes, ornés de coquillages bruns tachetés; quelquefois ils suspendent à leur cou une espèce de pied de coupe de bois, de pierre ou d'ivoire, et très-bien poli. D'autres, à la place de cet ornement, ont sur la poitrine une petite figure humaine en os. Les deux sexes se servent également d'une espèce d'éventail de fibres de coco flottantes, attachées à un manche uni et poli : les plus précieux sont de plumes de coq ou d'oiseaux du

paradis, attachées à un manche d'os humain. Ils se tatouent en lignes qui se coupent à angles droits; cette opération semble se faire à la mort de leurs chefs, pour s'en rappeler le souvenir. Une seule pièce d'une étoffe épaisse et large d'environ un pied, qui passe entre les cuisses, et se rattache derrière les reins, est leur seul vêtement; ils l'appellent *marro* : elle couvre à peine leurs parties naturelles. La ceinture des femmes est un peu plus large. Ils sont presque nus, et jettent sur leurs épaules une natte épaisse qui leur sert souvent de bouclier : les chefs, dans les jours de fête, portent le manteau de plumes et un casque si magnifique, qu'il n'en est pas de plus brillant chez aucun peuple du Monde; ils sont fort rares; ils ressemblent l'un et l'autre à l'habillement que portoient autrefois les Espagnols : peut-être un vaisseau de cette nation, ou de quelque flibustier, aura fait naufrage sur ces îles, et y a apporté cette mode (1).

Leurs villages sont formés de maisons bâties les unes près des autres, sans aucune régularité, et qui communiquent entr'elles par un chemin

---

(1) Dixon donne encore d'autres détails sur la parure des femmes de ces îles. Selon ce navigateur, elles ornent leur tête de guirlandes de fleurs, et pour bracelet, elles ont une coquille attachée au poignet.

tortueux : ils sont flanqués du côté de la mer, de murs en pierres sèches. Ils salent leur poisson, et le conservent dans des gourdes ou calebasses; ils aiment beaucoup la viande salée (1). Leur vie est simple; ils se lèvent avec le soleil, puis se reposent quelques heures dans le milieu du jour : ils aiment la danse, la lutte et le pugilat. Leur musique est grossière; ils n'ont d'autre instrument que le tambour; mais leurs chants sont d'un effet agréable. Ils ont un jeu qui ressemble à notre jeu de dames, mais plus compliqué, si on en juge par le nombre des cases; elles sont au nombre de deux cent trente-huit, disposées sur dix-sept lignes : des cailloux blancs ou noirs leur servent de dames. Ils parient souvent pour ou contre les joueurs. Ils nagent avec force, avec agilité; on les voit braver les

---

(1) Ils ont aussi des cochons et des volailles. Dixon prétend que, pour les faire cuire, ils creusent, comme à O-Taïti, un trou dans la terre, et mettent au fond des pierres brûlantes qu'ils couvrent de feuilles; ils placent ensuite leur viande qu'ils couvrent d'une nouvelle couche de feuilles et d'un autre lit de pierres brûlantes : cela fait, ils bouchent le four. Quand il s'agit de préparer un cochon, ils lui mettent de plus dans le ventre une couche de pierres ardentes. Leurs couteaux pour couper les viandes ou tuer les cochons, sont faits de dents de requin : ils s'en servent avec autant de promptitude que de dextérité.

flots irrités, se tenir sur le sommet de la vague, et venir, avec la rapidité d'une flèche, entre les intervalles que laisse le rocher qui entoure le rivage, et où la vague les dépose. Nous y avons vu un enfant lancer successivement en l'air cinq boules, et les ressaisir toutes les unes après les autres. Ils jouent encore à d'autres jeux d'adresse.

Leurs gourdes sont d'une grandeur prodigieuse; ils en dirigent la forme selon l'usage qu'ils en veulent faire, en les pressant avec un linge lorsqu'elles végètent encore; les unes leur servent de sacs pour renfermer leur équipage de pêche, d'autres font des bouteilles à long cou, d'autres encore servent de plats; celles-ci renferment leur sel, leur provision salée, leurs poudings, leurs végétaux; elles se ferment exactement avec un couvercle : ils en dessinent la surface avec un fer ou une pierre chaude (1).

---

(1) Ces calebasses ne sont pas le fruit de la calebasse *herbe* ou *de terre* qu'on cultive quelquefois en France, mais d'un arbre de la grandeur de notre pommier. Ce calebassier, arbre très-commun aux Antilles, fournit seul par son fruit la plus grande partie des meubles du ménage d'un caraïbe et des nègres. Ceux-ci en font leurs pots, verres, bouteilles, assiettes, et y forment aussi divers dessins dans le genre des meubles de Bowll. Leur travail à la sauvage, quoique fait sans compas, ne manque pas d'agrément ni de justesse. On voit de ces ouvrages dans les cabinets des curieux.

Leur manière de faire le sel est bien entendue. Leurs salines sont des carrés de six à huit pieds de largeur, creusés en terre à la profondeur de huit pouces, et revêtus d'argile. On les établit sur une couche de pierres : la mer haute y fait parvenir son eau par des canaux, le soleil la fait promptement évaporer, et elle laisse une croûte d'un sel blanc et d'une excellente qualité.

Ils ont de petites et de longues piques faites d'un bois qui ressemble à celui d'acajou ; leurs dagues sont d'un bois noir et pesant, semblable à l'ébène : leurs frondes sont absolument comme les nôtres ; mais, au lieu de placer la pierre sur un morceau de cuir, ils la placent sur un morceau de natte.

Les habitans de ces îles sont divisés en trois classes, *les érées,* ou chefs de district, les propriétaires sans pouvoir, et les towtows qui n'ont ni rang, ni propriété. Terreeoboo étoit le chef des érées : au moment où il arrive, et dans tous les lieux où il passe, les habitans se prosternent à l'entrée de leurs cabanes ; il lève des tributs sur les chefs inférieurs. Leurs emplois sont héréditaires; mais il faut que les enfans soient nés d'une mère d'un rang égal à celui du père. Le pouvoir des érées paroît absolu sur les classes inférieures : le peuple a la plus

basse

basse soumission pour eux, et cet esclavage dégrade leur esprit et leur corps (1). Les chefs principaux traitent leurs inférieurs avec beaucoup d'arrogance. Les limites des possessions ne sont désignées dans les champs incultes que par de petits pavillons blancs, dans les champs cultivés, par des murs de pierres sèches.

La religion paroît y être la même que dans les îles des Amis et dans celles de la Société; mais les cérémonies y paroissent plus longues et plus multipliées, et de plus, on y trouve une société de prêtres qu'on ne voit point dans les autres. Il paroît que de certaines familles ont seules le droit d'entrer dans ce corps, que le chef en est vénéré, et que les dignités y sont héréditaires. Ils ont beaucoup d'idoles dans des

---

(1) Dixon raconte un fait dont il a été témoin au mois de février 1787. Pendant que plusieurs de nous étoient occupés à la porte d'un insulaire d'Atooi, ou Attowi, j'entendis un bruit semblable à celui de pierres lancées avec violence, et au même instant tous les naturels s'enfuirent avec précipitation. En me retournant, j'aperçus l'érée Ryheira qui venoit vers nous: craignant que la foule qui nous entouroit ne nous incommodât, il avoit pris ce moyen pour la dissiper. Il n'y avoit pas une des pierres jetées qui ne fût au moins suffisante pour estropier un homme. Les naturels souffrirent cependant cela avec patience.

espèces d'édifices publics ; il en est un grand nombre dans les maisons, qui ont les figures les plus grotesques, et quelques-unes, les plus obscènes. Les sacrifices humains y sont encore plus fréquens qu'à O-Taïti ; ils se font toujours au commencement d'une guerre, ou à la mort d'un chef distingué. On nous dit qu'à la mort de Terreeoboo on sacrifieroit dix hommes : ces victimes infortunées sont toujours prises dans la classe des towtows. Heureusement qu'ils ignorent le sort qui les attend, jusqu'au moment où ils sont assommés par-tout où on les rencontre. Ils s'arrachent les dents de devant, comme un sacrifice propitiatoire à leurs eatooas, pour détourner les malheurs dont ils se croient menacés.

Quelques chefs prennent plusieurs femmes ; ils en sont jaloux, et en exigent une certaine réserve qu'elles ne peuvent franchir sans s'exposer à des coups. Leurs funérailles sont composées de cérémonies, d'abord assez décentes, mais qui deviennent ensuite bruyantes et mêlées de singeries. Jamais on n'a pu leur voir emporter les morts de leur cabane pour les porter au cimetière. Revenons à notre récit.

La tranquillité, l'hospitalité des habitans avoient inspiré la plus grande confiance, et nous nous mêlâmes avec eux sans inquiétude : on

parcourut le pays, on y passoit la nuit; par-tout on trouvoit des prévenances et de la cordialité. On s'empressoit de nous présenter des secours, de nous rendre des services. Quand nous traversions des villages, les jeunes garçons et les jeunes filles couroient devant nous, et formoient des danses; on nous invitoit à nous reposer dans les cabanes, à y boire du lait de coco : les plaisirs qu'ils nous offroient n'étoient troublés que par leur disposition au vol.

Un parti d'officiers fit une course dans l'intérieur du pays pour en examiner les productions, et par-tout prévenus par la bienfaisance et la générosité de Kaoo, chef des prêtres, ils trouvèrent des vivres, et des hommes empressés à les servir et à les obliger. Ils nous donnèrent un soir le spectacle d'un combat à coups de poings; mais ils nous parurent y mettre moins d'agilité et d'adresse que les habitans des îles des Amis.

L'un de nos gens mourut sur un de nos vaisseaux, et le roi désira qu'on l'ensevelît dans le moraï : la cérémonie se fit avec tout l'appareil que nous pouvions y mettre. Kaoo et les autres prêtres y assistèrent, gardèrent un silence profond, et montrèrent une grande attention lorsqu'on lut l'office des morts. Lorsque nous remplîmes la fosse, ils en approchèrent respectueusement, y

jetèrent un cochon mort, des noix de cocos et des bananes : durant les trois nuits qui suivirent les funérailles, ils y vinrent sacrifier des cochons, et y chanter des hymnes et des prières qui duroient jusqu'au jour.

Cependant il paroît que notre séjour donnoit de l'inquiétude aux chefs. Ils nous demandèrent souvent quand nous partirions. Ils ne paroissoient pas nous craindre; ils croyoient que nous quittions un pays où les provisions avoient manqué, et que nous étions venus les visiter pour remplir, disoient-ils, notre ventre.

La maigreur de quelques-uns de nos gens, l'appétit avec lequel nous mangions leurs provisions fraîches, nos soins pour en acheter, pour en embarquer une quantité considérable, pouvoient en effet leur inspirer cette idée. Ils remarquèrent aussi que nous n'avions point de femmes à bord, que nous étions paisibles, peu bruyans, et ils ne nous croyoient pas des guerriers. Ils tâtoient le ventre de nos matelots, et nous faisoient entendre qu'il étoit tems de partir; mais que nous pourrions revenir dans la saison prochaine. Peut-être qu'ils craignoient de manquer eux-mêmes des provisions que nous emportions; peut-être Terreeoboo ne vouloit-il savoir notre départ que pour préparer les présens qu'il vouloit nous faire; au moins, dès qu'il le

sut, il fit rassembler des cochons et des végétaux qu'il vouloit nous offrir.

Deux jours avant notre départ, sur le soir, ils nous amusèrent par des combats de lutte et de pugilat; et afin de les amuser à notre tour, nous tirâmes le peu de pièces d'artifice qui nous restoient encore : ces feux d'artifice étoient peu de chose, et cependant ils excitèrent leur admiration et leur étonnement. La veille du jour où nous devions partir, le roi nous pria de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffes, de plumes jaunes et rouges attachées à des fibres de gousses de noix de cocos, de haches et d'autres instrumens de fer que les insulaires avoient obtenu de nous par des échanges. Il y avoit à peu de distance des monceaux énormes de végétaux de toute espèce, et un troupeau de cochons : c'étoit un tribut que les habitans d'un district avoient payé au roi. Il prit pour lui le tiers du fer, des plumes et des étoffes, et nous offrit ensuite le reste des étoffes, tous les cochons, tous les végétaux. Nous fûmes étonnés de la magnificence de ce présent, et nous ne le refusâmes pas.

Ils témoignèrent beaucoup de chagrin de notre départ : ils auroient voulu que ceux qu'ils avoient le mieux connu, demeurassent avec

eux; et pour diminuer leurs regrets, on leur promit que nous reviendrions.

Nous sortîmes de la baie le 4 février, environnés d'une foule de pirogues; mais, avant d'abandonner cette île, nous voulûmes nous assurer s'il n'y auroit point une rade plus sûre que celle que nous quittions, et si nous n'en trouvions point, en chercher une dans la partie de l'île qui est entre le levant et le midi. Nous avançions peu, et nous n'étions pas bien éloignés encore lorsque nous reçûmes un nouveau présent de Terreeoboo.

Nous crûmes avoir découvert ce que nous cherchions, après avoir passé la pointe la plus occidentale de l'île : nous vîmes une baie profonde que les naturels appeloient *Toe-Yahyah*; elle nous fit espérer d'y trouver un havre sûr et commode, où plusieurs courans d'une eau douce et très-belle venoient se rendre. On alla l'examiner; on trouva qu'elle s'étendoit fort loin dans le pays autour d'une montagne élevée, que les côtes en étoient basses et remplies de rocs; qu'un lit de corail étoit répandu autour du rivage, et qu'au dehors de ce roc le fond avoit cent pieds de profondeur.

Déçus de notre espérance, nous pensâmes à continuer notre recherche. Nous venions d'éprouver une tempête pendant laquelle nous

avions sauvé deux familles de ce pays, l'une dont les flots avoient renversé la pirogue, l'autre que les vents avoient jeté loin de la terre, et qui étoit expirante d'inanition. Le vent continua de souffler avec violence; il fit éclater notre mât de misaine, et le capitaine Cook délibéra s'il iroit chercher encore un havre dans les autres îles, ou s'il retourneroit à Karakakooa. On se détermina pour le dernier parti; il paroissoit le plus sûr : il devint le plus funeste.

Nous rejetâmes l'ancre dans cette baie le 10 février 1779, et l'on s'occupa à réparer le mât : comme il étoit probable qu'on n'auroit terminé l'ouvrage que dans quelques jours, nous redescendîmes l'observatoire à terre, et les prêtres nous protégèrent comme ils l'avoient déjà fait. Les voiliers se rendirent sur la côte, pour réparer les dommages de la voilure. Nous nous apercevions que les insulaires n'étoient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions plus des cris de joie, il n'y avoit ni bruit, ni foule autour de nous, la baie étoit déserte et tranquille; on voyoit çà et là quelques pirogues qui sembloient nous fuir. On nous dit que Terreeoboo étoit absent, et qu'il avoit jeté l'interdiction sur la baie; cette raison nous laissa sans défiance, quoique nous dussions en avoir : peut-être notre retour leur causa quelque

alarme; cependant le roi parut le lendemain, et se rendit au vaisseau : bientôt les échanges recommencèrent, et tout parut paisible jusqu'au soir du 13 février.

Ce soir on nous vint dire que plusieurs chefs s'étoient rassemblés près du puits voisin du rivage, et qu'ils chassoient les insulaires qui aidoient nos matelots à remplir nos futailles : on ajouta que leur conduite paroissoit suspecte, et annonçoit qu'on ne nous laisseroit point tranquilles; peu après on apprit que les insulaires s'étoient armés de pierres. Je m'avançai vers eux, dit le lieutenant King, et ils parurent se calmer; ils quittèrent leurs pierres, et ceux qui aidoient les matelots se remirent à l'ouvrage. Le capitaine Cook m'ordonna de faire charger nos fusils à balle, si l'on recommençoit à s'armer. Peu de tems après j'entendis, des tentes de l'observatoire, un bruit de mousqueterie, et l'on vit une pirogue qui ramoit précipitamment vers la côte, poursuivie par un de nos petits canots : on pensa qu'un vol avoit causé ces coups de fusil. Le capitaine m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter la pirogue qui essayoit de gagner le rivage, mais nous arrivâmes trop tard, les insulaires avoient gagné le rivage, et s'étoient enfuis. Nous les poursuivîmes, guidés par les indications des autres insulaires;

mais, après avoir fait inutilement une lieue de chemin, nous soupçonnâmes qu'on nous trompoit pour nous fatiguer en vain, et nous résolûmes de revenir à nos tentes.

Il s'étoit élevé, pendant notre absence, une querelle plus sérieuse : l'officier du canot qui poursuivoit la pirogue s'en étoit emparé. Pareea, le premier chef que nous avions vu à notre abord dans l'île, vint la réclamer; on refusa de la lui rendre : il persista; il y eut des coups donnés, et Pareea fut renversé d'un violent coup de rame à la tête. A ce spectacle, les insulaires, d'abord spectateurs paisibles, firent pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens qui se virent forcés de se retirer, et de gagner à la nage un rocher à quelque distance de la côte. Les insulaires s'emparèrent de la pinasse, la pillèrent, et l'auroient détruite si Pareea ne les en eût empêchés : il fit signe à nos gens qu'ils pouvoient la venir reprendre, et qu'il s'efforceroit de retrouver les choses qu'on y avoit volées. Nos gens revinrent, et ramenèrent la pinasse au vaisseau. Pareea les y suivit, parut affligé de ce qui s'étoit passé, demanda si le capitaine étoit irrité contre lui, et on l'assura qu'il seroit toujours bien reçu sur les vaisseaux.

« Je crains bien, dit Cook, au récit de ces » détails, que les insulaires ne me forcent à des

» mesures violentes; car il ne faut pas leur laisser
» croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous ».
Il fit sortir du vaisseau les insulaires qui s'y trouvoient; je mis une double garde au moraï, et j'eus raison, car les insulaires vinrent durant la nuit pour nous surprendre, ou nous voler. Le lendemain on m'apprit qu'on avoit volé la chaloupe de la Découverte : le capitaine Cook l'avoit appris aussi, et se préparoit à se la faire rendre; il vouloit persuader au roi de venir sur le vaisseau, et le garder en ôtage jusqu'à ce qu'on lui eut rendu la chaloupe : il donna des ordres pour qu'on se saisit de toutes les pirogues qui paroîtroient, et qu'on les gardât jusqu'à la restitution de ce qu'on nous avoit volé.

Nous quittâmes le vaisseau et le capitaine vers les sept ou huit heures du matin, lui, dans la pinasse, suivi de neuf soldats de marine et de M. Philips, moi, sur le petit canot : avant de nous quitter, il me commanda de rassurer les insulaires, de leur persuader qu'on ne leur vouloit point de mal, de ne pas diviser ma petite troupe, et de me tenir sur mes gardes. J'ordonnai en effet à mes soldats de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle, et de ne pas les quitter. J'allai visiter le vieillard Kaoo et ses prêtres, alarmés de nos préparatifs; ils avoient ouï parler du vol qu'on nous avoit fait; et je leur dis que

nous étions résolus à nous faire rendre justice; mais je le priai d'expliquer nos raisons au peuple, et de le rassurer : il le fit sans doute, charmé de l'assurance que je lui donnai que nous ne ferions point de mal à Terreeoboo.

Cependant le capitaine avoit débarqué, il s'étoit rendu avec son lieutenant et ses neuf soldats au village de Kowrowa, où il fut reçu avec respect: les habitans se prosternèrent, et lui offrirent des petits cochons. Les deux fils du roi s'y trouvoient, et le conduisirent dans la maison où leur père étoit couché; ils le trouvèrent encore à moitié endormi : le capitaine l'invita à venir passer la journée sur le vaisseau, et il accepta, sans balancer, la proposition.

Tout annonçoit un succès heureux; déjà les deux fils du roi étoient dans la pinasse, déjà le roi étoit sur le rivage, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix la mère de ces jeunes princes, épouse favorite de Terreeoboo : elle s'approcha de ce chef, et le conjura, en versant des larmes, de ne pas aller au vaisseau. Deux autres chefs arrivèrent, le retinrent et le firent asseoir. Les insulaires se rassembloient en foule, effrayés des coups de canon qu'ils avoient entendu, et des préparatifs qu'ils voyoient faire : le lieutenant des soldats de marine les voyant pressés, et qu'ils ne pourroient se servir de leurs armes s'il falloit

y avoir recours, proposa de les mettre en ligne vers les rochers au bord de la mer, et le capitaine y consentit.

Durant cet intervalle, le roi effrayé, assis par terre, paroissoit disposé à se rendre aux instances du capitaine; mais les chefs employèrent même la violence pour le retenir. Alors M. Cook s'aperçut bien que l'alarme étoit trop générale pour espérer de réussir dans son projet; il dit au lieutenant que s'il s'obstinoit à vouloir conduire le roi à bord, il s'exposoit à la nécessité de tuer beaucoup de monde, et qu'il falloit l'éviter.

Il n'étoit point en danger lui-même encore; mais un accident qu'il ne pouvoit prévoir l'y précipita. Nos canots placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui cherchoient à s'échapper, tuèrent malheureusement un chef du premier rang : cette nouvelle arriva au village où se trouvoit le capitaine, au moment où il venoit de quitter le roi, et où il marchoit tranquillement vers le rivage. La rumeur, la fermentation que cette mort excita, furent violentes; les hommes renvoyèrent les femmes et les enfans, se revêtirent de leur natte de combat, et s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux qui tenoit une pierre, et un long poignard de fer nommé *pahooah*, s'approcha de M. Cook, le

défia en brandissant son arme, et le menaça de lui jeter sa pierre. Le capitaine lui conseilla de cesser ses menaces; son ennemi en devint plus insolent encore, et alors il lui tira son coup de petit plomb : l'insulaire ne fut point blessé; sa natte fit tomber le plomb mort à ses pieds, et il en devint plus insolent et plus audacieux. Cependant on jetoit des pierres aux soldats de marine, et l'un des érées essaya de poignarder celui qui les commandoit; il n'y réussit pas, et reçut un coup de crosse de fusil. Le capitaine se vit dans la nécessité de se défendre; il fit feu sur l'insulaire qui s'approchoit, et l'étendit mort sur le carreau. Alors les insulaires formèrent une attaque générale, et les soldats de marine, les matelots leur répondirent par une décharge de mousqueterie : les insulaires n'en furent point ébranlés, ils soutinrent le feu, et se précipitèrent sur le détachement en poussant des cris et des hurlemens épouvantables, et avant que les soldats eussent le tems de recharger. Quatre soldats de marine environnés de toutes parts, périrent sous les coups de leurs adversaires; trois furent dangereusement blessés : le lieutenant, déjà blessé entre les deux épaules, alloit être immolé par un second coup de poignard lorsqu'il se retourna et tua son adversaire. Le capitaine se trouvoit alors au bord de la mer; il crioit aux canots de

cesser leur feu et de s'approcher du rivage, afin d'embarquer notre petite troupe : aussi long-tems qu'il regarda les insulaires en face, aucun d'eux ne se permit de violence contre lui; mais au moment qu'il se tourna pour donner ses ordres aux canots, il reçut un coup de pique qui le fit chanceler et tomber. Comme il se relevoit, il reçut un coup de poignard sur le cou, et il tomba dans un creux de rocher rempli d'eau; il se débattit encore avec vigueur, éleva la tête, et sembloit des yeux appeler du secours : les Indiens le replongèrent dans l'eau; il éleva cependant encore la tête, il se rapprochoit du rocher quand un second coup de pique lui donna la mort. Ils traînèrent son corps sur le rivage, et s'enlevant les poignards les uns aux autres, chacun d'eux, avec une brutalité féroce, voulut lui porter des coups lors même qu'il ne respiroit plus. Telle fut la mort de cet homme célèbre, et qui mérite mieux le titre de grand homme que la plupart de ceux qu'on en a décorés! Ce triste événement arriva le 14 février 1779.

Les soldats de marine qui étoient vivans encore, se jetèrent dans l'eau avec leur lieutenant, et protégés par le feu des canots, ils échappèrent à la mort. Ce lieutenant montra un courage intrépide : au moment où il atteignit une pirogue, il vit un de ses soldats qui ne sachant

pas bien nager, se débattoit dans les flots, et couroit le risque d'être pris par les ennemis; quoique blessé dangereusement lui-même, il se précipita tout de suite dans la mer pour voler à son secours, et reçut à la tête un coup de pierre qui faillit de le faire périr au fond de l'eau; il parvint cependant à saisir le soldat par les cheveux, et à le ramener dans le canot.

Pour faciliter l'évasion de leurs compagnons malheureux, au cas qu'il y en eût qui vécussent encore, les canots ne cessèrent de faire feu sur les insulaires; et le vaisseau ayant mêlé quelques coups de canon à leur feu continuel, on parvint à dissiper les insulaires : un canot vint sur le rivage, où on vit nos soldats de marine étendus sans vie; mais comme il n'avoit pas assez de monde pour les ramener sans danger, et que ses munitions étoient presque épuisées, ceux qui le montoient crurent devoir revenir au vaisseau : ils laissèrent nos morts entre les mains des insulaires, avec dix armures complètes.

La consternation et la douleur régnoient dans nos équipages, et ne permirent pas d'abord de penser au détachement posté au moraï, où avec six soldats on gardoit l'observatoire, les mâts et les voiles. Il m'est impossible de décrire, dit encore le lieutenant King, tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre

côté de la baie. Nous l'ignorions ; mais il nous étoit facile de le prévoir; nous voyions une foule immense rassemblée là où le capitaine Cook devoit être, nous entendions la mousqueterie; le feu, la fumée, les cris confus, les mouvemens des insulaires, leur fuite, les canots qui passoient et repassoient entre les vaisseaux, nous donnèrent des pressentimens sinistres : je me peignois cet homme dont la vie m'étoit si chère, exposé au milieu de la mêlée; je le blâmois d'une trop grande confiance, j'étois frappé des dangers auxquels il étoit exposé, auxquels nous étions exposés nous-mêmes.

Les insulaires s'étoient rassemblés autour du mur qui formoit notre enceinte; je crus devoir les assurer que nous ne leur ferions point de mal, et que je voulois vivre en paix avec eux : ce qu'ils voyoient, ce qu'ils entendoient, ne leur donnoient pas moins d'inquiétude qu'à moi. Telle étoit notre situation quand le capitaine Clerke nous voyant, à l'aide de sa lunette, environnés par les insulaires, craignant qu'ils ne nous attaquassent, fit faire feu sur eux; l'un des boulets brisa par le milieu un cocotier sous lequel plusieurs d'entr'eux étoient assis, l'autre fit jaillir les fragmens du rocher contre lequel il alla se briser : ils furent effrayés, et je le fus comme eux, parce que je leur avois promis que

nous vivrions en paix. J'envoyai tout de suite un canot au vaisseau pour faire suspendre le feu, et je convins d'un signal au cas que je fusse attaqué.

Nous passâmes encore un quart-d'heure dans une inquiétude affreuse. Le canot revint, et confirma toutes nos craintes; on nous apportoit l'ordre d'abattre nos tentes le plus promptement qu'il nous seroit possible, et d'envoyer à bord la voilure. Le jeune prêtre qui, dans les premiers jours de notre arrivée, nous avoit conduit vers le moraï, arriva, la douleur et la consternation peintes sur le visage; on venoit de lui apprendre la mort du capitaine, et il nous demandoit, avec un mélange d'inquiétude et de crainte, si ce rapport étoit vrai. Hélas! je ne pouvois que le confirmer.

Notre situation étoit critique; nous pouvions être attaqués et massacrés comme notre infortuné chef, et si nous perdions nos mâts et nos voiles, nous perdions aussi un de nos vaisseaux et le fruit de notre expédition. Je craignis que le ressentiment, ou le succès de la première attaque des insulaires ne les rendît plus audacieux encore; ils avoient une occasion favorable de vengeance, ou celle de prévenir la nôtre. Pour l'éviter, je persuadai au jeune prêtre de cacher la mort de M. Cook, de la

démentir auprès de ses compatriotes, et d'amener les autres prêtres et leur vieux chef, dans une grande maison qui étoit voisine de notre poste. Ces prêtres pouvoient suspendre la fureur des insulaires, et le vieillard surtout, qui jouissoit d'une grande autorité sur le peuple, avoit le pouvoir de nous sauver, et de maintenir la paix.

Je plaçai mes soldats au sommet du moraï, je leur donnai un chef, je lui recommandai de se tenir sur la défensive, et me hâtai d'aller vers le capitaine Clerke pour lui exposer l'état des choses; mais à peine j'eus quitté mon poste que les insulaires l'attaquèrent à coups de pierre : nos soldats n'y répondirent que lorsque j'arrivai aux vaisseaux. Je me hâtai de revenir à terre : je vis tout autour de nous les insulaires s'armer, se revêtir de la natte du combat; leur nombre s'accroissoit rapidement; de grandes compagnies venoient à nous sur les bords du rocher; bientôt ils lancèrent des pierres : je n'ordonnai point d'y répondre, et ils en devinrent plus insolens. Les plus courageux de leurs guerriers se glissant le long de la grève, cachés par les rochers qui la dominent, se montrèrent tout à coup au pied du moraï, dans le dessein de nous assaillir dans cette partie où notre poste étoit le plus accessible. Nous fîmes

feu sur eux, et ils ne se retirèrent que lorsque l'un d'eux eut été étendu sans vie : l'un des restans revint sur ses pas pour emporter son ami mort ; une blessure le força de l'abandonner : il revint encore, et une nouvelle blessure l'éloigna. Enfin rassemblant ses forces, il se remontra couvert de sang, et je défendis de tirer sur lui : il chargea son ami sur ses épaules, et tomba lui-même l'instant après sans vie.

Un renfort que nous reçûmes des deux vaisseaux, força les insulaires à se retirer derrière leurs murailles. J'engageai alors les prêtres à négocier avec eux un accommodement : ils firent consentir ce peuple à une trève; les hostilités cessèrent, nous emportâmes tranquillement notre mât, nos voiles, notre observatoire, et ils ne s'emparèrent du moraï que lorsque nous l'eûmes quitté.

Nous résolûmes tous de concert, de redemander la chaloupe qu'on nous avoit volée, et le corps de notre capitaine. Cette résolution étoit dictée par l'attachement que nous avions pour le chef infortuné que nous venions de perdre; elle l'étoit aussi par la prudence. Il falloit en imposer à ces insulaires qui, fiers de leurs succès, pouvoient méditer des entreprises plus hardies et plus dangereuses : nos armes ne les avoient point intimidés, nos vaisseaux

étoient en mauvais état de défense, et s'ils nous attaquoient durant la nuit, nous avions lieu de douter du succès. Montrer de la foiblesse, c'étoit les encourager encore.

Cependant des raisons assez fortes firent pencher la balance pour le parti contraire; on dit tout ce qu'on pouvoit alléguer en faveur des insulaires, que leurs attaques n'avoient point été préméditées, que leur roi n'avoit voulu, ni le vol qui les avoit amenées, ni le combat; qu'ils avoient montré auparavant beaucoup d'honnêteté et de bienfaisance, qu'ils ne sembloient s'être armés que pour leur propre défense; qu'il ne falloit pas, pour tirer une vengeance stérile, s'exposer à rendre inutiles tous ses travaux, et se mettre dans l'impuissance de remplir le but de notre voyage. Je cédai; mais on vit bientôt que j'avois eu raison. Notre douceur parut foiblesse, et les insulaires vinrent nous défier auprès des vaisseaux.

J'allai vers le rivage pour redemander les restes de nos morts, et surtout, le corps de notre commandant : à mon approche on fit retirer les femmes et les enfans; les guerriers se mirent en mouvement, s'armoient de piques et de dagues. Je remarquai qu'ils avoient construit des parapets de pierre le long du rivage où le capitaine Cook avoit débarqué; déjà ils nous

lançoient des pierres avec la fronde, et je m'aperçus que je ne pouvois aborder sans combat, à moins que je ne prisse un moyen qui leur fît comprendre mes intentions : j'ordonnai donc aux canots de s'arrêter, et m'avançai seul sur le plus petit avec un pavillon blanc. Les insulaires s'arrêtèrent, les femmes revinrent, les hommes déposèrent leur natte de combat, s'assirent au bord de la mer, et m'invitèrent à descendre. Je doutois encore de leurs intentions pacifiques, quand je vis Koah se jeter dans les flots, et nager vers moi avec un pavillon blanc; il montroit cette tranquille confiance qui en inspire, et quoiqu'il fut armé, je le reçus dans mon canot. Cependant cet insulaire étoit à craindre; les prêtres me l'avoient peint comme un méchant homme, ils m'avoient averti qu'il ne nous aimoit pas, et quelques actes de dissimulation et de perfidie justifioient ce qu'on m'en avoit dit. Il vint à moi en versant des larmes, et m'embrassa; mais en me livrant à ces marques d'affection, j'écartai la pointe de son *pahooah* : je lui dis ce que nous demandions; il mandia, pour ainsi dire, un morceau de fer, et quand il l'eut reçu, il regagna le rivage.

J'attendis son retour avec beaucoup d'inquiétude; Koah fut lent à m'apporter une réponse, et dans l'intervalle on cherchoit à

me faire descendre, ou à se donner la facilité d'arrêter mon canot entre les rochers. Je me défiois trop d'eux pour ne point éviter leurs piéges, et déjà je songeois à revenir au vaisseau, quand un chef, qui s'étoit montré l'ami du capitaine Clerke, s'avança vers nous, et m'apprit que le corps de notre commandant avoit été porté dans l'intérieur de l'île, et qu'on le rapporteroit le lendemain matin. Je n'en crus point sa promesse, et envoyai demander les ordres du capitaine Clerke, qui m'envoya celui de revenir à bord, après avoir fait entendre aux insulaires que nous détruirions la bourgade si l'on ne nous tenoit pas parole.

Lorsqu'ils virent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquèrent par les gestes les plus insultans et les plus dédaigneux; quelques-uns se promenèrent en triomphe avec les habits de nos malheureux compatriotes, et un chef brandissoit l'épée de M. Cook : notre modération leur parut poltronnerie; car ils n'avoient aucune notion des principes d'humanité qui nous dirigeoient.

Quand j'eus annoncé les dispositions des insulaires, on se mit en état de défense contre une attaque de nuit, on s'environna de bateaux de garde pour qu'on ne pût couper nos cables. Les insulaires nous laissèrent tranquilles, mais

ils s'agitèrent beaucoup durant l'obscurité : nous vîmes un nombre prodigieux de lumières sur les collines ; c'est sans doute qu'ils y offroient des sacrifices à l'occasion de la guerre à laquelle ils se croyoient engagés, et qu'ils brûloient nos morts : des sacrifices, des fêtes, des réjouissances, sont un moyen dont se servent les chefs pour enflammer le courage de leur peuple. On entendoit aussi beaucoup de cris et de lamentations.

Koah vint m'offrir des étoffes et un petit cochon, comme au fils de M. Cook ; mais, n'ayant répondu que d'une manière ambiguë sur la restitution du corps, je le refusai avec indignation : il revint plusieurs fois encore pour voir si nous étions en état de défense. Il nous pressa, le capitaine Clerke et moi, de descendre pour avoir une entrevue avec leur roi ; mais cette demande cachoit un dessein perfide, puisque le vieux Terreeoboo s'étoit enfui dans une caverne, au sein d'une montagne qui pendoit sur la mer, et où l'on ne peut arriver qu'avec des cordes. Koah retourna vers ses compatriotes qui l'environnèrent, sans doute pour entendre son rapport, et tout le matin nous entendîmes des conques appeler les guerriers au combat.

Nous nous occupâmes avant tout à élever notre mât ; nos travaux remplirent le jour, la

nuit vint, et l'on entendit une pirogue qui ramoit vers nous : les deux sentinelles placées sur le pont tirèrent sur elle, et deux hommes qui la montoient m'appelèrent, dirent qui ils étoient, et qu'ils nous venoient faire une restitution. On les fit monter : effrayés, éperdus, ils se jetèrent à nos pieds; c'étoient des prêtres, et l'un d'eux étoit celui qui accompagnoit par-tout M. Cook : il versa des larmes sur sa mort, et nous présenta un paquet d'étoffes que nous dépliâmes. Nous fûmes saisis d'horreur en y trouvant enveloppé un morceau du corps de notre infortuné capitaine, qui pesoit environ huit à dix livres : il nous dit que le reste avoit été dépecé et brûlé, que le chef avoit la tête et les os; que Kaoo avoit reçu la portion qui étoit devant nous, pour l'employer à des cérémonies religieuses, et qu'il nous l'envoyoit pour nous prouver son attachement et son innocence.

Nous essayâmes de nous assurer si ces peuples mangent de la chair humaine; mais ces questions leur inspirèrent de l'horreur : ils nous demandèrent si nous le faisions. Ils ajoutoient : « Quand l'orono reviendra-t-il? que nous fera-» t-il à son retour »? Ils parloient du capitaine Cook, dont ils s'étoient fait une idée supérieure à la nature humaine. Je voulus les engager à passer la nuit avec nous; mais ils craignoient la

colère des chefs auxquels ils avoient caché la visite qu'ils venoient de nous faire, et la nuit qui avoit servi à cacher leur venue, devoit aussi cacher leur retour. Ils nous avertirent de craindre l'ardeur de la vengeance de leurs compatriotes, et surtout de nous défier de Koah, qui étoit notre ennemi implacable. Ils nous apprirent que dix-sept Indiens avoient été tués dans le combat où M. Cook avoit péri, et que huit autres l'avoient été à l'observatoire; que Kaneena et son frère, qui étoient de nos meilleurs amis, avoient été du nombre des premiers. Nous accompagnâmes les prêtres pour qu'on ne fit point encore feu sur eux.

Jusqu'au lever de l'aurore, la nuit fut troublée par des cris, des hurlemens, des lamentations; Koah revint vers nous, et malgré moi, on reçut cet homme dissimulé et perfide comme si l'on eût été ses dupes : nous n'étions point réconciliés avec les insulaires; notre modération n'avoit produit aucun effet, et nous manquions d'eau. Cependant la plupart des insulaires, après nous avoir défiés encore, s'en retournèrent dans leurs maisons éloignées du rivage; leurs bravades irritèrent les équipages, qui demandèrent instamment de venger la mort du capitaine. M. Clerke permit de répondre aux insultes, si l'on nous en faisoit encore, et fit tirer quelques

coups de canon, qui tuèrent ou blessèrent quelques Indiens.

Le lendemain on descendit sur le rivage pour remplir les futailles; les insulaires cachés derrière les parapets, ou dans les trous de la montagne qui domine l'aiguade, harassèrent nos matelots à coups de pierre, et les obligèrent à s'occuper de leur défense : le canon d'un des vaisseaux faisoit rentrer les assaillans dans leurs cavernes; mais ils en sortoient un instant après, et les matelots se livrèrent à leur fureur; ils brûlèrent les maisons derrière lesquelles les insulaires se retiroient; bientôt ils mirent le feu au village tout entier, et l'incendie s'étendit jusque sur la maison des prêtres qui avoient toujours été nos amis fidèles. Leur confiance en nous leur rendit cet incendie plus funeste qu'à nos ennemis, parce qu'elle leur avoit persuadé de laisser dans leur asile tout ce qu'ils avoient de plus précieux, et que tout avoit été consumé. Bientôt nous vîmes une députation de ces prêtres s'approcher du rivage, avec les symboles de la paix; le jeune prêtre dont nous avons parlé étoit à sa tête : il vint sur nos vaisseaux, nous reprocha notre fureur envers tous, notre ingratitude envers eux; nous nous excusâmes, et nous les consolâmes le mieux que nous pûmes. Mais Koah qui vint nous visiter le lendemain, ne fut

pas reçu comme eux : je lui ordonnai de se retirer, et je l'avertis que s'il avoit l'audace de se remontrer avant qu'on nous eut rendu les restes de notre chef, il devoit s'attendre d'être traité comme il le méritoit. Il reçut cet accueil sans en être ému, et quand il fut à terre, il se joignit à une troupe qui jetoit des pierres aux matelots qui remplissoient les futailles.

Les insulaires, convaincus enfin que notre inaction n'étoit pas lâcheté, se disposèrent à nous satisfaire. Un chef nommé *Eappo*, vint nous demander la paix au nom de Terreeoboo, et nous en prescrivîmes la seule condition ; c'est qu'on nous rendît les tristes restes de notre chef : il nous dit que la chair et les os de la poitrine et de l'estomac de nos soldats de marine avoient été brûlés, que le reste avoit été partagé entre les chefs subalternes ; que le corps de M. Cook avoit été partagé entre les chefs supérieurs, et qu'on nous apporteroit tout ce qui pourroit en être rassemblé. Nous reçûmes des présens, les insulaires revinrent sans défiance aux vaisseaux, et le lendemain ils formèrent une longue procession qui vint s'asseoir sur le rivage, où ils déposèrent des cannes à sucre, des fruits à pain, du taro et des bananes qu'ils avoient apportés, puis ils se retirèrent : bientôt Eappo, revêtu de son manteau de plumes, se

vint placer sur un rocher, d'où il fit signe qu'on le vint chercher. Le capitaine Clerke s'y rendit, et il nous donna un grand paquet d'une très-belle étoffe neuve, dans laquelle les restes de notre capitaine étoient renfermés. Il déplora la mort des chefs que nous avions tués, nous assura que la chaloupe avoit été mise en pièces par les gens de Pareea, qui l'avoient fait enlever pour se venger d'un affront qu'il prétendoit avoir reçu de nous. Nous renvoyâmes Eappo, et ayant mis les ossemens de notre malheureux chef dans une bière, nous les jetâmes dans la mer avec les cérémonies accoutumées, mais qui furent accomplies avec une douleur qu'il est difficile d'exprimer. Bientôt après nous quittâmes cette île funeste, après avoir reçu des marques d'une réconciliation sincère de la part des habitans.

Telle fut la fin déplorable, telles furent les suites de la mort du capitaine Cook. On ne peut lui refuser un esprit fécond et plein de ressources, une ame forte et courageuse, une sagacité rare et une constance inébranlable dans les situations les plus difficiles et les plus dangereuses. A beaucoup de génie, il joignoit cette forte application sans laquelle on n'atteint jamais à un grand but, à des effets durables. Une attention constante à tout ce qui avoit

rapport à la marine, le distingua dès sa première jeunesse; mais il portoit cette même attention à tout ce qui pouvoit être utile à sa patrie et aux hommes.

Ses connoissances étoient étendues, et ne se bornoient pas à la navigation; son génie, son goût pour les sciences lui avoient fait vaincre les désavantages de son éducation bornée. Ses progrès dans les différentes branches des mathématiques et dans l'astronomie, furent rapides, et l'on a vu qu'il étoit capable des observations confiées à des astronomes; il parvint même à se former un style clair, d'une précision mâle, qui fait rechercher l'histoire de ses voyages, soit par les faits qu'ils renferment, les descriptions dont ils sont ornés, soit par les actions courageuses et pleines d'humanité qu'on y trouve.

Sa persévérance active est surtout remarquable; c'est elle qui forme le trait le plus décidé de son caractère, et personne ne le surpassa en ce point; il se roidissoit contre tous les obstacles, et sa fermeté les lui faisoit surmonter. La force de son ame le mettoit au dessus des difficultés et des dangers; son courage n'étoit pas impétueux, il savoit se maîtriser: ferme dans le péril, il paroissoit d'autant plus calme que sa situation étoit plus effrayante.

Dans les momens du plus grand danger, quand il avoit donné ses instructions et ses ordres, il se retiroit dans sa chambre, et il dormoit souvent du sommeil le plus tranquille, jusqu'au moment où il s'étoit prescrit de nouveaux travaux.

A ces grandes qualités, Cook joignoit des vertus aimables. Jamais personne ne connut et ne respecta mieux les droits de l'humanité. On sait avec quelle attention il veilloit sur la santé, sur la sûreté de son équipage; il s'occupa avec la même attention de tout ce qui pouvoit améliorer la condition du peuple des îles qu'il découvrit ou qu'il visita : il excusoit leurs vols, il toléroit leurs petites fautes, et s'occupoit plus des moyens de leur empêcher de faire le mal, que de ceux de le punir. C'étoit avec peine qu'il recouroit aux châtimens, et on ne pouvoit lui faire plus de plaisir, qu'en lui offrant des motifs de s'en dispenser.

Dans sa vie privée, il fut un bon époux, un père tendre, un ami constant et sincère; réservé, discret, modeste, ses vertus n'offensoient point ceux même qui les voyoient avec chagrin. Il étoit trop prompt quelquefois; mais il n'étoit point injuste. Il avoit la franchise et la simplicité de mœurs, qui presque toujours accompagnent le vrai génie et les grandes vertus. Il n'étoit ni affecté, ni présomptueux dans ses

discours. Il parloit peu ; mais il répondoit toujours avec une obligeante simplicité, à ceux qui le questionnoient pour s'instruire. Il étoit au dessus de la vanité ; ce défaut est celui des petites ames, et ne pouvoit l'atteindre (1).

« C'est, dit M. Samwel, avec une ame forte, un jugement sain, une résolution constante, un génie particulièrement entreprenant, qu'il poursuivit toujours ses projets. Il étoit vigilant et actif au degré le plus éminent, froid et intrépide dans les dangers, patient et opiniâtre dans les obstacles, fécond en expédiens, sublime dans ses desseins, ardent à les exécuter. Dans aucune circonstance, il ne pouvoit avoir de rival ; tous les yeux se tournoient vers lui ; il étoit enfin

(1) Jean Reinhold Forster, qui a accompagné Cook dans son second voyage autour du Monde, raconte dans son Histoire des découvertes dans le Nord, que Cook fut frappé par derrière et entre les deux épaules, par un chef d'Owhihée, avec un large poignard, le même dont le capitaine Cook lui avoit fait présent. Il assure aussi que Cook n'eût pas péri, s'il avoit eu dans ce dernier voyage un ami qui eût pu l'empêcher de donner l'essor à sa vivacité et à sa colère, qui lui devinrent si nuisibles et causèrent sa perte. Je ne rapporte cette dernière réflexion de Forster qu'avec peine, mais j'en parle pour prouver ses sentimens d'inimitié contre Cook ; sentimens du reste dont personne ne doute en Angleterre.

l'astre qui nous conduisoit, et qui, en disparoissant, nous laissa plongés dans les ténèbres et le désespoir.

» Son tempérament étoit très-fort, et sa manière de vivre fort sobre. Modeste, même timide, sa conversation étoit agréable, spirituelle, instructive. Il sembloit quelquefois un peu vif; mais sa bienveillance et son affabilité réparoient ce défaut. Sa taille étoit haute; il avoit six pieds de haut, et quoique fort bien fait, il avoit la tête un peu petite; ses cheveux étoient bruns, ses yeux petits, mais vifs et pleins d'expression, ses sourcils épais ». L'équipage le chérissoit et avoit en lui la confiance la plus entière, ses talens la lui assuroient; comme ses soins pour le préserver des maladies ou des dangers, lui méritoient son attachement. « Modéré, juste, dit l'amiral Forbès, mais exact dans la discipline, il étoit le père de son équipage; ses connoissances, son expérience, sa sagacité, le rendirent si capable du commandement, que les plus grands obstacles étoient surmontés, que la navigation devenoit aisée, et presque sans danger pour les vaisseaux qu'il conduisoit; sa bienfaisance, son infatigable attention, ont introduit un régime dans les voyages de long cours, dont les effets ont été admirables.

» La

» La mort de ce grand homme fut une perte pour le Monde entier ; mais il doit être surtout regretté des nations qui connoissent le prix des grands talens, qui honorent les connoissances utiles, et chérissent les sentimens de bienfaisance et de générosité, et particulièrement encore de sa patrie. Elle a perdu en lui un navigateur dont les talens n'avoient jamais été égalés ; elle l'a perdu par une fin déplorable, par la main d'un peuple dont il auroit voulu augmenter les jouissances.

» O voyageur ! contemple, admire et imite cet homme supérieur, dont les travaux et l'habileté ont reculé les bornes de la philosophie, ajouté à la science de la navigation, et découvert l'ordre admirable et long-tems cherché, par lequel Dieu a voulu que la terre se reposât dans un juste équilibre, sans avoir besoin d'un continent Austral pour le produire.

» Si, par ses longues et périlleuses recherches, Cook n'a pas découvert un nouveau Monde, il a du moins découvert des mers inconnues ; il nous a fait connoître des îles, des peuples, des productions naturelles dont on n'avoit point d'idée. Il sera révéré aussi long-tems qu'il subsistera une page de la modeste relation de ses voyages, aussi long-tems que les marins se guideront par sa belle carte de l'hémisphère du Sud, et qu'ils

seront assez instruits pour admirer les diverses routes qu'il y a parcourues, et les nombreuses découvertes qu'il y a faites.

» Si les services publics ont droit d'être consacrés publiquement ; si l'homme qui a étendu la gloire de son pays, doit en recevoir des honneurs, Cook mérite qu'un monument soit élevé à sa mémoire par une nation généreuse et reconnoissante. *Virtutis uberrimum alimentum est honor*, dit Valère Maxime ».

L'évêque de Carlisle observe qu'un des grands avantages qu'on a retiré de ses dernières recherches, est d'avoir réfuté pleinement des théories imaginaires qui faisoient entreprendre des voyages sans succès. Les philosophes spéculateurs qui faisoient naître ou nourrissoient des espérances, ne feront plus de rêves ingénieux, et seront obligés de se soumettre aux règles de la vérité et de l'expérience. Ses voyages ne sont donc pas seulement utiles, en diminuant les dangers et les fatigues des voyages de long cours et dans des mers inconnues; ils le sont encore en ouvrant de nouveaux pays au commerce, et en détournant les nations européennes de faire de vaines recherches. Il a aidé encore à perfectionner l'astronomie nautique, il a déchiré le voile qui couvroit presque la moitié du Globe, et a rendu les plus grands services à la géogra-

phie; il a offert de nouveaux faits pour la découverte des causes des marées et des courans, il en a fixé de nouveaux sur les propriétés de la boussole, qui facilitent et étendent la théorie de ses variations; les lois de la Nature en ont été mieux connues, et il a prouvé encore que le phénomène des aurores boréales n'est point particulier aux latitudes septentrionales, mais appartient également aux climats froids du Nord et du Sud. La botanique s'est enrichie, par ses voyages, d'environ douze cents plantes, et l'histoire naturelle d'un grand nombre de connoissances dans ses différentes parties. Il est inutile d'ajouter à cette énumération; le lecteur en est instruit par le précis de ses voyages.

On sait que M. Turgot avoit ordonné qu'au milieu de la guerre, on laissât passer les vaisseaux de Cook en paix; on sait encore que le docteur Franklin voulut que les vaisseaux américains respectassent aussi les siens, et c'est un trait qui annonce l'estime qu'il avoit inspiré, même aux plus grands ennemis de sa nation. L'exemple de ses travaux a excité l'émulation des autres nations; les Espagnols ont cherché aussi à faire des découvertes : MM. de Lapérouse et de l'Angle ont voulu marcher sur ses traces. L'établissement formé par les Anglais aux environs de la baie de Botanique, lui est dû encore :

il est un moyen de se délivrer des malfaiteurs sans leur donner la mort.

Diverses académies ont proposé des prix pour ceux qui célébreroient le plus dignement cet illustre navigateur. Trois anglaises l'ont célébré dans des poëmes : peut-être le lecteur ne sera pas fâché d'en trouver ici quelques traits ; ils jeteront quelque variété sur l'uniformité du style historique.

« Pourquoi, dit Hannah More dans son Poëme sur l'Esclavage, pourquoi ces mortels intrépides qui, au travers des vagues impétueuses de l'Océan, sont allés chercher de lointains rivages, guidés par l'insatiable soif de l'or et du pouvoir, qui n'ont jamais été que des conquérans qui ravagent, ou des voyageurs avides qui semoient la ruine ; pourquoi n'ont-ils pas eu ton ame sensible, ô Cook ! ainsi que ton amour des arts et ton amour pour le genre humain ? Ah ! s'ils eussent conçu des projets aussi nobles, aussi bienfaisans que les tiens, l'homme n'eût point maudit l'instant où il parut aux yeux étonnés d'un autre homme ! Alors, ô sage philantropie ! tes mains généreuses auroient réuni en une société de frères les Mondes divisés, et les humains, sans regarder si la couleur ou le climat les séparent, vivroient et mourroient dans le doux commerce d'une amitié mutuelle ».

Miss Stuard fit une élégie sur la mort de Cook, dont voici quelques traits. « Quel pouvoir inspira à ce célèbre navigateur, le mépris des dangers et d'un repos sans gloire, lui fit braver le brûlant équateur et les rigueurs du pôle Antarctique? C'est l'humanité : c'est elle qui lui fit chercher sur des côtes inconnues, l'homme pauvre, nu, frissonnant, qui habite sous les plus froides zones, et l'Indien basané qui erre dans les immenses déserts où l'ardent capricorne rougit la terre de ses feux. Sur leurs rivages infertiles il sème les végétaux nourrissans, apportés par la généreuse humanité ; il unit de ses doux liens les cœurs sauvages et les mains ennemies; il couvre la terre de ses trésors... Le sage navigateur fait descendre son bétail sur le rivage de la Nouvelle-Zélande, et plante des végétaux d'Europe dans ce sol sans culture. Là, la toison joyeuse, le fruit excellent, l'épi doré sont dûs à ses soins, et par lui, bientôt les troupeaux et les moissons couvrent les fécondes plaines. Déjà ses chevreaux joyeux bondissent sur le gazon des prairies; l'oiseau, messager du jour, fait entendre son chant matinal : l'oie au blanc duvet s'avance sur la plage, étend ses ailes, et se joue majestueusement sur les ondes; le taureau rumine le long du rivage effrayé, et ses mugissemens font trembler des peuplades nombreuses...

Mais, hélas! sur le haut des rochers qui bordent les rivages d'Albion et dominent la profonde mer, quelle femme triste, inquiète, promène ses regards sur les flots solitaires, et prie le Ciel d'écarter la tempête? Epouse infortunée! C'en est fait; en vain tes yeux avides contemplent les ondes : tu ne vois que les vagues agitées et blanchissantes d'écume qui s'élèvent dans le lointain, ce ne sont point ses voiles. Ton époux ne reviendra plus! Ses tristes restes sont dispersés sur une rive sauvage! Eloigne-toi. N'entends-tu point l'oiseau messager des orages et de l'infortune, qui crie en sillonnant les mers du bout de ses ailes? Ne vois-tu pas l'air s'obscurcir, et confirmer ses funestes présages? Les esprits de la nuit grondent déjà dans la tempête, et en étendant un voile ténébreux sur la surface des eaux, ils font dresser tes cheveux et palpiter ton sein! Fuis, épouse désolée, fuis, va, rentre dans ta demeure; pleure, mais songe à te consoler. Quoique tu aies perdu celui qui faisoit les délices de ta vie, quoique l'astre qui embellissoit tes jours soit plongé dans une nuit affreuse, élève tes pensées vers la voûte céleste, reconnois que ta douleur est vaine, qu'elle est injuste peut-être, puisque l'Angleterre va ériger un buste immortel à ton époux pour rendre hommage à ses vertus; puisque sa renommée volant sur l'aile

des vents, va retentir à jamais dans l'étendue immense des cieux ».

Miss Hélène Maria Williams, dans son Poëme sur le Moraï, s'adresse aussi à la femme de Cook. « Mais quelle est cette femme qui aime à s'égarer parmi les ombres funèbres, et qui se plaît dans la tristesse des tombeaux? où peut-elle chercher cet orgueilleux moraï qu'un souvenir trop cher lui rappelle, et où est tombé l'ami de l'humanité? Iles lointaines, c'est dans votre sein, vous qu'environne un immense Océan, et qui pendant de si longs âges fûtes inconnues, jusqu'à ce que le généreux Cook, guidé par la philantropie, traversa des mers infréquentées, brava tant d'écueils, et parut sur vos bords pour y répandre des bienfaits. Il ne ressembloit point à ces conquérans meurtriers qui ont souillé de tant de sang les vastes contrées américaines; il ne ressembloit point à quelques enfans de la Grande-Bretagne, qui, insultant à la liberté si chère à leur noble patrie, vont chercher les rivages d'Afrique pour y briser les liens les plus doux et les plus sacrés, pour charger de chaînes pesantes une race de frères........ O Cook! cette noble, cette ardente ambition qui répand la douleur et la destruction parmi les hommes, te conduisoit par des routes bien différentes, et t'environnoit du sourire de l'amour,

de l'espérance et de la joie....... Certes, où la cendre d'un héros repose, les nations qui semblent sortir à nos yeux du sein de la nuit, accourent pour lui donner des témoignages de reconnoissance et d'amour. Son tombeau paroît couronné de fleurs, et ce culte qu'on rend aux morts, culte inventé par une ame sensible, honore les mânes de Cook...... Que dis-je, hélas ! non, non, les fleurs ne jonchent point sa tombe. Les vœux, les présens funéraires ne lui sont point offerts. Son sang abreuva une rive sauvage : une prière hâtive, une furtive larme de l'amitié, sont le seul devoir rendu à ses membres déchiquetés et dispersés sur les vagues irritées. Les gouffres du profond Océan recèlent les restes du navigateur qui a péri loin de son toit domestique; loin de celle, hélas ! dont les vœux et les soupirs suivoient fidèlement sa course périlleuse, de celle dont la tendre pensée aimoit à errer avec lui sur des mers inconnues et dans des contrées nouvelles, de celle qui sema long-tems de fleurs que lui présenta l'espérance, la ténébreuse route de la tempête !

» Cependant, brave Cook, des lauriers immortels te couronnent, tandis que la reconnoissante Albion t'élève un tombeau de marbre et un buste honorable, qui attesteront à jamais tes talens et tes vertus; tandis que jalouse d'en-

tendre tes louanges, elle commande à la muse de l'histoire de les consacrer dans ses fastes; les sauvages habitans des contrées lointaines que tu découvris, répéteront souvent ton nom sacré, etc. »

Un de nos meilleurs poëtes français, l'abbé de Lisle, dit aussi dans son Poëme des Jardins :

Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai les sages,
Qui dans un noble exil, sur de lointains rivages,
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs;
Toi surtout, brave Cook, si cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptoleme nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie,
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance;
Ses vertus en ont fait notre concitoyen,
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace,
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul, sur les vastes mers, son vaisseau fut sacré,
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
L'ami du monde, hélas! meurt en proie aux sauvages.

Les Anglais ne se sont pas bornés à de stériles éloges. La société royale de Londres fit frapper

des médailles d'or et d'argent, autour desquelles on lisoit : *Jac. Cook Oceani investigator acerrimus ;* et sur l'exergue, *Reg. Soc. Lond. Socio suo.* Sur le revers l'Angleterre tient un globe ; il y a autour, *Nil intentatum nostri liquere,* et sur l'exergue, *Auspiciis Georgi III.* On en envoya une au roi de France qui avoit protégé ses vaisseaux, et à l'impératrice de Russie qui leur avoit ouvert les ports de ses états ; on en donna une à la veuve de l'homme illustre qu'on célébroit. Sir Hugh Palliser fit construire dans sa maison de campagne de Buckinghamshire, un monument sur lequel est une colonne où on lit les faits et le caractère de Cook, tracés de la main de l'amiral Forbès. Le roi a fait une pension de deux cents livres sterling à sa veuve, et une de vingt-cinq livres à chacun de ses fils, avec le don d'une cotte d'armes. Il en avoit trois alors ; l'un d'eux est mort depuis dans le vaisseau le Tonnant, submergé à la Jamaïque par l'ouragan de 1780. L'aîné de ceux qui vivent encore, sert dans la marine, et s'y montre digne d'éloges. On a donné aussi à madame Cook, la moitié du produit des cartes et des dessins relatifs à son dernier voyage dans l'océan Pacifique. On pense encore à élever un monument dans l'église de Westminster à ce voyageur célèbre.

Nous ne devons pas terminer ce voyage sans dire ce que devinrent les vaisseaux anglais après la mort de leur chef. Ils sortirent de la baie fatale de Karakakooa, le 22 février 1779 (1);

---

(1) Voici quelques changemens survenus dans l'archipel des îles Sandwich depuis la mort de Cook; c'est le capitaine Vancouver qui les rapporte : laissons parler ce navigateur.

Nous quittâmes O-Taïti le 24 janvier 1792, et fîmes route vers les îles Sandwich qui étoient à près de huit cents lieues de nous. Le lendemain nous passâmes près de l'île Titeroa ou Oheteroa, dont les habitans nous apportèrent du poisson, des volailles et des noix de cocos. Le 12 février nous coupâmes l'Equateur, et le 1er mars nous eûmes connoissance de l'île d'Owhihée. Le 3 au matin nous prolongeâmes la côte, et plusieurs pirogues arrivèrent chargées de cochons et de végétaux. Les habitans y élèvent beaucoup de chiens qu'ils trouvent très-bons à manger. Ils nous demandèrent un prix excessif de leurs vivres, au nombre desquels il y avoit des melons d'eau excellens.

Tianna, un des chefs de l'île, nous dit qu'il y avoit eu de grands troubles depuis son retour de la Chine. Cet homme ambitieux, capable même de mesures violentes contre les Européens, causa beaucoup avec Towererou indien, que j'avois ramené de Londres. Il lui promit une maison, des terres, d'autres avantages, et à raison de ce, je me déterminai à laisser l'Indien dans cette île. Mowotoi sa patrie, étoit livrée

battus par des vents contraires, ne trouvant point de lieux commodes pour faire leur provision d'eau, ils résolurent de se rendre à Atooi, et jetèrent l'ancre dans le lieu où ils s'étoient

---

aux troubles les plus grands. Tityre et Taio, souverains des îles Woahoo et d'Atooi, faisoient des préparatifs de guerre contre cette île. Comme il y avoit déjà des chèvres dans Owhihée, je ne donnai à Tianna que quelques plants de vignes, d'orangers, d'amandiers, et toute sorte de graines pour avoir des légumes, dont il me promit d'avoir le plus grand soin.

Nous vîmes ensuite les côtes de l'île de Woahoo : le pays nous y parut très-agréable et fertile, les villages nombreux. Nous y vîmes une vaste plaine divisée en champs très-bien cultivés; chaque portion de terrain étoit plantée d'eddoès et des racines de taro. Les habitans portoient sur nous des regards sévères; nous n'y trouvâmes pas l'amabilité, ni cette effusion de cœur que nous avoient témoigné nos hôtes d'O-Taïti. Nous vînmes faire de l'eau à Atooi. On trouve dans les montagnes de cette île une espèce de santal, arbre aromatique, dont l'odeur douce et suave approche d'un mélange de musc, de citron et de rose. Le prix en est exorbitant aux Indes orientales. Son bois ne ressemble que foiblement au santal citrin de l'Inde. Je fus frappé de la promptitude avec laquelle toutes les femmes d'Atooi venoient nous offrir leurs faveurs : les prostituées d'Europe rougiroient de leur être comparées. J'y reçus la visite d'un jeune Anglais de dix-sept ans, né dans le comté de Derby : il avoit été laissé dans

d'abord arrêtés lorsqu'ils découvrirent ces îles. Les Anglais y descendirent, commercèrent avec les habitans, firent leur provision d'eau; mais ce ne fut que par une prudence extrême qu'ils

---

l'île, ainsi qu'un nommé Williams gallois, et un certain Coleman de New-Yorch. Ce dernier avoit adopté le costume indien, étoit entièrement nu, à l'exception du maro ou ceinture : ses habits étoient suspendus au toit d'une maison pour y faire l'admiration des insulaires. Le but de ces étrangers étoit de recueillir dans l'île, des perles et du bois de santal pour le compte d'un Américain, nommé *John Kendrick,* qui devoit venir les chercher au mois d'octobre suivant, et les porter dans l'Inde.

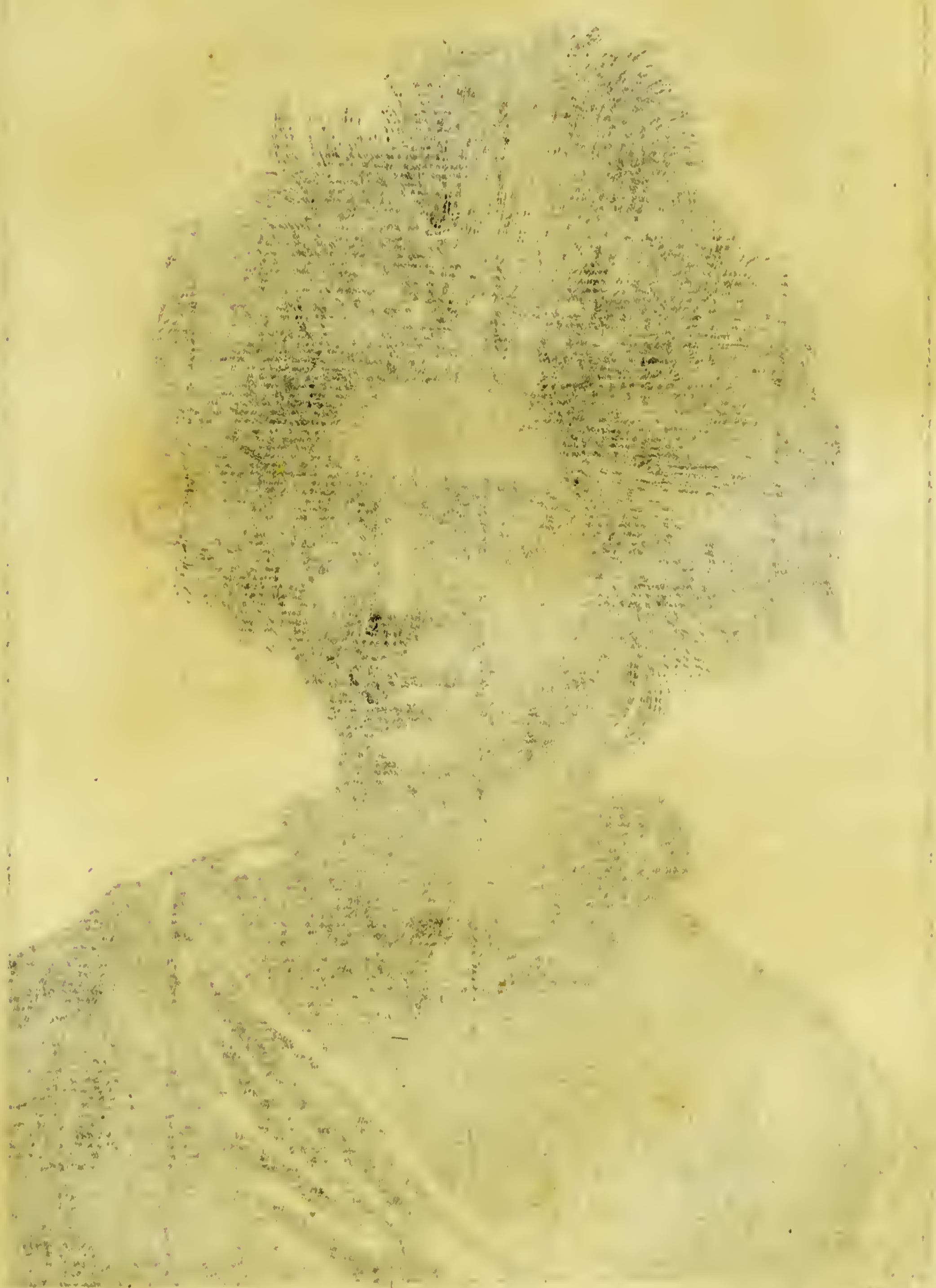
Nous eûmes beaucoup de peine à faire venir à bord Taio roi de l'île, et son fils Tamouere : il fallut leur laisser des ôtages. Je fus charmé de la bonne mine du jeune prince, qui paroissoit âgé d'environ douze ans : il me salua à la mode du pays, en me touchant le nez avec le sien. Je lui fis des présens, ainsi qu'à Enemoh son tuteur, et vieillard respectable : j'en offris aussi à Tipoune, jeune chef de l'île et ami du prince. Dès qu'il fut nuit, je leur fis donner un feu d'artifice dont ils témoignèrent, avec les insulaires, leur surprise et leur admiration. Il paroît que les peuples de cet archipel ont été souvent visités par les Européens. Ils se servent aussi bien que nous des armes à feu. Il est à craindre que cette passion qu'ils ont pour nos armes ne devienne un jour très-funeste aux navigateurs sans défiance. Il est très-certain que quelques

parvinrent à s'en tirer heureusement et sans combat. Le lendemain, ils trouvèrent que les chefs avoient dispersé toute la cohue inquiétante du peuple : l'île étoit divisée entre deux chefs

---

chefs ont déjà tenté plusieurs fois de massacrer des équipages marchands. En 1790 à Woahoo, M. Metcalf, qui faisoit le commerce des fourrures sur la côte nord-ouest d'Amérique, a eu la douleur de voir égorger son fils âgé de dix-huit ans, avec quatre hommes de son équipage. Taio est souverain d'Attowi et des îles voisines : sa marque de dignité consiste dans une escorte de trente hommes d'un air féroce, armés d'un *pahooah* de fer, de mousquets, et de calebasses contenant des munitions. Son fils Tamouere promet beaucoup, et a une grande prédilection pour la nation anglaise. Il ne veut prendre d'autre nom que celui de *roi Georges*.

Au mois de mars 1793, Vancouver a ramené à Owhihée deux jeunes personnes nées dans l'île d'Oneeheow. L'une âgée d'environ quinze ans, remplie d'agrémens, d'une figure charmante, nommée *Tahiopiah*, appartenoit à une famille de quelque importance ; l'autre appelée *Tymarow*, avoit quatre à cinq années de plus, et, quoiqu'alliée à sa compagne, elle n'étoit pas d'un rang aussi distingué. Elles avoient été embarquées l'une et l'autre sur le navire d'un Anglais nommé *Baker*, né à Bristol. On a prétendu que celui-ci les avoit enlevées ; cependant elles ne se plaignoient pas d'avoir été maltraitées par ce navigateur, et elles se louoient au contraire des soins et des égards qu'on avoit eu pour elles, tant



[illegible] le lendemain, [illegible] les [illegible] toute la [illegible] de [illegible] l'île était [illegible] entre deux chefs

---

[illegible] plusieurs fois de [illegible] Woahou, M. [illegible], qui [illegible] le commerce [illegible] sur la côte nord-ouest d'Amérique, a eu la douleur de voir égorger son fils [illegible] dix-huit ans, avec quatre hommes de son équipage [illegible] Owhyhi et des îles [illegible] que [illegible] [illegible] de [illegible]

[illegible] jeunes [illegible] dans l'île [illegible] de quelque [illegible] avoir [illegible] l'autre [illegible]



Femme des îles Sandwich.

qui se disputèrent d'abord les chèvres qu'ils y avoient laissées, et ensuite le pouvoir souverain.

Les Anglais quittèrent cette île le 15 mars 1779; ils cherchèrent celle de Modooppapa, dont

---

qu'elles avoient été sous sa protection. M. Baker prétend qu'il mit en mer sans savoir qu'elles fussent sur son bâtiment. Quoi qu'il en soit, elles y étoient encore lorsque Vancouver arriva à Nootka : c'est là qu'il fut prié par Baker de les prendre sur son bord pour les ramener à Oneeheow. Les mœurs européennes avoient paru plaire infiniment à ces deux jeunes personnes : la vue des chevaux, des bêtes à cornes et des autres animaux d'Europe, les étonnoit et les amusoit beaucoup. Elles se laissoient placer sur un cheval; un homme tenoit la bride, et elles promenoient ainsi sans montrer la moindre crainte : elles ne jouirent que peu de tems de ces plaisirs, car elles tombèrent dangereusement malades, et ne recouvrèrent la santé que lorsqu'elles furent de retour à Owhihée. Selon Vancouver, elles se conduisoient en compagnie avec une si grande décence qu'en montant ou descendant les escaliers du vaisseau, elles avoient soin de ne pas laisser voir les chevilles de leurs pieds. Leur nouveau vêtement y contribuoit peut-être, c'étoit un habit de cheval : elles comprirent bientôt que le jupon avoit été inventé autant pour la décence que pour procurer de la chaleur. Tahiopiah avoit pris le nom de *Raheina* : elle joignoit à la douceur, à l'élégance et à la délicatesse de sa physionomie, une

les naturels leur avoient indiqué la position, et ils ne purent la trouver : ils cinglèrent vers la baie d'Awatscha, et s'occupèrent dans cette traversée à réparer leurs canots et leurs cordages,

---

sensibilité, une égalité de caractère, une vivacité d'esprit, et une complaisance bien au dessus de ce qu'on devoit attendre de son éducation. En un mot, la conduite de ces deux jeunes personnes a été telle, qu'elles ont obtenu l'estime et les suffrages de tous ceux qui étoient à bord. L'île d'Oneeheow étant presque abandonnée, à raison d'une sécheresse excessive qui avoit eu lieu l'été de 1792, Vancouver, muni de l'autorisation formelle de tous les chefs de l'île, acheta, pour chacune de ses deux protégées, une maison et un terrain dans Owhihée. Ces deux propriétés sont très-bien situées et voisines l'une de l'autre. Raheina et Tymarow en ont pris possession, et n'ont quitté Vancouver qu'après lui avoir fait les plus tendres adieux.

Owhihée a été donnée à l'Angleterre le 25 février 1794, par le roi Tamaahmaah. Ce souverain, ayant fait assembler tous les chefs de l'île dans la baie de Karakakooa, en a fait l'abandon aux Anglais, entre les mains du capitaine Vancouver, à condition toutefois d'être protégé contre ses voisins et les puissances maritimes de l'Europe. Cette cession a été suivie d'un *hourah*, spectacle en trois actes, où Pouckou, jeune et charmante actrice, s'est fait remarquer par les agrémens de sa figure et par ses talens pour la danse. Ce spectacle eût été très-agréable, s'il n'y avoit eu à la

et

et à chercher inutilement des îles que des oiseaux leur annonçoient ; ils ne découvrirent pas même celle de Rica de Plata, ni les terres de Gama, quoiqu'ils traversassent les degrés qui en indiquent les situations respectives. Ils furent sur le point d'être submergés par les voies d'eau qui

---

fin plusieurs scènes très-obscènes. Cette journée a été terminée par un feu d'artifice donné par les Anglais.

Vancouver a trouvé, lorsqu'il est revenu à Owhihée en 1794, onze blancs qui étoient presque tous des gens sans aveu, attrapant sans cesse les Indiens. Ces Européens leur vendoient de mauvais fusils qui crevoient au premier coup dans leurs mains, et les estropioient. Ce procédé a été un des principaux motifs qui ont déterminé ces insulaires à se donner aux Anglais.

Selon Lapérouse et M. de Fleurieu, les îles Sandwich étoient connues des Espagnols bien avant le troisième voyage de Cook, qui a eu pourtant la gloire de cette découverte. M. de Fleurieu, à l'appui de son opinion, cite une carte espagnole du galion de Manille, où les îles *los Monjes*, les Moines, sont figurées à la même latitude des îles Sandwich. L'île principale du groupe des Espagnols est nommée *la Mesa*, ou *la Table*, à cause d'une montagne aplatie en forme de table ; et cette île Mesa se trouve exactement à la même latitude d'Owhihée, la principale du groupe de Cook, et elle se trouve avoir également une montagne terminée par un plateau comme Owhihée. Il est impossible de se refuser à l'évidence de ces réflexions.

les fatiguèrent par l'exercice continuel de la pompe : des coups de vent les mirent en danger. Après avoir éprouvé une chaleur excessive, ils furent exposés à un froid extrêmement rigoureux, et la santé de plusieurs en fut altérée. Enfin le 23 avril, ils découvrirent la terre; c'étoient les terres qui environnent la baie d'Awatscha, ou port Saint-Pierre et Saint-Paul (1). Elles étoient couvertes de neige, et

(1) Selon M. de Lesseps, le port d'Awatscha est le plus précieux de cette partie de l'Asie. Ceux de Bolcheretsk, Nijenei-Kamtschatka, Tiguil, Ingiga, et même Okotsk, n'offrent pas la même sûreté aux navigateurs. Les vaisseaux qui les fréquentent en automne, sont ordinairement trop heureux quand ils n'y font pas naufrage. Dans cette saison les vents y sont très-violens, et les tempêtes affreuses. C'est pour cela que le gouvernement russe a défendu expressément toute navigation dans ces mers, passé le 26 septembre. En 1787, la garnison du port d'Awatscha étoit de quarante cosaques habillés comme les Kamtschadales : le nom de *cosaque* est *tatare*, et signifie un homme armé. Le port d'Awatscha est toujours fermé par les glaces dès le mois de janvier.

M. de Lesseps nous donne la description de sa toilette pour se garantir du froid dans ces contrées. Habituellement, dit-il, je ne portois qu'une simple *parque* de renne, qui a la forme des chemises de nos charretiers, et un bonnet fourré qui me cachoit au besoin et les oreilles et une partie des joues. Le froid devenoit-il

bornées par des chaînes de montagnes dont les sommets se perdent dans la nue. Ils entrèrent dans la baie, après avoir été tourmentés par des vents orageux et d'épais brouillards. Leurs yeux cherchoient en vain la ville qu'on leur y avoit annoncée; enfin ils découvrirent sur une langue

---

plus vif, j'ajoutois à ce vêtement deux *kouklankis*, espèce de parques plus larges et d'une peau plus épaisse; l'une avoit le poil en dedans, et l'autre en dehors. Dans les froids excessifs je passois par dessus tout cela une troisième kouklanki plus grossière de peau de chien, ou d'argali, dont le côté du poil est toujours dessous. On adapte aussi par devant une petite bavette pour défendre la figure contre le vent. Les kouklankis ayant chacune par derrière un capuchon fourré qui tombe sur les épaules, par fois ces trois capuchons les uns sur les autres faisoient ma coiffure; je les mettois même par dessus mon bonnet ordinaire. Mon cou étoit garanti par une cravate de martre, mon menton par une mentonnière pareille : j'avois des culottes fourrées. Malgré ces précautions, j'avois souvent froid. Il est vrai que M. de Lesseps est parti de ce pays-là pour revenir en France par terre, au mois de février 1788.

Les Kamtschadales se sont révoltés deux fois contre les Russes. Leur premier soulèvement est arrivé en 1710, et le second en 1713. Selon Steller, ces révoltes leur ont été toutes deux très-funestes. Cent vingt cosaques les ont remis aisément sous le joug, après leur avoir tué beaucoup de monde.

de terre, une trentaine de misérables maisons de bois, et des huttes de forme conique, élevées sur des perches : c'étoit là la ville de Pétropaulowska.

Si cette ville du Kamtschatka située à quatre mille lieues de l'Europe, n'étoit qu'un pauvre hameau, du moins les hommes qui l'habitoient ne furent point des hommes féroces : les Anglais y trouvèrent de l'humanité, des sentimens honnêtes, du désintéressement; mais le pays étoit pauvre et le climat extrêmement froid. Ils n'y trouvèrent pas de provisions, et pour s'en pourvoir, ils furent obligés d'envoyer quelques-uns des leurs à Bolcheretsk. Ceux-ci s'y rendirent dans des traîneaux d'un bois dur : ils ont la forme d'un croissant, sont ornés de peintures, de lanières de cuir, et de clochettes dont le son encourage quatre ou cinq chiens qui y sont attelés, qu'on dirige avec la voix, qu'on dresse avec soin, et qu'on nourrit avec du poisson pourri. Ils traversèrent un grand espace du pays qui leur parut assez pittoresque, et furent reçus du gouverneur Behm avec autant d'honnêteté que de générosité. Ils lui montrèrent avec confiance leurs cartes, et lui développèrent leurs dessins. La ville de Bolcheretsk est située dans une plaine basse et marécageuse, d'environ quatorze lieues de long, et qui se termine dans

sa largeur à la mer d'Okotsk ; elle est arrosée par la Bolchaïa-Reka : les maisons en sont uniformes, toutes bâties en bois, toutes couvertes de gramens. On y compte cinq à six cents ames (1). Les habitans voulurent les amuser par

(1) Selon M. de Lesseps, qui a resté près de trois mois en 1787 à Bolcheretsk, cette ville a été le premier chef-lieu des établissemens russes, surtout depuis que les commandans ont jugé à propos d'y établir leur résidence. M. de Lesseps y a vu à cette époque un corps de garde qui sert de prison, et même d'école pour les enfans. Le maître de cette école étoit un Japonais sachant plusieurs langues, et payé par la Russie pour enseigner les enfans du pays. M. de Lesseps ne porte la population de Bolcheretsk qu'à deux ou trois cents personnes, y compris la garnison qui est de soixante à soixante-dix cosaques. Selon M. Storch, la taille des Kamtschadales est de quatre à cinq pieds; ils ont les épaules fortes, la tête grosse, le visage long et plat, de petits yeux, les lèvres minces, et peu de cheveux. La taille des femmes est mieux proportionnée; on fait l'éloge de la finesse de leur peau et de sa douceur. Comme les dames russes, elles aiment toutes le plaisir : elles en sont si avides, qu'elles ne peuvent le cacher. Les filles sont toutes étonnamment précoces, et ne paroissent pas tenir de la rigueur du climat : il y en a plusieurs qui peuvent passer pour jolies, surtout parmi celles d'un sang mêlé, c'est à dire, qui sont nées de père ou mère russe; mais leur beauté n'est pas de longue durée, elle se fane comme

des danses qui étoient très-insignifiantes; mais la bonté, l'attentive prévoyance avec laquelle on

---

une fleur, à cause sans doute des ouvrages pénibles auxquels elles sont assujetties. Les femmes qui désirent avoir des enfans mangent des araignées. Leur humeur est joyeuse, d'une vivacité piquante, peut-être même un peu contraire à la décence. Elles cherchent d'elles-mêmes à amuser la société par tout ce que la gaieté et leurs jeux peuvent leur fournir de piquant. Elles aiment à chanter, et le son de leur voix est doux et agréable. Elles parlent le russe et le kamtschadale, mais elles conservent toutes l'accent de leur dernier idiome. Elles ont rarement plus de dix enfans : leur taux ordinaire est quatre ou cinq. Les accidens, les couches malheureuses, y sont bien moins communs que les exemples d'accouchemens subits, en plein air, dans les chemins, par-tout où les travaux du ménage les appellent : elles se servent alors de leurs cheveux pour faire la ligature du cordon ombilical, rapportent elles-mêmes leur enfant à la maison, et se mettent à l'allaiter. Le tems qu'elles le nourrissent est illimité. On voit des mères donner à teter à des enfans de quatre à cinq ans.

Ce peuple aime à contrefaire dans ses danses les différens animaux qu'il prend à la chasse, tels que la perdrix, l'ours : ils représentent la démarche lourde et stupide de ce quadrupède, ses sensations diverses, c'est à dire, les petits autour de leur mère, les jeux amoureux des mâles avec les femelles.

Au commencement de l'hiver ils chassent la zibeline : c'est la saison où son poil est le plus beau. La

pourvut à leurs besoins, les auroient pu faire paroître même intéressantes : les Anglais se

---

plus belle vient d'Iakoutsk, près des bords de la Léna. On en trouve quelquefois de jaunes, mais la blanche est très-rare. Il y a des peaux de martres que l'on paie en Sibérie cinquante roubles, environ cinquante écus de France. L'hiver et le printems sont les saisons les plus favorables pour la chasse des renards. On en trouve de noirs, de blancs, quelquefois de bleuâtres, de rouges couleur de feu, rayés de noir et de blanc : ceux-ci, avec les noirs, sont les plus rares et les plus chers. La chasse des rennes se fait pendant l'hiver; celle des argalis, ou béliers sauvages, dans l'automne. L'argali est semblable au cerf; il est de la grandeur du daim, et a le poil du chamois; ses cornes prennent naissance près des yeux directement devant les oreilles, sont extrêmement ridées depuis la naissance jusqu'à la moitié de leur hauteur, et elles ont quatre pieds de long. La chasse de l'ours se fait dans toutes les saisons, excepté lorsque la neige couvre les campagnes. L'ours du Kamtschatka est noir et fort doux. Dès qu'un Kamtschadale en aperçoit un, il le salue, il lui parle avec civilité. Lorsque des femmes qui ramassent des racines se voient enveloppées par une troupe d'ours, elles ne quittent point pour cela leurs occupations. Si un de ces animaux les approche, c'est pour manger ce qu'elles ont dans la main. La graisse de l'ours est une nourriture très-saine et de très-bon goût. De la peau de cet animal, ils en font des lits, des couvertures, des bonnets, des gants, et des colliers pour les chiens qu'ils attèlent à leurs traîneaux, et qui sont leur

rendirent ensuite à leurs vaisseaux, après avoir fait leurs adieux au chef et aux habitans qui les

---

seul animal domestique. Les chiens abondent au Kamtschatka; ils y suffisent à tous les transports : ils sont aussi employés comme bêtes de trait par les Samoïèdes sibériens, les Tongouses et quelques hordes de Tartares manchéoux. Les chiens du Kamtschatka passent pour être les meilleurs coureurs et les plus vigoureux de toute la Sibérie. Selon Kracheninnikoff, un attelage de quatre bons chiens ne vaut au Kamtschatka que quinze roubles, environ quarante-cinq francs de France. Ordinairement quatre chiens attelés à un traîneau, tirent avec la plus grande légéreté un homme, avec cinquante livres de bagage. La charge ordinaire est de cinq à six *pouds*, c'est à dire, de deux cents à deux cent quarante livres. Un seul homme peut faire ainsi aisément, par de mauvais chemins, trente ou quarante verstes, c'est à dire, huit à dix lieues communes de France, et, quand les chemins sont beaux, vingt et vingt-cinq lieues. Ces chiens passent sur des monceaux de neige sans enfoncer; mais, quand il neige trop, un guide précède alors le traîneau avec des raquettes pour frayer le chemin. On donne aux chiens, pour toute nourriture, des poissons marinés ou séchés. L'été, ces animaux jouissent d'une entière liberté; personne ne s'inquiète d'eux : ils vont épier le poisson sur les bords des fleuves, et savent le prendre avec beaucoup d'adresse. Quand ils en ont une assez grande abondance, ils font comme les ours; ils ne mangent que la tête, et ils abandonnent le reste. Ce tems de repos ne dure pour eux que

accompagnèrent par des chants doux et mélancoliques. Le gouverneur les suivit, et leur reconnoissance dirigea l'accueil qu'ils lui firent;

---

jusqu'au mois d'octobre. Dans l'été, les Kamtschadales ont leurs canots; mais la première neige est pour les chiens le signal des travaux. Chaque propriétaire assemble alors les siens, et les tient à l'attache auprès de son habitation. Ces animaux diffèrent peu, pour la grosseur et la figure, des grands chiens de Russie; ils sont hauts sur jambes, ils ont les oreilles longues, le museau pointu, la tête grosse, les reins larges et un air très-vif : ils sont d'excellens guides pendant la nuit et au milieu des orages les plus affreux. Quand ces tempêtes sont si violentes, qu'on est forcé de s'arrêter, ce qui arrive assez souvent, ces chiens se couchent autour de leur maître, et lui conservent la vie par leur chaleur naturelle : ils l'avertissent même des orages en faisant des creux dans la neige où ils cherchent à se cacher. Cependant, à peine le chien kamtschadale a-t-il atteint l'âge où il n'est plus propre au trait, que son maître impitoyable exige sa peau: traité en esclave par son tyran pendant une vie courte et pénible, souvent il lui a communiqué sa chaleur; il faut encore qu'après sa mort il lui rende le même service. Les Kamtschadales font de grands festins lorsqu'il se fait quelque mariage, quelque grande chasse ou des pêches considérables. Ces festins consistent à manger avec avidité, à danser et à chanter. Leurs femmes sont sobres. Ceux qui sont chauves portent des perruques qui pèsent jusqu'à dix livres: leur tête ressemble alors à une botte de foin. Ils

les matelots même se privèrent d'eau de vie (1), dont ils ne pouvoient supporter la privation dans des climats chauds, et qui leur étoit nécessaire dans un pays si froid, afin d'en pouvoir offrir aux Russes, pour les récompenser du tabac dont ils leur avoient fait présent.

Si la ville de Saint-Pierre et Saint-Paul étoit mal pourvue en alimens, elle étoit riche en poissons : les plus communs sont les poissons plats, la morue, la truite, le saumon et le

---

ignorent leur âge ; ils comptent néanmoins jusqu'à cent, mais avec tant de difficulté qu'ils ne peuvent aller jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts : ils restent alors dans une espèce d'extase, s'écriant, *matcha!* c'est à dire, où prendre le reste? Ils appellent le vent du sud-ouest *saison des femmes*, parce que, quand ce vent souffle, le ciel *pleure* comme une femme. Les jeunes gens ont presque tous adopté la religion chrétienne et les coutumes des Russes. Il y a aussi des écoles : ainsi il y a tout lieu d'espérer qu'on parviendra bientôt à faire sortir ces peuples de leur ignorance et de leur barbarie.

(1) Selon M. de Lesseps, un vedro d'eau de vie de France, c'est-à-dire, une mesure qui revient à trente ou quarante bouteilles de pinte, se paie à Bolscheretsk, quatre-vingts roubles, ou environ deux cent quarante francs ; celle des grains ne vaut que dix-huit roubles, ou environ cinquante-quatre francs de France.

hareng (1); la baie en offre d'excellens, ils en salèrent, et mirent dans des barils une bonne provision. Les végétaux commençoient à s'y montrer, et l'on s'en nourrit. On s'y fit aussi

---

(1) Ils sont les principaux alimens des Kamtschadales; ils savent surtout ne rien perdre du poisson : aussitôt pêché, ils lui arrachent les ouies, qu'ils se hâtent de sucer avec un plaisir extrême. Ils en coupent aussi sur-le-champ quelques morceaux tout saignans, et souvent tout gelés, qu'ils dévorent avec la même avidité. Mais leur mets le plus recherché est une espèce de saumon, qu'ils enterrent dans une fosse après l'avoir pris. Ils l'oublient dans cet étrange garde-manger, jusqu'à ce qu'il ait eu le tems d'y pourrir complétement. C'est alors, selon M. de Lesseps, que le Kamtschadale se délecte à manger toute crue cette chair putréfiée. Ils mangent aussi une plante appelée *herbe douce*, ou *spondilium foliolis pinnatifidis Linnei*: elle est agréable à manger quand elle est fraîche, et ils en font aussi une eau de vie qu'ils appellent *raka*. Cette plante a le goût amer, fort et piquant comme le poivre : ses fleurs sont petites et blanches comme celles du panais; ses feuilles lui ressemblent encore, mais sa tige a trois ou quatre nœuds, et est de la hauteur d'un homme. Selon Krachenin-nicoff, les femmes qui la préparent mettent des gants, parce que son suc cause des enflures prodigieuses par-tout où il tombe. Les Russes en mangent aussi au printems, mais ils la mordent sans la toucher avec les lèvres. Les Kamtschadales font fondre la graisse dans des vases de bois, par le moyen des

une grande fête de manger du bœuf frais : il y avoit près de deux ans et demi qu'ils en étoient privés. Ils perdirent là cependant un de leurs matelots. Ils y guérirent les Russes attaqués du scorbut, surtout avec le moût de bierre.

Ils reçurent des Russes, cent quatre-vingts quin-

---

pierres rougies au feu. Quand un Kamtschadale veut recevoir un ami, il commence par bien chauffer sa jourte ou cabane, et apprête les mets qu'il croit les meilleurs : il en prépare pour dix personnes. Quand le convié est entré, il se déshabille tout nu, ainsi que le maître de la maison ; celui-ci lui sert à manger, et verse du bouillon dans une grande écuelle : il verse aussi de l'eau sur des pierres rougies au feu, pour augmenter la chaleur et la rendre insupportable. Le convié de son côté, fait ses efforts pour manger ce qu'on lui a servi ; mais le maître ne prend rien pendant le repas, et a la liberté de sortir de la jourte quand il veut. Le convié ne le peut qu'après qu'il s'est avoué vaincu, et qu'il a vomi pendant son repas jusqu'à dix fois.

Selon Kracheninnicoff, ce peuple prend un grand plaisir à contrefaire les gestes, les démarches et la façon de parler des étrangers. Dès que quelqu'un arrive au Kamtschatka, les habitans lui donnent un sobriquet. Comme les femmes de la Nouvelle-Hollande, ils s'étudient à le contrefaire. Au lieu d'enterrer leurs morts, ils les donnent à manger aux chiens ; mais les autres peuples de cette contrée les brûlent, ou les enterrent avec quelques cérémonies.

taux de farine de seigle, et vingt bêtes à cornes, et levèrent l'ancre pour continuer leurs recherches; un vent impétueux les ballotta quelque tems : dans cet intervalle, un bruit sourd semblable à un tonnerre éloigné se fit entendre, et l'air fut chargé d'une poussière qui en couvrit les vaisseaux d'un pouce d'épaisseur au lever de l'aurore; elle sortoit d'un volcan situé sur le côté septentrional de la baie : les explosions se succédèrent; du fraisil, de petites pierres de la grosseur d'une noisette en sortoient en bouffées. Sur le soir, les éclairs, les tonnerres se joignirent à ses mouvemens; les vapeurs du soufre, la profonde obscurité où laissoient les feux du ciel lorsqu'ils étoient éteints, rendirent cette nuit effrayante. Le volcan étoit à huit lieues des vaisseaux. Le pays n'offroit plus que de petits tas de neige dans la plaine, les montagnes seules en étoient couvertes. On détermina la position du Kamtschatka, et l'on s'avança vers le nord, en suivant les côtes, environnés d'oiseaux marins, de baleines, de veaux de mer et de chevaux marins. On fixa la position des deux extrémités du vaste golfe d'Anadir, où se jette le fleuve de ce nom. Près de l'un de ces caps est l'île Saint-Laurent, sous le 63e deg. 47 min. de latitude. Elle a trois lieues de tour; elle est toujours couverte de neige, et tout y annonce

une terre stérile et désolée, même dans le continent qui l'avoisine.

Les Anglais parvinrent aux îles Saint-Diodème, près du cap le plus oriental de ce continent : ils avoient déjà rencontré d'énormes monceaux de glace; bientôt ils en virent une vaste plaine, et dès-lors ils désespérèrent de pouvoir pénétrer plus loin. Ils cherchèrent le continent d'Amérique entre le 68 et le 69e deg. de latitude; ils le virent, mais les glaces ne leur permirent pas de l'atteindre, il étoit encore à dix lieues des vaisseaux. Ils s'avancèrent aussi au travers des glaces et des bois flottans, et suivirent les bords de la vaste plaine de glace : les morceaux qui s'en étoient détachés, heurtoient si fortement les flancs des navires, qu'ils en étoient ébranlés et endommagés. Cependant ils étoient parvenus sous le 69e degré 12 min., et avoient suivi le champ de glace pendant un espace de quarante lieues, sans y trouver d'ouvertures par l'une desquelles ils pussent s'en dégager. Ils résolurent alors d'attendre une saison plus avancée, et ils revinrent vers le sud; mais là même, ils se virent environnés de glaces, et furent forcés de s'échapper vers le nord où ils découvrirent le détroit de Bering : en quelque lieu qu'ils dirigeassent leurs vaisseaux, le même obstacle insurmontable se présentoit à

eux. Après avoir oscillé, pour ainsi dire, entre les côtes des deux continens, désespérant de voir jamais ces plaines de glace s'ouvrir pour leur laisser un passage, ils résolurent de revenir sur leurs pas, et de tenter de trouver un passage en suivant les côtes de l'Asie. Mais par-tout les glaces s'opposèrent à leur passage; ils parvinrent sous le 69e degré 30 minutes, et bientôt menacés du naufrage, ils furent forcés de rebrousser, et de chercher un port pour réparer leurs vaisseaux ébranlés. Il leur parut que de nouvelles tentatives étoient inutiles, et qu'il falloit regagner la baie d'Awatscha, ou port Saint-Pierre et Saint-Paul.

C'est dans cette route qu'on perdit le capitaine Clerke: il n'étoit âgé que de trente-huit ans; il languissoit depuis long-tems de consomption: son courage, sa résignation, une sorte de gaieté qu'il conserva jusqu'à la mort, consolèrent en quelque manière ses compatriotes, qui s'en voyoient privés avec de vifs regrets. Il avoit servi dans la marine dès sa plus grande jeunesse, s'étoit trouvé dans plusieurs combats, surtout à celui de la Bellone et du Courageux, où il tomba dans la mer avec le mât d'artimon, et en fut retiré par des canots. Il avoit fait quatre fois le tour du Monde; une fois avec le commodore Byron, et trois fois avec Cook. Dans ce dernier voyage de Cook, il brava les frimats du Nord,

quoiqu'il sentit bien qu'une douce chaleur pouvoit seule le sauver, et il sacrifia sa vie à son devoir.

Le capitaine Gore lui succéda sur la Résolution, et le lieutenant King devint capitaine de la Découverte. Celui-ci continua le journal du voyage. Deux jours après la mort de Clerke, les vaisseaux jetèrent l'ancre dans le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul; on y ensevelit M. Clerke au pied d'un arbre (1), on y répara les agrès et les vaisseaux, on y rétablit la santé des matelots exténués de fatigue, on y reçut de nouvelles provisions, et l'on en partit le 8 octobre 1779 pour revenir en Europe, en passant au levant du Japon.

Après avoir suivi les côtes du Kamtschatka, les Anglais découvrirent l'une des îles Kuriles, nommée par les Russes *Paramousin;* c'est une terre élevée, alors couverte de neige, et située sous le 49e degré 49 minutes de latitude : elle a environ vingt lieues de long; ce fut la seule qu'ils purent découvrir : des vents impétueux ne leur permirent point de visiter ni ces îles, ni celles de Zellang et de Kunashir, malgré le désir

(1) M. de Lapérouse, se trouvant dans la baie d'Awatscha en 1787, a fait graver sur une plaque de cuivre, l'inscription qui est sur le tombeau de ce navigateur.

qu'ils

qu'ils avoient d'en donner une idée plus nette que les voyageurs précédens n'ont pu ou su le faire. Le 26, ils découvrirent les côtes du Japon; elles parurent élevées, inégales; celle au nord étoit plus basse. Ils crurent voir le cap Nambu ou Nabo, auquel une ville qu'ils ne purent voir donne son nom. Le pays parut couvert de bois, et semé de hameaux et de maisons éparses : ils perdirent de vue cette terre, puis la recouvrèrent; des vaisseaux japonais effrayés passèrent devant eux, mais ils ne leur parlèrent point, pour ne pas les effrayer davantage. Des vents impétueux se levèrent encore, tourmentèrent leurs vaisseaux, déchirèrent leurs voiles, et les forcèrent de s'éloigner des terres de cet empire sans y faire de nouvelles observations. Ils tournèrent leurs vues sur la Chine, et le 14 novembre ils découvrirent deux îles. En s'approchant de l'une d'elles, ils en aperçurent une troisième. Celle dont ils s'approchèrent avoit cinq lieues de long, et présente l'apparence d'un volcan : la terre y est différemment colorée, et répand une forte odeur de soufre; ils la nommèrent *île de Soufre* : çà et là on y découvre quelque verdure. Les deux autres îles paroissent n'être formées que de deux hautes montagnes. Ces îles sont entre le 24e degré 22 minutes de latitude septentrionale, et le 25e degré 44 minutes de longitude.

Les Anglais tendirent ensuite vers les îles Bashées ; mais ils les manquèrent, parce qu'ils en crurent le commodore Byron et M. Wallis, qui les placent quatre degrés plus au couchant qu'elles ne sont. Ils rencontrèrent les écueils de Prata, dont ils eurent assez de peine à se dégager ; s'avancèrent vers Macao, virent les Lemas, îles dénuées de bois ; prirent des pilotes chinois, et jetèrent enfin l'ancre dans le port où ils tendoient (1). Ce ne fut qu'avec peine qu'ils

(1) Le lieutenant King dit que les Chinois leur achetèrent une grande quantité de peaux de loutres, et que chaque jour ces peaux augmentoient de prix, quoique la plupart eussent servi de vêtemens aux Américains, de manteaux aux Anglais, ou de couvertures de lit pendant leur traversée au nord-ouest de l'Amérique. La pacotille d'un seul matelot fut vendue huit cents piastres. Une seule peau bien conservée et de première qualité, s'y vendoit cent vingt piastres ; mais les deux tiers de ces peaux étoient usés ou gâtés. On verra au tome XI, que Lapérouse ayant relâché en 1787 dans la même rade de Macao, y fit aussi mettre en vente les peaux de loutres, et d'autres animaux qu'il avoit pu se procurer au nord de l'Amérique. Cette vente produisit cinquante-cinq mille livres tournois, qu'on répartit entre les soldats et les matelots, sans aucun partage entre les états-majors.

Depuis les découvertes de Bering, confirmées par Cook, les Anglais, dont l'activité commerciale

parvinrent à y obtenir les choses les plus nécessaires pour réparer leurs navires, et pour les provisions nécessaires : tout se fait en Chine avec réflexion, ou du moins avec une lenteur qui en a l'apparence. Les vaisseaux anglais de l'Inde leur fournirent des vivres, en se retranchant leur superflu ; et ils purent alors penser à leur retour.

---

s'exerce sur tous les points du Globe, et qui, par des opérations d'échange, savent si bien doubler et tripler leurs bénéfices dans le même voyage, sans augmenter les frais de l'expédition, ont pensé qu'en faisant partir leurs vaisseaux du Bengale ou de Canton, ils seroient dispensés de doupler le cap Horn, ou celui des Tempêtes, et qu'ils abrégeroient leur route de plus d'une année, en s'épargnant même une traversée très-pénible de sept à huit mille lieues. En conséquence, le capitaine James Hanna équipa à Canton un brick de soixante tonneaux, et de trente hommes d'équipage; il partit en avril 1785, et arriva au mois d'août à Nootka, regardé comme le grand marché des fourrures de l'Amérique : le succès de ce premier voyage l'engagea à en faire un second en 1786. On dit qu'il ne fut pas aussi lucratif que le premier, et qu'il revint à Macao en 1787. La mort l'arrêta au milieu de sa carrière, au moment où il se disposoit à faire une troisième expédition.

Le capitaine Peters avoit voulu marcher sur ses traces; il partit de Macao avec quarante hommes d'équipage, sur le senau le Lark, au mois de juillet 1786; mais il fit naufrage sur l'île de Cuivre, située

On leur montra dans le jardin d'un particulier de Macao, le rocher sur lequel on assure que Le Camoens composa sa Lusiade : il forme une voûte qui est l'entrée d'une grotte creusée dans la colline située derrière le roc; il est ombragé par de grands arbres, et domine sur une vaste et magnifique étendue de mer, ainsi que sur les îles qui y sont répandues.

C'est ici qu'ils apprirent que les vaisseaux français avoient ordre de les laisser passer sans les inquiéter. On leur dit aussi que le Congrès américain avoit donné les mêmes ordres; mais que l'Espagne n'avoit pas suivi cet exemple : ils mirent donc leurs vaisseaux en état de défense, et résolurent de n'attaquer ni vaisseaux français ni vaisseaux américains.

Ils quittèrent Macao le 12 janvier 1780; le vent les favorisa, et leur permit d'examiner la situation du banc de Macclesfield, et de le sonder : leur examen confirma la position que lui a

---

dans le sud-est de l'île Bering. M. de Lesseps prétend que deux hommes seulement de son équipage, un Portugais et un nègre du Bengale, s'étoient sauvés. Après avoir passé l'hiver dans l'île de Cuivre, un vaisseau russe les transporta en 1787 au port de Nijenei-Kamtschatka; M. de Lapérouse et M. de Lesseps les virent au port de Bolscheretsk. *Voyez* la carte de l'Asie.

donnée M. Dalrimple dans sa carte. Tourmentés par les vents et les vagues, ils atteignirent Pulo-Sapata, île petite, élevée, stérile, qui doit son nom à sa forme qui est celle d'un soulier; mais les vents la leur firent dépasser : ils tendirent vers Pulo-Condor, et y jetèrent l'ancre; ils y appelèrent, ils y cherchèrent quelque tems des habitans sans y en trouver, la peur les avoit fait fuir : tandis que les uns cueilloient des choux palmistes, d'autres cherchèrent à se procurer des buffles, animaux redoutables pour l'homme, mais qui se laissent conduire paisiblement par de foibles enfans; ils en embarquèrent huit, et quittèrent bientôt cette terre qui est élevée, montueuse, environnée d'îles plus petites : sa forme est celle d'un croissant; elle a 8 milles de long sur deux de large. On y trouve aussi des cochons très-gras, beaucoup de fruits, du riz, des bananes, des oranges, des grenades, des lézards, des guanos. Les bourgades y sont formées de cabanes de roseaux très-bien entrelacés.

Ils s'éloignèrent de ces îles, virent Pulo-Timoan, Pulo-Puissang, Pulo-Aor, Pulo-Taya; puis ils franchirent le détroit de Banca, découvrirent l'île de Java, entrèrent dans le détroit de la Sonde, et vinrent jeter l'ancre près de l'île de Cracatoa, la plus méridionale de celles qui sont à l'entrée du détroit, et où l'on

trouve un bon abri contre les vents, de l'eau pure et un air sain : on y cultive le riz ; elle est couverte d'arbres. Son chef est soumis au roi de Bantam.

Ils trouvèrent à l'île du Prince où ils se rendirent, de la grosse volaille, des tortues, une eau assez bonne. Ils se hâtèrent de s'éloigner de Java, dont le climat funeste se faisoit déjà sentir par les fièvres putrides et malignes, les rhumes, les maux de tête, la langueur extrême qui se répandirent dans les équipages : tous guérirent, et l'on tendit vers Sainte-Hélène ; mais la nécessité de se fournir d'un gouvernail les obligea de se rendre au Cap où ils entrèrent le 13 avril.

Là ils apprirent que les Espagnols avoient reçu ordre de ne point les attaquer ; ils y virent le colonel Gordon, l'homme qui connoît le mieux la partie méridionale de l'Afrique : l'histoire de ses voyages sera intéressante.

Ils quittèrent le Cap le 9 mai, et jetèrent l'ancre en Angleterre le 22 août 1780; tous étoient en bonne santé, et c'étoit le fruit des habitudes que Cook avoient données à son équipage, et aux réglemens qu'il avoit fait exécuter avec soin.

Nous venons de voir dans ce troisième et dernier voyage de Cook, différens comptoirs et divers établissemens russes; les uns sont situés au

nord-ouest de l'Amérique, les autres à l'extrémité de l'Asie. Pour mieux connoître cet empire, nous terminerons ce volume par une description rapide de la Russie, et par un tableau de cette nation intéressante, jadis peu connue, peu redoutée, mais faisant sentir aujourd'hui son influence dans le systême politique de l'Europe. Cet empire placé à environ quatre cents lieues de la France, est le plus vaste de notre hémisphère, puisqu'il a dix-neuf cents lieues d'étendue d'occident en orient. Voisin de la Suède et du Danemarck, il l'est encore de la Perse, du Japon, de la Chine, de la côte nord-ouest de l'Amérique, et il est à remarquer qu'il peut commercer avec ces divers états sans traverser d'autre territoire que le sien. Six mers baignent les côtes de cet empire immense; six mers lui ouvrent des débouchés et des relations de commerce avec les peuples les plus éloignés. Du côté d'Archangel, les Russes ont l'océan Septentrional et la mer Blanche; du côté du Danemarck et de la Suède ils ont la Baltique; du côté de la Perse, la mer Caspienne; depuis 1783, du côté de la Crimée, ils ont la mer Noire; et enfin, du côté de la Chine, du Japon et du nord de l'Amérique, ils ont l'océan Oriental. Le 18e siècle a vu cet état immense sortir, pour ainsi dire, des mains de son créateur; l'Europe attend

aujourd'hui en silence l'usage qu'il fera de ses forces.

Mrs Jean George Gmelin, Henri Storch et John Carr, nous fourniront des détails précieux sur ces contrées. Le médecin Gmelin a resté en Sibérie depuis 1733 jusqu'en 1743; Storch a écrit sur la Russie en 1796, et John Carr en 1804. Nous avons profité aussi de la description du Kamtschatka, donnée en 1755 par Krachenin-nikoff, qui a enrichi son ouvrage des recherches de Steller; nous avons enfin consulté le voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche, fait en 1761; celui de Lesseps, qui a parcouru ces contrées en 1787 et 1788; et ceux faits par le professeur Pallas en 1773 et 1794; mais, obligés de nous restreindre pour ne pas passer les bornes de cet Ouvrage, nos recherches se sont réduites aux faits les plus avérés et les plus importans.

La Nature divise la Russie en deux parties très-inégales, par la chaîne des monts appelés *Ourals*, ou *Urals*, ou *Zimno-Poyas*, qui la traversent du nord au sud. La partie située à l'ouest des monts Ouraliques, est la Russie propre ou européenne : celle qui est à l'orient de ces mêmes monts, est la Russie asiatique, ou Sibérie, qui a environ mille quatre cent soixante-dix lieues d'occident en orient. En 1581, le cosaque Iermak céda au czar Ivan II toutes ses conquêtes

en Sibérie, et le czar les étendit peu à peu jusqu'à l'océan Oriental et aux montagnes de la Chine. Depuis l'an 1650, presque toute cette partie de l'Asie forme une province de l'empire Russe. Tobolsk sa capitale, a été bâtie à quatre lieues et demie de l'ancienne ville qui s'appeloit *Sibir*, d'où tout ce pays a pris le nom de *Sibérie*. Tobolsk est à mille trois cents lieues de Paris. Il y a un archevêque dont le diocèse comprend la plus grande partie de la Sibérie. Au mois de juin on y voit à lire à minuit avec la plus grande facilité, et dans cette saison la végétation y est très-prompte. La groseille est le seul fruit d'Europe qui y réussisse. Selon l'abbé Chappe, une multitude de petits clochers rendent très-imposant l'aspect de cette capitale dans l'éloignement; mais l'illusion disparoît dès qu'on a pénétré dans la ville qui est extrêmement boueuse, même dans sa partie élevée, excepté une partie de l'été. Le plus grand nombre de rues n'ont que des madriers pour pavé. Cette capitale située entre deux fleuves, savoir entre l'Irtich et le Tobol, a été la proie des flammes : elles ont dévoré les maisons de bois, et avoient même gagné les édifices en pierre, bâtis dans la partie supérieure de la ville, où elles n'avoient laissé que les murs. Lorsque M. de Lesseps y est arrivé en 1788, les traces des ravages du feu

commençoient à disparoître, et l'on voyoit déjà sortir de terre les premières assises de quelques maisons et des boutiques toutes reconstruites solidement en pierre. Le sol des environs de cette ville est si bon qu'on ne fait jamais usage de fumier pour l'engraisser; c'est par-tout une couche de terre végétale et noire, d'un ou deux pieds d'épaisseur, qui est si légère qu'on laboure facilement avec un cheval: mais, malgré cette fertilité apparente, le peu de blé qu'on y sème parvient rarement à une parfaite maturité, soit par la durée des hivers, soit par la rigueur du froid, ou par la paresse des habitans. Il y a beaucoup de vaches dans cette ville, et selon Gmelin, la plupart des chats y sont rouges. Le climat de Tobolsk est très-froid: en 1735 le thermomètre de Réaumur y a été observé à 30 degrés au dessous de zéro; ce degré de froid est très-ordinaire, et n'est rien en comparaison de celui que Gmelin et l'abbé Chappe ont observé dans d'autres endroits de la Sibérie. A Jeniseisk, ville située sur les bords de l'Enissei, Gmelin a observé le thermomètre de Réaumur à 40 degrés au dessous de zéro; les moineaux et les pies tomboient et mouroient glacés. Il raconte avoir vu dans cette ville une merveille de la Nature, un nain d'environ deux pieds de haut, âgé de plus de

cinquante ans, et père de cinq enfans vivans. Ce nain buvoit et mangeoit plus qu'un homme de taille ordinaire.

Auprès de Solikamskaïa, ville de six cents maisons bâties en bois, située à l'ouest des monts Ouraliques, et à environ cent cinquante lieues de Tobolsk, Gmelin a observé aussi le thermomètre de Farheinhet à 96 degrés, ce qui répond à environ 57 degrés au dessous de zéro de celui de Réaumur : il affirme encore que le mercure ne se gèle jamais à aucun degré de froid, quand on a eu la précaution de le faire sécher avec soin. M. Chappe d'Auteroche se trouvant en 1761 dans cette ville de Solikamskaïa, située à trois cent soixante-douze lieues à l'est de Pétersbourg, prétend y avoir observé le thermomètre de Réaumur à 70 degrés au dessous de zéro; et il rapporte qu'en 1735, M. de Lisle de l'académie royale des sciences, se trouvant à Jeniseisk en Sibérie, le même froid y a fait descendre le thermomètre de Réaumur à 70 degrés. Comment l'homme peut-il exister sous une pareille température? Ne seroit-il pas permis de révoquer en doute l'exactitude et la précision de ces thermomètres? Cependant des gens dignes de foi, tels que M[rs] de Lisle et Chappe, attestent ces 70 degrés de froid. Selon le fameux Boerhaave, l'homme ne peut supporter 54 degrés de chaleur, et tous les

végétaux et animaux doivent périr à un froid au dessous de 34 degrés : c'est sans doute à des froids aussi rigoureux que ceux dont parlent Mrs Chappe et de Lisle, qu'on doit attribuer les malheurs éprouvés par les personnes qui voyagent en Sibérie. Les hommes et même les chevaux trop éloignés des habitations, sont bientôt frappés de mort. Il arrive aussi très-souvent dans les froids ordinaires, que quelques parties du corps se gèlent : il faut alors les mettre bien vîte dans la neige, ensuite dans l'eau chaude, et les bien frotter avec une étoffe de laine; la circulation du sang se rétablit par ces procédés. Lorsque ces accidens arrivent au visage, il est essentiel d'en être averti, et de le frotter avec la neige; sans cela, on seroit bientôt privé de la partie gelée. Les membres gelés n'ont aucune sensation, et sont plus blancs que le reste de la peau. A Moscow, à Pétersbourg, il arrive aussi très-souvent que lorsqu'une personne sort en hiver, le froid lui fait verser des larmes qui gèlent aussitôt, et restent suspendues aux cils. M. Chappe raconte que son haleine se geloit autour de ses lèvres, et ne formoit qu'un glaçon avec sa barbe qu'il n'avoit pas faite depuis son départ de Moscow. Les journaux attestent que le thermomètre de Réaumur a resté pendant long-tems à Saint-Pétersbourg à 23

degrés au dessous de zéro pendant les mois de janvier et de février 1809. Il est descendu à 30, et même on l'a observé, dit-on, un moment à 33 degrés. Le froid étoit si violent que les corbeaux tomboient morts dans les rues de cette capitale. Le thermomètre de Réaumur y descend ordinairement pendant l'hiver, de 17 à 30 degrés, et Gmelin assure qu'il y fait presque aussi froid qu'à Tobolsk : il prétend encore que, sauf un trajet par terre d'une vingtaine de lieues, on peut arriver de Tobolsk par eau jusqu'aux frontières de la Chine. Tobolsk a beaucoup d'habitans. Il y en a un quart à peu près qui sont tatares mahométans, les autres sont russes, et presque tous exilés ou fils d'exilés. Tout y est à si bas prix, selon Gmelin, qu'un homme y vit très-bien pour soixante-six livres par an; aussi la fainéantise, mal très-ordinaire en Sibérie, y est portée au suprême degré. On y trouve bien des ouvriers en tout genre, mais il est très-difficile de les faire travailler, parce qu'en se mettant à l'ouvrage pendant deux heures, ils gagnent de quoi vivre pendant une semaine. La même paresse, la même abondance régnoient dans tous les environs de Tobolsk, du tems de Gmelin : en 1734, auprès de Tara, ce voyageur n'a payé que seize sous un esturgeon de cinq pieds de longueur.

Il est possible qu'on le payât plus cher aujourd'hui, et il est vraisemblable que les vivres ont augmenté de prix à cause de la multiplication du numéraire. Tara est une petite ville au sud-est de Tobolsk : le peuple y est peu nombreux, parce qu'en 1722, Pierre I[er] fit exécuter sept cents habitans qui avoient refusé de lui prêter serment de fidélité. On vit dans cette ville tout à fait à la sibérienne : la plus grande nécessité peut seule engager au travail, et au contraire, on n'y laisse échapper aucune occasion de boire. Selon Gmelin, les filles publiques et les gens sans nez ne sont pas rares à Tobolsk. Ce voyageur n'a vu nulle part autant de gens défigurés que dans cette ville. Le froid ne peut en être cause, puisqu'il n'est guères plus vif qu'à Pétersbourg où presque tous les habitans ont leur nez : il faut donc, selon Gmelin, l'imputer à la maladie vénérienne.

Il y a en Sibérie plusieurs bourgs entourés d'un rempart de bois : on les nomme *Slobodes* dans la province de Tobolsk. La guerre des tatares consiste en courses qu'ils font à cheval : il suffit, pour s'en préserver, de s'entourer d'un retranchement que leurs chevaux ne puissent franchir.

La Sibérie est une plaine immense qui s'incline imperceptiblement vers la mer Glaciale ;

elle s'élève un peu dans sa partie méridionale, où de hautes montagnes la séparent de la Chine. Ce pays offre le contraste le plus frappant, et la plus grande variété dans ses productions naturelles; ici, des hautes montagnes; là, de vastes plaines. En général, les parties centrales et méridionales de cette vaste région jusqu'à la Léna, sont d'une fertilité incroyable, tandis que le reste du pays n'offre que des déserts inhabitables. Depuis le 60e degré de latitude jusqu'à la mer Glaciale, il n'y croît que de la mousse et des broussailles. Ces marais même seroient inaccessibles, si l'hiver éternel qui règne dans ces contrées ne les couvroit de glaces.

Le climat de la Russie varie à raison de son étendue. Quand on a midi à l'occident, on a près de minuit à l'orient; quand le printems commence dans une partie de cet empire, une autre éprouve toutes les rigueurs de l'hiver: ici, le chameau altéré traverse des déserts brûlans et arides; là, le renne court avec rapidité sur des monceaux de neige, sous lesquels il cherche une mousse rare. Le Samoïède dort dans sa cabane quand les jours sont courts et nébuleux, tandis que son concitoyen le Kirguise ou Kirgis, qui habite au sud-ouest de Tobolsk, fait paître ses troupeaux sous un ciel toujours serein.

On peut diviser la Russie en trois régions;

la région froide ou septentrionale, depuis le 57e jusqu'au 78e degré; la tempérée ou centrale, depuis le 50e degré jusqu'au 57e; enfin la chaude ou méridionale, depuis le 42e et demi, jusqu'au 50e degré. Cette différence de climat, cette variété dans les productions et dans la manière de vivre, dont ne jouit en Europe aucun autre gouvernement, fait que cet empire possède dans la plus grande abondance toutes les choses de première nécessité, et même la plupart de celles qui servent à nos besoins factices. On est sûr d'y trouver, ou de pouvoir s'y procurer aisément tout ce que la Nature fait naître sous ces différens climats.

La région septentrionale ne jouit, dans plusieurs contrées, que d'un été très-court qui souvent même ne mérite pas le nom de cette saison : sa durée est rarement plus de trois mois. Une expérience confirmée par des observations réitérées, a démontré que les contrées situées à l'orient éprouvent un froid beaucoup plus vif que celles qui sont à l'occident, quoique sous la même latitude. Il est certain aussi que les grains et les légumes que l'on récolte dans les gouvernemens de Pétersbourg, et de Vibourg capitale de la Finlande russe, ne réussissent point en Sibérie dans les lieux situés au même degré de latitude. Dans ces contrées, l'hiver y dure ordinairement huit

huit à dix mois, et on a vu qu'il y est extrêmement rigoureux. Selon Gmelin, la mer Glaciale, ou mer de Sibérie, qui reçoit l'Oby, la Léna, l'Enissei, ne dégèle que lorsque l'Enissei dégèle à son embouchure, c'est à dire, vers le 15 juin. On trouve sur les côtes de cette mer une quantité immense de bois flotté : ce sont toujours des mélèzes, des cèdres, des sapins. Dès que la fin d'août approche, on ne peut pas être certain qu'il se passera un jour sans que la mer gèle : elle ne gèle jamais plus tard que le 1er octobre, et souvent plutôt. Durant l'été, le ciel y est presque toujours serein, le tonnerre rare, et on y connoît à peine les éclairs ; en automne il y règne des brumes continuelles : l'hiver y est la saison des aquilons, et les tempêtes y sont très-fréquentes. On a en juin les jours les plus chauds, mais quelquefois de la neige. Le flux et le reflux sont peu considérables dans cette mer, et depuis le commencement d'octobre jusqu'à Noël, il y a beaucoup d'aurores boréales dont plusieurs sont magnifiques. Quelquefois ces météores, ces rayons de lumière ne se déploient qu'en pétillant, en sifflant, et en faisant le bruit du plus grand feu d'artifice. Les habitans en ont peur : ils disent alors que la troupe furibonde passe. En 1685 on voulut creuser un puits auprès de Iakoutsk, ville située non loin

des rives de la Léna, et l'on trouva la terre gelée au mois de juillet, jusqu'à treize toises ou soixante-dix-huit pieds de profondeur. Selon Gmelin, les sources y sont rares, et plus on approche du pôle, plus le défaut de sources augmente. Il arrive aussi très-souvent qu'un froid subit rend les eaux épaisses comme une bouillie, et les congèle presqu'à l'instant. Selon l'abbé Chappe, la Sibérie est inculte depuis la ville d'Ilimsk jusqu'à la mer de Kamstchatka. Ilimsk est au nord du lac Baikal et d'Irkoutsk; presque tout le sol de cette partie immense de la Sibérie est aride, inculte et désert : on y transporte bien du blé de la Russie d'Europe, mais en petite quantité, à cause de la longueur des chemins et de la difficulté de nourrir les chevaux. Cependant en Sibérie, comme par-tout ailleurs, les hivers ne sont pas toujours aussi rigoureux; les chaleurs même pendant l'été y sont quelquefois assez fortes, et la végétation y est prompte. Selon M. Chappe d'Auteroche, en 1761, le 19 juillet, le thermomètre de Réaumur est monté à Tobolsk à 26 degrés $\frac{3}{4}$ au dessus de zéro. Si dans quelques contrées de la Sibérie les habitans manquent de grains, de fruits et de légumes, d'autres productions précieuses les en dédommagent; de vastes forêts sont remplies d'animaux qui leur servent de nourriture, et dont

les peaux sont par-tout très-recherchées. Les eaux contiennent aussi une grande variété de poissons, de cétacées, et les montagnes recèlent dans leur sein, des minéraux et des métaux précieux. Selon Gmelin, un jeune homme qui vient dans ce pays y trouve un maître qui lui donne une part de la chasse, et avec une bonne conduite, il peut faire en quelques années une espèce de fortune.

La région centrale ne jouit pas à la vérité au nord d'un été d'une longue durée, mais la chaleur du soleil dans les grands jours y accélère la maturité des végétaux. Cependant l'hiver y est toujours rigoureux, surtout dans les contrées montagneuses, ainsi que dans la partie méridionale de cette région en Asie. A Moscow, par exemple, et dans les environs, les rivières commencent à geler au milieu ou vers la fin de novembre; elles s'ouvrent en mars ou au commencement d'avril. Cette partie de l'empire étant la plus élevée et la mieux cultivée de toute la Russie, l'air y est pur et sain; elle est aussi la plus riche en productions de toute espèce : la plupart de celles dont la Russie fournit le reste de l'Europe, sont tirées de ces climats.

Dans la région méridionale l'hiver est doux et très-court; l'été y est souvent brûlant. On n'y trouve pas la même fertilité que dans la plupart

des contrées centrales, mais on y trouve les meilleures espèces d'arbres fruitiers, la vigne, des simples, et des productions végétales que le luxe et la médecine ont rendu nécessaires.

Dans la Crimée, appelée autrefois *Chersonèse taurique*, et où, selon Pallas, d'après un dénombrement fait avec soin, on n'a trouvé en 1800 que cent vingt mille individus de tout sexe, de tout âge, et tous tatars : le climat est sujet à beaucoup de variations. Le printems s'y annonce quelquefois dans les premiers jours de février; quelquefois aussi les rigueurs de l'hiver qui a commencé dès la fin d'octobre, s'y prolongent jusqu'au commencement d'avril, mais communément c'est au mois de février que le plus grand froid se fait sentir. En été, la température y varie quelquefois le même jour de 10 à 12 degrés, et pendant plusieurs années consécutives les étés y sont souvent si chauds, si secs, qu'on voit les sources tarir, et le thermomètre de Réaumur y monte alors à l'ombre à 29, 30 et 31 degrés au dessus de zéro. On y remédie par des canaux pratiqués avec intelligence, et qui distribuent les eaux des rivières.

La saison la plus agréable dans la Crimée est le printems, qui règne ordinairement depuis le commencement de mars jusqu'à la fin de mai. La campagne alors, toute entrecoupée de jardins,

offre un coup d'œil enchanteur par le contraste d'une verdure naissante, avec des touffes nombreuses de roses rouges et blanches, et la couleur éclatante des fruits de toute espèce. A ces beautés de la Nature, se joint encore le spectacle animé de nombreux troupeaux de chèvres, de moutons à grosse queue, de chameaux, qui descendent des montagnes ou qui paissent dans les plaines. L'automne, époque où les pluies tombent en abondance, est la saison la plus nuisible à la santé. les fièvres intermittentes y dégénèrent souvent en maladies mortelles. Le lin, le tabac et toutes les espèces de grain prospèrent dans ce pays. Les arbres fruitiers à pepins y donnent de très-bons fruits, ceux des arbres à noyaux sont médiocres ; l'olivier et le figuier participent à cette médiocrité; ils y sont tous sauvages : le noyer y acquiert une grosseur prodigieuse. Les articles d'exportation de la Crimée consistent en grains, sel, peaux et laine. Le prince Potemkin a ajouté cette belle province à l'empire de Russie; aussi Catherine II avoit conféré à cet illustre favori le nom de *Taurien*, en l'honneur de sa conquête de la Crimée. Il paroît que le savant Pallas y a fixé son séjour.

La Russie est coupée et bornée par de grandes montagnes. Les Lapones russes s'étendent entre la Baltique et la mer Blanche, au delà du

60me degré de latitude, et les lacs Ladoga et Onega y prennent leur source. Les montagnes de la Tauride s'élèvent insensiblement des plaines de la Crimée jusque sur le rivage de la mer Noire. Le mont Caucase s'étend de l'est à l'ouest, entre la mer Caspienne et la mer Noire. C'est auprès du Caucase qu'habitent les Circassiens, dont les femmes sont si célèbres par leur beauté. *Voyez* le tome III de cet Ouvrage, page 125. Les monts Ourals, nommés par les anciens, *Riphées*, et de nos jours *Zimno-Poyas*, monts primitifs, dont le sommet est de granit, séparent l'Europe de l'Asie. Ces monts Ouraliques ont plus de trois cent milles d'étendue du midi au nord, dans toute la largeur de la Russie. Outre la grande variété de pierres précieuses qu'on y trouve, on y exploite des masses considérables d'aimant, d'or, de cuivre et de fer. Ce dernier métal est si abondant dans l'empire, qu'il y est un article d'exportation. L'aimant est d'un brun couleur de fer, il est dur et compacte, fait feu avec le briquet : il y a de ces pierres d'aimant qui peuvent peser trois cents livres. Quoique couvertes de mousse, elles attirent un couteau à plus d'un pouce de distance, et ce qui est exposé à l'air a plus de force magnétique que ce qui est dans la terre. Les montagnes de la Sibérie méridionale font partie de cette longue chaîne de rochers immenses qui s'étendent dans

l'intérieur de l'Asie, et qui, depuis 1650, servent de barrière à l'empire de Russie pour le séparer de la Chine. On trouve aussi dans toutes ces montagnes, du beurre de pierre, ou alun jaune, gras et mou, qui à l'air devient dur et blanc.

On divise ces montagnes de la Sibérie en différentes parties, à cause de leur grande étendue: ces montagnes sont aussi très-variées dans leurs productions. Les mines de Kolyvan dans les monts Altais, entre les fleuves Irtych et l'Enissei, sont les plus riches en or et en argent : elles sont le Potosi de la Russie. Gmelin dit que tout le pays compris entre l'Irtych et l'Oby, est rempli de mines très-riches, et il est persuadé que quelque ardeur que l'on apporte à leur exploitation, il s'écoulera plusieurs siècles avant que l'on ait épuisé ce trésor. Les monts Baikals n'ont pas été visités suffisamment, ceux d'Okhotsk, du Kamtschatka, sont aussi presqu'entièrement inconnus : ceux-ci forment deux branches, dont l'une passe aux îles Kuriles ou Kouriles, et dans celles du Japon; l'autre passe au nord de l'Amérique, à côté des îles Aleutiennes et aux Renards. Du côté de la Léna en Sibérie, il y a des montagnes qui occupent environ sept à huit lieues de long, et perdent peu à peu leur hauteur; elles présentent l'apparence des ruines d'une

grande ville, et les arbres qui croissent entr'elles augmententla beauté du spectacle. Ces montagnes ont la forme de colonnes de grès, de marbre rouge veiné, de pierres de plusieurs couleurs, et dans les intervalles on trouve de bonne mine de fer.

Les fleuves les plus remarquables de la Sibérie, qui prennent leur source dans ces montagnes, sont l'Ob ou Oby, la Léna, la Kolima, l'Anadir, l'Irtych, l'Enissei, etc. L'Oby, la Léna, l'Enissei coulent toujours du sud au nord jusqu'à la mer Glaciale. Excepté ces chaînes de montagnes, la plus grande partie de l'empire consiste en plaines dont quelques-unes ont une étendue extraordinaire; plusieurs étant privées de bois et d'eau, sont peu propres aux travaux de l'agriculture : on nomme ordinairement *steppes* ou *déserts*, les plaines incultes, quoiqu'on désigne souvent sous la même dénomination toutes celles qui ont une vaste étendue, quelles que soient leurs propriétés naturelles. Les plus grands déserts sont au nord près des côtes de la mer Glaciale, dans les gouvernemens d'Archangel, de Vologda, de Tobolsk et d'Irkoutsk : ce dernier se trouve auprès du lac Baikal. On trouve aussi des steppes ou déserts au midi, aux environs de la mer Noire, de la mer Caspienne et dans les gouvernemens de la Tauride et du Caucase. Les

déserts du nord sont ordinairement marécageux et couverts de bois, les autres sont souvent arides, dépourvus de forêts, et le sol est même imprégné de sel : la steppe d'Astrakan est la plus remarquable par son aspect pittoresque. La tulipe, la giroflée, l'astragale, la renoncule, et beaucoup d'autres fleurs y étalent leurs couleurs riantes. Selon Pallas, les plus belles asperges du Globe y croissent spontanément, et la hauteur extraordinaire des bruyères y décèle toute la richesse du fonds de terre. Astrakan est une grande ville, dont on évalue la population à soixante-dix mille ames. En 1787, un incendie y consuma mille maisons. Des pareils accidens y arrivent fréquemment, parce que toutes les maisons sont bâties en bois.

Selon M. Chappe, la Russie n'est, pour ainsi dire, qu'une vaste plaine depuis Pétersbourg jusqu'à Tobolsk.

Plusieurs fleuves considérables se jettent dans la mer Glaciale. L'Ob ou Oby est regardé comme le plus grand fleuve de la Russie, il est très-poissonneux : sorti du lac Altaï, il traverse les gouvernemens de Kolyvan et de Tobolsk dans un cours de plus de trois milles *verstes*, ou lieues de Russie. La lieue de France contient environ quatre verstes un quart de Russie. L'Enissei prend sa source sur les frontières du pays des

Mongols, et après avoir arrosé la Sibérie l'espace de sept cent cinquante lieues, il se jette dans la mer Glaciale. La Léna sort des monts Baikals, son cours est de plus de cinq cents verstes. L'Anadir et l'Amur ou l'Amour se précipitent dans l'océan Oriental. Le Volga dont le cours est de plus de quatre mille verstes, se divise en soixante-cinq bras, et verse ses eaux dans la mer Caspienne auprès d'Astrakan. Deux fleuves remarquables portent leur tribut à la Baltique. La Duina ou Duna, qui passe près de Riga, et se jette dans cette mer, et la Neva qui, après un cours de soixante verstes, traverse Pétersbourg, et se jette dans le golfe de Finlande. Plus au nord, la Dwina se jette dans la mer Blanche, à sept lieues d'Archangel.

On trouve encore en Russie les lacs les plus considérables de l'Europe : pour abréger, nous ne citerons que les plus remarquables; le Ladoga et le Baikal. Les Russes donnent au dernier le nom de *Mer* : sa longueur est de cent vingt-cinq lieues, et sa largeur depuis quatre jusqu'à sept. Le Baikal commence à geler vers Noël, et à dégeler vers le mois de mai : ce lac contient du bitume et des matières sulfureuses. Au sud de ce lac est la ville de Sélenghinsk, qui a cent cinquante et une maisons; et un peu plus au sud encore, sur une montagne, est le village de Kiœkta ou Kiachta, qui depuis 1727,

sert de limite, et sépare la Russie de l'empire de la Chine. A cent vingt toises de Kiœkta est un autre village chinois. Entre les deux hameaux, mais plus près du village chinois, on voit deux colonnes de bois d'environ trois pieds de hauteur, et des gardes qui empêchent de part et d'autre qu'on ne franchisse les limites de ces deux empires, les plus populeux du Globe. Les Russes ont établi à Kiœkta deux bains publics, une brasserie, un cabaret et une maison marchande. Le village chinois consiste dans quatre rues parallèles : tout y pàroît très-propre, et les Chinois ont dans leurs chambres des tuyaux de chaleur qui se courbent plusieurs fois sous un banc qui leur sert de siége, de lit et de table. Le commerce des Russes y consiste en draps, fourrures, cuirs et toiles : les Chinois y apportent du damas, du velours, du tabac, de la porcelaine, du thé, sucre et gingembre; ils ne font presque plus de cas aujourd'hui du *gin-sing* ou *ginseng* du Canada, qu'ils payoient autrefois au poids de l'or. Cette plante dont le nom signifie *la vie de l'homme*, et à laquelle ils attribuent une vertu aphrodisiaque, leur a été portée en si grande quantité qu'elle y est tombée en discrédit.

Lord Makartney, que nous avons vu (1) arriver

---

(1) Tome III, pages 375 et 386.

en Chine en qualité d'ambassadeur, est venu au delà de la grande muraille qui sépare cet empire de la Tartarie. Il prétend qu'à mesure qu'on s'éloigne de Pékin, et qu'on avance dans la Tartarie, la température devient plus froide, les chemins sont plus raboteux, les montagnes moins richement parées; les arbres n'y croissent que sur le côté de ces montagnes qui font face au midi, encore sont-ils rabougris : les autres côtés n'offrent que des arbrisseaux et des brins d'herbe; les ours, les loups, les tigres même se multiplient, dit-on, dans ces contrées. L'élévation de cette partie de la Tartarie est telle que dans quelques endroits elle est de quinze mille pieds au dessus de la mer. Au milieu de ces montagnes est la vallée de Ge-Hol, où l'empereur de la Chine vient résider pendant l'été. Ce palais s'appelle *le Séjour de l'agréable fraîcheur*, et le parc, *le Jardin des arbres innombrables*. Voyez, sur ce bel endroit, le tome v, page 93.

La Russie est divisée aujourd'hui en cinquante gouvernemens, dont quinze dans la partie septentrionale, vingt-sept dans la centrale, et huit dans la méridionale. Le nombre de toutes les villes de l'empire peut être porté à douze cents. Il y en a cinquante de capitales où les gouverneurs résident, et deux cent quarante de

district; mais la plupart de ces dernières sont mal peuplées. On évalue la population totale de l'empire à trente-six millions. John Carr la porte à quarante millions. La plus grande partie de cette énorme population est dans la Russie européenne. Les cinq gouvernemens de Perm, d'Oufa, de Kolyvan, de Tobolsk, et d'Irkoutsk en Sibérie, n'ont guères que deux millions et demi d'habitans. Le nombre donc des habitans dans la partie européenne, est à peu près quatorze fois plus considérable. Le gouvernement qui contient le plus grand nombre d'habitans, est celui de Moscow; on y compte 1,139,000 ames: ceux de Vibourg en Finlande, d'Archangel, de Kolyvan et de la Tauride, sont les moins peuplés. La plus forte population de l'empire se trouve entre le 49 et 58ème degré de latitude-nord. Il n'y a, dans le gouvernement de Tobolsk, par mille carrés, que sept habitans, et trois dans celui d'Irkoutsk: celui-ci se trouve auprès des frontières de la Chine. Cependant, selon M. Storch, la population de cet empire doit s'accroître rapidement; car le nombre annuel des morts n'étant année commune, dans toute la Russie, que de 623,000, celui des naissances s'élève, année commune, à 1,385,000. On y redoute moins la petite vérole depuis l'an 1756, époque où l'inoculation y a été introduite: Lady Mon-

tague avoit porté cette coutume en 1721, de Constantinople à Londres.

Quelque considérable que soit l'ancienne nation Russe, elle ne forme cependant qu'une foible partie de la population de l'empire. Aucun autre état sur la terre n'offre peut-être un si grand mélange, une telle variété de langues, de religions, de mœurs et d'usages ; cependant, Russes et Tatars, Allemands et Mongols, Finnois et Tongouses, quoiqu'à des distances immenses, tous paient tribut au même czar, tous sont unis par la même constitution. Quoique l'origine des nations se perde dans la nuit des tems, M. Storch croit pouvoir assurer qu'il n'existe que quatre races primitives de ces différens peuples. Ces quatre races sont les Slaves, les Mongols, les Tatars et les Finnois : ces derniers ont habité de tout tems les lieux marécageux et couverts. Ils se donnent entr'eux le nom d'*habitans des marais*. Les Russes, qui sont la nation dominante, descendent des Slaves, connus des Romains sous le nom de *Scythes*, de *Sarmates*. Il est vraisemblable que la Pologne, la Prusse, la Lithuanie et la Russie, ont été les lieux les plus anciennement habités par les Slaves. Peu de tems après leur premier établissement dans ces contrées, ils eurent à combattre les Danois ou Norwégiens, appelés par les Russes *Varaigues*,

et connus en France, par leurs ravages, sous le nom de *Normands*. Les premières expéditions maritimes de ces habitans de la Baltique, datent de l'an 516 de l'ère chrétienne.

La réunion d'un aussi grand nombre de peuples dans un seul et même empire est sans doute extraordinaire, et le mélange de tant de nations différentes offre un spectacle intéressant à tout observateur philosophe : on y trouve en effet toutes les nuances, tous les développemens progressifs de l'homme social. Quel espace immense entre l'homme sauvage, uniquement occupé de son existence animale, et celui qui est parvenu au plus haut degré de civilisation ! Quelle différence entre la sale tannière du Samoïède, et les palais somptueux qu'on admire à Pétersbourg ou à Moscow ! Entre la fronde, la flèche des sauvages, et les armes et l'artillerie formidable de nos troupes de ligne ! Quel contraste entre la figure plate, large, jaune et sans barbe de la plupart des Orientaux de la Sibérie, et le vif incarnat des peuples d'origine russe.

Les contrées les plus septentrionales de la Russie, et celles qui sont le plus à l'orient, ont été si maltraitées par la Nature, qu'à l'exception de quelques pommes de terre qu'on y trouve, l'existence des habitans de ces régions dépend quelquefois de ce qu'on leur apporte des autres

gouvernemens. Cet inconvénient inévitable est allégé cependant par les fleuves, par les canaux navigables, par les grandes routes, par le commerce intérieur qui s'accroît toujours, et il est à remarquer que depuis les côtes de la Baltique jusqu'à celles de l'océan Oriental, le négociant peut transporter ses marchandises sans être assujetti à presque aucune visite. Le gouvernement a pris d'ailleurs de sages mesures; il a établi dans la plupart des grandes villes, des magasins publics où la classe indigente trouve à un prix modéré les objets de consommation les plus indispensables, tels que la farine et le bois. La couronne n'en retire jamais que les avances de son capital, et ces sages réglemens sont dûs à Catherine II; aucun souverain peut-être dans ces derniers tems, ne s'est occupé de l'accroissement de la population de son empire avec autant de zèle que cette impératrice. Dès le mois de décembre 1762, elle fit publier un manifeste par lequel elle invitoit tous les étrangers à venir dans ses états, et où elle leur promettoit de grands avantages. D'un autre côté, elle chercha à atténuer, par tous les moyens possibles, le penchant de ses peuples pour les liqueurs fortes, penchant qui leur est commun avec tous les habitans du Nord, mais qui est très-nuisible à la population. Par l'ukase de Catherine,

Catherine, le trésor impérial prête sans intérêt aux fabricans qui viennent en Russie, l'argent dont ils ont besoin pour construire des maisons, et pour acheter des bestiaux. Dix ans après seulement, toutes ces avances doivent être remboursées au trésor public, et dans trois termes. Ces colons sont exempts du service civil et militaire; leur nourriture, leurs frais de voyage leur sont payés par le gouvernement : on leur assure la plus grande liberté de culte, le droit de vendre et d'exporter pendant dix ans leurs productions, sans payer des douanes; ils peuvent établir des marchés, des foires, sans être assujettis à aucune imposition : leurs enfans peuvent même sortir de la Russie, mais ils doivent alors verser au trésor impérial la cinquième partie de la fortune qu'ils ont acquise dans l'empire, quand ils n'y ont séjourné que cinq ans, ou moins de tems; et la dixième seulement, quand ils y ont resté depuis cinq ans jusqu'à dix. Les avantages de cette invitation ont attiré en Russie une foule d'étrangers, surtout d'Allemands et quelques Français. Leurs manufactures les plus florissantes sont à Sarepta, ville fondée par les frères Moraves. On voit leurs marchandises courir déjà toute la Russie, et ils en ont des dépôts considérables à Revel et à Pétersbourg.

Par une autre sage politique, les criminels

sont relégués dans les parties tempérées de la Sibérie, dans ces contrées où la terre fertile, mais inculte, n'attend que la main de l'homme pour donner ses trésors. On donne d'abord à ces exilés, à l'époque de leur arrivée, quelque argent, des matériaux; et pendant les trois premières années, on leur distribue encore abondamment les vivres qui leur sont nécessaires. Si on réfléchit, dit Pallas, témoin oculaire de ces colonies, qu'il n'y a pas deux siècles que la Sibérie étoit presque un désert, absolument inconnu et moins habité que le nord de l'Amérique, on s'étonnera avec raison du nombre des habitans russes qui excède aujourd'hui celui des naturels du pays.

Le code pénal russe ne punit guères par le grand *knout* que les délits graves qui ont rapport à la société, tels que l'assassinat. On élève le criminel en l'air, par le moyen d'une poulie fixée à une potence, et d'une corde attachée aux deux poignets liés ensemble; on place une poutre entre les jambes attachées de même, et on en place une seconde en forme de croix au dessous de l'estomac : en élevant le criminel dans cet état, ses bras se disloquent quelquefois; on lui applique ensuite des coups de lanière de cuir sur les reins qui sont toujours tailladés chaque fois. Les bourreaux rendent ce supplice plus ou moins

cruel par la manière dont ils l'exécutent. Lorsque quelqu'un est condamné à mort, ils le font mourir à volonté, d'un seul ou de plusieurs coups de fouet, ou de knout. On dit que les criminels sont aujourd'hui rarement condamnés à ce supplice. Les nobles sont privés de leurs biens, envoyés en Sibérie; et les gens du peuple enchaînés comme des galériens, et condamnés aux mines ou aux autres travaux publics. L'exil en Sibérie porte avec soi une sorte de réprobation; presque tout le monde fuit un exilé; on n'ose point avoir avec lui aucune espèce de liaison. Les moins malheureux sont ceux qui ont la permission d'entrer en service chez les Russes; ils vivent du moins avec les humains. L'abbé Chappe en a vu en Sibérie qui étoient chez des marchands, remplis d'égards pour ces infortunés. Outre le supplice du grand knout réservé aux grands coupables, il y a encore le knout ordinaire, beaucoup moins cruel, qui consiste à recevoir quelques coups de knout. Selon M. Chappe, celui-ci ne déshonore pas, parce que tout le monde court le danger de cette peine : il ne faut, pour la subir, qu'une intrigue de cour. Ce voyageur cite Mme Lapouchin, une des plus belles femmes de la cour de l'impératrice Elizabeth, condamnée par cette souveraine à recevoir le knout : on lui arracha la

langue immédiatement après; elle fut envoyée ensuite en Sibérie, et rappelée de son exil en 1762, par Pierre III. Les batogues, qui sont des coups de baguettes qu'on applique à nu sur les épaules du coupable, sont regardées en Russie comme une simple correction de police que le militaire emploie vis à vis du soldat, la noblesse envers ses domestiques, et ceux à qui elle confie son autorité envers tous ceux qu'ils commandent.

En 1788, M. de Lesseps, revenant en France pour porter le journal du voyage de l'infortuné Lapérouse, a rencontré auprès de Iakoutsk, sur les bords de la Léna, des malfaiteurs exilés qui étoient condamnés à faire le service de la poste, c'est à dire, à traîner les bateaux d'une station à une autre : ils partagent ce travail avec les chevaux. Lorsque le bateau s'engrave, le forçat succède à la bête, et ce sont toujours les pas les plus difficiles qu'il lui faut franchir.

Si nous jetons un coup d'œil sur les principaux peuples de cet empire, nous verrons que les Polonais, qui ont la même origine et à peu près la même langue des Russes, ont aussi la même conformation; la différence de leur costume est cependant très-frappante : les Polonais en général, sont grands, forts, et ont beaucoup d'embonpoint; leur physionomie est ouverte et

douce, leur taille bien proportionnée; ils ont seulement le cou plus gros que les autres peuples de l'Europe. Les hommes de tous les états portent des moustaches, se rasent la tête de manière qu'il ne leur reste qu'une touffe de cheveux sur le sommet. Les femmes de cette nation sont très-belles ; elles ont, dans le nord, une juste réputation de beauté; leur taille est svelte; elles ont le pied petit, joli, et de très-beaux cheveux. Celles du bon ton sont communément habillées à la française; les autres ont une espèce d'habit de cheval, mais des plus galans; au lieu de coiffure, elles ont un bonnet à la dragonne : cet ajustement sied admirablement à celles qui sont bien faites. Elles aiment la société et les plaisirs; ceux de l'amour y sont peu connus, et la danse polonaise est leur principal amusement : les danseurs font un cercle aussi grand que la salle le permet, et chacun tourne avec sa compagne au son d'une musique ordinairement assez triste.

La Pologne est assez peuplée. Les terres appartiennent aux nobles qui en distribuent une certaine quantité aux paysans qui sont leurs esclaves ; le paysan retire tout le fruit des terres qui lui ont été données, mais il est obligé de travailler avec ses bœufs et ses chevaux, quatre jours de la semaine, soit à labourer les terres du

seigneur, soit à faire les autres ouvrages domestiques. Chaque seigneur a son fermier et un sous-fermier : celui-ci conduit souvent les esclaves du seigneur, le fouet à la main, ainsi que des chevaux, et il les traite de la même manière. Quand un esclave n'a pas été exact à l'ouvrage, on le couche par terre, le dos tout nu ; un esclave le tient par la tête, un autre par les pieds, pendant qu'un troisième lui met le dos tout en sang avec un fouet appelé *kantzouk*. Tandis que les hommes sont occupés aux terres, les femmes vont accommoder le chanvre du seigneur, elles font la lessive, les autres travaux de leur sexe ; et en cas de mécontentement, on leur donne aussi le kantzouk. Selon M. Chappe, il est impossible de se soustraire à la tyrannie en se sauvant du village, car les seigneurs voisins renvoient bien vîte ceux qui prennent la fuite. Le principal revenu de ces nobles consiste en blé, en beurre et en miel. On remarque que les Polonais ont une souplesse extrême dans les membres, comme les Russes, et leurs gestes dans la conversation sont très-animés. La petite vérole y fait des ravages affreux parmi le peuple ; souvent ceux qui n'en périssent point, restent défigurés, et on ne voit nulle part en Europe autant d'aveugles qu'en Pologne, excepté ceux qui le sont devenus par *la plique* ; tous les autres

ont perdu la vue par la suite de cette cruelle maladie. La plique est un mal contagieux et endémique en Pologne, depuis l'an 1387 : il est occasionné par une humeur visqueuse et âcre, qui a son siége dans la lymphe, et qui en se développant passe dans les cheveux, et les colle d'une manière si singulière qu'il est impossible de les démêler ou de les peigner; quelquefois aussi, cette humeur se fixe dans les ongles des mains et des pieds : les sudorifiques et les bains de vapeur sont les meilleurs remèdes contre cette maladie. Elle est si commune parmi le bas peuple polonais, qu'elle y est dans la proportion de deux et trois sur dix individus. Les animaux mêmes du pays qui ont de longs poils en sont atteints. On ne sera pas étonné de voir la Pologne attaquée de plusieurs maladies cruelles et malignes qui respectent les Russes, si on fait attention qu'elles sont occasionnées par de vastes et nombreux marais qui rendent l'air mal sain, par la disette d'eau bonne à boire, et par la manière de vivre mal propre de la plus grande partie des habitans.

Quant aux Tatars, ces peuples se divisent en tant de branches, leur manière de vivre est si variée, même dans cet empire, que plusieurs peuplades ne portent plus que le nom de leurs anciens compatriotes; par exemple, les Tatars

qui se sont jadis établis en conquérans dans les vastes déserts de la Sibérie, sont devenus aujourd'hui, ou de véritables Russes, ou des bâtards de tous les peuples voisins : nous en ferons connoître quelques-uns. Cependant, parmi les Tatars proprement dits, ceux de Kazan, d'Astrakan et de Crimée, ont conservé même à l'extérieur leur caractère national.

Le nom de *Tatar* ou *Tatare* a donné lieu à deux conjectures : les uns disent que son origine est turque, parce que les Tatars sont d'origine turque; d'autres soutiennent que ce nom vient des Chinois, qui appellent indistinctement tous leurs voisins *Tata* ou *Ta-dsé.* La première opinion est la plus généralement adoptée. La vraie patrie des Turcs ou Tatars est dans le pays situé à l'orient et au nord de la mer Caspienne. Un véritable Tatar est maigre, d'une taille moyenne, sa tête est ovale, son teint basané, mais souvent frais et animé; sa bouche est petite, ses yeux noirs, petits, mais très-expressifs; il a les cheveux brun foncé, les dents fermes et blanches; en général les Tatars sont très-bien faits; ils ont un air doux, modeste, et de la grace dans leurs mouvemens; ils sont civils, affables, et renommés pour leur fidélité. Un simple coup frappé dans la main des Tatars, est un lien plus fort pour eux, que tous les sermens des Euro-

péens. Parmi les femmes il y a peu de beautés, mais leur physionomie est ouverte et agréable; la fraîcheur de leur teint annonce la santé, et la juste proportion de leurs membres leur donne des charmes qui ne sont pas communs, même en Europe : elles portent ordinairement des bas de toile. Un Tatar ne donne ordinairement sa fille en mariage que pour une somme d'argent, ou une certaine quantité de bétail, et il ne la laisse sortir de la maison paternelle que lorsque le prétendu l'a payé. Le véritable Tatar a un extérieur noble et dégagé. Quelle transition de la belle forme des Tatars à la bizarrerie des Kalmoucks? Ceux-ci sont ordinairement d'une taille médiocre, et ont peu d'embonpoint; mais leur visage est si plat que l'on reconnoît le crâne d'un Kalmouck entre mille autres. On les distingue surtout à la petitesse de leurs yeux. Les angles de l'œil sont étroits, et s'étendent près du nez et des tempes. Le nez est petit et écrasé, le menton long et mince, les lèvres épaisses. Leur barbe croît très-tard, et ils en ont ordinairement peu. Leurs dents sont blanches et bien rangées. Leur teint est d'un rouge brun ou jaunâtre, mais leurs cheveux sont très-noirs. Leurs genoux deviennent cagneux, parce qu'ils montent souvent à cheval. Ils ont les étriers forts courts, le carquois à la droite, et l'arc à la gauche. La

plupart ont l'odorat et le goût émoussés, tandis que leurs autres sens sont très-fins. Les femmes ont la même conformation; on remarque cependant qu'elles ont la peau plus belle et la taille plus petite. Les hommes ont presque tous de longues robes, des bonnets ronds rouges, bordés de fourrures, et couronnés d'une houppe jaune : ils ont aussi, comme les Chinois, les cheveux coupés, excepté une touffe qui leur pend par derrière. Tous les Tatars en général sont vigoureux, robustes, et leur manière de vivre, leur frugalité, leur propreté les garantissent de la plupart des maladies contagieuses. Ils sont presque tous circoncis, et changent rarement de religion. Quelques-uns cependant sont baptisés. Ceux qui professent le culte de Mahomet, ont annuellement deux cent cinq jours de jeûne, où ils doivent s'abstenir de toute nourriture, tant que le soleil est sur l'horizon. Ils restent quelque tems dans leurs mosquées, la face prosternée contre terre, se relèvent à moitié, et puis se prosternent de nouveau; ils prient Dieu au lever, au coucher du soleil, avant et après leurs repas. Leurs jours d'abstinence finis, lorsqu'ils ont des provisions, ils mangent quatre fois par jour : leur nourriture ordinaire est l'orge; ils le mangent un peu rôti; mais, lorsqu'ils veulent se régaler, ils le font cuire de nouveau dans une

poêle, avec un peu de beurre. La chair de poulain est la plus délicate à leur goût, mais ils ne peuvent toujours en avoir; et souvent ils sont si peu difficiles pour leurs repas, que Gmelin leur a vu tirer du feu des morceaux de viande presque pourris : ils les mangeoient de grand appétit. Le thé est leur boisson favorite. Plusieurs Tatars font aussi en été de l'eau de vie avec du lait de jument, qu'ils font aigrir dans une espèce d'outre : cette eau de vie est forte, mais a contracté souvent dans l'outre une mauvaise odeur; ils la consomment sur-le-champ. Selon Gmelin, les Tatars de Kazan s'habillent à la russe, ainsi que leurs femmes, mais ils se font raser la tête, et plusieurs se taillent la barbe en pointe. Au lieu de poêles, ils ont deux cheminées dans chaque chambre, une pour la cuisine, l'autre pour se chauffer : leurs chambres sont toujours propres. Ils y ont toujours des bancs larges et bas, sur lesquels il y a un tapis plus ou moins beau, selon l'aisance du maître. Au lieu de vitres, ils employent la tunique extérieure d'un veau. Ces membranes étendues sur les châssis, transmettent assez de lumière. Il est d'usage parmi eux d'offrir aux mariés, pendant la cérémonie du mariage, des pains de sucre, à titre de présent de noces. On les coupe en morceaux sur des assiettes; les plus gros sont mis à part

pour les prêtres, le reste est distribué aux assistans. Ces noces durent quelquefois trois jours. La veille de la noce, une troupe de femmes et de filles se rendent chez la mariée pour pleurer sa virginité, comme c'est la coutume en Russie, parmi le peuple. Il est encore d'usage en Sibérie, que lorsqu'une femme tatare a assassiné son mari, elle soit enterrée toute vive. Selon Gmelin, les cimetières tatars auprès de Tobolsk, sont des emplacemens carrés ou hexagones, entourés de haies, et contenant une ou plusieurs tombes. Ce terrain dans l'intérieur est planté de bouleaux, et souvent ils placent devant ces sépulcres de longues perches semblables à des mâts, au sommet desquelles ils suspendent un arc. Les Tatars mahométans lavent leurs morts avant de les ensevelir, et les femmes et les hommes rendent ce devoir aux personnes de leur sexe. Ils ne laissent point entrer le mort dans la mosquée, car elle seroit profanée par la présence d'un cadavre : on le porte dans une bière, à l'entrée de la mosquée, où l'akoune, ses prêtres et les assistans disent quelques prières, et on le transporte ensuite au cimetière qui est toujours hors des villes. La fosse n'est jamais faite à prix d'argent; c'est une œuvre pie à laquelle tous les assistans doivent travailler : elle est dirigée vers la Mekke, et assez profonde pour qu'un homme

étant assis, sa tête ne dépasse point la surface de la terre. Les Tatars croient que lorsque ceux qui ont accompagné le convoi sont environ à quarante pas du tombeau, deux anges y descendent, éveillent le mort, l'interrogent sur sa vie, sur ses mœurs, sur sa foi; le mort se lève et s'assied durant cet interrogatoire : c'est pourquoi la fosse est assez profonde pour qu'un homme y soit assis.

Selon Gmelin, dans la province de Tobolsk et dans quelques autres endroits de la Sibérie, aux mois de juin et de juillet, presque tous les habitans sont sujets à une tumeur contagieuse, qui commence par une tache de trois lignes de large, se manifeste indistinctement sur toutes les parties du corps, est de couleur blanchâtre, et en quatre à cinq jours devient grosse comme le poing. Cette maladie, quelquefois mortelle, est connue en Russie sous le nom de *tumeur pestilentielle*, et est cependant bien différente de la peste : son traitement en est une preuve; il consiste à percer la tumeur, à appliquer ensuite sur la plaie du tabac, du sel ammoniac, avec un cataplasme émollient. Il faut depuis deux jours jusqu'à sept, pour que la tumeur et la dureté soient dissipées. Dans les mêmes mois, les chevaux sont sujets à une épidémie à peu près semblable : la poitrine et les parties sont, dans ces

animaux, plus sujettes à ces abcès. Les Tatars en général s'établissent loin des villes, et les Russes fort près. En 1734, Gmelin a vu près de Tara, et non loin de Tobolsk, un petit prince tatar qui veilloit sur tous les Tatars de cette contrée : c'étoit un homme de sens. Gmelin lui ayant fait voir par hasard une boussole, le prince lui dit que l'aiguille aimantée se dirigeoit vers la grande *poutre* de fer, placée à l'un des bouts de la terre, et qui s'élève jusqu'à une petite étoile. Gmelin a vu un autre prince tatar du côté du lac Baikal.

On trouve par-tout en Sibérie un grand nombre d'anciens tombeaux tatars : quelques-uns de ces antiques monumens ont beaucoup d'apparence, et sont entourés de grosses pierres longues et équarries. Au milieu est le tombeau, qui n'a presque jamais que six pieds de profondeur. On y trouve rarement tous les os du squelette, mais on y trouve des garnitures de harnois, des étriers de fer, de petits pots, des cachets, quelquefois des idoles et des ossemens de cheval, très-souvent des ceintures, des bracelets d'or ou d'argent, des pendans d'oreilles d'or, où il y a une grosse perle : les petits pots d'argent ronds, avec ou sans couvercles, sont les vases les plus communs ; les plus rares sont ceux qui sont plats ; il y en a qui sont dorés, et d'autres d'or

pur : on les trouve toujours auprès de la tête du squelette, qui est tournée à l'orient. Excepté les vases, tous les ustensiles sont placés au pied du squelette, et du côté gauche. Lorsque le corps a été brûlé, on trouve souvent parmi les cendres, de l'or en petits bâtons : le fossoyeur qui accompagnoit Gmelin, s'étoit plus attaché à ces derniers monumens qu'aux autres, parce qu'il y trouvoit plus d'or et d'argent en petits bâtons.

Les Iakoutes établis aujourd'hui, selon M. Storch, en Sibérie, sur les deux rives de la Léna jusqu'à la mer Glaciale, ont la même langue et l'extérieur des Tatars : ils se sont soumis aux Russes en 1620, et en 1750 ils payoient les impositions à raison de quarante mille hommes en état de porter les armes. Selon M. de Lesseps, qui les a observés en 1788, leur principal mets est une bouillie épaisse de farine de seigle et d'eau, dans laquelle, après l'avoir tirée du feu, ils versent de l'huile de poisson. La quantité qu'ils en mangent m'a fait frémir, dit M. de Lesseps. Comme ils sont très-gros mangeurs, un cheval rôti disparoît aussi en peu d'heures entre un petit nombre de convives, et ce qui renferme le sac de l'animal n'est pas même un morceau dédaigné parmi eux. Les souris et les marmottes flattent aussi leur goût. Après avoir écorché une souris, ils la mettent à

une petite broche de bois, et la tiennent devant le feu. Dès qu'un endroit est un peu bruni, ils le coupent et le mangent. Leur pays est si froid, que la Léna commence à charrier dès le mois de septembre. Gmelin l'a vu charrier le 19 septembre, en 1736. Il y avoit à cette époque des glaçons de plus de deux pieds d'épaisseur. Les habitans du pays en font un usage très-avantageux. Comme leurs fenêtres ferment mal, ils prennent des morceaux de glace bien purs, de la grandeur de la fenêtre; on les place par dehors, on les arrose d'un peu d'eau, et la fenêtre est faite : ces glaces interceptent beaucoup de lumière, et il est remarquable que lorsque le soleil brille, les chambres sont plus obscures, mais le froid s'y fait peu sentir. La rivière de la Léna passe à quelque distance d'Iakoutsk : elle a auprès de cette ville, près de trois lieues de largeur, et est très-poissonneuse. Les eaux du voisinage gèlent en hiver. Ainsi, lorsqu'on veut avoir de l'eau, il faut l'envoyer chercher assez loin. Gmelin a remarqué avec plusieurs officiers qui étoient avec lui dans ce pays, que la glace fondue de cette rivière communiquoit au thé un goût et une couleur plus agréables. Il faut observer seulement de la faire fondre sur un feu clair, qui ne fume pas.

Le climat d'Iakoutsk ne convient nullement

au

au blé; on ne l'y a jamais vu venir à maturité : l'orge y mûrit quelquefois. La terre cependant y est noire, grasse, fertile en bouleaux, et telles sont en Sibérie les marques du meilleur terroir; mais c'est en vain qu'il est de bonne qualité, il ne peut produire nulle part sans une chaleur suffisante : à la fin de juin, il est très-souvent gelé dans ce pays à trois pieds et plus de profondeur. Iakoutsk a été fondé vers l'an 1661 : après Tobolsk, c'est une des villes les plus considérables de la Sibérie. Outre plusieurs édifices publics, il y a neuf cent trente-neuf maisons bien bâties en bois. Le goût pour l'ivrognerie et pour la paresse est très-commun dans cette ville. Selon Gmelin, excepté les Tongouses, tous les peuples de la Sibérie regardent la fainéantise comme leur bonheur suprême. Le 28 septembre, il faisoit à peine jour dans Iakoutsk à neuf heures du matin. Dès qu'il tomboit de la neige, on ne pouvoit se passer de lumière, et vers deux heures après midi, lorsque le ciel étoit pur, on revoyoit les étoiles.

Les Tongouses sont originaires de la Sibérie, et ils n'ont fait autre fois qu'un même peuple avec les Tatars Mancheoux ou Monjoux : ce sont des princes de cette nation qui occupent aujourd'hui le trône de l'empire de la Chine. Ces Tatars y règnent aujourd'hui sous le nom

Tsing : c'est la vingt-deuxième des dynasties qui ont occupé le trône de la Chine depuis environ l'an 2205, avant Jésus-Christ. L'empereur Kang-hy, qu'en 1716 le Gentil a vu à Pékin régner avec tant de gloire, ce prince si justement célèbre même en Europe par son amour pour les sciences et pour les arts, qui est mort à Yven-Ming-Yven le 20 décembre 1722, et qui, en descendant au tombeau, a emporté avec lui les regrets des peuples de son empire, étoit Tatar Mancheoux. Selon M. Storch, les Tongouses sont ordinairement bons, obligeans, vifs, courageux, avides d'honneur et de gloire, et remplis de droiture. Ils se nomment entr'eux *boies*, c'est à dire *hommes*. Les vastes déserts dans lesquels ils errent, s'étendent de l'occident à l'orient au delà de la Léna, depuis l'Enissei jusqu'à l'Amour. Leur boisson ordinaire est le thé fait avec du lait ou du beurre : pendant l'été ils font, ainsi que les Mongoliens, de l'eau de vie avec le lait de vache ou de cavale; mais ils la font dans des chaudrons de fer. Tous les alimens leur sont bons, lait, fromage, bœuf, cheval, loup, renard, ours, cerf, marmotte; ils mangent tout avec un égal plaisir. Ils sont d'une taille médiocre, souples et bien faits; leurs yeux sont petits et vifs, ils ont le nez bien proportionné; leur barbe est rarement épaisse, et ils en ont

très-peu ; leurs cheveux sont noirs ; ils ont l'ouie très-bonne, et la vue perçante ; ils se tracent sur le visage, des figures bleues ou noirâtres ; cette opération est très-douloureuse, selon Gmelin, parce qu'ils font entrer de la suie dans la peau avec une aiguille. Lorsque l'air est chaud, les hommes et les femmes ne gardent dans leurs habitations que leurs culottes. Leurs femmes ont l'extérieur agréable. Quoique sujets à peu de maladies, ils parviennent rarement à un âge avancé ; leurs prêtres sont leurs médecins. Ils ont une espèce de lama, comme les peuples du Thibet. *Voyez* tome VII, page 301. Leurs uniques occupations sont la chasse et la pêche : non loin des rives de la Léna ils prennent beaucoup de zibelines. Lorsque les Russes les attaquèrent pour les subjuguer, ils montrèrent plus de courage que les autres peuples de la Sibérie. Selon le dénombrement de 1766, on comptoit douze mille Tongouses qui payoient tribut à la Russie.

Gmelin dit avoir vu très-souvent d'autres Tatars remplis de confiance pour leurs *kamms*. Ces kamms sont des fourbes, des prétendus sorciers qui invoquent le diable avec un tambour magique ; ils font des momeries et des grimaces épouvantables en battant leur tambour. D'autres Tatars placent leur confiance dans leurs *cha-*

manes : ceux-ci, selon Gmelin, portent une robe de cuir parsemée de ferrailles, de griffes d'aigle et de hibou. Les ferrailles rendent cet habit infernal extrêmement pesant, et font un bruit horrible, parce que les chamanes les agitent en se promenant autour du feu. Le diable est toujours censé les instruire de tout ce qu'on leur demande, et toutes leurs paroles sont pour plusieurs Tatars, des vérités incontestables; des princes même de cette nation paroissent souvent en être persuadés. Gmelin a rencontré aussi assez souvent des femmes qui faisoient le métier de sorcières. Presque tous le Sibériens croient, selon Gmelin, que, lorsqu'un homme est malade, le diable lui a enlevé l'ame, et que, lorsqu'elle n'est pas rendue promptement, le corps meurt. Quand le loup a dérobé une brebis, il ne se montre pas au berger : il en est de même, selon les Tatars, d'un diable qui a pris une ame. Dans ce cas, un chamane l'appelle inutilement.

Les cosaques du *Don*, ainsi nommés, parce qu'ils habitent les rives de ce fleuve qui se jette dans la mer d'Asow ou d'Azof, selon M. Storch, tirent leur origine des Russes de Novogorod. Ils se sont mêlés à des Tatars qui ont adopté la religion grecque et la langue russe. Depuis l'an 1579, ils jouent un grand rôle dans les forces militaires de l'empire du czar. Le nombre

de ceux qui étoient en état de porter les armes en 1764, étoit d'environ trente mille. Connus par leur bravoure, ils forment d'excellentes troupes légères, cherchant toujours à harceler l'ennemi dans sa retraite. Ils sont coiffés d'un feutre de velours rouge à forme pyramidale, et vêtus d'un petit manteau écarlate ceint d'un baudrier auquel sont attachés des pistolets. Leur fusil est en bandoulière sur leurs épaules, et ils ont une lance haute de quinze à dix-huit pieds, verticalement appuyée sur leur étrier. Leurs chevaux sont petits et de mauvaise mine, mais ils passent néanmoins pour être très-vifs et très-vigoureux. Les cosaques ont formé diverses colonies; on en voit sur les rives du Volga, sur les bords de la mer Caspienne, et à l'embouchure de l'Oural. Le Don ou le Tanaïs est le même fleuve.

Les Moscovites, ou les véritables habitans de la Russie, les Russes d'origine sont forts et vigoureux. Leur taille varie beaucoup dans plusieurs contrées. Cependant ils sont plutôt au dessus qu'au dessous de la grandeur médiocre, et généralement ils sont bien proportionnés; il est rare d'en voir de contrefaits, ce qui provient sans doute de l'ampleur de leur habillement, et de ce qu'ils font beaucoup d'exercice. Quoiqu'il soit aisé de distinguer les Russes à leur extérieur,

des autres peuples de l'Europe, il est cependant difficile d'assigner les traits nationaux de leur physionomie, parce qu'en général ces traits sont rarement expressifs. Cependant les principaux et les plus caractéristiques sont les suivans : la bouche petite, les lèvres minces, les dents blanches et très-belles, de petits yeux, le front étroit ; la forme du nez est très-variée, en général il est petit et un peu retroussé ; la barbe est presque toujours très-forte ; la couleur des cheveux est de toutes les nuances, depuis le brun foncé, jusqu'à la couleur rousse, mais il est rare qu'ils soient tout à fait noirs. Le caractère de la physionomie est sérieux et doux ou rusé. Les Russes ont l'ouie fine et la vue bonne : leurs autres sens sont plus ou moins émoussés, suivant la manière de vivre, et la rigueur du climat. La marche et les mouvemens du corps ont une vivacité caractéristique et souvent passionnée. Les gens même de la campagne ont une certaine souplesse qui leur donne une sorte de grace : il est impossible de les surpasser en prestesse et en agilité. On remarque en général les mêmes traits dans les femmes, mais ils sont plus délicats, et quelquefois plus nobles. La peau fine et un teint frais sont, suivant les idées du peuple Russe, les premiers attributs de la beauté, et en effet, les femmes russes ont la peau

d'un plus vif incarnat que dans les autres pays ; mais malheureusement on n'emploie nulle part le fard avec autant de profusion qu'en Russie, même dans la dernière classe du peuple. Comme la taille des femmes n'est gênée ni par des corps ni par des lacets, elle excède les proportions que les Européens ont fixées pour marquer une belle formation. L'usage très-fréquent des bains peut encore influer sur cet embonpoint.

La plupart des filles russes sont nubiles à douze et treize ans : elles se baignent souvent. Le bain de vapeur tient immédiatement à la manière de vivre du peuple Russe. On y porte les enfans, et les femmes y accouchent. Le bas peuple se baigne au moins une fois par semaine. Ces bains sont dans de mauvaises maisons de bois, où le thermomètre de Réaumur monte de 32 à 40 degrés au dessus de zéro. Quelquefois même sur le plus haut gradin la chaleur y est, selon M. Chappe, de 60 degrés. Ces bains de vapeurs sont les mêmes des Lapons et Finnois, dont nous avons parlé page 302 de ce volume. On voit très-souvent des personnes sortir en sueur de ces bains, et aller se précipiter dans la rivière. Les Russes envisagent ces transitions subites de l'extrême chaleur à un grand froid comme un moyen infaillible de donner du ton à la fibre et au systême nerveux ; aussi la plupart des bains

sont placés ordinairement auprès d'une rivière : quand ils en sont éloignés, ils se jettent alors des seaux d'eau froide sur le corps, ou ils se roulent dans la neige. Selon John Carr et Chappe, les Russes sont si fort accoutumés à ce genre de bains qu'ils n'occasionnent jamais aucune scène de libertinage, quoique les hommes et les femmes s'y trouvent pêle-mêle. Ils font aussi usage des tiges de bouleau, munies de leurs feuilles.

La constitution physique des Russes est excellente, et leur humeur est gaie : ils sont endurcis à toutes les incommodités. Selon M. Chappe, il n'est pas rare de voir en Russie des petits enfans presque nus, jouer sur la neige, par un froid rigoureux. Leur manière de vivre est simple. En Russie comme en Sibérie, il est plus ordinaire de sécher la viande à l'air qu'à la fumée : lorsqu'elle n'est pas trop vieille, elle n'a point mauvais goût; mais après deux mois seulement, elle devient insupportable pour ceux qui sont habitués à la viande fumée, et celle-ci préparée à notre manière déplaît au peuple Russe, à cause du sel auquel il n'est point accoutumé.

Selon l'abbé Chappe, toute la nation se nourrit très-mal en Russie, surtout depuis Moscow jusqu'à Tobolsk. On trouve cependant sur toute cette route tout ce qui est nécessaire à la vie,

excepté le pain et le vin. Le gibier et le poisson y abondent. Le paysan mange rarement de la viande de boucherie, et encore moins de gibier ; sa principale nourriture est le poisson. Avec neuf ou dix sous, on est sûr d'en avoir assez pour nourrir toute une famille pendant plusieurs jours. Le climat de la Russie, quoique rigoureux, est sec et sain. Les habitans du Midi ne sauroient se faire une idée des beaux jours d'hiver qu'on a souvent dans le Nord ; ils ignorent quel air bienfaisant on y respire : c'est un vrai baume dont on se sent pénétré, on ressent une aise inexprimable, on acquiert des forces nouvelles, et pour ainsi dire, une nouvelle vie. Le ciel y est d'une sérénité admirable; les étoiles, beaucoup plus brillantes que dans le midi de l'Europe, se détachent beaucoup mieux sur le profond azur du firmament. Aussi les Russes résistent long-tems à la faim et à la soif. Combien de fois le soldat russe n'est-il pas obligé de traverser des déserts arides, où il ne trouve pas même de l'eau, sans aucune autre nourriture que du biscuit sec ? Il montre toujours dans les camps la valeur la plus intrépide. Le Russe est vivace, il est doué d'un principe de vie peu commun dans les autres nations : il n'est pas rare de rencontrer des centenaires vigoureux dans toutes les classes du peuple, l'état de soldat excepté.

Sans l'abus des liqueurs fortes, le nombre en seroit bien plus considérable. Pour ébranler cependant un fardeau, ou le porter dans un autre lieu, on remarque qu'il faut toujours en Russie beaucoup plus de bras qu'ailleurs. A la bourse de Saint-Pétersbourg, par exemple, on a vu quelquefois un matelot anglais faire une chose que trois Russes n'exécuteroient qu'avec peine.

La plus affreuse de toutes les maladies, la peste a exercé ses ravages dans cet empire. Elle a régné à Moscow en 1654 pendant trois mois, et n'a disparu entièrement qu'entre le 12 et le 25 décembre de ladite année. Plus d'un siècle après, le 17 décembre 1770, elle est revenue désoler cette ville. Sur environ vingt mille maisons habitées à Moscow avant la peste, on en comptoit six mille, dont les personnes qui les habitoient avoient été attaquées par ce terrible fléau, et trois mille où elles avoient toutes péri. Douze mille cinq cent soixante-cinq personnes furent soignées dans les hôpitaux, ou dans les maisons de quarantaine. On ne déclara la ville saine et purgée que le premier décembre 1772; et pour se préserver désormais de semblables malheurs, le gouvernement a établi trois lazarets sur la frontière de la Turquie. Chacune de ses maisons de quarantaine a un directeur, avec les médecins et les troupes nécessaires.

Selon M. Richter, qui a résidé près de dix ans dans cette ancienne capitale de la Moscovie, la population de Moscow est de deux cent mille ames; mais les nobles qui viennent l'habiter pendant l'hiver, avec une foule de valets de chambre, de laquais, cochers, etc., la font monter, dans cette saison, à trois cent mille. Les rues de cette ville sont mal pavées, mais généralement assez larges et bien aérées : elles vont la plupart en montant et en descendant, parce que la ville est bâtie sur plusieurs collines. Les maisons n'ont communément qu'un seul étage; elles sont surchargées d'ornemens d'architecture, de statues, de vases, surtout de colonnes, et sont souvent entrecoupées par des jardins qui contribuent infiniment à la salubrité de l'air. On entre dans cette ville par douze portes différentes : on y compte vingt-trois ponts bâtis, tant sur deux fleuves qui la traversent, la Moscwa et la Jansa ou Jausa, que sur le Neglinaya ou Neginnaja, foible ruisseau qui serpente entre ses murs. Au confluent de ces deux fleuves, on voit la maison des Enfans-Trouvés, monument moderne, rempli de goût, et où les enfans sont reçus à toute heure du jour et de la nuit. Moscow offre un contraste rare qui le distingue des autres grandes villes de l'Europe : on y voit de misérables cabanes à côté des palais

magnifiques. C'est un mélange de flèches, de dômes, de palais, de tours, à côté de simples cabanes. Il n'y a qu'un théâtre à Moscow, mais la salle en est vaste et magnifique. On y a réuni une redoute capable de contenir plusieurs milliers de personnes. Il y a trente slobodes ou faubourgs. Comme dans tout le Nord, il n'y a que deux saisons à Moscow, l'été et l'hiver. L'été n'a presque aucun agrément dans cette ville : dans les longues journées de juin et de juillet, on est accablé durant le jour par la chaleur, et on souffre, en quelque façon, du frais pendant la nuit. Il n'y a d'autre ressource que d'aller à la promenade; on va dans les parcs des châteaux impériaux, où il faut avoir la précaution d'y porter des vivres quand on veut y manger; et on va aussi à Kouskowoy, à Astanknie et à Petrows-Koy, admirer les parcs des comtes Rasumofsky et Scheremetiew : celui-ci est propriétaire des deux premiers qui sont charmans; ses jardins surpassent même, par la variété des agrémens, ceux de la cour. M. de Scheremetiew y donne quelquefois des fêtes délicieuses, avec spectacles, illuminations, bals, et des feux d'artifice où les Russes excellent; les rafraîchissemens y sont même servis avec profusion. L'art a tout fait à Kouskowoy; à Astanknie, c'est la Nature : sa situation est heureuse et tout

à fait romantique. Les jardins publics de la ville les plus fréquentés, sont ceux du château d'Orlow et de Packow. Le premier mai est regardé à Moscow comme le premier jour d'été. Tout le monde, ce jour-là, se précipite dans le bois des Faucons, peu éloigné de la ville; il est à peu près à la distance de Paris au bois de Boulogne. Tout le luxe des voitures est étalé pour aller respirer dans ce bois singulièrement animé par des joueurs de gobelets, de sauteurs et de marchands de comestibles. Les amusemens de l'hiver sont des courses de traîneaux, des concerts, des bals, la formation de montagnes de glace, et le jeu. Dans cette saison, le ciel est presque toujours d'une sérénité admirable. La noblesse passe la belle saison à la campagne, dans des châteaux magnifiques; elle y réunit les agrémens du théâtre, des concerts, des bals et des chasses de toute espèce. Moscow ne tient plus que le second rang parmi les villes de l'empire; Pétersbourg en est aujourd'hui la capitale.

Selon John Carr, quiconque observera le peuple Russe avec impartialité, n'hésitera pas à prononcer qu'il est doué du meilleur naturel qui existe sur la terre. Il endure les imprécations, le mépris et souvent les mauvais traitemens de son supérieur sans murmurer. Aucun être sous le ciel, ne manifeste en même tems

plus de gaieté. Ses chansons nationales le récréent par-tout où il se trouve. Dans toutes les occasions où un Allemand se mettroit à fumer pour charmer son ennui, un Russe se met à chanter. Un Russe, de quelque condition qu'il soit, même de la plus commune, peut, en présentant un œuf dans sa main, aborder et saluer la plus belle et la plus grande dame de l'empire, fût-ce même sa souveraine, s'il a le bonheur de la rencontrer se promenant à pied dans les rues ou dans les jardins. Un œuf, dans l'opinion des Russes, a quelque chose de sacré. Parmi les présens qu'on se fait en Russie les jours de fête, il faut distinguer les œufs de Pâques : ils sont en verre ou en porcelaine, et ornés de jolies peintures. On les offre souvent dans une corbeille de biscuit.

Les notions religieuses de ce peuple sont assez singulières. Il est fanatiquement attaché aux pierres, au bois, à la brique de ses églises; il n'admet cependant aucune intolérance, il croit miséricordieusement que tous les hommes iront dans le ciel, mais que les Russes y auront les meilleures places. Ils professent la religion chrétienne du rit grec, observent assez rigoureusement leur carême; mais dans la semaine appelée *Maslinitsa* qui le précède, le peuple ne cesse d'être ivre, et se livre à toute sorte d'excès. Ils

ne reconnoissent point la primauté du pape; ils n'ont plus de patriarche depuis Pierre le Grand, qui le remplaça en 1719. Les évêques, les archimandrites ou abbés, et les moines, jouissent de toutes les richesses du clergé. Tous les moines de Russie sont de l'ordre de saint Basile, dont ils doivent suivre la règle. Les évêques sont soumis au célibat; les simples prêtres sont tous mariés et pauvres. On les appelle aussi *popes*, et ils doivent épouser une vierge avant leur consécration. Le casuel fait presque tout le revenu de ceux qui possèdent des cures, et il est insuffisant pour leur donner une existence honnête, parce que les paroisses sont trop nombreuses. Chappe prétend que le clergé du second ordre aime un peu trop à boire l'hydromel et l'eau de vie; ce qui lui attire peu de considération dans la société. Saint André et saint Nicolas sont les saints des Russes : chaque particulier place l'image du saint auquel il a dévotion à l'endroit où il se met à l'église, et croit seul pouvoir lui adresser ses prières. Chaque famille russe a encore dans sa maison une chapelle où est le patron de la famille : ils le regardent comme le dieu tutélaire de la chaumière. Ils y placent aussi l'image qu'ils ont reçue en mariage, et garnissent cette chapelle de petites bougies de six à sept pouces de hauteur, sur trois ou quatre

lignes de grosseur. Les plus opulens y suspendent une lampe, et certains jours, toutes ces bougies sont allumées, et brûlent même toute la nuit; ce qui occasionne souvent des incendies. L'emploi d'instrumens de musique est défendu dans les églises grecques; les siéges y sont proscrits. L'empereur et l'impératrice ne jouissent pas, selon John Carr, de la faculté d'avoir une tribune séparée. Presque tous les étrangers qui résident à Pétersbourg se plaignent de l'incommodité des cloches des églises grecques; elles sont très-bruyantes : leur sonnerie et leur carrillon durent des heures entières. Ils enterrent leurs morts dans les faubourgs, et Catherine II défendit toute espèce de convoi pendant le jour. L'hymne qu'ils récitent avant l'inhumation des corps est bien propre à convaincre l'homme de sa fragilité, de sa foiblesse et du néant de sa grandeur. En voici quelques strophes.

« Qu'est-ce que la vie? Une fleur, une ombre, la vapeur ou la rosée du matin. Approchez, et contemplez cette fosse! où sont maintenant ces formes enchanteresses? que sont devenues la fraîcheur et la beauté de ce teint de rose? N'attachons donc aucun prix à des biens aussi périssables; nos jours sont si courts, si incertains, etc. » L'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Saint-Pétersbourg, est un monument remarquable, parce

parce qu'il renferme les tombeaux des souverains de la Russie. A l'un des bas-côtés de cet édifice reposent les dépouilles mortelles de Pierre le Grand, de son épouse Catherine, de Catherine II, etc. De l'autre côté est le tombeau de Paul Ier, mort le 11 mars 1801. Avant Pierre le Grand, le tombeau des czars étoit au centre de Moscow, dans l'église de l'Archange-Michel, située au Krelm, ou la Forteresse, dans un site très-élevé. Il y a dans le Krelm la tour du Grand-Iwan, où on compte jusqu'à vingt-deux cloches, dont la plus grosse pèse quatre cent quatre-vingt mille livres.

Quand les Russes se parlent entr'eux, c'est toujours avec des expressions affectueuses, avec les tendres noms de mon *père*, ma *mère*, mon *frère* ou ma *sœur*, selon le rang, l'âge ou le sexe des personnes avec lesquelles ils conversent. Cet usage est si généralement adopté en Russie, que John Carr assure qu'un de ses amis entendit un jour Paul Ier dire à un ouvrier : « Prends » garde, *mon frère*, la glace est trop mince pour » te porter ». Lorsqu'un inférieur parle à son supérieur, il lui dit, *mon père*. Les vêtemens des Russes sont simples : ils consistent dans une robe de drap qui descend jusqu'aux genoux, et se ferme par devant ; elle est nouée au milieu par une ceinture à laquelle le Russe suspend

sa hache et ses gants. Son pantalon est d'ordinaire de la même étoffe que sa robe. Il chausse de grosses bottes fort pesantes, ou il enveloppe ses jambes de bandages, car il porte rarement des bas; et au lieu de souliers, il a des sandales faites de gros drap, et d'écorce de hêtre ou de tilleul. Ses cheveux sont toujours coupés en rond. Les femmes d'un certain rang sont habillées à la mode de Paris : le costume de celles du commun consiste dans une tunique d'une couleur en général très-apparente, et qui laisse voir les manches de la chemise; les laitières ont un air très-gracieux sous cet ajustement. Lorsque les femmes des artisans sortent, elles couvrent ordinairement l'extrémité de leur bonnet d'un mouchoir de soie qui retombe en arrière : ce costume est celui qu'elles affectionnent le plus. Selon Chappe, les femmes russes changent rarement de linge; et les deux sexes, malgré les deux bains qu'ils prennent par semaine, n'en sont guères plus propres.

Le paysan russe ne doit qu'à lui seul tout ce qu'il a de bon, et ses défauts peu nombreux lui viennent d'autrui. On lui reproche un peu d'astuce. Esclave de son seigneur, il fait partie de son domaine; il est une denrée de commerce : il est souvent vendu comme on vend ailleurs les bestiaux. Souvent même il n'a pas le droit de

choisir le lieu le plus favorable à son genre d'industrie : il ne peut jamais s'éloigner sans permission, et il est obligé à son retour de déposer aux pieds de son maître le fruit de ses travaux. Bien plus, privé du droit imprescriptible de se choisir une compagne, avantage dont jouissent les animaux, il faut qu'il épouse l'objet qui lui est désigné, et à l'époque qui lui est fixée. Aussi, accablé par l'oppression qui le retient courbé vers la terre, il contracte les vices de la servitude. Doublement esclave, puisqu'il l'est de son maître et de l'empereur, on remarque souvent en lui un caractère d'astuce, et il cherche à frustrer son seigneur du montant de ses bénéfices. Les paysans en Russie sont communément dans leurs poêles les jours de fêtes, ou ils restent debout devant la porte, sans faire aucun exercice. L'oisiveté est pour eux le plus grand plaisir, après ceux de l'eau de vie et des femmes. Si un paysan possède quelque argent, il va seul au cabaret, il le dépense et s'enivre dans quelques minutes ; il ne craint plus qu'on lui enlève sa fortune : il néglige l'agriculture ; l'esclave polonais au contraire, moins rusé que le Russe, cultive les terres avec plaisir.

Si telle est en général la triste condition des vassaux en Russie, celle des grands seigneurs est bien différente ; rien n'égale leur luxe et leur

magnificence : on en voit à Pétersbourg qui ont plus de trois cents domestiques et des hôtels magnifiques. Il y en a qui sont encore propriétaires de villes considérables. John Carr cite le comte de Shermboff, qui possède sur la route de Pétersbourg à Moscow la ville de Paulowa, contenant cinq églises et deux mille cinq cents maisons, dont tous les habitans, quoique ses esclaves, le chérissent comme un père. Non loin de là, ce seigneur a fait construire encore une maison de campagne, dont la splendeur et l'étendue rivalisent en quelque façon avec celle du château de Versailles. Plusieurs de ses vassaux ont déjà réalisé des fortunes immenses. Il y en a dont les tables sont servies en vaisselle plate ; les meubles les plus somptueux décorent leurs maisons, et leurs enfans sont élevés par des maîtres étrangers. Il est arrivé à ce prince Shermboff, qui a sous sa dépendance 142,000 esclaves, de perdre en un jour au jeu quatre-vingt mille roubles (1),

(1) Les Russes ne comptent que par *roubles*. Selon John Carr, un rouble vaut environ deux schellings et huit pences anglais, ou environ 3 liv. de France. Le rouble d'argent équivaut à un rouble et vingt-cinq *copeks* en papier, ce qui fait environ 4 liv. 17 s. de France. Trois copeks valent 4 s., et vingt-quatre copeks 1 liv. 12 s. de France. Le rouble qui vaut à Pétersbourg 3 liv., perd au change de Paris, en 1809, 1 liv. 8 s.

c'est à dire, environ 240,000 livres de France. Ne pouvant payer sur-le-champ une somme aussi forte, il a proposé à la personne qui la lui avoit gagnée d'accepter un bien de cette valeur; mais aussitôt que ses vassaux ont été instruits de son dessein, frappés de la crainte d'avoir un autre seigneur, ils ont levé bien vîte entr'eux cet argent, et l'ont porté à ce prince, dont la bienfaisance n'a pas de bornes. La noblesse russe est en général fort dissipatrice, et par conséquent obérée; ses billets s'escomptent souvent à soixante ou soixante-dix pour cent. Ces nobles russes ont des manières qui tiennent beaucoup des Français; ils les surpassent même en politesse, et ils n'en parlent pour ainsi dire que la langue. Scrutateurs adroits du cœur humain, ils savent très-bien qu'à raison de leur situation polaire, on peut douter de leur urbanité, et ils se montrent toujours empressés d'en faire les démonstrations les plus vives: singulièrement affables, leur hospitalité est sans bornes, elle surpasse celle des autres nations. Les nobles justifient beaucoup plus à Moscow qu'à Pétersbourg cette grande réputation d'hospitalité qu'on leur a faite à juste titre: ils l'exercent principalement en été, et à la campagne. A Saint-Pétersbourg, lorsqu'un étranger est introduit dans une maison, on lui fait part des jours

de la semaine où l'on reçoit ses amis, et on le prie d'être du nombre. Cette invitation franche et sincère est rarement répétée. A trois heures précises, on dresse dans le salon une table servie de viandes bouillies, de saucisses marinées, salées et fumées, de bierre, de beurre, de pain et de liqueurs. Ces mets ne sont, comme dans le Danemarck, que l'avant-coureur du dîner que l'on met sur table dans l'ordre suivant : du poisson accommodé à l'huile, et qui est ordinairement un esturgeon suivi de la soupe, d'un nombre d'entrées considérables, d'une foule de plats de rôti, parmi lesquels on distingue du bœuf de l'Ukraine, et d'une quantité considérable de légumes ; vient ensuite la pâtisserie, à laquelle succède le dessert, qui se compose de très-beaux melons, et des fruits d'espalier très-gros, mais sans saveur, parce qu'ils ne sont pas parvenus à leur maturité. La table est couverte d'une grande variété de vins et d'excellente bierre. Le maître de la maison découpe les viandes, et sert les convives à la ronde. La soupe, le café, le chocolat sont souvent servis à la glace. John Carr raconte qu'il étoit un jour à dîner à côté d'une jolie femme née en Russie, de parens allemands. Cette dame lui demanda la salière : *Ne manquez jamais de rire*, lui dit-elle, *toutes les fois que vous offrirez du sel.* C'est une

coutume superstitieuse de la Russie. Le sourire y est regardé comme un charme contre le poison. Le dîner fini, vers cinq heures, chacun fait ce que bon lui semble. Les Russes emploient souvent une heure ou deux à se reposer des fatigues de la journée, dans les bras du sommeil. On se réunit vers les sept heures pour aller au spectacle, au concert, ou à quelqu'autre divertissement public. Après le spectacle, les tables de jeu se repeuplent jusqu'à minuit. C'est l'heure du souper qui ne le cède guères en rien au dîner. Enfin à deux heures on se sépare. Les grands festins se donnent ordinairement au nouvel an, à Pâques, aux jours de naissance. Ces repas sont remplis de gaieté ; les bons mots s'y succèdent comme un feu roulant ; toutes les saillies y sont permises quand elles font rire, et il est extrêmement rare qu'elles soient produites par les vapeurs du vin, parce que la noblesse russe ne fait pas d'excès dans la boisson.

Il arrive très-souvent en Russie que les nobles ne mettent point assez de prudence dans le choix des gouverneurs qu'ils donnent à leurs enfans, de sorte que leur éducation se trouve quelquefois négligée. John Carr prétend avoir entendu dire à un de ces instituteurs choisis si légérement : *L'été je suis garçon boucher à Cronstad, et l'hiver je montre l'anglais au fils d'un noble*

à Saint-Pétersbourg. Les rues spacieuses de cette capitale sont remplies de voitures à quatre chevaux qui courent toujours au galop; car telle est l'allure ordinaire des chevaux en Russie. Un étranger qui veut jouir dans cette ville de quelque considération, doit avoir aussi une voiture à quatre chevaux, pour laquelle on paie deux cents roubles, ou environ six cents francs par mois; autrement il n'est nullement regardé à Saint-Pétersbourg. Les voitures et leurs chevaux destinés à sortir, restent une grande partie du jour dans la cour, ou devant la maison de leurs maîtres : les chevaux se nourrissent dans leurs harnois; le postillon qui est un petit bonhomme en chapeau rond, vêtu d'une grande redingotte, généralement brune et attachée par une ceinture rouge, garde quelquefois vingt-quatre heures ses bottes et ses éperons, il boit, mange et dort sur son cheval; le cocher portant une longue barbe vénérable, et habillé de la même manière, en fait autant sur son siége.

La fondation de Pétersbourg ne remonte guères à plus d'un siècle. On admire dans cette capitale la statue équestre de Pierre le Grand, monument élevé par la magnificence de Catherine II, et le génie de Falconet : la tête de cet empereur est très-belle, elle a été modelée par Mme Collot, amie de l'artiste français; le cheval qui est dans

l'action de monter sur les aspérités d'un rocher de granit, est l'allégorie des obstacles que Pierre, cet homme immense, ce créateur de la Russie, a su vaincre pour élever la Moscovie au rang des plus grands empires. John Carr prétend que ce rocher avoit quarante pieds de long sur vingt-deux de large, et autant de hauteur; il pesoit trois cent mille millions de livres, et les frais de sa translation se sont élevés à quatre cent vingt-quatre mille six cent dix roubles, c'est à dire, environ un million trois cent mille francs. Les Russes ont la plus grande vénération pour la chaumière dans laquelle résidoit Pierre le Grand pendant la fondation de Pétersbourg : elle est située à la gauche du pont de l'Empereur; et Catherine II, voulant protéger ce monument contre les ravages du tems, l'a fait couvrir d'arcades en brique. On raconte au sujet de cette chaumière, que le patron d'un vaisseau hollandais, ayant appris qu'on construisoit Saint-Pétersbourg, résolut de tenter fortune dans cette ville; et, dans l'espoir d'y faire des cargaisons avantageuses, il s'y rendit sur le premier vaisseau qui eût jamais vogué sur la Neva. Pierre le Grand travailloit comme un simple ouvrier, lorsque le navire hollandais passa devant le chantier de l'amirauté, et la fantaisie lui prit de s'en amuser : il ordonna en conséquence de lui

amener ce Hollandais, comme à un simple marchand dont il vouloit jouer le personnage. Pour faire réussir ce stratagême, Pierre se rendit à sa chaumière, avec l'impératrice qui, pour jouer aussi son rôle, se revêtit d'un ajustement fort simple et convenable à la femme d'un marchand. Le Hollandais fut introduit près de l'empereur qui le reçut avec affabilité; Pierre le Grand le fit asseoir ; ils déjeûnèrent ensemble avec une tranche de jambon, et fumèrent ensuite chacun leur pipe. Le patron qui avoit promené ses regards autour de la chambre de l'empereur, commença à croire qu'un homme aussi mal logé ne pourroit jamais lui être utile dans son commerce. L'impératrice entra dans ce moment; le Hollandais qui trouvoit la tournure de la princesse fort agréable malgré son déguisement, la salua en lui annonçant un fromage bien meilleur que ceux dont elle avoit goûté jusqu'alors; il tira ensuite de dessous son habit une pièce de toile, et la pria de l'accepter pour se faire des chemises : *Oh! oh!* s'écria l'empereur, *Catherine, tu vas être aussi belle, aussi fière qu'une impératrice, car de ta vie tu n'as porté de linge comme celui-là!* A ces mots, l'étranger lui demanda un baiser, qu'elle lui accorda avec la plus noble réserve. Le prince Menzichoff, ministre favori de Pierre, entra revêtu des

cordons de tous les ordres, et resta debout, la tête découverte devant l'empereur. Le Hollandais commençant à éprouver la plus grande surprise, Pierre, d'un coup d'œil, invita le ministre à se retirer. *Vous me paroissez avoir de belles connoissances*, lui dit le Hollandais. Ils traitèrent ensuite pour une cargaison; mais, à peine les conditions du marché étoient arrêtées, qu'un commandant de la garde vint demander les ordres de Pierre, et le traita de *Majesté*. Le Hollandais se jeta aussitôt aux pieds de l'empereur, implora son pardon pour les libertés qu'il avoit prises. Pierre le Grand qui rioit de tout son cœur, releva le suppliant, lui fit présent de quinze cents roubles, d'une forte cargaison, et décréta que son bâtiment auroit la liberté d'entrer en exemption de droits dans tous les ports de l'empire tant qu'il seroit en état de naviguer. Cette permission fit la fortune du Hollandais.

Il n'est pas de jardin, ni de bâtiment public où l'on n'étale avec complaisance un ustensile que ce grand homme s'est plu à fabriquer : on y expose le moindre de ses habits, une de ses armes chéries. Un génie contemporain n'excite jamais avec autant de force notre admiration, que celui qui n'existe plus : lorsqu'on contemple les moindres choses d'un homme célèbre,

notre imagination renverse les lois de l'optique; elle grossit d'autant plus l'objet qu'il s'éloigne de nous.

A Moscow, à Pétersbourg on retrouve dans les anciennes familles de négocians, cette race originaire si vigoureuse et si robuste des Moscovites proprement dits. Les marchands surtout de la capitale sont de très-beaux hommes, très-robustes, très-vigoureux; mais l'apparence d'une barbe prodigieuse qui leur descend sur la poitrine, ajoute encore à l'air imposant de leurs formes athlétiques. Cette barbe épaisse et buissonneuse fait l'orgueil et la gloire des habitans de la Russie. Un gentilhomme pour gagner un pari, ayant offert à un Russe, l'un de ses esclaves, deux mille louis et la liberté pour qu'il se privât de sa barbe, le malheureux lui répondit : *J'aimerois mieux renoncer à la vie.* Pierre le Grand avoit voulu supprimer cette barbe, mais il n'a jamais osé : de nos jours, Catherine II, au milieu de ses plus brillantes conquêtes, a témoigné en vain le même désir. Il y a des marchands à Saint-Pétersbourg, surtout ceux qui ont leurs magasins à Gostinnoï-Duor, qui font une recette de vingt-quatre mille livres par jour. John Carr leur attribue en général une patience à toute épreuve, beaucoup d'économie et un peu de finesse : plusieurs ne vivent souvent

que de pain bis et d'un peu de *quouas* ou *kouas*, qui est une liqueur faite avec du seigle ou du froment bouilli dans l'eau. Quelquefois aussi on obtient cette même liqueur en versant de l'eau sur du pain sans levain, qu'on met en fermentation par une chaleur douce. Selon M. Chappe, le kouas est très-clair et d'une couleur jaunâtre; il est plus aigre que du vinaigre, et insupportable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ces négocians cependant s'en contentent : aussi ils amassent des fortunes immenses. A côté de l'hôtel de John Carr résidoit un marchand russe qui dans l'espace de douze ans s'étoit fait, sans nuire à sa réputation, une fortune d'un million sterling, ou vingt-quatre millions. On raconte de Pierre le Grand, qu'une députation de Juifs étant venue lui demander la permission de former un établissement de commerce à Saint-Pétersbourg, il leur répondit : *Mes bons amis, je vous estime trop pour vous accorder cette faveur, car mon peuple est encore plus rusé que vous, et vous seriez sa dupe.*

On admire dans cette capitale, l'espace immense de ses places publiques, la largeur et la longueur de ses rues toutes bien alignées : on n'est pas moins étonné de voir la Neva couverte de vaisseaux de toute forme, de toute grandeur, et les quais formés d'énormes quartiers de granit.

Cette ville renferme des palais magnifiques, et des églises décorées de coupoles peintes et dorées. Enfin, ce qui met le comble à la surprise, c'est le jardin d'été de l'empereur, dont la clôture est formée par la plus magnifique grille de l'Europe. Il reste très-peu de maisons en bois à Pétersbourg, et celles qui n'ont pas encore éprouvé les ravages du tems, se perdent dans la splendeur des édifices qui les entourent. La plupart des maisons sont dans le style italien, couvertes de briques, revêtues de stuc imitant la pierre, hautes la plupart de quatre étages, avec une porte cochère dans le milieu, et de vastes cours dans l'intérieur. L'architecture italienne a été introduite en Russie dès le quatorzième siècle. Aristote de Bologne et d'autres habiles architectes ont commencé à bâtir dans ce goût en dépit du climat. Cette capitale très-justement célèbre, s'agrandit et s'embellit encore annuellement. Cinq cents beaux hôtels qu'on appelleroit ailleurs des palais, ont été bâtis dans la seule année 1803.

La police de cette ville est admirable; il y a cinq cents gardes nocturnes qui y maintiennent l'ordre et la tranquillité. Les femmes publiques demeurent dans un quartier séparé. John Carr en porte le nombre à dix mille. Quelques-unes d'entr'elles sont polonaises, et par conséquent jolies, d'autres allemandes; mais la plus grande

partie vient de la Finlande russe. Le code de l'empire est, dit-on, encore imparfait; plusieurs événemens ont empêché l'exécution du plan conçu à cet égard par Catherine II; mais le dernier sujet a toujours le droit d'appeler des décisions des tribunaux, au jugement suprême de l'empereur.

La félicité conjugale est rarement de longue durée dans ce pays parmi les gens du haut parage, elle n'a ordinairement lieu que pendant un an. Au bout de ce tems les époux se boudent, se séparent, et redeviennent heureux. Comme le divorce n'est pas reconnu par les lois de l'empire, le chemin de Pétersbourg à Moscow présente souvent le spectacle assez singulier de la rencontre des nobles et de leurs femmes, qui tous les six mois se gratifient d'un regard en allant changer de résidence dans ces deux villes pour leur commodité et leur amusement. Cette rencontre est le point de contact le plus proche qui s'établisse entr'eux. On prétend qu'il y a tel seigneur pour qui toute sa terre n'est qu'un vaste *harem*. Dès qu'une rose s'épanouit dans l'étendue de ses domaines, il s'en empare, et s'empresse de la cueillir. Ce mauvais exemple malheureusement est souvent imité par les domestiques, de sorte qu'il n'est pas jusqu'au dernier valet qui ne veuille profiter de cette licence.

Un satirique, témoin de ces désordres, a déjà comparé ce pays à un fruit vert presqu'à moitié gâté.

Saint-Pétersbourg a des salles de spectacle, entr'autres le théâtre impérial, appelé aussi *le théâtre de Pierres*, situé en face du canal Nicolai. La façade de cette salle consiste dans un très-beau portique soutenu par des colonnes d'ordre dorique. Il arrive fréquemment que les domestiques se tiennent debout dans les loges, derrière leurs maîtres et leurs maîtresses, pendant toute la durée de la comédie; ce qui forme un mélange assez curieux. L'étranger n'est pas moins étonné de l'adresse et de la rapidité des voitures attelées chacune de quatre chevaux, qui viennent prendre leur monde à la sortie du spectacle, et s'en retournent au grand galop. Tous les nobles russes en général sont très-amateurs du théâtre; presque tous en ont un dans leurs maisons de campagne : ceux qui par éloignement pour la cour, ou par quelqu'autre cause, fixent leur résidence à Moscow et dans les pays adjacens, ont coutume de se retirer après dîner dans une rotonde, où ils prennent leur café pendant un combat de chiens avec des loups et des ours sauvages. De là ils se rendent à leurs théâtres particuliers, où leurs esclaves qui jouent et servent l'orchestre, montrent par fois

de

de très-grands talens dramatiques. La mode cependant commence à bannir l'usage d'avoir une troupe d'acteurs prise dans la classe des serfs. On joue plutôt de petites pièces françaises, dans lesquelles les dames de la maison font briller leurs graces naturelles, et d'heureux étrangers y remplissent les rôles d'hommes. On a raffolé, pendant quelques années, d'une espèce de pantomime dont le sujet étoit pris dans la Mythologie. Les dames de Moscow poussent le talent de la danse à un degré de perfection inconnu à Pétersbourg même. La musique y est aussi un art cultivé et très à la mode. Les concerts de Moscow sont au nombre des plus brillantes réunions.

L'industrie des divers habitans de cet empire est encore un sujet d'observations intéressantes pour l'histoire de l'espèce humaine. Cette étude nous fera même connoître l'histoire naturelle de ces vastes contrées. On doit bien présumer que l'étendue immense de ce pays fait naître des occupations variées parmi les peuples qui l'habitent. Les uns se livrent aux soins des bestiaux, les autres à l'agriculture; ceux-ci s'occupent de la chasse, et ceux-là de la pêche. Les nations les moins civilisées de la Russie font leur principale occupation de la chasse : elle fournit à leur nourriture et à leur habillement; c'est presque leur seul moyen d'existence : plusieurs peuples

acquittent même ordinairement en pelleteries les impôts ou le tribut qu'ils paient à la couronne, et il est d'usage qu'on les régale alors de bierre ou d'eau de vie. Ainsi vivent les Samoïèdes, les Tchouktchis, les Kamtschadales, les Iakoutes, les Kuriles, les Aléoutes et la plupart des Tatars de la Sibérie. On voit parmi ces peuples à demi sauvages, les chasseurs s'avancer et attaquer souvent corps à corps les hiènes, les loups, les ours blancs et noirs, et autres bêtes féroces : ils se fient à leur adresse, et il est rare qu'on les voie succomber même avec l'ours blanc qu'on ne trouve que sur les bords de la mer Glaciale. Cet animal, lorsqu'il voit le chasseur, s'élève ordinairement sur ses pieds de derrière, et s'élance sur lui en poussant de grands hurlemens. Mais il arrive très-souvent que le chasseur a assez de hardiesse pour fourrer sa main droite dans la gueule du quadrupède, et y tenir le stylet, de façon que non seulement l'animal ne peut plus la fermer, mais que, ressentant la douleur la plus aiguë, il n'a pas la force de faire la moindre résistance, quoiqu'il voie sa perte inévitable. Les ours noirs du Kamtschatka ne diffèrent en rien de ceux de l'Europe : ils sont très-gras depuis le mois de juin jusqu'à l'automne. Tout le monde sait qu'on les enivre avec de l'eau de vie faite avec du miel, et qu'on

les attrape ensuite avec des chiens. Les Tatars nomment la hiène *goulu*, à cause de sa voracité. On remarque avec peine que la zibeline commence à être très-rare en Sibérie. Gmelin prétend que les Russes les ont pour ainsi dire exterminées.

La Nature s'étant montrée marâtre dans plusieurs parties stériles de cet empire, elle en a dédommagé les habitans par une quantité prodigieuse de poisson; aussi les cosaques de la mer Caspienne, du Don et de l'Oural, ainsi que les peuples qui habitent les bords du Volga, font de leur pêche un commerce important. Les peuples errans de la Sibérie en font autant pendant l'été seulement. Le froid qui couvre de glaces les bords de la mer et les fleuves, retient pendant l'hiver le pêcheur de ces contrées dans l'inaction; mais dans l'été, tous ces peuples prennent une immense quantité de saumons, de sterlets, d'esturgeons, de brochets, de lottes, d'éperlans, de murènes, etc. Comme les saumons sont très-recherchés dans toute la Russie septentrionale, et regardés comme un mets très-délicat, on les transporte très-loin lorsqu'ils sont fumés ou gelés. Les habitans de la pointe méridionale du Kamtschatka croisent la mer dans leurs petits canots nommés *baidars*, et ils recherchent la loutre marine. Les plus grands de ces animaux

pèsent de soixante à quatre-vingts livres. Une belle peau de cet amphibie se vend, sur les frontières de la Chine, depuis cinquante jusqu'à quatre-vingts et cent roubles, ce qui fait environ cinquante, quatre-vingts et cent écus de France. Ils tâchent aussi d'avoir des veaux marins, des morses, et surtout de surprendre les baleines pendant leur sommeil : ils les blessent alors avec des flèches empoisonnées, et les abandonnent ensuite au hasard. Si le cétacée périt, la mer le porte sur leur rivage. Sa chair alors est consommée tout de suite, ou séchée à l'air : avec sa peau ils font des semelles de souliers d'une durée étonnante; avec son lard ils ont de l'huile pour la lampe; ils en tirent aussi une graisse d'un goût assez agréable : les os s'emploient pour assembler leurs canots nommés *baidars;* ils en font aussi des patins, des manches de couteaux, et des colliers pour leurs chiens. Ils emploient les nerfs au lieu de ficelle, et les vertèbres servent à faire des pilons de mortier. Selon Krachenínnikoff, les mers du Kamtschatka sont très-poissonneuses, abondent en veaux marins, et en morses ou vaches marines : celles-ci viennent rarement à terre, et restent dans l'eau. Leur peau est noire et aussi épaisse que l'écorce d'un vieux chêne; elle est sans poil et si dure, qu'à peine peut-on la couper avec une hache. L'amour

du mâle pour sa compagne mérite d'être cité comme un exemple remarquable de l'union conjugale. Après avoir mis souvent tout en œuvre pour délivrer sa femelle des attaques du chasseur, le mâle ne l'abandonne point malgré les coups qu'on lui porte, et on l'a vu même rester deux ou trois jours sur le corps de sa femelle morte, sans la quitter.

On trouve au Kamtschatka, des veaux marins de différentes espèces : il y en a une de la grosseur du plus fort bœuf, et une autre qui n'a que la grandeur du bœuf d'un an ; la peau de celui-ci est semblable à celle du tigre, excepté le ventre qui est d'un blanc jaunâtre. La troisième espèce est encore plus petite que les précédentes, et est de couleur jaunâtre. Ces animaux s'accouplent au mois d'avril sur la glace, et quelquefois sur la terre, lorsque le tems est calme, de la même manière que les hommes, et non comme les chiens, ainsi que l'ont prétendu plusieurs écrivains qui ont long-tems confondu tous ces amphibies, et leur ont donné diverses dénominations. Les femelles du veau marin ne font ordinairement qu'un petit ; elles le nourrissent avec deux de leurs mamelles.

En 1809, on a porté à Paris plusieurs de ces veaux marins vivans. Celui que l'on admire depuis quelques mois dans la vallée suisse du

Jardin des Plantes de cette capitale, paroît être de la plus petite espèce : sa figure est plutôt celle d'un grand chien sans oreilles, que celle d'un veau ; il a les moustaches du chat ; il rampe et se traîne quand il est sur terre, en s'accrochant avec ses pieds de devant, et il courbe un peu son corps en cercle comme le serpent : il est du reste fort gras, très-gai, et sa taille est celle d'un grand chien. Il passe sa vie tantôt dans l'eau, tantôt en jouant sur le gazon qu'on a semé à côté de son bassin ; il y fait mille petites évolutions. On l'enferme la nuit dans une loge qu'on a garnie de paille. Quand cet amphibie sort de l'eau, sa peau est luisante et presque semblable à celle d'un limaçon sorti de sa coquille ; elle a aussi le luisant du taffetas gommé : quand il a resté quelque tems hors de l'eau, et au soleil qu'il aime beaucoup, la couleur de son poil devient d'un fauve sale. Cet animal reconnoît parfaitement la personne qui en prend soin. On le nourrit avec du maquereau : quand la saison ne permet pas de lui en donner du frais, on a la précaution d'en faire dessaler pendant quarante-huit heures ; il ne lui en faut ordinairement que six par jour. Le veau marin est très-vivace. *Voyez* sur ces amphibies, le tome VI, p. 44 ; et sur l'utilité de ce phoque pour les habitans du Groenland, le tome IX, p. 232.

Il n'y a peut-être pas de pays en Europe où l'on élève tant de bétail, et où on en prenne moins de soin qu'en Russie; les bêtes à cornes y abondent. Aussitôt que la neige ne couvre plus les campagnes, ces animaux sont forcés de chercher leur nourriture dans des pâturages souvent maigres, et dès ce moment on ne leur donne le plus souvent rien dans l'étable. On traite un peu mieux les vaches quand elles ont mis bas; on leur donne du foin et de la farine : aussi sur la Baltique une vache donne-t-elle quarante livres de beurre pendant l'été. En Russie, un mendiant même a communément une vache ou une chèvre. On fait partir de l'Ukraine plusieurs milliers de bœufs pour Pétersbourg, pour Riga, Revel, et même pour la Sibérie et l'Allemagne. Il y a beaucoup de bestiaux en Pologne et chez les cosaques du Don. Les Kirguises ont de belles vaches sans cornes. Il y a de simples cosaques qui ont cinquante et deux cents pièces de gros bétail. Les bœufs d'Archangel, et surtout ceux de Kholmogori sont les plus renommés. Les veaux de ce pays ont à Saint-Pétersbourg une réputation de bonté, et leur chair est très-délicate; un bon veau de ce pays pèse, selon M. Storch, six cent quatre-vingts et quelquefois huit cents livres. Mais le gros bétail ne forme qu'une foible partie des

soins de ces peuples pasteurs : ils élèvent à proportion plus de bêtes à laine que de bêtes à cornes. Les cosaques de la Russie méridionale et les Sibériens possèdent des troupeaux de plusieurs centaines, et même de milliers de ces animaux. Selon M. Storch, les seuls Tatars de la Tauride en élèvent plus de sept millions. La brebis commune de la Russie n'est pas très-grande, surtout dans les contrées septentrionales ; elle a la queue courte, sa laine est rude et grossière, elle est quelquefois mêlée avec une plus fine. Les troupeaux du Don et de l'Ukraine donnent une laine meilleure, sa qualité varie suivant les lieux d'où on la tire ; mais par-tout la chair de ces animaux est d'un goût excellent. Les brebis des Kirguises qui habitent au sud-ouest des monts Ourals, sont très-grosses ; elles sont de la grandeur d'un veau qui vient de naître ; elles pèsent quatre à cinq pouds, ou environ cent soixante à deux cents livres de France : le poud équivaut à quarante livres. Au lieu de la queue, elles ont une masse de graisse monstrueuse, ronde et en forme de coussin, qui pèse trente et quarante livres, et dont on tire de vingt à trente livres de suif. Leur laine est grossière et entre-mêlée de crins. Les béliers ont quatre, cinq et six cornes. Les brebis, durant l'hiver qui est à la vérité fort court, errent dans les steppes : confiées entière-

ment à la Nature, elles ne sont sujettes à aucune maladie, et portent ordinairement deux agneaux. Elles ressemblent, pour la figure, aux brebis de l'Inde. Les laines des environs de Kazan ou Casan, situé à trois cent soixante-douze lieues de Pétersbourg, à l'ouest des monts Ouraliques et au nord de la mer Caspienne, passent pour être les plus fines et les plus belles de toute la Russie.

On trouve aussi dans cet empire une quantité prodigieuse de chevaux. Dans les steppes vastes et fertiles du Don, de l'Oural et de Jeniseisk, on voit paître de nombreux troupeaux de cavales réunies sous un étalon qui leur sert de protecteur, de gardien, et qui marche toujours le premier au devant de l'ennemi : quand les jeunes étalons commencent à devenir grands, le chef du troupeau les chasse. Pendant l'hiver, ces animaux cherchent même leur nourriture sur les hauteurs où le vent emporte plus aisément la neige. Malgré la différence du climat, malgré les manières diverses dont on les élève, presque tous les chevaux russes se ressemblent ; ils ont presque tous la poitrine large et la tête de bélier. Les chevaux tatars sont très-estimés, ils sont excellens pour la cavalerie légère ; ceux des cosaques du Don sont encore meilleurs, et enfin ceux du Caucase, entre la mer Noire et la mer

Caspienne, le cèdent peu aux arabes par leur feu, par leur beauté et par leur docilité. Ceux des Kalmoucks et des Kirguises sont souples et un peu plus hauts, ils ne le cèdent à aucune race pour la vîtesse. Il y a des Kalmoucks qui en possèdent plusieurs milliers. Ce noble animal qui paroît destiné par la Nature à alléger les maux qui accablent l'espèce humaine, qui partage même avec l'homme les fatigues de la chasse, les travaux de l'agriculture et la gloire des combats, est traité souvent avec rudesse par le Russe. Les paysans de cet empire, accoutumés eux-mêmes à des corvées pénibles, les font éprouver à leurs chevaux avec une dureté impitoyable ; ils leur font faire quelquefois des vingt lieues de poste, et on voyage en Russie avec une rapidité qui a passé en proverbe dans les autres pays. Ces pauvres chevaux, après avoir couru deux ou trois postes ordinaires, manquent souvent à la maison, de fourrages, et un morceau de pain noir, ou un oignon est leur seul rafraîchissement. Il arrive aussi quelquefois que le paysan russe chante à sa monture; car les Russes sont de grands chanteurs. Selon John Carr, quand la musique ne réussit pas, il la prend par le raisonnement. *Pourquoi tant de lenteur?* lui dit-il; *tu sais que c'est demain phrashnik*, jour de jeûne, *où tu n'auras rien*

à faire. Souvent l'animal, pendant cette exhortation, reprend son allure ordinaire. Sur les bords de la Léna en Sibérie, et chez les Iakoutes, quand un cheval tombe de besoin et de foiblesse, on l'abandonne à son malheureux sort, et il devient la pâture des ours. En 1788, de dix pas en dix pas, M. de Lesseps a rencontré de ces squelettes de cheval. Il y a des Iakoutes qui en possèdent des troupeaux de plus de mille.

La Russie offre encore au règne animal le djignetei, ou animal à longues oreilles : sa figure est plus agréable que celle de l'âne et même du mulet. On le trouve aux environs du lac Aral : sa vîtesse est telle que le coursier le plus rapide n'a jamais pu parvenir à l'atteindre. L'autre animal intermédiaire entre l'âne et le cheval est le kholuan, que Pallas croit être l'onagre des anciens. Le chameau à deux bosses et le dromadaire sont également domestiques dans la Crimée, dans la Tauride et dans le pays des Kirguises. Un simple Kirgis ou Kirguise possède, selon M. Storch, trente à cinquante chevaux, moitié autant de bœufs, à peu près cent brebis, quelques chameaux, et depuis vingt jusqu'à cinquante chèvres; mais il y en a aussi qui ont dix mille chevaux, trois cents chameaux, vingt mille brebis, plus de mille chèvres, et trois ou quatre mille bêtes à cornes. Pallas prétend

que les bœufs sont chez eux en mauvais état. Les chameaux réussissent très-bien dans les steppes tempérées des Kirguises, qui sont imprégnées de sel. Ces Kirguises viennent quelquefois jusqu'auprès d'Astrakan et sur les rives du Volga. Les Lapons, les Tchouktchis et les peuples de quelques provinces de la Sibérie élèvent des rennes. Ces animaux qui exigent très-peu de soin, suffisent à ces peuples pour le trait et pour le transport. Le renne est tout pour l'homme dans ces lieux où la Nature semble lui avoir refusé son appui : la chair de ce quadrupède est la nourriture la plus commune, son lait la boisson la plus salutaire; sa peau sert à faire des habits et des tentes; quand elle est garnie de poil, elle sert même de fourrure et de matelas : ses cornes servent à différens ustensiles de ménage, et enfin ses nerfs sont employés en guise de fil. Selon M. Storch, il est très-ordinaire de voir un Lapon posséder six cents ou mille rennes, et un berger parmi les Tchouktchis en avoir cinquante mille. Nous ne parlerons pas ici des chiens, ni des argalis du Kamtschatka; le lecteur a trouvé des notions suffisantes, page 455 de ce volume.

Le lecteur connoît déjà les travaux communs à une grande partie des peuples de cet empire, tels que Lapons, Samoïèdes, Kamtschadales, Tchouktchis, et la plupart des Tatars de la

Sibérie; il nous reste à parler de l'amour des Russes pour l'agriculture, pour cet art précieux qui attache l'homme à la terre, qui le lie pour ainsi dire au champ arrosé de ses sueurs, et que sa main a su rendre fertile. Le peuple pasteur vit isolé et indépendant; le cultivateur au contraire a mille besoins, il tombe bientôt dans la dépendance de ses semblables : aussi c'est de l'agriculture que l'on a vu éclorre les avantages également exaltés et contestés de l'état social et de la civilisation. Il est d'abord essentiel d'observer que toutes les contrées situées au nord et à l'est de l'empire, sont peu favorables à l'agriculture. Le 60e degré de latitude est la ligne de démarcation au delà de laquelle il est impossible d'espérer la moindre récolte de grains. Sous cette latitude, et en s'avançant vers le pôle, la terre est trop long-tems durcie par les glaces, et les gelées commencent trop tôt en automne. Il s'ensuit donc que l'empire contient à peu près cent soixante-deux mille milles carrés où cette branche d'industrie est impossible à exercer. Dans quelques provinces méridionales, telles qu'une partie du Caucase, de Kolyvan et de la Tauride, on trouve encore des obstacles d'une autre nature; ce sont des plaines immenses, dont le sol sablonneux et imprégné de sel, est souvent dépourvu d'eau et de bois, et par conséquent

très-peu favorable à la culture. Les provinces qui réunissent le plus d'avantages pour produire des grains, sont la Pologne, quelques contrées sur le Volga, sur la mer Noire, des parties de la Tauride, du Caucase, et quelques provinces de la Sibérie méridionale. On peut juger de la fertilité de ces contrées par ce que dit Pallas. Ce professeur a observé dans ses voyages, que le blé qui s'étoit semé lui-même en tombant de l'épi, étoit plus beau que celui que l'on avoit semé, et auquel on avoit donné des soins. Pallas prétend encore que cette observation n'est point locale, mais qu'il l'a faite dans des provinces entières. S'il y a des contrées où l'on peut se passer de labourer, il y en a d'autres où les engrais seroient nuisibles, et où le grain devient trop mou, s'élève, ou brûle quand on fume les terres, tels sont par exemple, les champs qu'on trouve sur les bords du Don, dans plusieurs cercles d'Oufa, sur quelques rives de l'Enissei, du Volga, et dans quelques steppes. Selon Pallas, une culture soignée est inutile dans ces lieux ; le paysan y sème son grain comme s'il vouloit nourrir les oiseaux du ciel. Du côté de Pétersbourg au contraire, la prompte succession des saisons exige une grande exactitude dans les travaux champêtres; ils commencent ordinairement au mois d'avril, et finissent en octobre. De tous

les grains que l'on y sème, le seigle est le plus abondant, et celui dont la récolte est la plus assurée : elle donne ordinairement depuis quatre jusqu'à sept pour un; du côté de Riga, de cinq à douze, et le froment d'hiver dix. Le seigle n'y mûrit pas tous les ans : on en tire cependant toujours de la farine, mais le pain en est mauvais. On porte par-tout les gerbes au four pour sécher le blé, et il est à remarquer que cet usage est général dans toute la Russie : par ce procédé, le blé devient à la vérité plus petit, mais on le préserve des charançons; on peut le transporter sur mer sans craindre qu'il se gâte, et on peut même s'en servir avec succès pour les semailles. Les Finnois battent leur grain dans le four, et les Russes le portent dans une aire. Dans la Sibérie méridionale on ne cultive que le seigle; c'est en général le grain le plus cultivé en Russie. Le froment ne vient que dans les provinces centrales, et dans la Crimée. Malgré tous les vices de l'économie rurale en Russie, et la quantité immense de territoire où le blé ne peut réussir, l'empire en a non seulement assez pour ses propres besoins et pour sa consommation intérieure, mais même pour pouvoir en exporter pour quelques millions.

Les fourrages ne sont pas moins abondans en Russie, surtout dans les steppes de la Sibérie,

Dans le voisinage des grandes villes et les lieux où la cavalerie est en garnison, on amasse le foin avec la plus grande attention; par-tout ailleurs on laisse paître les troupeaux toute l'année dans les prairies. Du côté de Riga, et même à l'ouest des monts Ourals, on cultive le lin avec succès. Du côté d'Astrakan, le câprier, l'olivier et le coton y sont mis en culture réglée par les Arméniens. On y trouve aussi le *cynanchum acutum* et l'*apocynum maritimum*, plantes précieuses : les gousses de la première donnent une soie ou un duvet très-fin, qui devient plus beau et plus laineux à mesure qu'on le carde; il donne une douce chaleur, et paroît très-propre à ouater les habits. Les cosaques du Don ont la vigne et la garance. Les monts du Caucase produisent le safran. Quoique selon les mœurs russes, les dernières classes du peuple ne fassent point usage du tabac, depuis 1763 on s'y occupe avec soin de la culture de cette plante intéressante. La rhubarbe originaire de la Chine et transplantée en Sibérie, croît en abondance sur les monts Ourals, auprès des rives de l'Enissei et dans plusieurs autres lieux : les racines de cette plante sont grosses comme le bas de la jambe, et quelques-unes comme le corps d'un homme; la grande racine est jaune intérieurement, a beaucoup de veines rouges,

et

et est pleine d'un suc jaune qui laisse sur les doigts des taches de cette couleur : les feuilles de cette plante sont grandes, rondes et légérement dentelées ; sa fleur, quoique d'un blanc de lait, avec une teinte de bleu, ne plaît ni à l'odorat ni à la vue. La rhubarbe prospère dans les montagnes arides et dans les fentes des rochers : on tire sa racine de la terre en avril et mai.

La Russie abonde en forêts de pin, de sapin et de mélèze, surtout du côté d'Archangel, de Tobolsk, d'Irkoutsk, et dans les monts Ouraliques. Le chêne ne croît que dans la Russie européenne; le frêne, le saule et le bouleau viennent presque par-tout; le hêtre, l'orme, l'érable et le peuplier réussissent très-bien dans les contrées méridionales de l'empire. Le tilleul y est aussi un arbre très-commun; son écorce sert à faire des traîneaux, des voitures, des coffres, des corbeilles : on emploie celle des jeunes tilleuls à faire des millions de souliers tressés pour les paysans. Selon M. Storch, chaque paire de souliers exige le tronc de deux, et quelquefois de quatre jeunes tilleuls. En hiver, le paysan les porte à peu près dix jours, mais dans le tems des travaux, il est difficile qu'il s'en serve plus de quatre : il use donc au moins par an cinquante paires de souliers, et il faut cent cinquante tilleuls, en ne prenant que trois

arbres par paire, pour chausser un seul homme. Dans plusieurs contrées de l'empire, ces souliers nattés sont déjà plus chers que ceux de cuir.

Du côté de Tobolsk, au lieu d'arbres fruitiers, on ne voit que des sapins qui paroissent aussi vieux que la terre; leur forme toujours la même, et leur sombre couleur portent la tristesse dans l'ame la plus gaie. Dans ces campagnes presque désertes, dans ces bois solitaires on ne rencontre que quelques malheureux habitans qui y cherchent des arbres de bouleau auxquels ils font une incision pour en recevoir la séve dans des vases : ils en font leur hydromel. On y recherche aussi avec soin le fruit d'une espèce de pin qui ressemble fort à celui du cèdre; on mange crus les fruits de cet arbre, et l'on en retire aussi une huile qui sert pour l'usage ordinaire de la table.

En Crimée, la scène s'embellit, elle y devient plus riante; selon Pallas, toutes les espèces de mûrier s'y élèvent avec succès; le pin maritime, l'if, le genévrier, deux espèces de chêne et de charme, le hêtre, l'orme, le tilleul, l'aune, le frêne, l'érable, la vigne, tous les arbustes, et presque tous les arbres fruitiers de l'Europe y prospèrent. Pallas observe qu'une petite chenille inconnue ailleurs, y ronge le germe du raisin au printems, et que depuis quelques années, des

sauterelles à ailes rouges, connues en Espagne sous le nom de *grillons d'Italie,* font des dégâts affreux dans les vignobles. Selon l'abbé Chappe, en Pologne, les abeilles déposent leur miel dans le tronc des arbres au milieu des forêts.

La consommation du bois est en général prodigieuse dans cet empire : comment faire autrement dans un pays où l'on doit se préserver du froid dix mois de l'année ? où le plus grand nombre des habitations, tous les ponts, toutes les barrières sont en bois ; où on en emploie une grande quantité à faire sécher les grains ; où enfin les grandes routes sont faites pareillement de poutres posées les unes à côté des autres, et sur lesquelles on répand du sable ? La réparation seule des chemins exige des forêts entières. L'usage national des bains de vapeur en consomme encore une quantité immense, parce qu'on n'observe aucune économie dans la manière d'y faire le feu ; aussi le bois a-t-il haussé de prix : cent poutres de pin qu'on avoit en 1740 pour douze à seize roubles, c'est à dire, pour trente-six à quarante-huit francs, valoient en 1790 de trois cents à trois cent soixante livres ; cent planches qu'on avoit autrefois pour vingt et une livres, coûtent aujourd'hui de quarante-cinq à soixante livres ; la valeur de la corde de

bois à brûler a aussi doublé depuis 1770, et la disette est déjà telle dans quelques endroits de la Sibérie, que, selon M. Herrmann, on a été obligé d'interrompre les travaux des usines. La même disette existe aussi dans quelques départemens du Midi, surtout dans la Tauride. Cet empire n'a point encore de police ni d'ordonnances forestières. Selon Gmelin, en Sibérie et même en Russie, on chauffe le plus souvent les appartemens avec des poêles : la plupart sont de terre, parce qu'on n'a pas toujours des forges dans son voisinage, et que d'ailleurs les poêles de fer sont moins en usage; ceux des riches sont faits de terre à fourneaux, les autres de simple brique : quelques-uns ont deux ou trois voûtes l'une sur l'autre, afin que le feu, tournoyant plus long-tems dans l'intérieur, cause une chaleur plus durable; les uns ont l'ouverture en dedans de la chambre, afin qu'on ne perde point de chaleur; les autres l'ont en dehors, pour éviter les vapeurs sulfureuses qui sortent du poêle lorsqu'on l'ouvre avant que le bois soit consumé : ces vapeurs, de même que celles du charbon, causent souvent aux étrangers des maux de tête, et leur ôtent quelquefois la respiration et la vie; mais les Russes y sont accoutumés dès leur enfance.

On trouve dans tout l'empire, soit dans les

cantons les plus méridionaux, soit du côté d'Iakoutsk, et sur les rives de l'Irtych et de la Léna, une quantité immense d'ivoire fossile, c'est à dire, d'ossemens semblables aux dents d'éléphant : on rencontre aussi quelquefois les ossemens d'un autre quadrupède énorme, appelé *le mammouth*, dont la race n'existe plus aujourd'hui. On y trouve encore beaucoup de dents de morse et des cornes de narwal. Parmi tous ces monumens qu'on peut regarder comme des pierres numéraires sur la route éternelle du tems, on trouve des dents longues de huit pieds, et épaisses de six pouces; elles pèsent de deux cent quarante à deux cent quatre-vingts livres. Dans un climat un peu chaud ces os s'amollissent et se décomposent à la longue, mais dans ceux où, comme en Sibérie, la terre est gelée, ils sont parfaitement conservés. Nous avons vu tome 1er, page 372, qu'on avoit trouvé de semblables monumens en Amérique : leur dispersion générale sur notre Globe, est une preuve incontestable des grands changemens qu'il a éprouvés. Gmelin pense que ces éléphans auront fui des lieux qui étoient jadis leur patrie, pour éviter leur destruction. Quelques-uns auront échappé en allant très-loin; mais ceux qui se seront réfugiés dans les pays septentrionaux, seront tous morts de faim et de froid. M. de Buffon au contraire,

Nn 3

explique tous ces ossemens d'éléphant trouvés en Sibérie, par le refroidissement progressif de la terre; car, dit il, comment concevoir que les éléphans soient arrivés en Sibérie en nombre aussi considérable que l'attestent leurs dépouilles? La quantité immense d'ossemens qu'on y trouve tous les jours semblent prouver que ces animaux ont autrefois habité près des régions polaires.

Au sud du pays des Samoïèdes, le long du fleuve Oby, il y a, comme au Groenland, des montagnes remplies d'asbeste ou amiante, dont on fait tantôt de la toile, tantôt une espèce de papier. Gmelin, qui a été sur les lieux, dit que c'est une pierre molle et friable, très-souvent grise, tirant quelquefois sur le bleu, le vert et le noir. *Voyez* la manière de la préparer, tome IX, page 234.

On trouve enfin du côté de Tobolsk, le lac de Jami-Cheva qui donne un sel très-blanc et très-propre à saler les viandes. On trouve encore dans d'autres endroits de la Sibérie, des fontaines, et même une montagne de sel. En 1735, les habitans de Tobolsk ne le payoient, selon Gmelin, que dix deniers la livre. Du côté d'Iakoutsk on trouve du talc. Le plus estimé est celui qui est clair comme de l'eau pure : on l'y paie jusqu'à treize francs la livre, et on en fait plus de cas que du verdâtre. Gmelin dit que

dans une partie de la Sibérie, et même dans les petites villes de Russie, on en fait des vitres et des verres de lanterne. On l'emploie surtout aux fenêtres des vaisseaux, parce qu'ayant l'éclat du verre, il n'en a pas la fragilité, et que l'ébranlement des canons de grand calibre n'y cause jamais aucun dommage.

Fin du dixième Volume.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
rue et maison des Mathurins, n° 10.

TABLE

Des matières du Tome dixième.

Fin de la Table du dixième Tome.

ERRATA,

DU TOME IX.

Page 54, *ligne* 8, contasté; *lisez*, constaté.
— 57, *ligne* 25, où; *lisez*, ou.
— 62, *ligne* 17, arctique; *lisez*, antarctique.
— 133, *lignes* 21 et 25, casaruina; *lisez*, casuarina.
— 234, *ligne* 23, l'amiante; *lisez*, cette pierre.
— 476, *ligne* 21, de la; *lisez*, de le.

DU TOME X.

Page 448, *ligne* 15, Owhihée; *lisez*, Atowi.



